N° 715 39e Année Tome CCIII 1er Avril 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | *Étranger*....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Librairie Académique. — PERRIN et Cie, Éditeurs

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VIe ARR.) R. C. Seine, n° 109.348

VIENNENT DE PARAITRE :

G. LENOTRE

LE JARDIN DE PICPUS

I. La Prison du Luxembourg. - II. La Barrière du Trône.
III. L'Enclos des Chanoinesses.

Certaines pages de ce livre sont fécondes en traits d'une précision si appuyée, voi si rebutante, que bien des lecteurs estimeront sans doute que mieux eût valu ne poi les écrire. On y suivra, dans leur effroyable marche au supplice, quelques-unes des vi times du Tribunal Révolutionnaire.

Les récits de ces immolations en masse sont extrêmement rares et toujours très som maires. Un seul, tracé par un témoin oculaire, rapporte avec une implacable minutie le circonstances de ces tueries atroces : c'est celui que rédigea l'abbé Carrichon, qui suiv les dames de Noailles jusqu'à l'échafaud.

Trop d'écrivains ont tenté de réhabiliter la guillotine de l'an II pour qu'on hésite la montrer ignoble, abominable, déshonorante, telle qu'elle fut.

Un vol. in-16 jésus, sur papier alfa Outhenin-Chalandre, orné de 11 phototypies **20 f**
Relié fers spéciaux.. **44 f**
Il a été tiré 200 ex. numérotés sur papier Hollande Van Gelder............... **80 f**

AVESNES

LUTTONS

Pour la défense sociale et nationale. - Éléments d'ordre.
Germes de désordre.

Un homme et une œuvre (L'Amiral Lacaze). — Electeurs et Elus en 1920. — L Rentrée des Chambres à l'automne 1928....et Planteau. — Le Bilan de l'année 1925. - Le Cheminement communiste et la Désagrégation contemporaine. — Vie chère et Gou vernements sages. — Positions intellectuelles dans l'inquiétude d'une époque. — L Barrage nécessaire.

Un volume in-16 orné de 2 portraits.. **12 f**

Marc LE GOUPILS

DANS LA BROUSSE CALÉDONIENNE

Souvenirs d'un ancien planteur
1898-1904

Journal authentique d'une histoire vraie en pays étrange.

Un volume in-16. Prix.. **12 f**

Charles-Adolphe CANTACUZÈNE

GLYPTIQUES ELLIPTIQUES

Une brochure in-16. Prix .... **3 fr.**

Éditions de la Revue des Poètes

P. Louis RIVIÈRE

LA ROUTE

Un volume in-16 jésus. Prix... **10 fr.**

Éditions de la Revue des Poètes

Louis de LAUNAY, de l'Institut

LA VOIX SACRÉE

Un volume in-16 jésus. Prix... **12 f**

G. E. de VILLENEUVE

PRÉMICES

Préface de M. Henry BORDEAUX, de l'Académie Françai

Un volume in-16 jésus. Prix... **12 f**

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3, r

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le Cr s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systè chèques multiples. Au reçu du premier versement, un comp averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes cour en tous genres accompagnées de leur montant (plus

MONTANT DES PROVISIONS A

(*Port reco*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois.................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe....

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des livr tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le Cr

E LIVRES

de la Sorbonne, Paris-V^e^

ot », fonctionne depuis 6 ANS *à la satisfaction générale,*
irent se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-

la PROVISION qui supprime les frais de mandats ou
ant est ouvert comme en banque au souscripteur qui est

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier.*

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

'Office sert pour tous pays les commandes de livres

ICE DE LIVRES POUR UN AN
compris)

et Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
et Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
et Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

çais et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul-
ot » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**


CITATION TIRÉE DE L'UNE DES DERNIÈRES ANALYSES :
... « Une anthologie vient de paraître bien différente des précédentes, n'offrant point comme celles-ci, un ramas incohérent de morceaux juxtaposés, digne par son attrait de capter l'attention des lettrés et des curieux. »
... « L'AMOUR ET L'ESPRIT GAULOIS » est illustré avec un goût très sûr et un désir visible d'éviter les banalités. »
(Mercure de France du 15 février 1928).
A DÉCOUPER et à ENVOYER
à la Librairie MARTIN,
46, rue de l'Université, PARIS (VIIe)
BON pour un PROSPECTUS GRATUIT richement ILLUSTRÉ
Messieurs,
Je serais désireux d'avoir des renseignements aussi complets que possible sur votre nouvelle édition d'art : « L'AMOUR et L'ESPRIT GAULOIS à travers l'Histoire » (Préface de M. Edmond Haraucourt, 4 volumes, 1.500 gravures), que l'on dit être un ouvrage réunissant à son caractère aussi suggestif que peut l'être le sujet d'un vrai « DECAMERON » à travers les âges, conté par l'Histoire elle-même, — et, en même temps, aussi sobre que ne peut ne pas l'être une œuvre d'un tel Conteur, - les trois qualités que voici : une documentation des pl scientifiques, une illustration plus artistiques et un prix abordable (facilités de paiemen qualités qui assurent à cet une place de choix dans la bibliothèque de chacun qui s'intéresse à un sujet tel que l'histoire, instructive et amusante, de l'Amour en France.
Veuillez donc m'envoyer, gratuitement et sans aucun engagement de ma part, votre prospectus détaillé sur cette édition.
Signature
et Adresse :
déposée

TAINE ET SCHOPENHAUER

Parmi ceux qui ont étudié les influences étrangères subies par Taine, peu ont soupçonné l'influence de Schopenhauer. Elle n'est pourtant pas douteuse. Taine a connu assez tôt le philosophe de la Volonté, qui est resté un de ses génies familiers. Lorsqu'il veut établir une comparaison ou relever une analogie, le nom de Schopenhauer vient naturellement sous sa plume. Constatant, par exemple, le triomphe de l'espèce sur l'individu ou de l'instinct sur la volonté intellectuelle, c'est à Schopenhauer qu'il songe. S'il cite le mot de Swift: « la mort et l'amour sont les deux choses où l'homme soit foncièrement déraisonnable », c'est à la *Métaphysique de l'amour* qu'il se réfère expressément (1).

Pour peu qu'on examine d'assez près la pensée de Taine, on s'aperçoit vite de son commerce avec Schopenhauer. Mais avant d'aborder les conceptions de Taine sur le monde et la vie, il n'est peut-être pas sans intérêt d'étudier brièvement sa formation philosophique. Cela nous permettra de mieux connaître l'origine de l'influence allemande sur cet esprit avide de science et de certitude.

I

Aussitôt entré à l'Ecole Normale, Taine se met au travail avec acharnement. A l'exemple de Pline l'Ancien (2), il lit

(1) V. *Hist. de la litt. anglaise*, t. II, p. 89, note 1, 9e édit., 1895.
(2) *Nihil enim legit quod non excerperet.* (Pline le Jeune, *Lettres*, III,5.)

la plume à la main. Il prend de nombreuses notes sur les auteurs grecs et latins, étudie spécialement la rhétorique de Pascal et fait des commentaires sur Spinoza (3). Après avoir annoté Spinoza, il apprend l'allemand « pour lire dans le texte original Gœthe et Hegel » (4). Il lit aussi Fourier, que vient de lui révéler un proche parent, et classe d'emblée le célèbre phalanstérien parmi les philosophes sensualistes et matérialistes : Lucrèce, Thalès, Helvétius (5). Pendant sa troisième année d'Ecole, il analyse et discute les doctrines de : Descartes (*Méditations*), Reid, Maine de Biran, Cousin — dont il raillera plus tard la symphonie métaphysique (6), — Locke, Leibniz (*Théodicée*), Bacon, Kant (*Critique de la raison pure*), Montaigne, Aristote (*Seconds Analytiques*), Bossuet (*De la connaissauce de Dieu et de soi-même*), Platon (*Sophiste*) (7).

Ce choix d'auteurs dénote, chez Taine, un goût précoce de l'abstraction, goût qu'il conservera toujours et qui demeure la caractéristique de son génie. Dès cette époque il voue sa vie entière à la recherche philosophique de la vérité absolue. Même lorsqu'il est contraint d'abandonner momentanément (8) « sa chère et pure maîtresse » (9), il ne cesse de faire des applications déguisées de ses théories psychologiques. Nous sommes en décembre 1851, et le moment est dur pour les universitaires. Ne pouvant ni parler ni écrire sur la politique, les esprits sérieux et élevés se réfugient dans la science pure. Aussi Vacherot, qui était lui-même en butte aux vexations administratives, conseille-

(3) V. *Correspondance de jeunesse*, p. 44. — Taine déclare lui-même que Spinoza n'est son maître qu'à moitié, et il ajoute : « Je crois qu'il a tort sur plusieurs questions fondamentales. » (Lettres à Prévost-Paradol, 30 mars 1849.)

(4) *Correspondance*, t. I, p. 44-45.

(5) V. lettre à Prévost-Paradol, 25 mars 1849.

(6) *Philosophes classiques du* XIXe *siècle*, p. 103.

(7) V. *Correspondance de jeunesse*, 1847-1853, p. 122.

(8) Traité d'esprit subversif à l'oral de l'agrégation — ce qui motive son échec. — Taine devint suspect à l'Administration. Aussi dut-il renoncer à ses théories philosophiques pendant ses quelques années de professorat.

(9) Le mot est de Prévost-Paradol. V. Octave Gréard, *Prévost-Paradol*, p. 119. Hachette, 1884.

t-il à son ancien élève, resté son ami, de traduire Hegel pour échapper aux dangers de la philosophie dogmatique (10). Excellent conseil que Taine apprécie fort. Celui-ci s'est vite rendu compte que le seul chemin « où l'on puisse avancer sans s'éclabousser de fange » est celui de la science pure ou de la littérature (11). Ce qui ne l'empêche pas de s'ennuyer parmi les Nivernais (12) Il a même des journées de spleen et de désespoir où il « werthérise et byronise » à souhait (13). Mais qui ne s'est pas cru Werther à vingt ans? Qui n'a pas eu ses crises de larmes et ses accès de mélancolie ? C'est l'âge critique de la sentimentalité. Et tel qui désespère encore à 25 ans, à trente est réconcilié avec la vie (14). D'ailleurs, un cerveau comme celui de Taine, dans la plénitude de sa force, ne s'arrête pas longtemps aux considérations désenchantées. A défaut de la vision toujours nette de l'idéal poursuivi — il arrive parfois que cette vision s'obscurcit, l'exaltation dans l'effort suffit à dissiper l'ennui. Et si l'on ajoute à ce cordial l'idéal, le puissant dérivatif qu'est la musique, il semble bien que le salut soit assuré. A certaines heure pénibles de la vie, la musique est souveraine. C'est encore ce que l'homme a trouvé de mieux pour endormir sa douleur. Et, quand il s'agit de Taine, un vieux piano est l'instrument de combat le plus sûr contre l'isolement et les déboires.

A part cette vague de désillusion, les pensées de Taine sont restées jusque-là assez optimistes. A partir d'octobre 1852, malgré l'effort visible pour maintenir sa bonne humeur et rassurer sa famille, notre philosophe n'a plus la foi ar-

(10) Lettre du 19 décembre 1851.

(11) V. Lettre de Taine à sa mère (27 janvier 1852) et à Prévost-Paradol (5 février 1852).

(12) A sa sortie de l'Ecole Normale, Taine avait été nommé professeur suppléant de philosophie au Collège de Nevers.

(13) Lettres à Edouard de Suckau des 25 février et 19 mars 1852. V. aussi lettres à sa sœur Virginie (18 mars 1852) et à Prévost-Paradol (28 mars 1852).

(14) « On est, dit Taine, comme dans une diligence, froissé d'abord et foulé ; on finit par se tasser, et être à l'aise. La misère de tout cela est qu'on doit partir au moment où l'on commençait à se trouver bien. » (Lettre à sa sœur, Madame Letorsay, octobre 1854.)

dente de sa jeunesse. S'il a conservé toute son énergie, il a perdu son enthousiasme. On sent qu'il y a quelque chose de cassé dans sa « machine morale » : ce quelque chose est l'espérance (15). Taine commence « à voir la vie telle qu'elle est, à comprendre ce qu'il en coûte pour entrer soi-même dans le monde, ou pour y faire entrer une idée ». Son âme se teinte de pessimisme et ses réflexions détruisent peu à peu son « moi militant ». Il se plonge farouchement dans l'étude qu'il considère comme « une sorte d'opium, bonne pour panser l'amour-propre, tuer l'ennui et épuiser l'activité surabondante du cerveau » (16). Cet opium, il en a plus besoin que jamais.

Ayant recouvré sa liberté d'action (17), il reprend la lecture des philosophes allemands.

> Ils sont, par rapport à nous, dit-il, ce qu'était l'Angleterre par rapport à la France au temps de Voltaire. J'y trouve des idées à défrayer tout un siècle (18).

L'importance de la mine est telle qu'il doit limiter son exploration aux galeries qui lui paraissent les plus intéressantes. Ses préférences vont aux galeries étiquetées : Kant, Fichte, Jacobi, Schleiermacher. Mais la première galerie visitée est celle de Hegel, le philosophe allemand dont il s'est le plus inspiré (19). Inutile d'ajouter qu'il est sorti de sa mine avec une ample provision de matériaux divers (20).

Quant à Schopenhauer, Taine le découvre assez tard,

(15) Après son insuccès à l'agrégation, Taine venait de voir refuser ses thèses de doctorat. Sa thèse française sur les Sensations et sa thèse latine sur la Perception extérieure avaient déplu à la Sorbonne.

(16) Lettre à Ed. de Suckau, 15 octobre 1852.

(17) Taine avait demandé un congé d'inactivité pour venir à Paris rédiger et soutenir ses nouvelles thèses sur La Fontaine et sur Platon.

(18) Lettre à Ernest Havet, 24 mars 1852. La comparaison est assez juste, et M. Joseph Texte ne trouve pas la déclaration exagérée. V. *Histoire de la littérature*, de Petit de Julleville, t. VIII : L'influence allemande.

(19) Taine ne tarda pas à acquitter sa dette de reconnaissance envers celui qui avait été longtemps « le grand excitateur de son esprit ». A l'occasion du centenaire de Hegel, il prit l'initiative d'une souscription pour élever en Allemagne une statue à l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit*. (V. Lettre de Taine au *Journal des Débats*, 26 janvier 1870.)

(20) C'est en 1858 que Taine visita l'Allemagne pour la première fois.

d'après un article de la *Revue germanique*. Encore ne lui accorde-t-il pas, tout d'abord, une grande valeur. Cette « idée de la force qui a la volonté pour type, c'est, dit-il, du Maine de Biran arrangé à la Fichte » (21). Le jugement est sévère, pour ne pas dire plus. Taine n'est pas encore entré bien avant dans le système de Schopenhauer et son examen superficiel le rend injuste. Il se méprend quelque peu sur le sens schopenhauérien du mot « volonté ». Il est vrai que rien ne doit surprendre de la part de celui qui traite Kant de « philosophe surfait » dont pas une théorie ne reste debout (22).

Mais ce sont là des boutades qui ne tirent pas à conséquence, et Taine se ravise bientôt. D'ailleurs la philosophie de Spinoza, dont il est nourri, le prédisposait à goûter la philosophie de Schopenhauer. Et puisque ce premier principe : *l'Etre tend à exister*, le satisfait, puisque cette nécessité lui apparaît comme l'âme universelle (23), la volonté, principe élémentaire et essentiel, ne devait pas tarder à le séduire. Ajoutons que Taine vient de visiter l'Allemagne et qu'il rapporte des notes sur les philosophes d'outre-Rhin. Mais il n'a pas le loisir de poursuivre cette nouvelle piste, son grand ouvrage sur l'Angleterre n'étant pas achevé. L'*Histoire de la Littérature anglaise* parue (1863), Taine respire et s'accorde un demi-repos. Il aurait même besoin d'un repos complet, tant est grande sa dépression nerveuse.

Mais la fatigue ne saurait constituer un avertissement sérieux pour celui qui s'entraîne à vaincre la souffrance. Aussi met-il à profit cette période de vacances forcées pour aborder un genre littéraire qu'il a toujours prisé très

(21) Lettre à Edouard de Suckau, 24 juillet 1862.

(22) Lettre à Renan, 3 juin 1870. Taine devait changer d'avis quelques années plus tard, après avoir relu la *Critique de la Raison pure*, « filtrée » par Max Muller « à travers la langue anglaise ». A ce moment-là, il y reconnaît une œuvre de génie. (V. lettre de Taine à Muller, du 20 février 1882).

(23) Taine voit, en effet, le monde entier sortir de cet « unique et éternel principe ». (Cf. lettre à Prévost-Paradol, 16 novembre 1851).

haut : le roman. On connaît son admiration pour Balzac et Stendhal. C'est ce dernier qui lui sert de modèle pour *Etienne Mayran* (24), et son héros ressemble fort à Julien Sorel. Mais jugeant sans doute sa tentative inutile, il ne poursuit pas la réalisation d'un projet qui n'a été qu'un moment de distraction dans sa vie. Il a hâte de revenir à ses chers philosophes ; et, sitôt que son état de santé le lui permet, il se remet aux travaux sérieux. Là encore, voulant tout mener de front, il ne tarde pas à se trouver débordé. Son désir d'approfondir certaines doctrines, notamment celle de Schopenhauer, augmente visiblement, et en 1865 il regrette d'être absorbé par tant de travaux (25). Quand une occasion se présente de manifester son intérêt au philosophe de Francfort, il la saisit avec empressement. Ainsi, après s'être réjoui de voir son ami Edouard de Suckau préparer un livre sur Schopenhauer, « sujet intéressant et actuel » (26), il le gourmande amicalement, l'exhortant à achever le plus tôt possible un tel ouvrage. Trouvant que le travail de son ami n'avance pas, il le tarabuste, l'accuse de paresse, sans se rendre compte de son mauvais état de santé. Il va même jusqu'à lui demander son plan, et il s'engage à relire Schopenhauer pour lui fournir une réponse utile (27). N'ayant pu rendre service à son ami sur ce point, ni entamer sur Schopenhauer la discussion escomptée (28), Taine, un peu plus tard, se remet néanmoins à lire le philosophe de la

(24) Roman inachevé dont, seuls, les huit premiers chapitres ont été écrits. Ces quelques pages (environ 80) ont été publiées, avec une introduction de M. Paul Bourget, dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 mars et 1er avril 1909.

(25) L'année 1865 est, pour Taine, une des mieux remplie. Nommé examinateur à Saint-Cyr et professeur à l'école des Beaux-Arts, il rédige son *Voyage en Italie*, publie ses *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, sa *Philosophie de l'Art*, écrit une importante préface pour la deuxième édition des *Essais de critique et d'histoire*, sans compter de nombreux articles dans les revues.

(26) Lettre du 8 juin 1865. Ed. de Suckau était alors professeur de philosophie à Aix.

(27) Lettre du 27 novembre 1865.

(28) Ed. de Suckau mourut en juin 1867, laissant des notes abondantes sur Schopenhauer.

Volonté, sans toutefois le prendre trop au sérieux. Il ne le trouve pas sans doute assez abstrait, car il voit dans son œuvre « une nuance de roman », comme dans l'évolutionnisme de H. Spencer (29).

§

L'année 1870 marque une étape décisive dans les relations de Taine avec la philosophie allemande en général et avec Schopenhauer en particulier. Initié au « mystère schopenhauérien » par son ami et ancien camarade d'école normale Challemel-Lacour, Taine ébauche le projet d'un livre sur la Volonté. Il se propose, comme complément à sa philosophie, de développer la théorie de Schopenhauer, alors en vogue (30). Mais, le cerveau fatigué par trois années d'abstractions (31), il remet à une date ultérieure l'exécution de son projet (32), modifie son plan dans le sens historique et se propose de faire pour l'Allemagne ce qu'il a déjà fait pour l'Angleterre.

Nous avons élargi, dit-il, les idées anglaises au XVIIIe siècle, nous pouvons, au XIXe siècle, préciser les idées allemandes (33).

En effet, les auteurs allemands lui paraissent vagues, inconsistants, perdus dans la brume du rêve (34). Il va s'évertuer à saisir leur pensée pour la rendre plus accessible au commun des lecteurs. En pratiquant cette mise au point,

(29) Lettre à Th. Ribot, 6 juillet 1873.

(30) Challemel-Lacour venait de publier son article sur Schopenhauer dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mars 1870).

(31) Taine venait de publier l'*Intelligence*. La première édition parut chez Hachette au mois d'avril 1869.

(32) Cet ajournement devait être fatal à son commerce avec Schopenhauer.

(33) *Histoire de la littérature anglaise*, t. V, p. 416 de la 10e édition. Taine est convaincu que la fusion de l'esprit anglais et de l'esprit allemand par le génie français doit avoir des conséquences heureuses et une grande portée sociale. Il ajoute : « Notre affaire est de tempérer, de corriger, de compléter les deux esprits l'un par l'autre, de les fondre en un seul, de les exprimer dans un style que tout le monde entende, et d'en faire ainsi l'esprit universel ». (Etude sur Stuart Mill, *Histoire de la littérature anglaise*, livre V, chapitre v, § 8, *in fine*.)

(34) Il dira plus tard : « Je ne sache pas un seul prosateur allemand qui soit un écrivain. » (Lettre à Saint-René Taillandier, 21 novembre 1890.)

il a conscience de servir la pensée allemande et de favoriser son extension. C'est donc moins un nouveau filon qu'il essaye d'exploiter qu'un devoir urgent qu'il veut accomplir.

Afin de compléter sa documentation, Taine entreprend son second voyage en Allemagne (fin juin 1870). Le 28 juin, nous le trouvons à Francfort-sur-Mein. Il commence ainsi son voyage par une sorte de pèlerinage à l'Hôtel d'Angleterre, où la table d'hôte résonne encore des effrayantes boutades du philosophe pessimiste. De là il gagne Weimar, puis Dresde. Un fragment du 10 juillet, daté d'Allemagne, nous apprend qu'il a lu le journal philosophique de Fichte, non sans faire quelques remarques sur Hegel, dont les visions métaphysiques commencent à le lasser, sur Schelling, Schopenhauer et Hartmann, dont il n'admet pas « la conception totale » des systèmes. Il les préfère pourtant aux autres philosophes, comme il préfère le régime politique de l'Angleterre au nôtre.

Après un court séjour à Dresde, Taine se dispose à partir pour Berlin, lorsqu'un malheur de famille (35) le rappelle brusquement en France, le 12 juillet. Il ne devait pas revoir l'Allemagne. A la suite des événements de 1870, Taine renonce pour toujours à tout travail sur l'Allemagne : « Nous ne pouvons plus être impartiaux » dit-il (36), et sa haute probité intellectuelle se refuse à produire le jugement d'un esprit désormais prévenu.

A partir de cette époque, il évite de parler de l'Allemagne, afin d'éviter de faire acte d'injustice ou d'oubli. S'il se permet encore quelques courtes appréciations, c'est en passant, au cours d'une lettre ou d'une conversation. D'ailleurs, sa mentalité change après 1870. Nos revers ont modifié quelque peu ses opinions. On observe notamment, chez lui, une tendance à diminuer la part de l'influence allemande en France. Les deux peuples rivaux, dit-il, sont

(35) La mort de sa belle-mère, Madame Denuelle.
(36) V. *Correspondance*, t. II, p. 357.

trop différents pour arriver à se comprendre. Et quant aux Français, il ne croit pas qu'ils « aient tiré beaucoup de l'Allemagne, sauf dans le domaine technique et positif », précisément parce que « la distance des deux formes d'esprit est trop grande, surtout en littérature » (37).

§

Nous venons de voir que Taine reproche aux philosophes allemands de construire leurs théories d'un seul bloc. Cette négligence du détail a pourtant au moins un avantage, celui de permettre les modifications nécessaires et les adaptations nombreuses. Ce bloc grossier, cette coulée inerte et informe — pour reprendre les expressions de Taine — chaque esprit peut les reforger à son aise, selon la structure de son propre foyer. Il en va de même pour les échanges intellectuels entre peuples civilisés : toute nation a son génie original, dans lequel elle moule les idées qu'elle emprunte. Les individus ne se conduisent pas autrement que les peuples dont ils sont issus. Taine en est un exemple. En examinant ses conceptions sur le monde, la vie et la société, nous allons voir jusqu'à quel point il s'est imprégné des idées allemandes. Nous verrons aussi ce qu'est devenue la philosophie de Schopenhauer repensée par Taine, repassée au creuset de son esprit.

Constatons tout d'abord l'importance que Taine accorde au principe de la Volonté. Si l'auteur de l'*Intelligence* n'a pu réaliser son ouvrage projeté : *La Volonté*, certains passages de son œuvre montrent qu'il avait bien compris la notion de la Volonté dans le système de Schopenhauer. Il avait senti cet élan forcené de la volonté obscure, « tourmentée, victorieuse et chancelante », qui meurt incessamment et renaît de ses cendres. C'est bien là le principe du monde, le « chœur universel des vivants qu'on sent se réjouir ou se plaindre, c'est la grande âme dont nous sommes

(37) Lettre à Georges Brandès, 18 novembre 1872.

les pensées, c'est la nature entière incessamment blessée par les nécessités qui la mutilent ou qui l'écrasent, mais palpitante au sein de ses funérailles, et, parmi les myriades de morts qui la jonchent, redressant toujours vers le ciel ses mains chargées de générations nouvelles, avec le cri sourd, inexprimable, toujours étouffé, toujours renaissant, du désir inassouvi » (38).

C'est en effet dans ses Notes humoristiques sur Paris (39) que s'étale librement ce que Paul Bourget appelle le « pessimisme naturel à l'imagination douloureuse » de Taine (40). Ce pessimisme du philosophe se révèle d'abord dans sa conception du monde. L'organisation de l'univers laisse à désirer, et Taine s'écrie volontiers avec Balzac : « Mon Dieu, comme ton monde est mal arrangé (41) ! ». Quant à l'idée de Dieu, chez Taine, elle apparaît, au début, assez semblable à l'idée de Dieu chez Spinoza : « Mon Dieu, dit-il, n'a rien de commun avec le Dieu-bourreau du christianisme, ni le Dieu-homme des philosophes de second ordre. Il est le positif absolu, c'est-à-dire la réalisation une et complète de tout l'être, et tout en lui et hors de lui est nécessaire comme lui (42). » Corrigée par Hegel et Schopenhauer, cette conception se teinte, par la suite, d'une sorte de bouddhisme mitigé (43). Après avoir considéré le monde comme mauvais, Taine s'apprête à en subir la cruelle nécessité. Dans son déterminisme rigoureux, il conseille à l'homme de s'adapter de son mieux au monde d'hallucination où il est condamné à vivre, sans être dupe du « rêve

(38) Taine, *Thomas Graindorge*, p. 333. Cf-Schopenhauer, *Le Monde* t. I, §57 et t. III, p. 162-169.

(39) Ce réquisitoire hautain et sarcastique est intitulé : *Notes sur Paris : Vie et opinions de Frédéric-Thomas Graindorge, docteur en philosophie de l'université d'Iéna*. Taine publia ces Notes dans la *Vie Parisienne* de son ami Marcelin à partir de 1865.

(40) Introduction à *Etienne Mayran* — Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1909, p. 247.

(41) *Le père Goriot*, édition du Centenaire, p. 256 (Calmann-Lévy).

(42) Lettre à Prévost-Paradol, 18 avril 1849

(43) Taine a consacré au bouddhisme une étude assez importante parue dans le *Journal des Débats* des 3, 4, 5 et 6 mars 1864. Ces articles ont été recueillis dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*.

où il s'agite ». « Délivré de l'inquiétude comme de l'espoir, il acquiert la faculté de dominer le spectacle médiocre de son existence, la satisfaction d'ouvrir son âme à la vie contemplative », *en tâchant de comprendre* (44).

Cette contemplation de la nature le rassérène pour un temps. Il y retrempe son âme, lasse du « spectacle humain ».

Regarde autour de toi, dit Graindorge à son neveu, voici une occupation moins animale : la contemplation. Cette large plaine fume et luit sous le généreux soleil qui l'échauffe ; ces dentelures des bois reposent avec un bien-être délicieux sur l'azur lumineux qui les borde ; ces pins odorants montent comme des encensoirs sur le tapis des bruyères rousses. Tu as passé une heure, et, pendant cette heure, chose étrange, tu n'as pas été une brute ; je t'en félicite : tu peux presque te vanter d'avoir vécu (45).

Mais la beauté de la Nature devient, à la réflexion, moins agréable et moins émouvante, car sa toute-puissance éternelle fait ressortir davantage la misérable condition de l'homme. En observant de plus près la nature, Taine perd des raisons de l'admirer. Il entend les gémissements des créatures, perçoit les cris d'agonie qui sortent incessamment de l'engrenage meurtrier d'une vie décevante. Il en veut à cette nature perpétuellement heureuse, « mère aveugle et insensible » qui ne distingue pas le juste du coupable. Cette constatation ne tarde pas à l'obséder. Qu'il visite les Pyrénées en touriste ou qu'il vienne chercher l'azur au pays de Virgile, la splendeur insultante de la nature en fête comprime douloureusement son cœur. La vue de cette « Méditerranée lustrée et bleue comme une tunique de soie et de laquelle sortent les îles comme des corps de marbre » (46), le spectacle éblouissant de « vie toujours jeune et chantante du ciel napolitain », le parfum des orangers ou le silence des nuits tièdes, l'ombre des lauriers-roses

(44) Charles Picard, *H. Taine*, p. 73, 74. 1 vol. chez Perrin, 1909.
(45) *Thomas Graindorge*, chap. xx, p. 269.
(46) Taine, *Histoire de la littérature anglaise*. Introduction, p. VII.

ou les tonnelles de vigne vierge au bord des flots, tout froisse cette âme sensible, à qui la Fortune n'a pas ménagé les déboires et les amertumes.

Quand l'homme a parcouru la moitié de sa carrière, et que, rentrant en lui-même, il compte ce qu'il a étouffé de ses ambitions, ce qu'il a arraché de ses espérances et tous les morts qu'il porte enterrés dans son cœur, alors la magnificence et la dureté de la nature lui apparaissent ensemble (47).

Cette inhumanité méprisante de la nature assombrit Taine et l'accable de plus en plus. Elle constitue le thème de ses méditations douloureuses, et nous en retrouvons l'écho jusque dans son testament philosophique :

Reine barbare, superbement parée, en robe d'or et de pierres précieuses, elle passe... Sa longue traîne écrase au passage, nonchalamment, paresseusement, cruellement, les fourmis laborieuses qui travaillent et qui meurent... (48)

Taine sait bien que toute révolte est vaine, et les raisons puériles ne le satisfont point. En face de cette force infinie, il essaie encore de sonder l'inconnaissable et l'inintelligible, mais il n'a plus même de doctrine, il n'a qu'une impression, il sent le doute l'envahir. Ce doute, que n'a pu vaincre la sombre obstination du penseur, persistera jusqu'à la fin, et les dernières paroles de Taine sont celles-ci :

J'ai terminé le rêve de ma vie... qu'ai-je rêvé ? je ne sais... Je vois une puissance aveugle à nos larmes, sourde à nos douleurs, impassible devant la tragi-comédie de nos passions... (49)

Cette tristesse résignée reste le fond même de la pensée de Taine. Le philosophe, qui mourut si sereinement, le front penché sur Marc-Aurèle, n'a jamais prétendu imposer sa conception du monde, pas plus qu'il n'a essayé de faire partager ses doutes. Son respect de la liberté indi-

(47) Ibid., *Voyage en Italie*, t. II. p. 80.
(48) Taine, *Novissima Verba*, rapp. par Gaston Deschamps dans la *Vie littéraire* du 6 mars 1910.
(49) Gaston Deschamps, article cité.

viduelle était trop grand. S'il jugeait la vie mauvaise, il évitait de provoquer le découragement chez autrui. Au besoin, il donnait l'exemple de la lutte héroïque et opiniâtre, de l'enthousiasme franc et généreux, comme si la vie n'avait pas été pour lui un cruel non-sens. Au reste, Taine, comme Schopenhauer, ne s'est jamais laissé aller aux lamentations déprimantes des faibles. Son pessimisme raisonné est exempt de jérémiades. Le désespoir ne saurait atteindre celui qui croit, malgré tout, au progrès. Et, à défaut de toute croyance, les notions de travail, de devoir, de justice, suffiraient à sa conscience, tout en le préservant de l'ennui. Pour Taine, le problème de l'existence humaine aboutit au moins à cette ultime certitude : l'utilité morale du labeur quotidien. C'est ce qu'un examen plus détaillé de sa conception de la vie va permettre de constater.

II

A son entrée dans la vie, Taine constate que le créateur lui a fait une mauvaise plaisanterie :

Ah ! mon Dieu, quelle sottise vous avez faite en me mettant au monde ! Quel besoin aviez-vous, Seigneur, de loger une pensée dans une goutelette de lymphe, qui aurait si bien pu circuler et s'évaporer avec les autres (50) !

Pour irrévérencieuse qu'elle soit, cette plainte d'une créature blessée au seuil de la vie n'en est pas moins émouvante. Toutefois, il n'est pas dans le caractère de Taine de se plaindre longtemps : sa plainte se changerait vite en blasphème. Son mépris de la vie ne tarde pas d'ailleurs à se manifester. Mais, suivant les enseignements du philosophe de Francfort, Taine ne songe pas un instant à terminer ses jours d'une manière brutale et anti-philosophique. Il maudit la vie et il la subit néanmoins. Puisqu'il a dû l'accepter, il va s'efforcer de la vivre bravement.

(50) Lettre à Ed. de Suckau, 26 juin 1854.

Dès l'École Normale, il acquiert cette invincible volonté qui lui fera supporter la vie. Il commence par repousser le plaisir qui n'est qu'un « ébranlement des nerfs ». Il n'estime que « le repos d'âme et l'activité d'esprit » ; et, à vingt et un ans, il proclame qu' « il n'y a de bon que la connaissance des vérités absolues » (51). Ce qui ne l'empêche pas de lire avec avidité le *Raphaël* de Lamartine, qui vient de paraître. Cette lecture le ravit et l'entraîne à faire l'apologie de l'amour. Mais si enthousiaste qu'il soit, Taine ne peut pourtant se résigner à l'amour ordinaire (52). Il aspire « à quelque chose d'infiniment plus relevé », et son idéal est bien plus près de l'amitié que de l'amour (53). S'il est capable d'amour, cet amour s'écarte des objets particuliers pour tendre « aux choses générales ou idéales, comme les objets d'art, l'humanité entière, et surtout la nature » (54). Son malheur, dit-il, est d'avoir des sentiments et des désirs peu en rapport avec son esprit.

Ce contraste s'accentue avec l'expérience, et, chez Taine, on voit l'optimisme scientifique et le pessimisme philosophique se développer parallèlement.

Tôt désabusé, Taine considère la vie comme une épreuve forcée, une sorte de pensum (55).

C'est en vérité, dit-il, une étrange chose que la vie humaine. Tant de travail, de tristesses, de dégoûts, de contraintes, pour aboutir à quoi ? à un état qui en aura tout autant... ; ma seule consolation est la pensée que tout cela n'est qu'un jeu de quarante ou cinquante ans tout au plus encore, qu'au bout de tout

(51) Lettre à Prévost-Paradol, 11 septembre 1849.

(52) Taine a modifié plus tard sa conception de l'amour. Après avoir fréquenté les physiologistes et fait lui-même de l'anatomie, il envisage l'amour à deux points de vue : psycho-physiologique et psycho-pathologique. Pour le premier, il se réfère à Stendhal ; pour le second, il s'en rapporte aux constatations de MM. Féré et Pierre Janet (V. lettre de Taine à Alfred Binet, 6 septembre 1887). A cette époque, il semble délaisser un peu la *Métaphysique de l'Amour* pour adopter la théorie du *Fétichisme dans l'Amour*. (Cette dernière étude comprend deux articles d'A. Binet, parus dans la *Revue philosophique*, Nos d'août et septembre 1887.)

(53) V. lettre à Prévost-Paradol, 2 mars 1849.

(54) Ibid., 20 mars 1849.

(55) Cf. Schopenhauer, *Le Monde*, t. III, p. 166-169.

cela est le repos, l'éternel sommeil, j'espère, et qu'on peut bien s'agiter un peu sur la route quand on a à l'hôtellerie un si bon lit pour vous recevoir (56).

Ces propos amers sont déjà d'un stoïcien qui a lu Schopenhauer. La vie humaine lui apparaît si « mutilée » qu'il finit par croire, lui aussi, que le malheur est la « vraie nature » de l'homme (57). Ce stoïcien (58) devient persifleur et sceptique dans les *Notes sur Paris*, jusqu'à ce que Thomas Graindorge nous révèle sa véritable personnalité et ses convictions profondes. Ce personnage extraordinaire, sorte d'industriel-philosophe, pour initier son neveu aux misères de la vie, le sermonne ainsi :

Mon enfant, tu as les joues roses, et tu entres dans la vie, comme dans une salle à manger, pour te mettre à table. Tu te trompes ; les places sont prises. Ce qui est naturel, ce n'est pas le dîner, c'est le jeûne. Ce n'est pas le malheur, c'est le bonheur qui est contre la nature. La condition naturelle d'un homme, comme d'un animal, c'est d'être assommé ou de mourir de faim (59).

Schopenhauer ne parle pas autrement (60). Et plus loin :

Rappelle-toi la promenade que tu as faite l'autre jour avec moi dans la forêt. Nous écrasions les fourmis qui se rencontraient sous nos bottes. Les jolis oiseaux voltigeaient pour avaler les mouches ; les gros insectes dévoraient les petits.

... Regarde un cheval, un chat, un oiseau malades. Ils se couchent patiemment ; ils ne gémissent point, ils laissent faire la destinée. Les choses se passent dans le monde comme dans cette forêt si magnifique et si parfumée. On y souffre, et cela est raisonnable ; veux-tu demander aux grandes puissances de la nature de se transformer pour épargner la délicatesse de tes nerfs

(56) Lettre à Prévost-Paradol, 10 juillet 1849.
(57) Lettre à Prévost-Paradol, 2 mars 1849 — Cf. Schopenhauer, *Le Monde*, I, § § 57-58, t. III, p. 162-164.
(58) Stoïcien, Taine le fut dans toute l'acception du terme. Marc Aurèle fut son vrai « catéchisme ». (V. Lettre à Prévost-Paradol du 11 décembre 1851).
(59) *Thomas Graindorge*, p. 263.
(60) Cf. *Le Monde*, I, § 58.

et de ton cœur ? On s'y tue et on s'y mange, et cela n'a rien d'étrange ; il n'y a pas assez de pâture pour tant d'estomacs (61).

On ne saurait se faire de la vie une conception plus tragique. Taine trouve la vie essentiellement mauvaise. Il n'y voit qu'une source de férocité et une suite de déceptions. C'est ce qui explique ses scrupules à faire contracter à des innocents une dette de souffrances. Le mariage étant la perpétuation de la vie et de la douleur, Taine s'y est résigné fort tard. Les motifs de son hésitation, il ne les cache pas : nous les trouvons énumérés dans une lettre à Gaston Paris, du 2 juillet 1877. Il y avoue que, pendant bien longtemps, l'idée des enfants l'a détourné du mariage.

Je trouvais, dit-il, la vie trop triste pour la donner à d'autres et je me disais qu'avoir une femme, des enfants, c'est faire comme la tortue, quand elle avance hors de son écaille la tête ou les pattes pour qu'on les lui coupe. Et il ajoute cette réminiscence de Schopenhauer : « A mesure que l'homme se cultive davantage, il devient plus sensible, malheur énorme qui compense, et au delà, tous les bienfaits de la civilisation (62). »

Autrement dit, plus l'homme pense, plus il souffre. C'est le mot de l'Ecclésiaste : *Qui auget scientiam auget et dolorem* (63).

Non seulement Taine accepte la vie comme un présent funeste, mais il n'y voit aucune issue satisfaisante pour la raison. Civilisation et bonheur lui apparaissent finalement

(61) *Thomas Graindorge*, chapitre XX, p. 264. Cf. Schopenhauer. *Le Monde*, t. III, p. 162, 168-169.

(62) Taine, Lettre à Gaston Paris, 2 juillet 1877. Cf. Schopenhauer, *Le Monde*, t. I, § 56.

(63) Cité par Schopenhauer, *Le Monde*, t. I, p. 324. Schopenhauer cite souvent l'Ecclésiaste. Il est attiré par la poésie sombre et le désespoir navrant du *Kohèleth*. — Voici ce que Renan nous apprend sur cet ouvrage : « Ce *Cohèlet* (ou Kohèleth) est un livre profondément moderne. Le pessimisme de nos jours y trouve sa plus fine expression. L'auteur nous apparaît comme un Schopenhauer résigné... Ce que Cohèlet est bien essentiellement et par excellence, c'est le Juif moderne. De lui à Henri Heine il n'y a qu'une porte à entr'ouvrir. » (*Histoire du peuple d'Israël*, t. V, livre IX, chapitre XV.)

L'*Ecclésiaste* n'est pas, comme on l'a prétendu longtemps, l'œuvre du roi Salomon. Il est antérieur, à peu près d'un siècle, à la naissance du Christ.

comme des termes contradictoires. La vie, étant foncièrement mauvaise, ne saurait être améliorée d'une manière appréciable. En vain l'homme essaye-t-il de guérir certaines misères ; souvent le remède employé est pire que le mal. Taine va même plus loin que Schopenhauer, car il juge le renoncement inutile et la mortification impraticable. Ce jugement sans appel est celui de toute sa vie. Sur ce point, il n'a guère varié. Ecoutons-le à son lit de mort, et nous enregistrons cette suprême déclaration :

Hélas ! j'ai cherché à connaître le sens de la vie. Et je n'ai trouvé qu'une seule conclusion à cette enquête: c'est à savoir que la vie n'en a point. Le grand malheur de l'homme et son véritable péché originel, c'est d'être né. Notre acte de naissance est une condamnation à mort.

C'est du Schopenhauer transposé (64). Et la voix qui va s'éteindre laisse tomber cette constatation douloureuse :

Si encore on pouvait mourir sans souffrir. Mais non. La mort n'est une délivrance qu'à la condition d'être d'abord un tourment. Et tout cela est absurde (65).

Ainsi cette mort, la consolatrice de Taine à vingt ans, n'a plus, quand elle arrive, la douceur espérée. Si nous nous acquittons de notre dette, ce n'est pas sans souffrir. Ajoutons que cette souffrance est aggravée par les derniers préparatifs, dont la mise en scène est souvent odieuse aux moribonds (66). Le dernier acte de la comédie humaine finit « presque toujours lugubrement et misérablement ».

Au bout de tant d'années, après tant d'efforts soutenus, parmi tant de gloire et de génie, on aperçoit un pauvre corps affaibli qui radote et agonise entre une servante et un curé » (67).

(64) Cf. *Le Monde*, t. I, § 58, t. III, p. 385-392.
(65) V. Gaston Deschamps, article cité.
(66) Renan constate lui aussi que nous accomplissons l'acte le plus important de notre vie dans de « détestables circonstances ».
(67) *Taine, Hist. de la litt. angl.* (Ben Johnson), t. II, p. 103. — Si Taine eut la bonne fortune de conserver sa lucidité jusque dans son agonie, il ne put éviter le prêtre. Il le reçut volontiers, avec un sourire sceptique. La visite de l'éminent prélat qu'on lui avait dépêché resta sans effet, et la conversion *in extremis* ne fut pas obtenue. (Voir à ce sujet G. Deschamps, art. cit.)

§

Cette conception pessimiste de la nature et de la vie entraîne naturellement une conception analogue de l'homme et de la société. Les idées de Taine sur l'homme, animal sociable, sont aussi sombres que ses idées sur la vie. Celui qui accuse Schopenhauer de misanthropie n'a rien à lui reprocher sur ce point. Pas plus que son maître en pessimisme, Taine ne tient ses semblables en bien haute estime. Il classe une bonne partie des hommes « au nombre des animaux malfaisants » (68).

Il a pu voir, en effet, l'animal humain mis à nu par les événements, c'est-à-dire dépouillé du vernis de la civilisation. Les journées troubles de 1848 lui ont permis d'apprécier l'homme tel qu'il est en temps de crise, livré aux instincts de la brute primitive. Le « gorille féroce et lubrique » lui est apparu dans toute sa laideur. Aussi est-il d'avis de réprimer énergiquement les actes de sauvagerie. Et pour prévenir tout désordre, il se montre partisan d'une autorité fortement organisée. Pour empêcher les ravages de l'animal, dit-il, et calmer ses appétits, on ne saurait lui forger « de trop solides carcans » (69).

S'étant proposé, dans ses *Notes sur Paris*, une étude de l'homme et de la société, Taine ne pouvait manquer de nous donner son opinion sur les femmes. Reconnaissons tout de suite que ces dernières ont tenu peu de place dans la vie de notre philosophe. Celui-ci ne paraît avoir connu vraiment que l'amour filial. Il a partagé sa vie entre sa mère et la science, abandonnant son cœur à la première, consacrant à la seconde toute son ardeur intellectuelle. Cette indifférence voulue à l'égard de la « gent perfide » tient de la méfiance. Au fond, Taine est aussi misogyne que misanthrope. Il n'est pas plus indulgent pour les femmes que Schopenhauer. Il ne leur accorde pas de perfectionnement

(68) Gabriel Monod, *Les Maîtres de l'histoire* (Renan-Taine-Michelet), p. 145, un volume chez Calmann-Lévy, 1893.

(69) G. Monod, *loc. cit.*

possible, et les juge aussi mauvaises et aussi perverses que dans l'antiquité.

La pourriture et la culture égyptienne, dit-il, faisaient pousser, il y a dix-huit siècles, des fleurs aussi enivrantes et aussi splendides, aussi maladives et aussi dangereuses que ce terreau parisien où nous puisons notre sève et nos maux (70).

Pour Taine, comme pour Vigny, la femme est une « enfant malade » qui, par certains côtés, se révèle toujours Dalila.

III

Nous venons de voir l'auteur de *Thomas Graindorge* jeter l'anathème, pour ainsi dire, à la nature, à la vie et à la société. Ces idoles renversées, que reste-t-il ? L'existence elle même est-elle supportable ? Non, sans doute. Il semble, en effet, que ce pessimisme soit irrémédiable et doive classer définitivement Taine « dans la lignée des penseurs pessimistes » (71). Rien n'est moins fondé. Une telle classification serait simpliste et arbitraire (72). Afin de la prévenir, Taine a protesté par avance. Il ne tient pas à passer pour pessimiste. Et il remercie M. Victor Giraud de ne pas l'avoir rangé, comme l'a fait M. Paul Bourget, parmi les pessimistes.

Etre pessimiste ou optimiste, dit-il, cela est permis aux poètes et aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique (73).

Comme on le voit, les termes « pessimiste » et « optimiste » n'ont pas, à ses yeux, une bien grande signification. Pourtant, si de telles appellations importent peu à l'esprit positif de Taine, on ne peut nier qu'elles ne correspondent à quelque chose. Et notre philosophe est trop

(70) *Thomas Graindorge*, p. 141.
(71) Edouard Rod, Taine romancier, — *Revue hebdomadaire*, 24 avril 1909, p. 528.
(72) Pourtant certains critiques, — MM. Edouard Rod et Paul Bourget entre autres — n'ont pas hésité à ranger Taine parmi les philosophes pessimistes.
(73) Lettre à Georges Lyon, 9 décembre 1891.

artiste pour se cantonner dans la recherche scientifique, au point de faire abstraction des épithètes. S'il ne veut pas être catalogué comme « pessimiste », il s'irriterait bien plus d'être traité d'« optimiste ». Si le pessimisme ne le satisfait pas, l'optimisme l'exaspère, — surtout l'optimisme humanitaire. Loin de l'adopter, il l'accuse de grossière ignorance, et, au besoin, le ridiculise. A l'instar de Schopenhauer, « ce qu'il a raillé le plus durement, c'est le rêve optimiste des philosophes du XVIIIe siècle et de la Révolution en ses premières démarches. Il lui a paru la plus absurde et la plus funeste folie qui ait jamais enivré cerveau humain. Il lui a semblé l'effet d'une prodigieuse ignorance de la nature humaine » (74).

Ce dédain de l'optimisme ne saurait surprendre de la part de Taine. Il s'accorde trop bien avec ce dégoût de la vie et de la société que nous avons constaté. Bien qu'il s'efforce de ne pas sombrer dans un pessimisme intransigeant, Taine a trop souffert pour se contenter d'un mol optimisme. Il a surtout trop observé autour de lui toutes sortes de maux immérités. Il a aussi — il faut bien le dire — payé son léger tribut au mal du siècle. Les lamentations des grands malades du XIXe siècle trouvent un écho dans son cœur. Comme les romantiques, il est enclin à la tristesse et à la révolte. La démocratie a excité ses ambitions sans les alimenter, et la philosophie récente a allumé ses curiosités sans les satisfaire (75). Sa propre expérience lui a révélé la société mal faite, le bonheur impossible, la vérité lointaine. Comme la génération précédente, la sienne a été atteinte par la maladie du siècle ; elle « ne s'en relèvera jamais qu'à demi ». Taine lui aussi est porteur du vautour qui lui ronge le foie. L'espoir d'un complet apaisement ne saurait désormais germer dans son cœur.

Nous parviendrons à la vérité, dit-il, non au calme. Tout ce

(74) E. Faguet, *Politiques et moralistes du XIXe siècle*, p. 259-260.
(75) Cf. *Histoire de la littérature anglaise*, t. IV, ch. II, p. 421.

que nous pouvons guérir en ce moment, c'est notre intelligence ; nous n'avons point de prise sur nos sentiments (76).

Cet état d'âme, nous pouvons l'entrevoir dans *Etienne Mayran*, qui est pour ainsi dire la clef du pessimisme de Taine. Ce fragment est assez important pour qu'on ne se méprenne pas sur le sens et la portée de l'ouvrage. Si l'auteur n'a pas achevé son récit, c'est qu'il avait horreur de l'autobiographie. Il n'a pas voulu raconter en détail ses peines intimes, ni s'appesantir sur les maux inhérents à la nature humaine, ni rouvrir des plaies mal fermées. Selon lui, « il est indécent de donner son cœur en spectacle ; ... il vaut mieux être accusé de n'en avoir pas » (77).

Le roman de Taine nous révèle donc à la fois la sensibilité ombrageuse de l'artiste et la tristesse incurable du philosophe. La tristesse n'est pas le pessimisme, mais elle y conduit. Taine n'était peut-être pas pessimiste de doctrine — il était même plutôt optimiste, si l'on en croit certaines déclarations (78), — mais il était profondément pessimiste d'instinct et de premier mouvement. Aussi M. Victor Giraud, s'arrêtant aux impressions premières de Taine, constate que ses « jugements spontanés » sur la vie et sur les hommes, ses prévisions politiques et sociales, sont « empreints du pessimisme le plus décourageant » (79). Ce pessimisme, ajoute M. Ed. Rod, est « aussi âpre, aussi violent que celui d'un Zola ou d'un Huysmans » (80).

Si le pessimisme de Taine romancier semble irrémédiable, le pessimisme de Taine philosophe n'est pas absolu. Ce der-

(76) Ibid., *Histoire de la litt. angl.*, t IV, ch. II, p. 423.

(77) Lettre à Francis Charmes, 19 janvier 1872. — Rappelant le principe de Gautier et de Stendhal, Taine ne veut pas faire étalage de ses sentiments sur le papier. « La sensibilité affichée est ma bête noire », déclare-t-il à Jules Lemaître (lettre du 28 mars 1887). Sans s'en douter, Taine observe la discipline parnassienne.

(78) On connaît son mot à Paul Bourget : « Le monde est sinon bon, du moins passable ». (Rapporté par V. Giraud, *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1908.)

(79) V. Giraud, : « La personne et l'œuvre de Taine d'après sa correspondance », *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1908.

(80) Art cit. *Revue hebdomadaire* (1909), p. 526

nier ne rejette pas l'idée de progrès et ne s'interdit aucunement certaines visions d'avenir. S'il ne se fait guère d'illusion sur son sort, il conçoit pour autrui des espérances qu'il ne peut partager. Aussi n'en continuera-t-il pas moins son effort, afin de préparer aux générations futures le bonheur dont il ne jouira pas. Elevés dans un air plus sain, dit-il, nos descendants « auront peut-être une âme plus saine. La réforme des idées finit par réformer le reste, et la lumière de l'esprit produit la sérénité du cœur » (81).

Cette sérénité, à laquelle il est parvenu le premier, Taine la doit en partie à Marc-Aurèle (82), en partie à son amour pour la science. Le labeur a trempé son caractère, et les joies pures du savoir ont adouci ses peines. Travailleur opiniâtre, ce disciple de Marc-Aurèle ne fut pas un « sybarite » comme plus d'un de ses confrères d'alors, professant la philosophie officielle. En dépit de ses nombreuses déceptions, il eut toujours un faible inavoué pour la science. Celle-ci fut souvent sa grande consolatrice et l'empêcha de verser dans un pessimisme systématique. Taine voyait dans les généralités « l'opium » nécessaire à engourdir les chagrins de la vie.

C'est aussi par la science que s'est réalisée, dans Taine, la négation de la volonté, la science étant pour lui un instrument de « suicide intelligent et prolongé » (83). Cette phrase de Thomas Graindorge, Taine, comme plus tard Berthelot (84), s'est efforcé de la traduire ou de la paraphraser, si l'on entend par suicide le renoncement définitif

(81) *Histoire de la littérature anglaise*, t. IV, chap. II, p. 423.

(82) Marc-Aurèle fut le livre de chevet de Taine jusqu'à la fin de sa vie (V. lettre à Mme H. Taine, 14 juillet 1887). Cet « évangile », Taine le recommande sans cesse à la méditation de ses amis (v. lettre à Emile Boutmy, 9 septembre 1888).

(83) *Thomas Graindorge*, p. 317.

(84) Dans une lettre à Renan, le grand chimiste s'exprime ainsi : « Je n'aurai de liberté que quand je serai couché sous la terre dans l'éternel repos... Il me faut bien tâcher d'améliorer les choses humaines. Je serai dupe jusqu'au bout de ce désir du progrès, que vous reléguez si sagement parmi les illusions. » (*Correspondance*, p. 532.)

d'une vie sans cesse mortifiée par l'effort tenace et douloureux.

Le meilleur fruit de notre science, dit-il, est la résignation froide qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps (85).

Nous n'attendions pas moins d'un homme dont l'idéal fut de « vivre pour penser », d'un philosophe chez qui la pensée a presque aboli la souffrance. C'est assez dire l'intensité de sa méditation constante. Dans sa contemplation de la nature, Taine songe parfois aux brahmanes de l'Inde. Ce stoïcien, nourri de Spinoza et de Gœthe, retombe par moments dans son « vieux fond bouddhique » (86).

Mais ce sont là rechutes passagères. Chaque fois, l'image radieuse de la vérité à poursuivre l'a empêché de rouler au fond du gouffre. On peut dire que la science l'a sauvé du pessimisme absolu et lui a donné le courage de résister à la désolation ambiante. S'il est assez sceptique sur le progrès social et les sentiments humanitaires, il a foi dans le progrès scientifique pour assainir l'individu et le régénérer. C'est la tâche ingrate du savant de travailler à cette rédemption. Comme Renan et Berthelot, Taine a souffert toujours des crises sociales qui avaient attristé sa jeunesse, désespérant parfois du ressort moral de la nation affaiblie. Et il s'est demandé si la destinée du penseur n'est pas de vivre toujours ainsi, dans la lutte et le désenchantement.

Dès lors, à quoi bon se révolter contre la destinée ? Ne sommes-nous pas surtout « des observateurs et des philosophes, prêts seulement dans l'occasion à ramer un moment dans la galère commune » (87) ? Et l'on peut dire que Taine a ramé de toutes ses forces jusqu'à usure complète. La connaissance en lui a fini par vaincre le vouloir-vivre. Qu'importe que la science ait été le but de ses mortifications ? Le renoncement est toujours noble, quel qu'en soit le pré-

(85) *Thomas Graindorge*, p. 267.
(86) V. lettre de Taine à sa femme, 1er juillet 1887.
(87) Lettre de Berthelot à Renan, du 5 août 1888.

texte. C'est par là que Taine s'est purifié.. « Cet homme d'imagination violente et charnelle a eu la vie d'un ascète et d'un bénédictin (88). » Son nirvâna a été la recherche de l'absolu.

Au fond, le but poursuivi par Taine ne s'éloigne pas sensiblement du but poursuivi par Schopenhauer. Ces buts ne s'opposent qu'en apparence. Au reste, pour y parvenir, les deux philosophes ont recours aux mêmes moyens : l'ascétisme et le renoncement. Cette différence de conception ne doit pas surprendre ; elle s'explique assez par la différence d'éducation philosophique. Bien qu'ayant les mêmes vues sur le monde et la vie, Taine n'est pas un vrai disciple de Schopenhauer. Ce qui, du reste, ne diminue en rien l'influence de celui-ci sur celui-là. Mais vouloir faire du premier un disciple du second serait méconnaître le philosophe de l'*Intelligence* et se méprendre sur le sens profond de sa doctrine. D'ailleurs, il est difficile d'établir exactement le degré d'influence schopenhauérienne subie par Taine. Celui-ci ne nous a fait aucune confidence à ce sujet. Replié sur lui-même, il se livre difficilement. Tout au plus laisse-t-il échapper quelques aveux fugitifs. De ces lambeaux de phrases on ne peut tirer qu'une affirmation conforme à la vérité : c'est qu'il a lu Schopenhauer. Or, il ne suffit pas d'avoir lu, et même relu Schopenhauer pour être son parfait disciple (89).

Toutefois, il est permis de conclure, d'après les textes cités, que l'influence de Schopenhauer sur Taine n'est pas douteuse. Si le philosophe français s'écarte légèrement du philosophe allemand par le but poursuivi, il n'en reste pas moins vrai que le pessimisme de Taine a sa source directe dans le pessimisme de Schopenhauer. L'un conduit au nirvâna par le renoncement, l'autre conduit à la sérénité par l'effort.

A. BAILLOT.

(88) Jules Lemaître, *Les Contemporains*, 6e série, p. 311.

(89) Nous avons vu plus haut (d'après sa correspondance) que Taine avait lu Schopenhauer au moins trois fois, et à des dates différentes : 1865, 1870, 1873.

UN AMOUR DU VIEIL IBSEN

Quand l'amour s'abat sur l'un de nous, c'est, en définitive, une assez triste chose ; non dans ses prémices, certes, ni dans ses exercices positifs parmi le bonheur et le tourment, moralement et physiquement, mais bien parce que la passion comporte cette désillusion finale dont le spectre est toujours présent à l'amant, tant que son esprit, sous l'épreuve, n'en est pas, par faveur, tout à fait abîmé. Il est peu d'hommes amoureux, mais réellement intelligents, qui ne transportent pas constamment en eux cette lancinante dénégation intestine au meilleur même de leur passion. La béatitude n'est pas leur lot. Et, à mesure que l'âge les fortifie, leur débat est plus dramatique entre les feux de l'amour et l'attention de leur esprit qui tâche à les surprendre, à les tempérer, à les gouverner ou à les réduire, avec plus ou moins de sévérité, car ils ont la crainte, aussi, de trop couvrir ou d'éteindre de si substantielles et légitimes émotions, et qui témoignent si allègrement que le meilleur de la vie — la tendresse, la passion — ne leur est pas encore détruit par l'âge, ni ôté par une intelligence outrée. De là ces accommodements, ces complaisances, ces souples défaites, ces reprises, ces élans intimes de la conscience où l'homme se débat, avec le meilleur de lui-même, contre le meilleur de lui-même.

Particulièrement, le drame est remarquable, alors qu'il nous est donné d'en connaître des points de repère, chez un homme d'un extraordinaire ressort intellectuel tel que fut Henrik Ibsen, lorsque, sexagénaire, il fut pris d'un très vif intérêt pour une demoiselle de dix-huit ans.

Vers la fin de l'été 1889, Ibsen — âgé de 61 ans — était en villégiature, avec sa femme, à Gossensass (Tyrol). Il y rencontra cette enfant, qui s'appelait Emilie Bardach, viennoise, accompagnée de sa mère. C'est elle qui, plus tard, a remis à Georges Brandès, qui les a publiés (1), les douze lettres ou billets qu'Ibsen lui avait adressés.

L'exemple n'est pas neuf d'un débat amoureux entre un vieillard illustre et quelque jouvencelle. Une aventure de Gœthe a quelques points de ressemblance avec celle d'Ibsen et de Mlle Bardach. Nous verrons tout à l'heure quel nous semble être le caractère véritable de celle-ci. Chez Ibsen, cela ne fut pas une passion comme celle que fut le dernier amour (le dernier connu, du moins) de Gœthe qui, à 74 ans, s'était épris, à Marienbad, d'Ulrike de Levetzow, âgée — comme l'amie d'Ibsen — de dix-huit ans. Gœthe, lui, était libre d'épouser. Il avait même fait faire une démarche matrimoniale officieuse, par le grand-duc de Saxe-Weimar. La famille Levetzow s'en tira par une démarche dilatoire, très courtoisement. Néanmoins, Gœthe serait sans doute parvenu à épouser, si l'opposition violente — indécente même — de son fils et de sa bru n'avait fait reculer lui — et aussi la jeune fille — qui vécut très vieille sans se marier. Gœthe s'est consolé peu à peu, mais bien lentement, quoiqu'il eût exhalé sa peine dans la belle « Elégie de Marienbad ». D'ailleurs, Gœthe à 74 ans portait beau et était plus prestigieux que le bonhomme Ibsen à 61, avec sa grosse barbe grise ou blanche, et ses cheveux embroussaillés. Mais le « vieux Viking » avait, au fond, le cœur plus sensible qu'on ne l'aurait supposé. Ça ne l'empêchait pas d'être très réfléchi, — et de ne pas vouloir d'histoires avec son épouse, qui paraît avoir été toujours pour lui une compagne distinguée, dévouée, — et chère; fille d'un haut ecclésiastique luthérien, belle-fille de Madeleine Thoresen, qui compte parmi les bons romanciers de

(1) G. Brandès : *Henrik Ibsen* ; Marquardt et Cie, Berlin, 1906.

Norvège. Au physique, Mme Ibsen avait dû être au moins très satisfaisante. Dans une biographie d'Ibsen, j'ai vu d'elle une photographie, en matrone : robuste et saine.

Par contre, dans sa photographie, Mlle Bardach apparaît fine, gracieuse, jolie, aristocratique (tout naturellement, et sans morgue), justifiant bien la qualification de *petite princesse*. Une petite princesse autrichienne ou bavaroise, aimable et bon enfant, — tout en ne négligeant pas d'inspirer quelque sentiment des distances. Apparemment rien de mystérieux, ni de sensuel ; d'ailleurs, elle ne semble respirer que la jeunesse et la grâce. Mais, ne sommes-nous pas aujourd'hui mieux informés des possibilités secrètes qui veillent derrière les masques angéliques ? Manifestement, dans une aventure telle que celle d'Ibsen avec Mlle Bardach, il n'est pas possible d'admettre que, du côté féminin, une certaine duplicité n'était pas active, comme, non plus de l'autre côté, n'aurait pas été en jeu une verdeur renaissante du cœur, tempérée par « une main de fer ». Quel contraste que celui que forme Mlle Bardach avec le type d'Ibsen ! Celui-ci significatif en son genre, énergique, robuste, — mais plébéien, hirsute : la gazelle et l'ours.

Quelle qu'ait été l'apparence austère, piétiste d'Ibsen, nous ne croyons pas qu'un pareil homme ait été dénué du trouble, de l'émotion, de la secousse de la passion. Moins qu'aucun autre, un tel organisme ne saurait être carencé des étreintes foncières dont la Nature ne prive point fût-ce même les hommes les plus misérables. Tout dans Ibsen décèle la tension interne et la compression. Que cela ne soit apparu si fort, et pour n'étreindre rien : on ne l'admet pas. Et bien plutôt cet aspect révèle la présence d'un tumulte intérieur, longtemps écrasé, mais toujours en rumeurs.

L'idylle de Gossensass fut matériellement, précisément, un simple *flirt* dont la retenue ou l'étendue échappe à la supputation. Il en est résulté chez Ibsen une profonde impression, qui parut s'atténuer, mais qui eut une influence sur son œuvre.

Jusqu'à 61 ans, Ibsen s'était absorbé dans le travail intellectuel, dans la recherche légitime de la gloire, se contentant pratiquement, par ailleurs, d'avoir à sa maison « une compagne digne de lui », puis, dit-on, quelques passagères aventures. En vérité, dans sa jeunesse, il n'avait vraisemblablement pas dû négliger le sexe, alors que, jusqu'à sa trentième année, il avait été régisseur au théâtre de Bergen.

Il a été pris au piège de la nature. A 61 ans, lui, vieux d'aspect, nullement mondain, sauvage même, rencontre une toute jeune fille jolie, distinguée, élégante, qui lui sourit et le câline (jeune guèpe aussi peut-être qui le pique !). Cette apparition juvénile, acidulée spirituellement aux yeux d'un inquisiteur de race, flattée et flatteuse, ce rayon de soleil l'a *ébloui*, réchauffé, dégelé, retourné. Il s'est mis à considérer les choses sous un jour nouveau. Il a jeté le regard mélancolique du vieillard sur toute la partie longue et centrale de sa vie austèrement passée, sur les joies négligées et irrévocablement perdues. Et le mot suprême est dès lors constamment sous-entendu, et maintes fois exprimé, dans ses dernières œuvres : *Solness*, *Borkmann* (2), *Quand nous nous réveillerons de la mort*, c'est celui-ci : « Avant tout, vivez, vivez pleinement votre vie ; aimez ; voire, amusez-vous pour un temps (comme le fils Borkmann). La richesse, l'ambition, l'art lui-même ne valent pas qu'on leur sacrifie cela ! »

Huit jours après le départ de Mlle Bardach et de sa mère (fin septembre 1889), Ibsen et sa femme quittèrent également Gossensass. Puis aussitôt, entre Ibsen et Mlle Bardach, une correspondance se poursuivit. Mais, au bout de trois ou quatre mois, Ibsen se ressaisit. Apparemment sa raison, sa dignité, mais plutôt en réalité le souci de sa figure dans le monde, son travail, sa commodité ne lui permettent pas une intrigue sans issue, car Ibsen ne pouvait songer à divorcer, ni à avoir Mlle Bardach pour maîtresse. Puis il avait parfaitement la science que son boule-

(2) Ma chronique du *Mercure* du 15 décembre 1923.

versement moral travaillait en lui, mûrissait, pour s'accomplir un jour en une œuvre. Actuellement, la poursuite de la correspondance, outre que Mme Ibsen avait dû s'en inquiéter, cela le gêne, le dérange dans son labeur. Il est attelé à *Hedda Gabler* (terminée vers la fin de 1890). Cette œuvre aura contribué à lui faire une puissante diversion. — On n'y retrouve aucune trace de l'aventure de Gossensass ; *Hedda Gabler* avait certainement été conçu antérieurement. Et, bientôt, selon l'usage des poètes, il a utilisé et guéri son « mal d'amour » en traçant dans *le Constructeur Solness* la figure de Hilde, symbole de la jeunesse apparaissant à un homme usé moralement, où il a condensé son drame personnel.

Pour ce qui est de la correspondance, assez promptement, Ibsen, en jetant quelques douches sur sa correspondante, Ibsen — austère, piétiste — aurait-il obéi à des scrupules « très honorables » ? Et s'apercevant que la jeune fille s'exaltait, aurait-il voulu la ramener à un état d'âme moins romanesque ? Je ne crois guère que de semblables considérations auraient pu être effectives chez Ibsen dans un pareil moment de sa vie morale en ressaut, et surtout s'il avait eu encore besoin, au surplus du contact personnel, d'un surcroît de contact épistolaire, au service de l'ouvrage qu'il se sentait porter en puissance. Pourtant, on peut encore conjecturer qu'Ibsen a pu craindre de porter ombrage à sa femme — qui vraisemblablement avait dû s'émouvoir. Et puis, il était pieds et poings liés dans le rôle social où il avait fixé son personnage.

A noter qu'Ibsen n'a jamais revu ni cherché à revoir la jeune personne. Pourtant il demeurait à Munich, qui n'est pas bien loin de Vienne. Remarquer aussi (sans qu'on puisse en tirer aucune conséquence) que Mlle Bardach paraît ne s'être jamais mariée. Elle était encore demoiselle, 18 ans après (soit à 36 ans), lors de la publication des lettres d'Ibsen par Brandès à qui elle les avait portées.

J'ai lu qu'Ibsen aurait été très vexé, après la représenta-

tion de *Solness*, d'apprendre que Mlle Emilie Bardach se prévalait de lui avoir servi de modèle ; cela (sauf document probant que nous ignorons) paraît peu vraisemblable, car, lorsque nous voyons les lettres d'Ibsen à Mlle Bardach, et que nous relisons *Solness*, cela crie que cette petite fille a fouetté le caractère du grand Scandinave, et que de ce traitement *Solness* est le dramatique produit.

Il manque d'avoir les lettres de la demoiselle. Il est très probable que ses mobiles ont été la coquetterie, la vanité, et l'astuce déjà un peu d'une femme ; ensemble naturel et légitime de la part d'une fillette qui se voit admirée, choyée par un homme illustre. Ne soupçonnons pas qu'elle ait pu se prendre au jeu, et y aller un peu de son petit cœur, innocemment... « L'innocence », dans l'acception la plus large du mot, des jeunes filles, est une supposition toute bénévole qu'il convient de reviser. Certes, il est de ces enfants qui restent longtemps parées de cette charmante niaiserie qui a été longtemps considérée comme la grâce la plus vive de cet âge chez les demoiselles. Mais, à moins qu'il ne s'agisse de quelque malheureuse, dénuée des germes même de la sensibilité et de l'esprit, il faut bien savoir que telles naïvetés participent déjà de cette tromperie sur le fond, de ces apparences substituées, qui sont les moyens de la force des femmes, où la faiblesse commande l'entretien, l'usage et l'amélioration des procédés de la malice. Certes, il est de ces enfants, dis-je, qui modèrent, retiennent les aspirations de leur corps, qui ont notion instinctive de ce que cette contrainte, cette modération des élans naturels est une puissance en croissance, les prémices du pouvoir incarné, et que glisser sur la douce pente serait entamer à la légère les moyens de cette omnipotence, parfois foudroyante, que les femmes possèdent en face des folies et des hommages des désirs masculins en concours. En même temps que s'agitent l'instinct de jouissance et le goût congénital de domination, un autre instinct les avertit, dès leur jeunesse, de la fragilité de leur pouvoir passif, et que leurs moyens de défense,

comme leurs facultés pour assaillir, reposent principalement sur la restriction et une sage économie de soi.

Il y a lieu d'accepter que, pour qu'Ibsen ait pu prendre contact avec Mlle Bardach, elle ne devait pas être simplement qu'aimable de manières et d'aspect, encore que nous savons comme la passion ouvre à l'objet aimé, aveuglément parfois, un si large crédit. On peut croire que se sentant forte de ce que l'esprit et le cœur d'Ibsen étaient troublés, Mlle Bardach a dû et pu aisément et vivement l'assiéger et l'investir.

En vérité, il suffit très bien, pour considérer ce qu'a pu être l'idylle de Gossensass et son effet sur Ibsen et sur son œuvre, de réfléchir sur *Solness* et sur les lettres antérieures d'Ibsen à Mlle Bardach. Nous outrepassons le symbole, les symboles dans *Solness*, ces symboles obligés où d'ailleurs était acculée l'expression d'Ibsen par les mœurs puritaines. Et ici bien davantage encore où il s'agissait pour lui d'une manière de véridique portrait de lui-même par rapport à lui-même, à ses œuvres antérieures et à son foyer. D'autant mieux ici que sa « main de fer » étreint, avec une âpre lucidité, lui-même au plein de ses rancœurs et au plus profond de son drame personnel. Donc, il est inutile de tergiverser : on sait que Solness le constructeur, c'est Ibsen, que Mme Solness, c'est Mme Ibsen.

La jeune Hilde, la figure centrale, c'est la jeunesse, l'idée de jeunesse, son opposition et le tracé dramatique de son rapport avec Ibsen principalement et son lot que j'ai dit : son bouleversement, son débat, hanté qu'il est de jeunesse, parmi l'évocation de son œuvre et de son foyer.

C'est l'idylle de Gossensass digérée, cristallisée dans une œuvre de rancœur, de défaite où Hilde le pousse jusqu'à l'impossibilité de couronner le sommet de cette tour que le constructeur a ajoutée à son nouveau foyer, qu'il vient d'édifier sur les ruines de l'ancien. Alors qu'il y procède audacieusement, il dégringole et meurt ; « la tête est broyée. Il est tombé sur les pierres ».

J'indique le ressort qui a déclanché *Solness*, la pièce la

plus importante d'Ibsen au point de vue de la connaissance de sa personne, de son caractère et du changement de ligne, ou plutôt de la précision de cette ligne, survenue dans sa philosophie terminale et qui a affirmé que la vie, que l'amour, devaient dominer tout, et que l'œuvre d'art elle-même devait se courber devant eux.

Depuis Gossensass, depuis *Solness*, Ibsen a ruminé cette idée. Et dans son drame dernier, *Quand nous nous réveillerons de la mort*, on peut voir une manière de testament spirituel. Là, son idée maîtresse, c'est que l'amour, l'amour complet, ne doit pas être sacrifié, même à l'Art. C'est comme une surenchère de *Solness le constructeur*. Un grand sculpteur, trop exclusivement épris d'esthétique, n'a pas voulu comprendre que dans le modèle qui lui avait servi pour son chef-d'œuvre (*la Résurrection de la femme*), il y avait une femme qui aspirait à s'offrir à lui. D'où leur vie a été gâchée à tous deux. Il est évident que l'aventure de Gossensass a, non seulement déclanché *Solness*, mais encore *Quand nous nous réveillerons de la mort*.

Au seuil de la précieuse correspondance d'Ibsen à Mlle Bardach, on en a l'essence même — et l'essence même de la vie morale d'Ibsen jusqu'à la fin de ses jours — dans cette lapidaire inscription qu'il écrivit, sur l'album de la jeune fille, au cours même de leur contact au Tyrol: *Noble, douloureux bonheur, d'aspirer à l'inaccessible !* Encore, au jour de leur séparation personnelle, au jour du départ de Mlle Bardach, elle tint d'Ibsen ceci, au dos d'une photographie : *Au Soleil de mai dans une vie de septembre, — en Tyrol. Henrik Ibsen. 27-9-89.*

Aussitôt rentrée à Vienne, et tandis qu'Ibsen et sa femme sont encore pour peu de jours à Gossensass, elle écrit à Ibsen. Celui-ci répond de Munich (7 octobre 1889). Il est tout plein encore de l'impression de dénuement qu'il a ressentie après le départ de son amie (3) :

(3) La traduction des lettres qui suivent et ont été empruntées à la publication de G. Brandès, est due à M. Victor Bouillier. Ibsen les a écrites en allemand.

Munich, 7 octobre 1889.

Je vous remercie de tout cœur, très honorée Mademoiselle, pour votre si aimable et si chère lettre, que j'ai reçue l'avant-veille de mon départ de Gossensass, et que j'ai lue et relue.

Notre station estivale avait un aspect bien triste pendant la dernière semaine, ou, du moins, elle me faisait cette impression.

Le soleil ne se montrait plus ; tout était parti, disparu. Les quelques personnes restées ne pouvaient, bien entendu, me fournir aucune compensation pour la belle et courte vie de l'été.

J'allais tous les jours me promener dans le Pflerschthal. Il y a bien là, le long du chemin, un banc qui serait à souhait pour une charmante causerie. Mais le banc était vide, et j'ai passé devant sans m'y asseoir.

Dans la grande salle aussi, tout me semblait désert et désolé. Les pensionnaires — la famille Pereira, le Professeur et sa femme — ne paraissaient qu'aux heures des repas.

Vous rappelez-vous la grande et profonde embrasure de fenêtre, à droite de l'entrée de la véranda ? C'était une bien jolie niche ! Les fleurs au parfum enivrant et les plantes l'ornaient encore. Mais autrement, quel vide, quelle solitude, quel abandon !

Maintenant, nous voici rentrés chez nous à Munich, comme vous à Vienne. Vous m'écrivez que vous vous sentez à présent plus confiante en vous, plus libre et plus heureuse. Combien ces mots me réjouissent ! Je ne veux pas en dire davantage.

Une œuvre nouvelle commence à poindre en moi. Je l'écrirai cet hiver, et j'essaierai de lui donner ma sérénité joyeuse de cet été. Mais elle aura un dénouement mélancolique. Je le sens. C'est ma manière, à moi. Je vous ai dit, un jour, que je correspondais seulement en style télégraphique. Agréez donc cette lettre, telle qu'elle est en la forme. En tous cas, vous la comprendrez. Mille compliments de votre dévoué — Dr H. I.

A remarquer comme il dépeint avec sobriété et une sérieuse modération des états d'âme qui ont dû pourtant comporter en réalité de l'angoisse. Ainsi ses drames sont-ils également écrits selon cette compression cruelle et volontaire de son cœur tendre.

A propos de l'avant-dernier paragraphe, peut-être que l'action d'Ibsen sur son amie, le fruit de leurs conversations

avait été qu'elle s'en est trouvée un peu plus ouverte à elle-même, engagée, au moins de corps et d'esprit, de velléités morales, au dehors du conventionnel.

Les trois premières lettres d'Ibsen se suivent avec peu de jours entre elles. Il ne peut ni ne veut oublier. Il est habité par ses impressions, ses émotions, ses réflexions. On y sent également les prodromes d'une cristallisation en œuvre.

Munich, 15 octobre 1889.

J'ai reçu votre chère lettre, dont je vous remercie mille fois, et je l'ai lue et relue.

Ici je suis, comme d'habitude, assis à mon bureau. Maintenant j'aurais bien le désir de travailler, mais je ne le puis.

Mon imagination, il est vrai, éprouve une grande activité. Mais toujours elle vagabonde autre part. Là-bas, où justement elle ne devrait pas être à l'heure du travail. — Je ne peux pas refouler mes souvenirs de l'été. Et je ne le veux pas non plus. Ce que j'ai vécu, je le revis encore et encore, et toujours encore. Transformer cela en une œuvre de fiction, c'est ce qui m'est impossible pour le moment.

Pour le moment ?

Y réussirai-je un jour, dans l'avenir ? Et, en vérité, ai-je le désir que jamais cela doive m'arriver ?

En tout cas, pour le moment, non, je crois.

Je le sens, je le sais.

Et pourtant cela doit arriver. Il le faut décidément. Mais néanmoins, cela arrivera-t-il ?

Cela pourra-t-il arriver ?

Ah ! Chère Mademoiselle, — mais pardon ! vous m'écrivez si gentiment dans votre dernière lettre (non, non, à Dieu ne plaise !) dans votre récente lettre : « Mais je ne suis pas une Mademoiselle pour vous ! » Alors, chère enfant, — et certes, c'est bien ce que vous êtes pour moi — dites-moi, vous souvenez-vous qu'un jour nous parlions des « sottises » et des « folies » ? Ou, plus exactement, c'est moi qui en parlais à tort et à travers ; sur quoi, chère enfant, vous preniez le rôle de précepteur, et, avec votre voix douce et mélodieuse, avec votre si fine intuition, vous faisiez remarquer que pourtant il y a toujours une différence entre sottise et folie.

A vrai dire, j'étais déjà disposé à le penser. Mais cet épisode, comme tout le reste, demeure dans ma mémoire. Car il me faut toujours et toujours ruminer là-dessus. Etait-ce une sottise ou était-ce une folie que nous soyons venus l'un à l'autre ? Ou était-ce autant une sottise qu'une folie ? Ou n'était-ce ni sottise ni folie ? Je crois que cette dernière interprétation est la seule vraie. C'était simplement une volonté de la nature. Et, en même temps, un *Fatum*.

Réfléchissez là-dessus, de votre côté, si c'est nécessaire. Mais je ne le crois pas. Je présume que vous comprendrez cela spontanément. Et que vous serez d'accord avec moi.

Mille fois bonsoir ! Votre toujours dévoué — H. I.

La troisième lettre est assez curieuse. Elle est assez avare de substance morale, mais montre plutôt un souci pratique, semble-t-il, de s'exprimer par sous-entendus et réticences, afin que d'autres yeux ne puissent éventuellement pas y découvrir ce qui y est indiqué discrètement à la correspondante.

Prenant sujet des confidences des lettres précédentes d'Ibsen, où il annonçait un ouvrage en formation à propos d'elle, il est probable que Mlle Bardach, dans sa récente lettre, l'encourageait à travailler. On sent qu'Ibsen se recroqueville quelque peu. A propos de cet ouvrage qui le travaille sourdement, Ibsen désormais n'écrira plus que de façon dilatoire.

Munich, 20 octobre 1889.

Tous les jours, j'ai eu l'intention de vous écrire quelques mots. Mais j'aurais bien voulu y joindre ma nouvelle photographie, et elle n'est pas encore achevée. Ainsi donc, cette lettre encore doit partir sans être accompagnée de mon image. Vous savez par votre propre expérience qu'il y a des cas où se faire photographier ne va pas sans certaines difficultés. Vous m'en parliez dans votre dernière lettre.

Comme vous écrivez gentiment ! Je vous en prie, écrivez-moi toujours quelques lignes, quand vous aurez une demi-heure de libre et sans autre emploi.

Vous laissez mes lettres sans les ouvrir, jusqu'au moment où

vous êtes seule et sûre de ne pas être dérangée ! Chère enfant ! Je ne vous en exprimerai pas ma reconnaissance. C'est inutile. Vous comprenez.

Ne vous contrariez pas de ce que, pour le moment, je ne peux rien composer. Au fond, je compose pourtant, toujours et toujours, ou, dans tous les cas, je rêve de quelque chose qui, une fois le point de maturité venu, éclora sous forme d'œuvre poétique.

On vient me déranger. Je ne puis continuer. La prochaine fois, une plus longue lettre.

Votre fidèlement dévoué — H. I.

Désormais, Ibsen espacera ses lettres : son empressement s'atténue. Aux questions, sans doute puérilement indiscrètes, de Mlle Bardach, Ibsen se dérobera. Il a compris que se confier sur l'œuvre future était inutile vis-à-vis d'une jeune fille qui — relativement à Ibsen — devait être assez bornée à l'élémentaire. Bonne pour l'irritation de la passion, de l'émotion, de la sensibilité d'Ibsen, mais trop loin, intellectuellement, de lui en débat, en pouvoir de création avec lui-même.

Munich, 19 novembre 1889.

Enfin je peux vous envoyer ma nouvelle photographie. J'espère que vous la trouverez meilleure et plus ressemblante que la précédente. Dans quelques jours paraîtra une biographie allemande sur moi, et vous la recevrez aussitôt. Lisez-la, à l'occasion ; vous y apprendrez à connaître le cours de ma vie jusqu'ici, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'an dernier.

Je vous remercie bien cordialement pour votre chère lettre. Mais que pensez-vous de moi pour n'y avoir pas encore répondu ? Cependant vous savez bien que vous êtes toujours dans mes pensées, et que vous y demeurerez. Une correspondance assidue est, de ma part, une impossibilité. C'est ce que je vous ai déjà dit précédemment. Prenez-moi donc tel que je suis.

Sur ma vie et mes « succès » artistiques dans ces derniers temps, j'aurais vraiment beaucoup de choses à raconter. Mais, pour le moment, il me faut remettre cela à plus tard. Je suis actuellement plongé dans les travaux préparatoires d'une nouvelle pièce. Je reste assis presque toute la journée à ma table de

travail. Je sors seulement un peu le soir. Je rêve et je me souviens ; puis, je me remets à ma fiction. La fiction, c'est beau ; mais pourtant la réalité peut parfois être encore beaucoup plus belle.

Votre tout dévoué — H. I.

—

Munich, 6 décembre 1889.

Deux chères, chères lettres que j'ai reçues de vous, et jusqu'aujourd'hui je n'y ai fait aucune réponse ! Que pensez-vous de moi ? Mais je ne puis encore jamais trouver le recueillement nécessaire pour vous écrire un peu bien et en détail. Ce soir, il me faut aller au théâtre pour assister à une représentation de l'*Ennemi du peuple*. C'est pour moi un véritable tourment, rien que d'y penser. Pour l'instant, il me faut donc renoncer à votre photographie ? Mais soit, mieux vaut attendre que d'en avoir une qui ne serait pas satisfaisante. Et, d'ailleurs, combien votre gracieuse figure d'Altesse ne demeure-t-elle pas vivante dans mon souvenir ! Et j'en suis toujours à croire qu'une mystérieuse princesse est là, sous cette apparition. Mais le mystère même ? Ah ! l'on peut là-dessus se livrer à bien des rêves, et imaginer tant de choses fort belles ! Et c'est ce que je fais. En tout cas, c'est là une petite compensation pour la réalité impossible et insondable. Dans mon imagination, je vous vois toujours en parure de perles. Vous aimez tant les perles ! Il y a quelque chose de profond, quelque chose de secret dans cette prédilection. Mais quoi, au juste ? Là-dessus, je me creuse la tête bien souvent. Je crois aussi, par moments, avoir trouvé la corrélation Mais ensuite, je ne sais plus. J'essaierai peut-être, la prochaine fois, de répondre à quelques-unes de vos questions. Et moi aussi, j'ai tant de questions à vous adresser. Et c'est ce que je fais en moi-même, sans cesse.

Votre dévoué — H. I.

Ibsen se ferme de plus en plus à la jeune fille, s'il reste actif en lui-même. Il se dérobe de plus en plus à de vraies confidences où des questions de sa correspondante voudraient l'inciter. Il écrit par nécessité de suivre... en espaçant.

Dans la suivante, on voit que la jeune fille a dû faire un

effort pour le réchauffer en évoquant leur idylle de l'été passé. Il est sensible, le dit, mais ses échos intimes désormais entrent dans le cadre réservé à son travail intellectuel et moral du futur *Solness*. Bien des passages ici semblent déjà des aspects de l'ouvrage ; de tout ce qu'Ibsen dit ici on retrouve des échos de ce qui devait être composé plus tard définitivement.

Sur ses travaux, Mlle Bardach a dû lui dire quelques nouvelles et sottes puérilités. Il voudrait bien qu'on ne lui en parlât plus...

Munich, 22 décembre 1889.

Comment vous remercier pour votre chère, votre charmante lettre ? Tout bonnement, je m'y déclare impuissant, ou, du moins, je ne saurais le faire comme je le voudrais tant. Ecrire des lettres n'est décidément pas mon affaire. Je crois vous l'avoir dit déjà ! En tout cas, vous devez l'avoir remarqué.

Mais je lis et relis votre lettre ; elle éveille et ravive merveilleusement mes impressions de l'été passé. Je vois, je ressens de nouveau ce que j'ai vécu.

C'est comme une radieuse apparition de soleil que j'ai appris à vous connaître, ma chère princesse ; vous étiez telle qu'un symbole de la saison aux papillons et aux fleurs des prés. Maintenant, combien j'aimerais à vous voir dans votre cadre d'hiver !

Toutefois, mon imagination me transporte là-bas. Je vous vois dans la *Ringstrasse*, légère, pressée, voltigeant, gracieusement enveloppée de velours et de fourrure.

Je vous vois aussi dans les soirées ou réunions, — et particulièrement au théâtre, inclinée en arrière, avec une certaine impression de lassitude dans vos yeux énigmatiques.

J'aimerais tant à vous voir aussi chez vous. Mais je n'y réussis pas, car je manque de points de repère. Vous m'avez si peu parlé de votre foyer, de votre vie de famille. Ou presque sans détails précis.

A franchement parler, chère princesse, sur bien des points essentiels nous sommes encore très étrangers l'un à l'autre.

Dans une de vos précédentes lettres, vous m'avez donné à entendre à peu près la même chose au sujet de mes œuvres, parce

qu'elles ne vous sont pas accessibles dans la langue originale.

Mais ne pensons plus à cela.

Vos études musicales ? J'espère que vous les continuez toujours, sans interruption ? J'aimerais tout particulièrement à le savoir.

Mais, par-dessus tout, je voudrais maintenant vous voir au soir de Noël, dans votre maison paternelle où je présume que vous passez cette soirée. Comment la célèbre-t-on chez vous ? Je n'en ai aucune idée précise. Je ne peux que donner carrière à mon imagination.

Et puis, j'ai l'obscur sentiment que vous et le temps de Noël, vous ne vous accordez pas très bien ensemble.

Mais qui sait ? Peut-être, pourtant ?

Dans tous les cas, je vous adresse ici mes vœux le plus cordialement, avec mille compliments.

Votre toujours dévoué — H. I.

Ensuite, le désintéressement à la jeune personne s'accentue, et bientôt fort affectueusement — mais nettement — elle recevra le congé du *Constructeur*.

Munich, 30 décembre 1889.

Votre belle, ravissante photographie, d'une ressemblance si vivante, m'a donné une joie inexprimable. Je vous en remercie — mille fois, et de tout cœur.

Combien vous m'avez rappelé ainsi, en plein hiver, ces jours ensoleillés de l'été, si vite écoulés !

C'est aussi de tout cœur que je vous remercie pour votre chère, chère lettre. N'attendez aujourd'hui de moi que peu de mots.

Dans cette période, je suis particulièrement privé du loisir et du recueillement nécessaires pour vous écrire comme je le voudrais tant. Ma femme a reçu avec grand plaisir votre aimable carte de nouvel an. Elle espère pouvoir un peu plus tard vous en remercier elle-même. Ces jours-ci, elle ne se sent pas très bien.

En ce moment, mon fils est en visite chez nous. Reviendra-t-il ensuite à Vienne, ou sera-t-il envoyé autre part ? Ce n'est pas encore décidé (4).

(4) Sigurd Ibsen, né en 1859, était alors secrétaire de Légation à Vienne ; il ne devait pas tarder à donner sa démission pour retourner en Norvège et s'y consacrer à la politique, dans laquelle il joua un rôle important (N. du tr.)

Et maintenant recevez mes vœux les plus vifs pour la nouvelle année. J'adresse aussi mes compliments à Madame votre mère.

En vous exprimant de nouveau ma reconnaissance pour votre radieux et merveilleux envoi, je suis

Votre toujours dévoué — H. I.

—

Munich, 16 janvier 1890.

Soyez bien cordialement remerciée pour vos deux chères lettres, auxquelles je n'ai pas encore répondu. C'est que depuis le nouvel an j'ai été réellement dans un pauvre état, presque à ne pouvoir prendre la plume en main. Vraisemblablement ce doit avoir été une sorte de cette vilaine influenza. Mais maintenant je vais beaucoup mieux.

Combien j'ai été peiné d'apprendre que vous avez été vraiment malade ! Figurez-vous que j'en avais un pressentiment très net ! Dans mon imagination, je vous ai vue couchée dans votre lit, pâle, fiévreuse, — mais délicieusement jolie et charmante, comme toujours.

Mille remerciements pour les jolies fleurs que vous avez peintes pour moi. C'est vraiment trop gentil de votre part ! vous avez, je crois, des dispositions remarquables pour la peinture de fleurs. Vous devriez cultiver sérieusement ce talent. Peut-être le faites-vous déjà. Mais, quant à votre chère voix, il faut la ménager — provisoirement du moins. Combien je vous suis reconnaissant de ce que je possède votre ravissante image ! Je ne veux pas en dire davantage. Je ne deviendrai jamais un habile épistolier. Je vis dans l'espoir que vous êtes tout à fait rétablie à présent, et j'adresse à Madame votre mère mes meilleurs compliments.

Votre toujours cordialement dévoué — H. I.

—

Munich, 6 février 1890.

J'ai laissé longtemps, bien longtemps, votre chère dernière lettre dans mes papiers, l'ayant lue et relue, sans pourtant y faire une réponse. Recevez aujourd'hui mon remerciement le plus cordial, en peu de mots. Et ensuite, jusqu'à ce que nous nous revoyions en personne, n'attendez plus de lettres de moi, sinon courtes et même rares. Croyez-moi, cela vaut mieux ainsi. C'est le seul parti qui convienne. Je sens qu'il y a une ques-

tion de conscience à suspendre notre correspondance, ou tout au moins à la restreindre (5). Il faut, quant à présent, que vous vous occupiez de moi le moins possible. Vous avez dans votre jeune vie d'autres emplois à vous proposer, d'autres inspirations auxquelles vous livrer. Et pour moi, — je vous l'ai déjà dit de vive voix — je ne peux jamais me sentir satisfait par des relations épistolaires. Il me semble toujours qu'elles ont quelque chose d'incomplet, quelque chose qui n'est pas vrai. Je le vois ; je constate avec peine que mon sentiment ne s'accorderait pas pleinement à continuer ainsi. Il y a là une chose qui est ancrée dans ma nature. On n'y peut donc rien changer. Vous qui avez un sens si délicat, un si grand instinct d'intuition, vous saurez comprendre tout cela, tel que c'est dans ma pensée. Et quand nous nous rencontrerons de nouveau, je vous expliquerai cela de façon plus précise. Jusque-là, et toujours, vous resterez toujours dans mes pensées. Et cela plus encore quand elles ne seront plus troublées par ces gênantes réticences de la correspondance.

Mille compliments de votre — H. I.

—

Munich, 18 septembre 1890.

Mademoiselle Emilie, c'est avec la plus profonde sympathie que j'ai reçu votre si affligeante communication. Soyez assurée que dans des moments si durs pour vous et pour Madame votre mère, j'ai été tout particulièrement auprès de vous avec mes meilleures pensées et mes sentiments les plus chaleureux. La douleur causée par la mort de votre père trouve dans votre chère lettre une expression si saisissante, si touchante, que j'en ai ressenti la plus profonde émotion.

Et cet affreux coup du destin vous a frappée d'une manière si soudaine, si complètement imprévue ! C'est avec intention que j'ai différé ma réponse jusqu'à ce jour. Apporter des consolations dans une telle circonstance, c'est trop impossible. Le temps seul pourra guérir la blessure dont souffre votre âme. Et j'espère qu'il en sera ainsi, quoique lentement, insensiblement.

Que vous regrettiez si vivement de n'avoir pas été auprès de votre père dans ses derniers moments, je le comprends de tout

(5) Mlle Bardach se conforma au désir d'Ibsen, et ne lui récrivit qu'au bout de six mois, pour lui annoncer la mort de son père. (N. de G. Br.)

mon cœur. Pourtant je crois que peut-être mieux vaut qu'il en ait été ainsi.

J'espère que cette lettre vous trouvera encore à Alt-Aussée (6). Puisse le séjour là-bas vous être bienfaisant !

Ma femme et mon fils sont actuellement à Riva, sur le lac de Garde, et y resteront vraisemblablement jusqu'au milieu d'octobre, peut-être même plus tard. Je vis donc tout seul ici, et je ne puis m'absenter. La pièce nouvelle et de grande dimension, dont je m'occupe maintenant, ne sera, autant que je le prévois, terminée qu'en novembre, bien que j'y travaille tous les jours, et que je passe la journée presque entière assis à ma table (7).

Transmettez mes meilleurs hommages à Madame votre mère, et recevez vous-même, en me gardant vos sentiments d'amitié, tous les compliments les plus affectueux

de votre inaltérablement dévoué — HENRIK IBSEN.

Munich, 30 décembre 1980.

J'ai bien reçu votre aimable lettre. Et aussi la cloche avec sa jolie peinture (8). Je vous en remercie bien cordialement. Ma femme aussi trouve que la peinture est charmante. Mais je vous en prie : pour le moment, ne m'écrivez plus. Quand les circonstances seront changées, je vous le ferai savoir. Bientôt je vous enverrai ma pièce nouvelle. Réservez-lui un accueil amical, mais silencieux ! Combien j'aimerais à vous revoir et vous parler encore ! Je vous souhaite, ainsi qu'à Madame votre mère, une heureuse année.

Votre toujours dévoué — H. I.

Pour Ibsen, Mlle Bardach est devenue le fantôme où se résume sa pensée : Hilde, dans *Solness*.

Une note de Brandès nous fait savoir que Mlle Bardach s'abstint de répondre. Tout ce qu'elle fit, c'est d'adresser à Ibsen, sept ans plus tard, un télégramme de félicitations à l'occasion de son 70e anniversaire. Il lui répondit par

(6) Station d'été dans la Haute-Styrie. (N. du tr.)
(7) Il s'agit d'*Hedda Gabler*, terminée en décembre 1890. (N. du tr.)
(8) *Die Glocke mit dem schönen Bilde.* Mlle E. B. avait sans doute envoyé, comme cadeau de Noël, quelque bibelot en forme de cloche, coloré par elle. (N. du tr.)

l'envoi de sa photographie, avec, au dos, les lignes qui suivent :

Bien chère Mademoiselle, Recevez mes plus chers remerciements pour votre message. L'été de Gossensass fut le plus heureux et le plus beau dans toute ma vie.

J'ose à peine y penser. — Et pourtant je ne puis m'empêcher d'y penser toujours — toujours !

Votre fidèlement dévoué — H. I.

Certes, Ibsen a été momentanément bouleversé, saisi par son aventure avec la jeune Viennoise. Dans sa personne il s'est promptement ressaisi. Il s'est abstenu de jouer le rôle de vieillard amoureux, sans résultat possible. Mais, si l'influence sur l'homme a été passagère, elle a été sensible, persistante, et décisive dans le poète et son œuvre. Il est certain que son accointance avec Mlle Bardach lui a été présente quand il a tracé — dans *Solness* — cette figure, assez énigmatique et symbolique, de Hilde, personnification de la jeunesse apparaissant à un homme vieilli, et ce qui fut, comme invention, singulièrement et douloureusement perspicace à lui-même, à un homme vieilli moralement. Ibsen n'a pas spécifié l'âge de Solness, mais il l'indique comme un homme physiquement solide, robuste, barbe et cheveux foncés, donc 45 à 50 ans. Chez Solness, ce n'est donc pas précisément le corps qui est atteint. Tel pouvait-il se dessiner lui-même, malgré qu'il était en vérité plus âgé.

Je ne sache pas qu'aucun critique français ait fait allusion à cet amour, pourtant capital, décisif dans la carrière d'Ibsen, dont il a déclanché l'épilogue pour ainsi dire testamentaire. Cela a donné à Ibsen la *chiquenaude* qui l'a fait s'engager dans une voie nouvelle, celle qui conduit à l'exaltation de l'amour et de la vie. Sans doute y était-il déjà prédisposé à l'âge où (si l'on n'est pas un imbécile) on sent la vanité d'un tas de choses, telles qu'applaudissements, rubans, etc., etc., et où l'on constate mélancoliquement qu'il est beaucoup trop tard pour en venir ou revenir aux satis-

factions, sinon plus graves, au moins plus substantielles que peut offrir la vie.

Parmi celles de ces satisfactions qu'un vieillard peut être heureux d'avoir conquises, la suprême, la plus ferme, lui échoit lorsqu'il constate qu'il est parvenu assez tôt dans sa vie au gouvernement de lui-même. Ce qu'avait réussi Ibsen avait dû comporter d'assez rudes, d'assez difficiles reniements, en une sorte de servage journalier, ininterrompu, à la rigidité apparente qu'il affichait. Ce gouvernement de lui-même n'en était pas moins réel pour avoir tout subordonné, de ses velléités de libérations personnelles, au profit exclusif de la méditation, et de la méditation de ses œuvres. Point d'esprit plus solitaire, et malgré que, apparemment, *solitaire* paraîtrait peu s'appliquer exactement à un homme qui avait constamment auprès de lui une « excellente compagne » — et un fils « très bon sujet », Sigurd Ibsen, qui était à l'époque secrétaire d'ambassade à Vienne, puis à Washington (9). C'est l'introduction même de Mlle Bardach, ou plutôt du rêve, de la méditation dramatique d'Ibsen sur Mlle Bardach, dans cette solitude-là, qui est le ressort, la matière même de *Solness*. Il a apporté le doute, puis la révolution dans cette contracture excédée. Au contact de Mlle Bardach, Ibsen a connu une des crises les plus émouvantes que l'homme âgé puisse ressentir. Nous pouvons la considérer en deux parties. D'abord comme elle se produisit par rapport à l'homme, à la personne d'Ibsen même : c'est ce que j'ai indiqué déjà, avec aussi quelques remarques sur l'écho que cela eut sur Ibsen dramaturge. Puis, on peut songer encore sur le mélange alchimique, dans Ibsen, entre l'aventure réelle, le fait éthique, et la gestation, l'accouchement qui a donné naissance à l'œuvre d'art. En un mot, on serait tenté de mettre le doigt sur la soudure entre la vie et l'art, à propos d'un cas exceptionnel d'inspiration. Pour cela, les lettres seraient un élément de sondage très utile ; au travers

(9) Ce fils a épousé la fille de Björnson et a été ministre.

d'elles, il semble que l'on peut y voir clair. Il faudrait les disséquer comparativement au texte de *Solness*.

Dans l'œuvre d'Ibsen, ce qui est frappant, c'est que les idées, extrêmement subtiles, profondes, acérées, audacieuses, contradictoires, fugaces, nostalgiques, ésotériques, sont ramenées pourtant à une clarté puissante, comme celle d'un phare déchirant la nuit ; les idées sont ramenées, dis-je, dans son théâtre, à l'immédiat pratique, le plus condensé, le plus significatif, le plus net. On ne sait si c'est davantage le fruit d'un total de réflexions fauchant le superflu, puis labourant le fond à force, ou bien le produit d'une observation directement primordiale, et donnée par un instinct exceptionnel, perspicace, clairvoyant et vorace, à savoir que, chez tous humains, une intention pratique personnelle reste toujours mêlée aux faits mêmes de la passion pour la faire servir à des fins utiles. Chez Ibsen, ces fins, on le sait, sont la récolte, la domination, la maîtrise, sur tout ce qui forme le plus important de l'abîme de l'homme, par rapport — en chacun — à son commerce avec ses semblables, tantôt dans le cirque de la société, tantôt dans le cadre plus serré, plus étroit, de l'agitation immédiate de son foyer et de ses crises morales et passionnelles. Dans le produit Gossensass-*Solness*, j'ai déjà indiqué comme cela touche intimement Ibsen lui-même et sa propre vie. Le tableau est saisissant. Comme nous pouvons y voir Mlle Bardach, également selon le même processus Ibsen lui-même et Mme Ibsen nous sont magnifiquement rapportés. Cette étrange et douloureuse révélation directe atteint pour nous au panique de la tragédie.

On sait quel démolisseur et, concurremment, quel utopiste fut Ibsen. Il s'agitait dans une nation et dans un temps aux mœurs les plus restrictives ; lui dont le caractère était en horreur devant toute entrave. Obligé de ramper dans une sorte de brume apparente, et dans l'action scénique, et dans le verbe symbolique, il s'est tendu comme un ressort bandé sous le chien d'un pistolet ; le coup — la pleine liberté du vieux Viking — ne partant point, mais pourtant

le doigt du plus grave tribun théâtral moderne restant toujours crispé, mais retenu de volonté objective, sur la gâchette.

Jusqu'à *Solness*, cette attitude, éminemment puissante, esthétique, s'était maintenue chez Ibsen, et avec son grand souci de faire apparaître et de faire s'affronter tous les différents plans moraux (ou sociaux, ou privés) de ses personnages. Il était difficile de distinguer nettement un penchant vers telle ou telle morale impérieuse, arbitraire du dramaturge. Comme dans Shakespeare, les conflits, le déchirement, la décomposition sous nos yeux, des êtres dans la passion, parmi les événements du destin, cela paraissait être la suprême raison d'être de ses drames. Pourtant, un fond religieux, puis un fond humanitaire, rongent, tout le long, la théorie des œuvres d'Ibsen. Il ne se pouvait pas, en fin de compte, qu'il ne s'aperçût pas un jour de cette partie parasitaire, toute vaine, accrochée à tout le cours de son labeur et qui devait, dans le temps, en attaquer la qualité impérissable.

Ces éléments généreux, mais inférieurs au point de vue de l'art, de l'esprit, du caractère d'Ibsen, ces éléments de bienfaisance, d'apostolat, ont pris un nouveau motif — plus large, il est vrai, que les précédents — dans le même *Solness* où Ibsen reniait, méprisait tous ses précédents idéals, religieux d'abord, puis humanitaires. C'est une véritable rancœur, un rigoureux sarcasme, qu'Ibsen répand sur tout ce que sa vie a comporté de renoncements, et sur tout ce que son œuvre a comporté d'idéals. Et ce qui fait la grandeur morale de la pièce, c'est que Ibsen n'a pas encore là nettement remplacé ces anciens idéals par le nouveau, la nouvelle foi qu'il devait traîner jusqu'à sa mort (la vie et l'amour au-dessus de tout). *Solness* est un drame d'un nihilisme total. On y voit la jeune et médiocre exaltation faire dérailler Ibsen de cette direction de la solitude, refuge des cœurs qui ont acquis la trempe. Ibsen tente la construction d'une nouvelle habitation pour lui et sa

femme, avec une tour ajoutée au-dessus, pour y loger son idéalisme, cette fois remué de jeunesse et d'ardeur vers elle. Mais il tombe du haut de cette tour. L'ayant dressée, et tandis qu'il y est monté pour la couronner, il en culbute. Donc, il avait parfaitement conscience d'un nouvel élan vers le ciel, et ainsi, concurremment, de sa nouvelle défaite. Quel drame, pour un génie aussi puissamment concret, d'assister en lui-même à ces misérables et interminables exaltations vers un idéal chaque fois nouveau, et alors que chacun des précédents lui apparaissait comme une ruine !

En se représentant comme envoûté, mené, courbé par une fatalité, Ibsen ne se trompait pas, et, pour sa chute, il marquait lui-même comme sa tête, à être toujours portée vers quelque sommet idéal, y était contrainte par une folie fatale, inéluctable, Monomanie de tradition et d'éducation contre quoi vainement toute la science de son génie positif ne pouvait que maudire, et devant laquelle sa vie d'homme avait dû et devait s'incliner, comme la vie de ses œuvres devait en être nourrie. Il subissait avec amertume cette contrainte inhérente à son moral, à sa morale, à la composition de son caractère. Cela s'exprime avec une particulière âpreté dans *Solness*, en même temps que, sous le commandement d'une petite fille, courbé désormais jusqu'à son dernier souffle à une nouvelle exaltation, il proclamera sur toutes choses la prépondérance de l'amour, tout en sachant, qu'en cela, il portait en lui-même une nouvelle et dernière folie, et, en cette croyance excentrique, une décrépitude, une détrempe.

Ce qui ressort des dernières pièces d'Ibsen (car *Le petit Eyolf* est étranger au dit courant de pensée): *Solness* (1892), *Borkmann* (1896), *Quand nous nous réveillerons* (1899), ce qui ressort de ces dernières pièces d'Ibsen, c'est le regret de la *jeunesse*, infiniment plus que celui de la Dlle Emilie. Evidemment cet épilogue pitoyable d'un esprit et d'un caractère de la puissance de ceux d'Ibsen, cela n'indique point qu'Ibsen ait grandi en vieillissant. Il est arrivé

à une diminution de lui-même avant le grand âge. Sa dernière pièce (*Quand nous nous réveillerons de la mort*) (10) est de 1899. Quoique ce ne soit pas une de ses meilleures œuvres, on peut n'y pas voir d'affaiblissement sensible apparent. Non : *le constructeur* est toujours le constructeur, et ce qui est défaillant, c'est, depuis l'aventure de Gossensass, une complaisance accentuée à un idéal romanesque d'adolescent, aux prises, il est vrai, avec une puissance intime égoïste, instinctive et sauvage, vigoureusement représentée.

Ibsen est mort en 1906, à 78 ans, mais déjà éteint depuis plusieurs années.

ANDRÉ ROUVEYRE.

(10) Le titre consacré de cette pièce est : *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* (trad. Prozor). Nous n'avons pas cru devoir conserver cette routine, le titre proposé par M. V. B., *Quand nous nous réveillerons de la mort,* étant plus court et plus précis. En norvégien : *Naar vi döde vaagner ;* littéralement : *Quand nous morts, nous réveillerons.*

POÈMES

I

Le fleuve que nous descendons tous, elle n'a fait que le traverser.
Maintenant elle aborde à l'autre rive, les yeux clos et la tête renversée.

Elle est partie dès le matin et, avant midi, elle arrive;
ses bras sont si las déjà qu'ils ne battent plus l'eau vive.

Plus de peine, ah! plus d'efforts. Elle borde sur sa lancée
ainsi qu'une barque meurt entre les roseaux pressés.

Ophélie, jeune Ophélie, le soleil de tes cheveux
le voici qu'il plonge et se noie parmi ces remous gris et bleus.

Nous, nous descendons le fleuve, ton voyage est achevé...
Ton voyage? Etais-tu bien là ou ne t'avons-nous point rêvée?

II

Le bonheur? Ce sont ces deux yeux pleins de lumière
d'où jaillit un flot lourd de tendresse et d'ardeur,
c'est ce regard d'enfant dont la candeur première
magnifiée, assagie, vous transperce le cœur.

C'est levé, renversé, ce confiant visage,
fleur lucide où plus rien de charnel n'apparaît,
c'est ce rayonnement, cet appel, ce message,
cette suprême offrande, amour, de ton secret!

C'est la communion invincible des âmes,
la certitude, enfin, d'être unis, chair et sang,
dont tous deux, éblouis, nous nous illuminâmes
Dans l'éclair éternel d'un fabuleux instant.

III

GLOIRE DE LUTECE

Fuyant le branle-bas féroce des cités
où l'amour et la mort entrecroisent leurs trames,
j'ai voulu m'exiler pour donner à mon âme
sous un plus vaste ciel plus de sérénité.

Et, tour à tour, offert aux dévorantes flammes
de l'août vainqueur ou près de mon poële abrité,
j'ai vu le pâle hiver les marbres effriter,
j'ai baisé les rayons sous qui les prés se pâment...

Mais l'éclat d'un printemps triomphal sur Paris,
les arbres fins des quais, à peine encor fleuris,
et la brise azurée qui rebrousse la Seine,

peut-on d'un cœur léger mépriser ces trésors
et ne t'adorer point, Ville entre toutes reine,
svelte et nue et fardée d'une poussière d'or?

GUY-CHARLES CROS.

UNE LETTRE[1]

—

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié, dans votre numéro du 1er mars, un article dont la violence mal informée me contraint à faire usage de mon droit de réponse.

Si l'on en croit votre collaborateur, ma *Vie de Disraeli*, comme ma *Vie de Shelley*, ne sont que des résumés, l'un d'un ouvrage en six volumes, celui de Monypenny et Buckle, l'autre en deux volumes : la *Vie de Shelley* de Dowden.

> M. Maurois, écrit-il, travaillait à la vie de Disraeli, mais comme il avait travaillé à celle de Shelley, avec un seul ouvrage — en six volumes, il est vrai — ouvert devant lui.

Et, plus loin :

> La *Vie de Disraeli* de M. Maurois n'est qu'une copie réduite de Monypenny et Buckle.

Plus loin encore :

> Avec une fausse modestie, M. Maurois a l'air d'insinuer qu'il a consulté un nombre considérable d'ouvrages — ceux-là mêmes qu'il énumère au commencement ou à la fin des siens... La bibliographie placée en tête de la *Vie de Disraeli* produisit tout l'effet escompté. Elle en imposa par le nombre des ouvrages cités aux faiseurs de comptes rendus et aux lecteurs niais.

Si la force des adjectifs pouvait remplacer la connaissance des faits, votre collaborateur aurait raison. Mais je me propose de démontrer : *a*) qu'il était impossible d'écrire mes livres en se servant seulement des deux ouvrages cités par lui ; *b*) qu'il était nécessaire pour les écrire d'avoir lu

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 713, AURIANT : *Un écrivain original : M. André Maurois*.

les ouvrages énumérés par moi; *c*) que votre collaborateur n'a lu, hélas, aucun de ceux-ci, alors que, contrairement à ce qu'il affirme avec une si étonnante autorité, je les ai, moi, lus et annotés. Les faits que j'avancerai sont d'ailleurs faciles à vérifier pour tout lecteur, français ou anglais, qui voudra se donner la peine de faire dans une bibliothèque publique le travail que votre collaborateur aurait dû faire s'il avait été de bonne foi.

Commençons par le livre le plus important et que votre collaborateur ouvre *Disraëli*. Il y trouvera d'abord deux pages sur l'histoire des Juifs en Angleterre. A-t-il cherché les éléments de ces deux pages dans Monypenny et Buckle? Il aurait constaté qu'ils ne s'y trouvent pas. Mais, s'il était allé travailler au British Museum, il les aurait découverts tout au long du livre de Hyamson : *History of the Jews in England* (British Museum, 8106-9), livre que j'ai, moi, été lire en cette bibliothèque le 4 décembre 1925, comme en fait foi le bulletin de lecture qui est entre mes mains, et que j'ai conservé pour établir cette bibliographie qui gêne si fort votre collaborateur.

Tout ce qui concerne le grand-père et le père de Benjamin Disraeli vient du Mémoire placé par Disraeli lui-même en tête de la nouvelle édition des œuvres de son père : *The works, with a memoir by his son* (British Museum, 2308-a-5), document qui a été utilisé par Monypenny comme par moi-même.

Au chapitre suivant, *Ecoles*, votre collaborateur s'est-il demandé si tous les détails donnés par moi sur la maison de Disraeli, sur ses camarades d'école, sur le petit Sergius se trouvent dans Monypenny ? Non, car s'il avait pris la peine de faire cette recherche, il se serait aperçu qu'ils n'y sont pas, mais il les trouvera dans un livre de Mr Meynell, *Benjamin Disraeli*, livre que j'ai acquis après l'avoir consulté au British Museum (010817-g-26), comme en fait foi le bulletin de lecture qui est entre mes mains. Il aurait même constaté que c'est d'après la photographie de l'école

du Dr Cogan, reproduite dans ce livre, que j'ai pu décrire celle-ci, comme je l'ai fait à la page 21.

Je puis continuer, chapitre par chapitre (je le ferai si vous le désirez) ; voici un certain nombre de références, qui suffiront pour édifier vos lecteurs sur l'érudition de votre collaborateur. Je mets d'un côté des passages de mon livre, de l'autre les sources avec les références du British Museum ; j'ajoute que dans chaque cas la fiche de lecture est entre mes mains, datée de 1924, de 1925 ou de 1926, que le livre a été consulté par moi et que, dans chaque cas, je mets votre collaborateur au défi de prouver que le passage aurait pu être écrit sans se servir des sources indiquées.

Pages 59 à 67 ; chapitre *Doctrines*.	Source : BAGEHOT, *Essays on Parliamentary Reform* (British Museum, 2138-a-6) et : ELIE HALEVY, *Histoire du Peuple Anglais au XIXe siècle*.
Pages 48 et suivantes ; débuts de Disraeli dans le monde ; le ménage Bulwer.	*Vie d'Edward Bulwer*, par le Comte de Lytton, livre qui est en ma possession.
Pages 70, 71, 72 et suivantes ; le salon Norton et Lord Melbourne.	Sources : A.-F. HECTOR, *Mrs Norton* (British Museum 11851-g-30) et JANE G. PERKINS, *Life of Mrs Norton* (British Museum 010829-n-21).

En vérité, en faisant ce travail, j'en arrive à trouver l'article de votre collaborateur plus comique même que méchant. Je continue :

Pages 75, 76 et 77 ; rencontre avec Peel.	Sources : C.-H. FRANCIS, *The late Sir Robert Peel* (British Museum 10815-a-34) et MAC CARTHY, *Sir Robert Peel*.
Page 86, détails sur la première maîtresse de Disraeli.	Sources : renseignements privés obtenus par moi en Angleterre.
Pages 87, 88 et suivantes ;	FITZGERALD MOLLOY, *The most*

Description et portrait de Lady Blessington.	*gorgeous Lady Blessington* ; MADDEN, *Literary Life of Lady Blessington* (British Museum 10855-e-9) et CONTADES, *Le Comte d'Orsay* (British Museum 010661-e-52).
Pages 92 et suivantes ; évolution des partis politiques. Portrait du duc de Wellington à ce moment.	ELIE HALEVY, *Histoire du Peuple Anglais au XIXe siècle* ; CAPITAINE GRONOW, *Reminiscences*, GRANTLEY BERKELEY, etc...
Pages 95, 96 et suivantes, portrait de Lord Lyndhurst.	Sources : SIR THEODORE MARTIN, *A life of Lord Lyndhurst* (British Museum 10817-k-6).
Pages 103, 104 et suivantes ; début des relations avec Mrs Wyndham Lewis.	Source : EL. LEE, *Wives of Primes Minister* (British Museum 010803-f-II).
Pages 108 et 109, description du paysage de Bradenham.	Voyage fait par moi à Bradenham, le 26 octobre 1926, et au cours duquel le Major Coningsby Disraeli m'a fait voir la maison, les portraits et les papiers de sa famille.

Faut-il continuer ? C'est facile. Votre collaborateur a-t-il cherché dans Monypenny et Buckle la description de la nouvelle Chambre (pages 114 et 115) ? Pas plus qu'il n'y a cherché quoi que ce soit d'autre. Y a-t-il cherché toutes les anecdotes sur Mary-Ann ? A-t-il même comparé le récit de la première séance de Disraeli tel que je le donne avec celui de Monypenny et Buckle ? Non, car il se serait aperçu qu'ayant le choix entre trois ou quatre récits de cette grande séance et les ayant tous lus soigneusement, j'ai choisi celui de T.-P. O'Connor, adversaire de Disraeli, mais adversaire de grand talent, dans sa *Vie de Lord Beaconsfield*.

Pages 125 et 126, développement de la vie de Bulwer et de Caroline Norton.	*Vie d'Edward Bulwer*, par le Comte de Lytton, et JANE G. PERKINS, *Life of Mrs Norton*.
Page 133, le livre de comptes de Mary-Ann.	Détails inédits relevés par moi à Hughenden, sur le livre original qui s'y trouve.

Pages 133, 134 et 135; mariage de Gladstone.

Source: DREW, *Catherine Gladstone.*

En vérité, je perds mon temps et crains d'abuser de celui de vos lecteurs. Je signale pourtant encore (car il faut tout de même que la mauvaise foi de votre collaborateur soit bien mise en lumière) que les sources du chapitre sur la Jeune Angleterre se trouvent dans la *Vie de Lord John Manners*, par Whibley, livre qui a paru *après* la publication du tome correspondant de Monypenny et Buckle. Pour le tournoi d'Eglinton (raconté dans mon livre, page 151) le bibliothécaire du British Museum, Mr Ellis, doit se souvenir de la journée de travail que nous avons passée, l'un et l'autre, à chercher des renseignements sur ce sujet. Au moment de la chute de Peel, les détails sur la tristesse personnelle de Peel, sur l'attitude si belle de sa femme, viennent de *Private Letters of Sir Robert Peel*, éditées par George Peel chez John Murray, livre qui est dans ma bibliothèque.

Pages 180 et suivantes; Lord George Bentinck.

Sources: *The Political Life of Lord George Bentinck*, par DISRAELI, et un livre très curieux: *Racing Life of Lord George Bentinck*, par son entraîneur, JOHN KENT, livres que j'ai, l'un et l'autre, dans ma bibliothèque.

On demeure stupéfait en pensant que votre collaborateur, qui prétend avoir une certaine érudition en ce qui concerne les choses anglaises, n'a pas vu qu'il était impossible d'écrire aucun de mes chapitres sur Gladstone sans avoir lu le *Gladstone* de Morley; aucun de mes chapitres sur la reine Victoria sans avoir lu à la fois la *Reine Victoria* de Strachey, les *Lettres* de la reine Victoria et les *Nouvelles Lettres* de la reine Victoria dont quelques-unes, qui sont citées dans mon livre, *n'avaient même pas paru* au moment où a été publié le *Disraeli* de Monypenny et Buckle. (Exemple page 233).

Les conversations de Mr Gladstone (p. 285) viennent de *Talks with Mr Gladstone* de Tollemache, livre qui est chez moi. Le chapitre sur le Congrès de Berlin eût été impossible à écrire sans l'*Histoire de la France contemporaine* de M. Gabriel Hanotaux. Quant au retour du Congrès de Berlin, je désirais en donner une description vivante ; ne la trouvant dans aucun livre, j'ai demandé au British Museum qu'on me fît rechercher tous les journaux de l'époque ; je les ai consultés et c'est ce qui m'a permis de donner la description qui se trouve à la page 308, et dont votre collaborateur pourra vérifier l'exactitude, s'il fait le même travail que moi.

Et il en est ainsi, chapitre par chapitre, page par page, jusqu'au bout. Les anecdotes sur la vieillesse de Disraeli viennent, les unes de Meynell, les autres des trois volumes de souvenirs de Lady Dorothy Nevill (*Reminiscences*, *My own Times*, *Under Five Reigns*), des histoires que m'a racontées le fils de celle-ci, Ralph Nevill, d'un très bel article de Mr Desmond Mac Carthy, dans l'*Empire Review*. La rencontre de Disraeli et de Hyndman vient du livre de Hyndman : *The record of an adventurous Life* (British Museum 010854-g-30). Et même la dernière anecdote du livre (vraiment votre collaborateur n'a pas de chance) ne se trouve pas dans Monypenny et Buckle ; elle vient d'un article publié dans la *Dublin Review*, par Algernon Cecil.

En vérité, Monsieur le Directeur, je crois qu'il est inutile de commenter les faits (irréfutables) que je viens d'énumérer. J'ai prouvé :

a) qu'il était impossible d'écrire *Disraeli* en abrégeant, comme le soutenait votre collaborateur, un unique livre anglais, *quel que soit d'ailleurs le mérite de ce livre, auquel j'ai rendu justice dans ma préface ;*

b) qu'il était nécessaire, pour l'écrire, de consulter tous les ouvrages énumérés ;

c) que j'ai consulté tous ces ouvrages, et que votre collaborateur ne les a même pas ouverts.

Je le répète, les fiches de lecture ou les volumes sont chez moi. Vous pouvez les y voir. J'ai pris soin de les montrer à quelques amis dès le lendemain de la publication de l'article du *Mercure*. J'ai même les fiches du département des manuscrits du British Museum, qui prouvent que j'ai été vérifier sur place les textes de lettres autographes déjà imprimées pourtant dans d'autres livres. Sur la valeur littéraire de mon livre, je n'ai aucun jugement à porter ; je ne sais ce qu'il vaut ; c'est l'affaire des critiques et non la mienne ; sur l'interprétation du personnage de Disraeli, on peut être d'une opinion toute opposée à la mienne; mais sur la solidité de mes documents, je suis tranquille. Aucun érudit véritable ne s'y est trompé.

§

Venons-en maintenant à la vie de Shelley ; là, ô miracle, votre collaborateur a lu un livre, la *Vie de Shelley* par Dowden. C'est en effet la meilleure, comme j'avais pris soin de le dire à la page 355 de mon livre, en indiquant qu'elle était indispensable, ce qui prouve que je ne craignais guère d'y renvoyer le lecteur curieux. Mais, si votre collaborateur a lu Dowden, il a négligé de lire, comme il aurait dû le faire, les sources de Dowden. Les documents originaux sur la vie de Shelley sont pourtant peu nombreux ; il y a les *Lettres*, publiées par Ingpen (édition qui n'existait pas encore au moment où Dowden a travaillé) ; il y a quelques journaux, les préfaces de Mary Shelley ; il y a la *Vie de Shelley* par Hogg ; les souvenirs de Trelawny ; ceux de Medwin ; la correspondance de Byron et quelques autres livres de moindre importance. C'est à l'aide de ces textes que Dowden a écrit son livre. Comment aurait-il fait autrement ? Moi, qui venais après lui, je me suis servi à la fois des documents originaux et de Dowden lui-même.

Votre collaborateur, qui est d'une grande naïveté, cite, sur deux colonnes, les textes suivants :

Books, boots, papers, shoes, philosophical instruments, phials innumerable, clothes, pistols, linen, crockery, ammunition, with money, stockings, prints, crucibles, bags and boxes were scattered on the floor and in every place.

Des livres, des chaussures, des papiers, des pistolets, du linge, des munitions, des fioles, des éprouvettes gisaient sur le plancher.

Votre collaborateur s'indigne parce qu'il trouve cette description à la fois dans Dowden et dans *Ariel* ; mais, s'il était honnête, il aurait ajouté que cette phrase *n'est pas de Dowden*, qu'elle a été extraite par celui-ci de la *Vie de Shelley* par Hogg. Je suis loin de blâmer le professeur Dowden, car que pouvait-il faire, pour décrire la chambre de Shelley, sinon recourir à l'unique témoignage qui existe sur l'aspect qu'elle présentait ? Il est puéril de reprocher à un biographe l'exactitude de ses faits ; mais que dirait votre collaborateur si j'avais décrit la chambre de Shelley en recourant à ma seule imagination ?

Dans le cas que nous venons de citer, votre collaborateur attribue à Dowden des documents originaux. Parfois il change de méthode, imprime sur deux colonnes un texte anglais et un texte français et spécule sur l'ignorance où, croit-il, vos lecteurs sont de l'anglais, pour supposer qu'ils admettront que les deux textes sont identiques. Exemple :

A little, fair, blue-eyed babe was born. They named the blue-eyed girl Ianthe — « violet-blossom » — a comer to redeem the broken promises of spring ; the name, known to readers of Ovid, was also that given by Shelley to the first daughter of his imagination, that violet-eyed lady of Queen Mab.

Le bébé fût une petite fille blonde aux yeux bleus. Son père la nomma Ianthe ; sa mère ajouta Elizabeth ; ainsi Ovide et Miss Westbrook se rencontrèrent à ce berceau.

Tout lecteur sachant l'anglais voit immédiatement que

les seuls points communs entre les deux textes sont des questions de fait, à savoir que la petite fille avait les yeux bleus et que Ianthe est un nom pris dans Ovide. Entre la construction des deux phrases et leur ton, la différence est telle que l'idée de les juxtaposer semble incroyable. Toutes les autres citations de votre collaborateur sont de même valeur.

Exemple : Dowden dit (vol. I, page 441) : *The evening was most beautiful ; the sands slowly receded*, etc... Qu'est-ce que c'est que ce texte ? Est-ce un texte de Dowden ? Point du tout , c'est un texte qui vient de l'*History of a six weeks tour*, texte de Shelley lui-même, qui est en effet le seul qui soit en notre possession pour décrire ce qu'a été ce voyage !

Je ne veux pas recommencer ici une fastidieuse énumération, chapitre par chapitre, de mes sources, mais ne puis cependant laisser vos lecteurs sans exemples.

Prenons le début du livre. Tous les détails concernant Éton et le docteur Keate (pages 3, 4, 5,) se trouvent-ils dans Dowden ? Non. Quelle en est la source ? Toute une série de livres sur Eton et, en particulier, *Floreat Etona*. Les chapitres sur la jeunesse de Shelley trouvent presque tous leur source dans la *Vie* de Hogg ou dans les lettres de Shelley. La petite description qui se trouve pages 18 et 19, du retour de Shelley, avec sa cousine Harriet, vient d'un poème juvénile de Shelley, poème intitulé *Song*, et qui se trouve à la page 837 des œuvres de Shelley (édition d'Oxford), car, même pour un paysage, je souhaitais recourir à une source originale. Pour les chapitres qui suivent (pages 30 à 65) le lecteur érudit verra que j'ai suivi Hogg beaucoup plus que Dowden.

Il y a un point que je souhaite fort m'entendre expliquer par votre collaborateur, c'est comment j'ai pu écrire les chapitres sur Byron et sur son intrigue avec Claire en me servant du seul Dowden ? Exemple : où sont, dans Dowden, les lettres de Claire à Byron ? J'ai dû les chercher dans l'ap-

pendice VII, volume III, des *Letters and Journals* de Byron, seul endroit où on pouvait les trouver ; j'ai beaucoup lu à ce moment les six volumes de la *Correspondance de Byron*, ce qui d'ailleurs m'a servi cette année pour préparer des conférences sur Byron, dont votre collaborateur dit, avec une autorité vraiment prophétique, puisqu'il écrivait avant de les avoir entendues, que je les ai tirées de « la vie de Byron par Mr Harold Nicholson » (*sic*). Je ferai remarquer à votre collaborateur : *a*) que Harold Nicolson s'écrit sans h ; *b*) que Harold Nicolson n'a jamais écrit une vie de Byron, mais un livre charmant, *The Last Journey*, qui ne parle que du départ d'Italie et du voyage en Grèce, et qui ne m'eût certes pas permis de préparer des conférences qui traitent essentiellement de la formation, des amours et de l'œuvre de Lord Byron.

Revenons à Shelley. Il y a mieux encore. Votre collaborateur aurait dû lire avec soin, dans *Ariel*, le récit de la querelle entre Shelley et Byron, au sujet de la femme de chambre Elise. Cette aventure est contée en partie dans le livre de Dowden. Mais Mr Murray, dans sa nouvelle édition de la *Correspondance de Byron* (volume II, page 184), dit : « Une version imparfaite de la lettre a été imprimée dans la *Vie de Shelley* du professeur Dowden... On remarquera qu'il est question ici, pour la première fois, de la maladie de Claire à Naples. » Or la version de la lettre publiée par moi est la version authentique, extraite, non de Dowden (1886), mais de Murray (1922), ce qui prouve jusqu'à l'évidence que j'ai fait, moi, l'effort de relire tous les textes et d'aller chercher dans les deux volumes de l'éditeur Murray le plus exact d'entre eux, ce que votre collaborateur aurait bien dû faire pour s'épargner l'odieux d'une accusation sans preuves.

Dowden (page 534) dit que Mary conserva elle-même jusqu'à sa propre mort les restes du cœur de Shelley.

J'ai supprimé cette histoire, les documents italiens et le livre de M. Biagi prouvant qu'elle est fausse.

Dowden ne dit nulle part que Trelawny voulut épouser Mary. De Jane, il dit seulement : «Mrs Williams returned to England and became — I believe in 1826 — Mrs T. Jefferson Hogg. » (Page 551.)

Je raconte (*Ariel*, page 352) que Trelawny demanda la main de Mary et que Jane, ayant accepté d'épouser Hogg, dut lui avouer qu'elle n'avait jamais été légitimement mariée avec Williams.

Dowden (qui n'a plus fait allusion à Claire depuis la page 525) dit seulement, page 551 : « Miss Clairmont died unmaried in 1879. »

Ariel, page 352 : « Claire resta sur le Continent, fut institutrice en Russie, puis, à la mort de Sir Timothy, put enfin toucher une somme assez forte que lui avait léguée Shelley et qui la tira de la misère... etc... »

Comme dans le cas de Disraeli, votre collaborateur n'a pas de chance jusqu'à la dernière ligne ; je lui demande de trouver dans Dowden l'anedocte par laquelle se termine *Ariel*, la visite d'un jeune journaliste à Claire vieillie. Cet épisode, qui a été utilisé par Henri James, dans une nouvelle, *The Aspern Papers* (votre collaborateur l'a-t-il lue ?) vient, en réalité, d'un petit livre assez rare qui s'appelle *Last Links with Shelley, Byron and Keats* (1) et que j'ai lu au British Museum.

Dans le cas de Shelley comme dans celui de Disraeli, j'ai prouvé que votre collaborateur avait négligé, avant de m'attaquer si sauvagement, de faire les recherches les plus élémentaires. Je m'excuse d'ailleurs auprès de vos lecteurs de maintenir la discusion sur un terrain absurde, car il est évident, pour tout homme qui écrit des livres ou qui les aime, que l'originalité n'est pas dans les matériaux, mais dans l'ordre, dans les proportions, dans le choix. Je prie vos lecteurs de croire que je partage sur ce point leur sentiment et que j'admirerais beaucoup un de mes confrères s'il arrivait à tirer un beau livre sur Dante de quelque monument géant d'érudition. Mais j'ai, pour être beau joueur, accepté le combat sur les positions mêmes choisies par votre collaborateur, et je constate qu'il ne les tient pas.

(1) Graham.

§

Passons maintenant, si fastidieuse et si vaine que soit cette discussion, aux conférences publiées sous le titre : *Études Anglaises.* Ces conférences sont par moi données comme telles. J'ai indiqué dans la préface que ce sont « des textes dictés, non écrits. Ils ont les défauts de l'improvisation comme ils en ont peut-être le mouvement. » Une conférence doit être achevée en une heure ; elle ne peut tout dire ; elle ne peut prétendre qu'à indiquer un sujet et à donner aux auditeurs le désir de l'étudier. Il n'en est pas moins vrai que je me suis attaché à n'y énoncer que des faits exacts et que je les ai préparées avec conscience.

Les griefs de votre collaborateur sont si étranges que je renonce à les comprendre. Il parle à peine des quatre conférences sur Dickens, pourtant les plus importantes du volume ; il dit simplement qu'elles sont faites d'après Gissing. Pourquoi Gissing ? J'ai lu, avant de les prononcer, non seulement Gissing (qui est un excellent livre de critique et *non* un abrégé de Forster comme le dit votre collaborateur qui n'a évidemment lu ni l'un, ni l'autre), mais la grande *Vie* de Forster elle-même ; si la place ne m'était mesurée, je le démontrerais longuement ; mais aussi la correspondance de Dickens, ses romans, le livre de Chesterton et les discours de Charles Dickens édités par Camden. Enfin j'ai fait de mon mieux pour donner aux auditeurs de la Société des Conférences une idée de Dickens, autant qu'il était possible de le faire en quatre heures.

Pour Mme du Deffand, votre collaborateur me reproche de m'être servi de la *Correspondance d'Horace Walpole et de Mme du Deffand*, publiée par Mrs Paget Toynbee ! On croit rêver. Depuis quand est-il interdit, pour préparer une conférence sur Mme du Deffand, de relire sa correspondance et de la citer ? Le plus beau est que les lettres citées par moi ne sont pas, pour la plupart, celles publiées dans le livre dont votre collaborateur donne le titre, peut-

être encore sans l'avoir ouvert. Presque toutes viennent de la vieille édition française de la correspondance, que tout le monde peut consulter.

Suit une conférence sur les esthètes anglais *De Ruskin à Wilde*. Votre collaborateur se garde bien de parler de Ruskin ; en revanche, il me reproche très violemment de m'être servi, pour Wilde, du livre de Frank Harris. Je me souviens d'avoir lu à ce moment, non seulement le très beau livre de Frank Harris, mais la préface de M. Jean-Joseph Renaud aux *Intentions* (Stock, 1910), le livre de Lord Alfred Douglas (*Oscar Wilde and Myself*), le livre de Gide (*In Memoriam*), un livre de Mr Holbrook Jackson et l'*Oscar Wilde* d'Arthur Ransome. C'était, je crois, une préparation suffisante pour parler de Wilde pendant vingt minutes. Mais votre collaborateur est indigné parce que, racontant de mémoire quelques mots de Wilde, je n'ai pas, dit-il, indiqué mes sources. Nous allons voir s'il connaît les siennes.

TEXTE DE M. HARRIS, p. 67	TEXTES DES « ÉTUDES ANGLAISES », p. 321
... Ravi de cette spirituelle boutade, Oscar s'écria : — Voilà une repartie que j'aurais voulu faire ! — Ça viendra, Oscar, ça viendra, — décocha à brûle-pourpoint Whistler.	Whistler, qui était un homme très dur, accusait Wilde de plagiat. Un jour, comme Whistler venait de prononcer une phrase très spirituelle : — Ah ! lui dit Wilde, comme je voudrais avoir dit cela moi-même ! — Vous le direz, Oscar, vous le direz, répondit Whistler.

Il est exact que cette histoire est dans Frank Harris, mais elle est aussi dans la *Vie* de Whistler ; elle est encore (page 73) dans Holbrook Jackson qui ne cite pas Frank Harris. Devais-je donc citer Holbrook Jackson ? Devais-je citer Frank Harris ? Il y avait quelque chose de beaucoup plus simple, qui était de citer Whistler, seul auteur réel du propos, personne (sauf votre collaborateur) ne pouvant

supposer une minute que je cherchais à faire passer comme étant de moi un mot que j'affirmais être de Whistler.

Mais nous avons un meilleur exemple. Votre collaborateur me reproche d'avoir raconté le mythe de Narcisse, et de ne pas l'avoir attribué à Frank Harris. Ayez l'obligeance, Monsieur, de faire remettre à votre collaborateur un livre qui a été édité au Mercure de France, *In Memoriam*, d'André Gide. Voici les deux textes qu'il pourra lire :

TEXTE DE M. HARRIS, (*Traduction H.-D.-Davray et M. Vernon*), p. 163.

Je donnai néanmoins ce déjeuner... A ce déjeuner il conta la charmante fable de « Narcisse », qui est certainement l'un de ses contes les plus caractéristiques :

« Quand Narcisse mourut, les Fleurs des champs furent navrées de chagrin, et demandèrent à la Source des gouttes d'eau pour le pleurer.

— Si toutes mes gouttes d'eau étaient des larmes, — répondit la Source, — je n'en aurais pas assez moi-même pour le pleurer, car je l'aimais.

— Il était impossible de ne pas aimer Narcisse, tant il était beau, — dirent les Fleurs.

— Etait-il beau ? demanda la Source.

— Qui le saurait mieux que toi ? Chaque jour, accoudé au bord de ton onde, il mirait sa beauté dans tes eaux.

— Si je l'aimais, — répliqua la Source, — c'est que lorsqu'il se penchait sur moi je voyais dans ses yeux le reflet de ma beauté.

TEXTE DE M. ANDRÉ GIDE, p. 16.

Le repas fini, nous sortîmes Mes deux amis marchant ensemble, Wilde me prit à part :

— Vous écoutez avec les yeux, me dit-il assez brusquement ; voilà pourquoi je vous raconterai cette histoire.

« Quand Narcisse fut mort, les fleurs des champs se désolèrent et demandèrent à la rivière des gouttes d'eau pour le pleurer. — Oh ! leur répondit la rivière, quand toutes mes gouttes d'eau seraient des larmes, je n'en aurais pas assez pour pleurer moi-même Narcisse, je l'aimais. — Oh ! reprirent les fleurs des champs, comment n'aurais-tu pas aimé Narcisse ? Il était beau. — Etait-il beau ? dit la rivière. — Et qui mieux que toi le saurait ? Chaque jour penché sur ta rive, il mirait dans tes eaux sa beauté. »

Wilde s'arrêtait un instant.

— Si je l'aimais, répondit la rivière, c'est que, lorsqu'il se penchait sur mes eaux, je voyais le reflet de mes eaux dans ses yeux.

Frank Harris ne cite pas André Gide. André Gide ne cite pas Frank Harris. D'après Frank Harris, l'histoire a été racontée à un déjeuner chez lui ; d'après Gide, elle a été racontée pendant une promenade (1). Que devais-je conclure ? Si j'étais votre collaborateur, je dirais que l'un de *vos* deux auteurs a pillé l'autre et je m'indignerais. Si j'étais Disraeli, je triompherais : « Le thème, l'écrivain, l'éditeur, quelle heureuse combinaison ! » Mais, préférant toujours, quand elles sont vraisemblables, les hypothèses bienveillantes, j'imagine simplement que Wilde avait, comme beaucoup de brillants causeurs, un certain nombre d'histoires favorites, que celle-ci courait Londres et que Frank Harris avait parfaitement le droit de publier ce mythe après Gide, ou Gide après Frank Harris. Parmi tant d'évangélistes wildiens, était-ce à moi de choisir? Etait-ce le lieu, au cours d'une conférence, de faire de l'exégèse wildienne et d'essayer d'établir des antériorités de texte ? Non, le plus simple était de raconter l'histoire (car, ne l'oublions pas, il s'agit d'un texte parlé) *et d'attribuer à Wilde lui-même ce que tout le monde reconnaissait être de Wilde.* C'est ce que j'ai fait pour tous les mots de Wilde, les faisant suivre chaque fois de l'expression « *dit Wilde* », « *répondit Wilde* ».

Quant aux quelques phrases de description, votre collaborateur va jusqu'à me reprocher d'avoir dit que Wilde était gras et qu'il ressemblait à un empereur romain, sans citer Frank Harris. Hélas ! je trouve dans Gide (*Oscar Wilde*, Éditions du Mercure de France, page 14) : « D'autres le comparaient à quelque empereur romain. » Texte écrit en décembre 1901, donc avant Frank Harris. Ah ! que la niaiserie de cette discussion est donc attristante ! Elle devient pourtant plus médiocre encore. Après m'avoir reproché d'avoir cité un mot de Wilde sur un concerto « écarlate de Dvorak », votre collaborateur ajoute :

(1) En fait, c'est Gide qui l'a contée le premier, je crois, puisque son récit est daté de 1901.

M. André Maurois, séduit par l'originalité de cette remarque, l'a plagiée deux fois. On la retrouve enchâssée dans son roman, *Bernard Quesnay* : « Une autre de ses manies était de parler musique en langage d'atelier et peinture en langage musical. Elle employait « cadence », « sonorité » pour décrire un paysage.

Or *Bernard Quesnay* a été écrit en un temps où je n'avais pas lu Frank Harris. D'ailleurs, si c'est là un plagiat, je suis prêt à prouver que les sermons de Bossuet sont un plagiat de l'*Europe Galante*. Combien votre collaborateur, au lieu d'étudier mes textes avec un soin si flatteur, aurait mieux fait de travailler à quelque grand livre.

Quant à la dernière conférence sur la *Jeune Littérature Anglaise*, votre collaborateur se garde bien d'en parler, car, quelle qu'en soit la valeur, elle prouve de nombreuses lectures et un sincère amour des lettres ; les sentiments qu'il éprouve à mon égard ne lui permettent pas de le reconnaître.

Restent mes autres livres, car je n'ai malheureusement pas écrit que des biographies. De mes romans, de *Rouen*, de la *Conversation*, des *Dialogues sur le Commandement*, pas un mot. Pour les *Silences du Colonel Bramble*, votre collaborateur, désespéré, note, avec une perfidie qui va cette fois jusqu'à la manie, que « *sans doute* il serait possible de retrouver les originaux dans les collections des journaux humoristiques du front britannique ». Je prie très instamment votre collaborateur d'aller consulter au British Museum les collections de journaux humoristiques du front et de m'apporter l'original du Colonel Bramble. Il eût été plus simple d'aller l'étudier à l'armée anglaise où il était, mais en ce temps-là votre collaborateur n'avait pas encore fait à la France l'honneur d'accepter son hospitalité.

§

Votre collaborateur qui, s'il manque de lectures, ne manque pas d'adresse, ajoute :

M. Maurois pourrait rétorquer que les Anglais eux-mêmes se

sont inclinés devant l'originalité de son talent en traduisant, l'un après l'autre, ses ouvrages. Ce serait une piètre défense. On sait, en effet, que les éditeurs anglais ont coutume de publier, à l'usage du grand public, des éditions abrégées — *abridged editions* — de tous les ouvrages importants. C'est cette mouture que M. Maurois leur a fournie, et ils ont été bien aises de l'avoir, au taux actuel de la livre, à peu de frais.

Raisonnement admirable. Il est exact que l'on publie quelquefois en Angleterre des vies abrégées ; mais votre collaborateur ignore-t-il que l'abrégé de Monypenny et Buckle a été publié, avant mon livre, par Sir Edward Clarke ? Ignore-t-il qu'il existe d'autres courtes *Vies de Disraeli* : celle de Froude, celle d'O'Connor, celle de Murray, celle de Raymond ? S'il ne les a pas lues, je l'ai fait pour lui, et ce n'est pas comme une édition abrégée que les critiques anglais ont accueilli la *Vie de Disraeli*. Si vous désirez que je vous fasse imprimer les articles qu'ils lui ont consacrés, ce sera facile, mais bien ennuyeux, me semble-t-il, pour vous et pour vos lecteurs. Il me faut pourtant, contre mon gré, vous demander de citer quelques phrases sur *Ariel*, parce qu'elles sont de Sir Edmund Gosse, que ne récuse pas votre collaborateur, et parce qu'elles contiennent le mot que celui-ci hait le plus au monde, celui d'*originalité*. Je cite Sir Edmund Gosse, dans le *Sunday Times* :

Un livre d'une originalité fascinante... *Ariel* donne le meilleur exposé du caractère de Shelley qu'on puisse rencontrer, parce que le plus honnête et le plus humain. M. Maurois a évité la sécheresse de la biographie, sans jamais perdre le précieux sens de la réalité. Le résultat est un livre qui donne tout ce que le lecteur moyen a besoin de savoir de la vie d'un grand poète, et qui est d'un bout à l'autre si exact et si intéressant que ceux mêmes qui connaissent leur Shelley intimement feront bien de le lire.

Politesse pour un étranger ? Les critiques anglais n'ont pas tant d'indulgence et on n'imagine pas très bien un homme de la valeur de Sir Edmund Gosse portant un juge-

ment aussi net sur une œuvre qui serait un plagiat. Que d'ailleurs le lecteur français, s'il veut se rendre compte de la situation, veuille bien transposer : qu'il imagine la *Vie de Liszt* de M. Guy de Pourtalès, imitée par un Anglais, puis retraduite en français. Croit-il que M. Paul Souday lui consacrerait tout son feuilleton du *Temps*, et le plus élogieux des feuilletons ?

Que dire encore ? Est-il besoin de répondre au reproche d'avoir été industriel ? (Car je ne le suis plus, de quoi je n'éprouve ni honte, ni fierté, mais c'est une question de fait.) Peut-être fut-il très heureux pour moi d'avoir été ainsi, pendant ma jeunesse, en contact avec des hommes d'action, avec des ouvriers ; j'y ai appris le goût du travail.

Quoi encore ? Votre collaborateur semble croire que je suis un homme d'une adresse incroyable, qui a écrit une *Vie de Shelley* parce qu'il imaginait qu'il trouverait là la fortune. Mais, au temps où j'écrivis la *Vie de Shelley*, personne ne pouvait penser qu'elle aurait « un succès de public », moi moins que tout autre. Je me souviens d'avoir alors parlé du livre avec Daniel Halévy, qui dirigeait les Cahiers Verts, avec Bernard Grasset, mon éditeur ; tous deux avaient lu le livre avec bienveillance, mais pensaient que ce n'était pas un livre pour le grand public. Je le croyais comme eux ; cela m'était fort indifférent. Je voulais exprimer certains sentiments, mais ce sont là des mobiles que votre collaborateur semble incapable de comprendre.

Autre grief. Votre collaborateur croit que j'écris vite :

> Soigner, polir son travail, peiner sur une page, douter de soi et de son œuvre, c'était bon au temps où la littérature n'était pas industrialisée. Maintenant, il faut aller vite en besogne, bâcler, dicter à sa dactylo.

Quelle étrange habitude a votre collaborateur d'affirmer toujours sans se renseigner jamais. Pourquoi n'a-t-il pas été voir le manuscrit de Disraeli au temps où celui-ci était chez un libraire ? Il aurait vu un premier texte entièrement manuscrit, recopié une première fois à la machine et presque

complètement transformé, recopié une troisième fois et corrigé encore.

Est-il possible enfin que le *Mercure de France* ait laissé imprimer des phrases qui reprochent à un écrivain français d'avoir été, dans les Universités anglaises et américaines, parler de la littérature française ? Votre collaborateur a sans doute ses raisons pour trouver de tels voyages inutiles. Pour moi, qui ne suis pas de son avis, je continuerai, comme il dit, à essayer « de faire connaître les œuvres de mes amis ».

Tout cela est assez bas. Mais j'ai eu, jusqu'à présent, confiance dans les hommes et j'ai peine à croire à leur mauvaise foi. Il se peut que votre collaborateur se soit fait de moi, et sans me connaître, une fausse image, ce « Personnage » fictif que j'ai essayé de décrire dans le cas de Disraeli. Il se peut qu'une hallucination littéraire l'ait perdu. S'il en est ainsi, j'ai la naïveté d'espérer que je l'ai convaincu. Les faits cités par moi sont faciles à vérifier. Si pourtant la passion, chez lui, l'emportait sur l'évidence, je me résignerais et penserais, comme autrefois l'un de mes héros, que « la vie est trop courte pour être petite ».

Je compte sur votre courtoisie pour publier ce texte à la même place et dans les mêmes caractères que l'article auquel il répond, et vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments distingués.

ANDRÉ MAUROIS.

MISTRAL, EN TRADUCTION

Traduire en prose un poète, c'est n'en donner que le corps sans l'âme, dit-on : excellente image pour blâmer le barbare traitement que subit sa muse. Mais si l'image souligne la gravité de la déperdition qui s'opère, elle ne rend pas compte du genre de la déperdition. Elle est inexacte, et d'une de ces inexactitudes qui vont au rebours de la vérité. Qu'est-ce que *l'âme d'un poème ?* — Dans l'ordre humain, il suffit d'être spiritualiste pour distinguer l'âme du corps, moyen à la portée de tout le monde, mais en matière esthétique, le moyen ne suffit pas... Enfin, admettons qu'en parlant de l'âme d'un poème nous sachions de quoi nous voulons parler et qu'il y ait, dans une pièce de vers, des éléments spirituels et des éléments matériels. Ce sont les premiers plus que les seconds qui... restent en panne, en cas de traduction en prose. Le sens, l'esprit, le sentiment du poème : voilà des éléments qu'une bonne traduction en prose rendra ; ce qu'elle ne rendra point, c'est la figure du poème, son aspect, ses traits, ses gestes, sa voix. Sa voix, le ton de sa voix : affaire importante, certes ! puisqu'un poème c'est quelque chose qui chante.

En réalité, si l'on se mêle de distinguer entre les éléments soi-disant matériels et les éléments soi-disant spirituels de cet organisme indissociable qu'est un poème, il faut lui reconnaître deux corps, chacun doué de son âme. L'un se nomme *corps prosodique*. Celui-là, le traducteur en prose l'écarte par définition. Il le remplace par un corps d'une figure non seulement différente, mais tout opposée.

Il se montre cependant autrement sage et utile que le

traducteur en vers qui ne songe point à pratiquer, quant à la prosodie de son texte, une opération de calquage semblable à celle qu'il pratique quant au sens.

Celui-ci nous donne vers au lieu de prose, mais il n'apporte ni le visage et ni la voix du poème ; sa versification ne sera pas plus ressemblante à la forme du poème que la prose de son confrère, et il aura parfaites chances, quant au fond, d'être moins fidèle. Le sens, l'esprit, le sentiment lui seront, même, moins faciles à interpréter, parce qu'il emploie, avec le vers, un outil moins maniable que la prose et qui lui demandera fréquemment de sacrifier l'exactitude.

N'est-il pas qu'un simple versificateur ? La traduction lui fournit prétexte à un vrai poème, mais qui, plus il sera bon, moins il risquera de constituer une traduction véritable. Nous aurons ainsi un poème d'après tel poète étranger, mais non ce poète.

Une traduction en vers devrait photo-phonographier la forme du poème en même temps qu'elle reproduit sa substance. — Mais l'opération est-elle possible lorsque le traducteur ne dispose pas de la même prosodie que son sujet? Possible lorsque, à la différence radicale des deux... systèmes métriques, s'ajoute une différence, radicale aussi, de construction syntaxique ? — Evidemment non.

Traduire Horace en vers français ne se peut : tant parce que notre métrique et la latine sont sans rapport phonétique, que parce que le latin et le français ont une façon de construire irréductible l'une à l'autre. Et nous ne connaîtrons jamais une traduction en vers d'un poète allemand, nous fût-il aussi voisin par l'esprit que Henri Heine. Mais une manière de photo-phonographie de Keats, de Poe, *l'Ode à une Urne grecque*, *Le Corbeau*, est théoriquement possible (1).

(1) On m'amuse que M Emile Legouis (dont les travaux sur la littérature anglaise honorent notre Sorbonne) n'arrive pas très loin de Keats dans un essai de calquage de *l'Ode à une Urne grecque*. D'autre part, avant de dire — ou, plutôt, après avoir dit — qu'une photographie en vers français de poètes allemands est impossible, il convient de regarder *les Deux Allemagnes*

Quant aux poètes italiens, espagnols, le calquage peut être opéré (et je crois m'en être aperçu, pour l'italien, en translatant, outre maints sonnets de Pétrarque quelques gouttes de cette fontaine de poésie du *Roland furieux*). Ici, il n'y aurait pas d'obstacle sérieux sans le fossé, assez large, de l'accent tonique, accent dont notre langue n'est pas variablement munie et qui joue, dans la rythmique des muses italienne et espagnole, un rôle prépondérant.

L'exercice alors ne sera qu'un jeu pour la langue d'Oc, encore plus voisine de sa sœur d'Oïl que des cousines espagnole et italienne (2), et où l'accent tonique, existant certes, est beaucoup moins fort, moins entêté à ne pas se laisser absorber dans une prononciation française.

§

Ce genre de traduction, Mistral ne nous l'a point accordée, lui qui accompagne toujours son texte d'une traduction ; et, non content de traduire en prose, il efface toutes traces de sa prosodie. Il procède cependant ligne à ligne et mot à mot. La grande ressemblance du provençal au français l'y obligeait ; s'il n'eût point voulu se soumettre à une translation ainsi conduite, il aurait dû paraphraser : tel, à peu de chose près, un poète français qui se mettrait lui-même en prose. Ceci dit, il évite autant que possible les vers blancs qui s'offraient nombreux et proscrit la rime par des moyens peu recommandables. La première strophe de *Mireille* en donne un exemple significatif.

Cante uno chato de Prouvènço,
Dins lis amour de sa jouvènço,
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Humble escoulan doù grand Oumèro,

d'Ernest Raynaud, qui contient maintes traductions de Gœthe, Schiller Uhland, Heine, etc. L'excellent poète s'est d'ailleurs attaqué aux latins même, et pour citer un exemple de sa maîtrise, son *Ode à Bacchus* imitée d'Horace (publiée dans un de ses premiers recueils *Le Bocage*) est quelque chose d'assez étonnant.

(2) Le grand voisinage de provençal à l'italien a permis à M. Mario Chini de donner Milan, 1914) une remarquable traduction de *Mirio*.

Iéu la vole segui. Coum' èro
Ren qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaïre parla.

Au lieu de traduire *jouvenço* par « jouvence », il écrit *jeunesse*. Or jouvence n'est pas jeunesse, terme qui viendra: *jouinesso*, sept vers plus loin. A jouvence s'attache naturelle l'idée de l'amour. Mistral le sait aussi bien que nous, mais il ne veut pas rimer.

Ni rime, ni rythme. Ses traductions en prose ont les qualités qu'on pouvait attendre, quant à la fidélité, d'un tel traducteur, mais aussi tous les inconvénients qui s'attachent à une pareille traduction. Le sens est bien là, mais la divine cadence s'est évanouie.

Je chante une jeune fille de Provence. — Dans les amours de sa jeunesse, — à travers la Crau, vers la mer, dans les blés, — humble écolier du grand Homère, — je veux la suivre. Comme c'était — seulement une fille de la glèbe, — en dehors de la Crau il s'en est peu parlé.

Bien que son front ne resplendît — que de jeunesse ; bien qu'elle n'eût — ni diadème d'or ni manteau de Damas, — je veux qu'en gloire elle soit élevée — comme une reine, et caressée — par notre langue méprisée, — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des mas !

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, — qui naquis parmi les pâtres, — enflamme mes paroles et donne-moi du souffle ! — Tu le sais : parmi la verdure, — au soleil et aux rosées, — quand les figues mûrissent — vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, — toi toujours tu élèves quelque branche — où l'homme insatiable ne puisse porter la main ; — belle pousse hâtive, — et odorante, et virginale, — beau fruit mûr à la Magdeleine, — où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

Moi, je la vois, cette branchette, — et sa fraîcheur provoque mes désirs : — Je vois au souffle des brises, s'agiter dans le ciel — son feuillage et ses fruits immortels... — Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes — de notre langue provençale, — fais que je puisse aveindre la branche des oiseaux !

Or, avec cette traduction prosodique — qui, sous le pouce de Mistral, nous eût donné une musique équivalente à la

musique du texte, — voici, pour les cinq strophes de l'invocation de *Mireille*, ce que l'on obtient :

Je chante une enfant de Provence.
Dans les amours de sa jouvence,
Au travers de la Crau, vers la mer, dans les blés,
Humble écolier du grand Homère,
Je veux la suivre. N'étant guère
Qu'une simple enfant de la terre
En dehors de la Crau, il s'en est peu parlé.

Bien qu'elle n'ait été splendide
Que de jeunesse, et point avide
D'un diadème d'or, d'un manteau de Damas,
En gloire, elle sera haussée
Comme une reine, et caressée
Par notre langue méprisée,
Car pour vous seuls je chante, ô pâtres, gens des mas !

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie,
Qui naquis dans la bergerie,
Enflamme ma parole et fais battre mon sein !
Tu le sais ; parmi la verdure
Au soleil, dans la rosée pure,
Quand les figues deviennent mûres
Vient l'homme, comme un loup, défruiter l'arbre en plein.

Mais, sur cet arbre qu'il ébranche,
Tu places toujours quelque branche
Où son avide main ne peut point parvenir.
Belle baguette virginale,
Qui fructifiera estivale,
Et redonnera automnale
Pour que l'oiseau de l'air aille sa faim nourrir.

Moi je la vois, cette branchette.
A sa fraîcheur, moi, je halette !
Je vois le vent léger remuer dans le ciel
Sa feuille et sa figue immortelle...
Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes
De notre langue maternelle
Fais que je puisse avoir la branche de l'oisel !

Ce n'est pas là, parbleu ! la même musique de Mistral, mais nous sommes nettement dans la voie qu'elle ouvre.

Eh bien ! notre traduction, dans l'ensemble, est aussi exacte que celle du poète, jugulé par le dessein d'écarter les vers. Sans doute ligne 1, strophe II, nous escamotons le front resplendissant de Mireille (au profit d'ailleurs de toute sa personne) et le : *et point avide d'un diadème*, au lieu du : *bien qu'elle n'eût*, n'a pas de quoi nous rendre fier. Sans doute la strophe I, vers 5, n'a jamais dit, *n'étant guère qu'une*, et notre « guère » atténue quand le *coume ero ren qu'uno* repousse expressément l'atténuation. Mais il fallait rimer avec « Homère », et avec « terre » ; il fallait rendre le son *ero*, qui en français revient à *ère*, et « guère » m'a paru la seule façon possible, celle qui s'écarte le moins du texte et du sens. En tel lieu, le sens devait céder le pas au son et un petit contresens valait moins mal qu'un gros contre-son. La principale caractéristique interne de la strophe de *Mirèio* réside dans la succession, aux 4e, 5e et 6e vers, de trois rimes féminines prolongées ; donner ces trois rimes elles-mêmes est l'impérieuse condition d'une traduction prosodique. Nous l'avons fait cette fois ; et strophe III, vers 4, en ajoutant *pure* au mot « rosée », alors que le *bagnaduro* du texte va sans épithète, nous nous en tirons aussi à bon compte.

Les 4e, 5e et 6e vers de la strophe IV, on les a vus dans la traduction en prose, ici littérale. Je n'ai pu mieux, un plus savant le fasse ! Mais mes trois vers rendent mieux les mœurs du figuier que les trois vers du texte. L'arbre donne bien une floraison précoce (la Magdeleine : 22 juillet), mais ces prémices sont en petit nombre, il fructifie surtout en septembre. Sans doute ce premier fruit est plus beau, plus poétique; c'est celui fait « pour les amoureux et pour les oiseaux », comme chante le *Temps des Cerises*... On le nomme « figue-fleur », et c'est pourquoi Mistral cueille au début de la saison estivale, et *Mirèio*, c'est vraiment la figue-fleur de l'exquis et prolifique figuier mistralien. D'accord ! D'accord !... Mais je veux en venir à ceci : on ne traduit pas en vers d'une façon toujours littérale ; si adroit et

si ingénieux que l'intelligence des Muses vous rende, vous devrez donner plus d'une entorse à votre texte. Qu'elles soient légères ! En cas de changement obligatoire : que le changement soit, du moins, conforme à l'esprit du texte et du contexte. Autre sens, mais si vous êtes absolument obligé, pas faux sens ni contresens, à moins que le contresens ne soit encore préférable au contre-son.

§

Inutile de dire pourquoi les désavantages d'une traduction en prose seront plus fâcheux, lorsqu'il s'agira de la partie proprement lyrique de Mistral. *Les Iles d'or*, *Les Olivades* recueillent une quantité de poèmes courts, d'une signification non pas faible (même quand le poète les intitule « romances », et c'est le titre d'un livre des *Iles d'or*, il ne produit pas, il s'en faut bien, des « romances sans paroles »), mais légère, par rapport aux compositions vastes et riches de pensée que sont *Mireille*, *Calendal*, le reste. Et le Mistral musicien, grand entre les grands, joue dans *Mireille*, qui touche cent et cent fois la même corde, mais le Mistral virtuose de la rythmique se joue parmi la variété des *Iles d'or*. Le lecteur, non versé dans les secrets du bon instrument musical qu'est la langue d'Oc, et qui prononce le provençal à la française (soit avec l'accent tonique sur l'ultième), restera sourd à la virtuosité du poète, grâce à sa traduction en prose. Ouvrant *Lis Isclo d'or*, il prend *La Cadeno de Moustiè* :

Presounié di Sarrasin,
Engimbra coume un caraco,
Em'un calot cremesin
Que lou blanc soulèu eidraco,
En virant la pouso-raco,
— Rico-raco —
Blacassèt pregavo ansin...

Lou Renegat :

Jan de Gounfaroun, près pèr de coursàri,

Dins li Janissari
Sèt an a servi...

ou *Catelan lou troubaïre* :

Quand la bello Margarido,
Fiho dou grand Berenguié,
Per l'amour a fa flourido...

et face à ce texte, qu'il ne peut réciter que cacophonique, il verra :

Prisonnier des Sarrazins, — accoutré comme un bohème, — avec un fez cramoisi — que le soleil blanc essore, — en tournant la noria — dont la roue grince — un Blacas priait ainsi...

. . . .

Jean de Gonfaron, pris par des corsaires, — dans les Janissaires a servi sept ans : — il faut chez les Turcs, avoir la peau — faite à la chaîne et à la rouille.

. . . .

Quand la belle Marguerite, — fille de Bérenger le Grand,— a fleuri pour l'amour — vient l'amour qui la marie — au roi Louis son poursuivant : — le roi Louis, à toute bride — l'emmène aussitôt vers Paris. — Adieu notre soleil !

Ici ce n'est pas seulement la moitié de Mistral qui disparaît, c'est... la plus grosse moitié ! Pour la faire reparaître, il faudrait donner la photo-phonographie de ces chansons : mêmes mètres. et mêmes rimes, mêmes syllabes, tant dans le corps du vers qu'au début et qu'à la fin ; rechercher le même son syllabique et tonique et, à défaut, l'équivalent, et à défaut l'analogue. On peut essayer. Par exemple, au lieu de chasser les termes français qui sont les mêmes qu'en provençal, il faudra toujours les prendre. Et ne pas traduire *caraco*, nom sous lequel des millions de méridionaux, de père en fils, désignent les bohémiens. par « bohème ». Si *pouso-raco*, « machine hydraulique formée de godets attachés à une chaîne sans fin qui plongent renversés et remontent pleins » (Larousse), n'a pas d'équivalent français, nous dirons languedocièrement *pouse-raque* et non à l'espagnole, et avec le dictionnaire, *noria*. De même, il ne nous fera pas peur d'écrire *Miejour*, si nous devons rimer avec

jour, ni *oustal* pour maison et *castagne* pour châtaigne. Quand le français ingurgite tant d'anglo-saxon, de russe ou de nègre, il peut avaler quelques termes, dûment méridionaux, qui le feront boire à ses propres sources.

Il faudra user aussi du style dit *marotique*, véritable pont aux Muses entre langue d'Oc et langue d'Oïl et qui tout en autorisant l'usage de l'inversion (outil au versificateur si commode), permet de réduire cette grave différence entre le provençal où le pronom n'est pas au verbe, où l'on dit *cante*, pour « je chante », et le franchimand (3).

§

Lis Iselo d'Or évoquent, cinq siècles avant le Navarin des *Orientales*, la lutte livrée au Turc pour l'enjeu de la Méditerranée. Les Provençaux y furent au premier rang ; plus d'un connut dans les fers la nostalgie de sa douce terre. Mistral trouve ainsi à développer son thème éternel : l'amour de la patrie ; à analyser, en psychologue autant qu'en poète, cet instinct, ensemble cette intelligence, du lieu natal par où l'être humain se rapproche le plus à la fois et s'éloigne de ces frères animaux que le Transformisme lui donne gratuitement pour ancêtres. Chez le héros du *Renégat*, l'instinct parle comme il parle aux chalicodomes de J.-H. Fabre, quand, déroutant les pièges de l'expérimentateur, ils filent en flèche vers leur nid. Jean de Gonfaron, pris par des corsaires, a mieux aimé servir dans les janissaires que tourner la noria. Il a tant coupé de cous, tant brûlé de villes que les lauriers du général d'armée décorent son front, et que la fille du roi lui parle d'amour.

(3) Le style marotique vaut surtout pour la poésie familière ; La Fontaine, Voltaire et Ponchon s'en sont aperçus. Grâce à lui j'ai pu traduire aisément en vers toute la partie versifiée de mes *Milhous Moucels de l'Abbé Favre* (300 pages, 12 fr., chez A. Chastanier, 12, rue Pradier, à Nimes, 1928). — Pour la partie prose de ces morceaux choisis, on y trouvera, texte intégral, et traduction, ce chef-d'œuvre picaresque : *L'histoire de Jean-l'ont-pris*, dont j'ai donné des extraits dans mon étude *Un bel écrivain inconnu : l'Abbé Favre* (*Mercure* du 15-III-1927).

Mon jardin recèle, au bord du rivage,
Un berceau d'ombrage
Où toutes les fleurs,
Le jasmin, la rose et la tubéreuse,
A la brise heureuse
Livrent leur odeur.

Quand s'allumera la première étoile,
J'y serai sans voile.
Un esclave noir,
O mon bien aimé, saura te conduire
Où mon cœur désire.
Je t'aime. A ce soir !

Or, une nuit qu'il l'attend sur le rivage, Jean avise un petit bateau à l'appareillage, dont l'équipage parlait marseillais. La belle depuis l'espère encore... le turban, le sabre et tout le bahut.

Car notre Provence est tellement belle
Qu'il se la rappelle
Tel qui ne le croit ;
Et lorsque l'on a perdu cette idole,
Point ne nous console
La fille du roi.

Boire l'allégresse
Avec sa maîtresse,
C'est de Mahomet la félicité.
Mais sur la montagne,
Manger la castagne,
Vaut mieux que l'amour sans la liberté !

Blacas n'est pas un forban, mais un chevalier de Rhodes, c'est toute leur différence.

Prisonnier des Sarrasins,
Accoutré comme un caraque,
Avec son calot carmin
Qui, sous le blanc soleil craque,
En tournant la pouse-raque,
Rique, raque,
Blacas murmurait sans fin :

« A tes pieds, Vierge Marie,
Ma chaîne je suspendrai

Si jamais
Revenais
A Moustiers, dans ma patrie ! »

Des dames environné
De son harem mis en fête,
Dans son jardin fortuné
Le Calife de Damiette
Vient goûter l'ombre quiète.
Il s'arrête,
En voyant le condamné.

Et le Musulman lui dit :
« Tiens, Blacas, je te demande,
S'il est, dans le paradis
Où ta religion vous mande,
D'anges d'amour une bande
Tant friande
Comme ce... sucre candi.

Du grand Mahomet, tu vois
Les servantes, les dévotes
Qui te mettent en émoi.
T'as les blondes Istriotes
T'as les brunes Cypriotes,
Ces griottes,
Qui te disent : Mange-moi.

Vois : la neige du Liban
Sur leur poitrine étincelle.
Vois comme, du bain sortant,
Leur sein, leur croupe pommelle.
Dis, veux-tu de la séquelle
La plus belle ?
N'as qu'à prendre le turban. »

Et Blacas a déclaré :
« Renégat ? Dieu m'engloutisse !
Chrétien suis, chrétien serai ;
Et, si cesse mon supplice,
Contre le Turc, dans la lice,
La milice,
Des Blacas je remettrai ! »

Le Calife, qu'est un preux :
« Par Mahom ! qu'on le déferre,

Réplique-t-il généreux.
Pars, mon brave ; va-t'en querre
Tous les Blacas de ta terre,
Rentre en guerre ;
On s'expliquera nous deux».

Chevalier tu n'as menti.
Ces Blacas de fière race,
Du fort La Malgue partis,
Sur terre et sur mer, tenaces,
Cinq cents ans donneront chasse,
Efficace,
Au barbaresque ennemi.

A Moustiers, au quartier viel,
Une chapelle surplombe
Les ruines du castel
Droit sur l'à-pic de la combe.
Là où le vol des palombes
Plane et tombe,
La chaîne barre le ciel.

Elle a cent toises de long,
Deux rocs puissants elle enchaîne
Et balance le blason
Des Blacas, haut sur la plaine
Où violiers et marjolaines
En haleine,
Récitent cette oraison :

A tes pieds, Vierge Marie,
Ma chaîne je suspendrai...

§

Avec *Catelan lou troubaïre*, Mistral, héritier des Troubadours, verse les droits d'enregistrement d'un de ses legs ès-mains de Marguerite de Provence, fille du comte Raimond-Bérenger IV, épouse du roi saint Louis.

Quand la belle Marguerite,
Fille du grand Bérenguier,
Est en fleur, Amour invite
A lui faire la poursuite
Le plus noble cavalier :
Le roi Louis, à toute bride

L'emporte en croupe à Paris.
Le soleil nous est ravi !

Un troubadour, dit l'histoire,
Catelan était son nom,
En perd le manger, le boire
Et jusqu'au goût de la gloire ;
Un matin, part d'Avignon
Armé de son luth d'ivoire
Et la cigale au chapeau,
Décidé à parler haut.

« Je m'en vais trouver la reine,
Et je lui dirai : Bonjour !
Je viens voir si de la Seine
L'eau limpide se promène
Comme aux sources du Miéjour;
Voir si le grésil déchaîne
Un son aussi cristallin
Comme un coup de tambourin.

Je viens savoir si la figue
Mûrit en votre verger;
Si le pommier est prodigue,
Si, question qui m'intrigue,
Le raisin s'y fait manger
Vrai comme dans la garrigue ;
Et si vous goûtez encor,
Le miel des oranges d'or. »

Poursuivant son aventure,
Catelan allait, allait ;
Aux buissons mangeant des mûres,
Et dormant sous les ramures
Et buvant aux ruisselets.
Et pendant qu'il se figure
La majesté de la Cour,
Le chemin se faisait court.

A la reine toute belle,
Il apporte un parchemin
Qui contient en ribambelle
Le produit de sa cervelle,
Mis en lettres de carmin.
Elle y verra la nouvelle

Et plus gentille chanson
Qui se chante à Graveson.

« Dites, reine, notre idole,
S'il ne vous est point amer,
De plus voir la farandole
Et la ferrade qui vole,
De plus oliver l'hiver !
Dites, si l'on se console
Avec la brume et le gel
De l'azur de notre ciel ! »

Or, dans le bois de Boulogne,
Cela dit, il vient d'entrer.
Il neige, il pleut, le vent cogne,
Les grands arbres ont vergogne,
Le poète est égaré :
Trois larrons à forte poigne,
Las ! tombent sur Catelan,
Et le laissent pantelant.

La gente reine de France
Sur le lieu de l'attentat,
Accourt en désespérance.
Et tandis que la potence
Recherche les scélérats,
Elle adoucira l'offense
En élevant de ses doigts
Au troubadour une croix.

Mais depuis, la Poésie
A planté là son flambeau.
Le lilas qui s'associe
A la rose, à la cassie,
Foisonne autour du tombeau ;
Et pour boire l'ambroisie
Tout Paris, une fois l'an,
Court au Pré de Catelan.

Et la tombe a fraîcheur telle,
Qu'aux jours de pire chaleur
Le moucheron et l'oiselle
Y vont rafraîchir leur aile,
Et que tout l'an, cette fleur
Où ton doux azur ruisselle

Chère Provence, y fleurit
Pour les dames de Paris !

§

Avec beaucoup d'amour, pas mal de soin et quelque bonheur, toutes les chansons des *Iles d'Or* sont rapportables : couleur et parfum. Pour moi, je n'ai pas craint de traduire ni L'*Aqueduc !* :

En Arle, au temps des Fades,
Florissait
La reine Ponsirade :
Un rosier !...

ni *La Tour de Barbentane* :

L'évêque d'Avignon, Monseigneur Grimal,
Une tour a bâti, à Barbentane,
Qui vent de mer enrage, et tramontane,
Et laisse sans pouvoir l Esprit du mal...

ni, le style marotique m'aidant, cette ample fleur de paganisme médiéval qu'est la *Princesse Clémence* :

Au temps jadis, nous avions en Provence
Un roi nommé Charles second le Boi-
Teux ; car — soit dit sans intention d'offense —
En cheminant, il allait de guingois :
On l'avait fait ainsi ; mais sur ma foi,
Sa fille avait, appelée Clémence,
Belle encor plus que la mer n'est immense.

ni ce petit joyau catholique, *La Communion des Saints*, où il m'a fallu tout de même — l'Hagiographie me pardonne ! — appeler saint Luc : saint Leu.

Elle descend, baissant les yeux,
L'escalier de Saint-Trophime.
Vêpres sont loin ; déjà aux cieux
La première étoile s'anime.
Les Saints de pierre du portail,
Comme elle passe, la bénissent,
Et, jusqu'au toit familial,
D'un long regard ils la conduisent.

Car elle est indiciblement
Sage ; et, pour belle, on peut le dire !

Et dans l'église, à nul moment
On ne la voit parler ni rire.
Mais, lorsque l'orgue retentit
Et que s'envolent les cantiques,
Elle croit être au Paradis,
Chantant dans le chœur angélique.

Les Saints de pierre, la voyant
Entrer chaque jour la première
Sous le porche resplendissant,
Et sortir encor la dernière,
Les Saints de pierre, tout heureux,
Avaient pris la fillette en grâce ;
Et, quand le soir est radieux,
Ils parlaient d'elle dans l'espace.

« Je voudrais la voir héberger
Par un couvent, blanche nonnette,
Car le monde est plein de danger »,
Dit saint Jean, en hochant la tête.
Saint Trophime répond : « Bien sûr !
Mais je la garde pour mon temple,
Car il faut du clair dans l'obscur
Et le monde a besoin d'exemples. »

« O frères, dit saint Honorat,
Cette nuit, que la lune bonne
Sur prés et lagunes luira,
Nous descendrons de nos colonnes.
Car c'est Toussaint ; en notre honneur,
Aux Aliscamps table se dresse,
A la mi-nuit Notre Seigneur
Aux Aliscamps dira la messe. »

« Si vous me croyez, dit saint Leu,
Y conduirons la jeune vierge.
Lui donnerons un manteau bleu
Et robe blanche comme un cierge. »
Et cela dit, les quatre Saints
Tels que la brise s'en allèrent
Et, réalisant leur dessein,
Prirent son âme et l'emmenèrent.

Le lendemain, de bon matin,
La belle fille s'est levée...

Elle parle à tous d'un festin,
Où, en songe, elle s'est trouvée ;
Que les Anges étaient dans l'air,
Qu'aux Aliscamps on l'a conduite,
Que saint Trophime était le clerc
Et que le Christ la messe a dite.

MARCEL COULON.

LA DANSEUSE PERSANE[1]

X

DE CE QUI RÉSULTA POUR MOI DES SUCCÈS DE LA DANSEUSE PERSANE

Lettre d'Angélique à Jean-Paul.

Mon époux. Je t'écris le plus souvent que je le puis, parce que ma vie isolée et triste n'a que cette consolation. J'espère ne point t'être importune. Tolère que je t'aime, par pitié! Tu le sais, depuis que tu m'as quittée, la maison est un vrai tombeau pour moi. Il me semble que le silence de cette ville s'est encore accru avec ton absence et avec l'hiver. Je ne m'en plains pas. Je t'avouerai même que ce lieu me semble celui qu'aurait choisi mon cœur comme sa véritable place. De quoi puis-je vivre désormais, sinon de souvenirs, de regrets et de choses défuntes? Enfermée dans notre logis, je relis les livres que tu me lisais, les lettres que tu m'écrivais; je regarde les tableaux que tu faisais près de moi, je cherche ton image dans les traits des enfants que j'ai reçus de toi. J'ai voulu placer mon amour au-dessus de tout; mais je ne puis, malgré les sacrifices que je t'ai consentis, ne pas souffrir. Or je supporte le martyre loin de toi, privée, comme je le suis, de mon époux, de mon ami, de mon *artiste*. Oh! oui, je suis bien seule! Tu m'écris souvent; mais lorsque je lis tes missives, je les sens tracées auprès d'une autre. Je connais la sincérité de tes sentiments; mais comment leur donner tout leur poids lorsque je songe que je suis trahie? J'avais fait le rêve d'une vie de fidélité : nous devions être les époux inséparables, ceux que rien n'atteint. Ton cœur est pourtant pur et vrai, mais il s'est laissé surprendre, et quoique tu continues à m'aimer d'une profonde et reconnaissante affection, tu adores Armide de toute la passion

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 712, 713 et 714.

que sa jeunesse et ses charmes t'inspirent. Je n'ai rien à lui opposer que ma vie de dévouement pour toi, tes enfants et ton art, que j'ai toujours placé en première ligne. Au *physique, je* ne suis qu'une femme fatiguée; au *moral,* un cœur brisé. Que pourrais-je t'offrir de séduisant? Je souffre comme épouse, je souffre comme amante; car je suis loin et je ne jouis même pas de ta vue, de celle de tes œuvres. Avant de sentir battre mon cœur pour ton amour, mon âme avait vibré à ton génie, et c'est ma souffrance profonde de voir que tu ne comprennes pas mon besoin de ton art. Tâche de lui faire sentir combien cette privation m'est cruelle... Voici que je me reprends à songer qu'Armide sera ma sœur. Hélas! n'ai-je pas acquis la triste expérience que ce n'est qu'une vaine illusion que je nourris! Ah! si elle consentait seulement à me faire justice, à se jeter dans mes bras! mais je ne dois plus espérer.

Deux êtres qui se comprennent comme nous ne devraient pas être séparés; et ces séparations sont les plus terribles épreuves qu'on puisse leur faire subir. Quand donc sera fini mon calvaire? Je ne vis que pour te regarder, t'adorer, être ta très humble servante. Pourquoi suis-je loin de mon maître?

Prends pitié de moi, toi que j'aime! aide-moi en cet exil auquel je n'ai consenti que pour te plaire. Sois heureux; mais écris-moi, fais-moi justice auprès d'Armide, qu'elle sache enfin que je n'ai jamais agi contre elle et que je reste, malgré son ingratitude, sa toute dévouée sœur.

Ton ANGÉLIQUE, ton épouse à jamais.

Telle était la lettre que je venais de recevoir, et qui résumait fort bien celles que ma femme me mandait depuis que je l'avais quittée. Je me désespérais de voir combien ce qui s'était passé dans notre voyage en Bourgogne avait causé de détresses et je tentai auprès d'Armide un nouvel accord. Elle le repoussa avec une rigueur blessante. Elle s'était tournée avec rage contre ma femme, ne ménageant plus ses paroles lorsqu'elle venait à en parler; à tel point que je me résolus à ne plus lui rien dire sur le sujet d'Angélique. J'écrivais à ma chère femme fort souvent, ce qui m'occasionna des bouderies de ma maîtresse; elle le supportait pourtant.

Les « Récréations Persanes » continuaient à l'Hôtel de Bourgogne. On en parlait dans le monde de la Cour et dans celui des Lettres. La Gazette avait publié diverses chroniques, et M. Théophraste Renaudot avait comparé Armide à Schéhérazade. Partout on ne la désignait plus que sous ce nom. M. de Saint-Alexandre lui avait consacré un long écrit dans le *Mercure François* et l'avait annoncée comme une des plus brillantes étoiles du ciel de la Danse. On lui adressait tous les jours force sonnets, de l'école la plus surannée à la plus moderne; elle ne les lisait point, c'était moi qui en étais chargé, et je ne les lui communiquais qu'alors que j'y trouvais quelque valeur, ce qui était rare. Je fus surpris en exerçant cet office du grand nombre de gens qui se mêlent de publier en notre siècle. Autrefois la prérogative en restait à l'aristocratie ou aux érudits; maintenant que la bourgeoisie envahit insolemment les mœurs, la noblesse et la Cour, nous voyons surgir d'impudents griffonneurs qui ne craignent pas d'aborder tous les sujets; tant ceux de l'art que de la philosophie et de la politique, causant ainsi par leur ignorance l'anarchie du goût et des opinions.

Heureusement, il nous reste encore assez de gens de noblesse pour sauver la littérature du péril que lui font courir les aventuriers de la plume! Mademoiselle de Scudéry venait d'écrire un conte qu'elle intitulait la *Danseuse Persane*, elle le devait lire à l'Hôtel de Rambouillet. Armide et moi fûmes invités par elle et la Marquise à l'aller entendre, ce qui me procura l'occasion de voir ce salon si réputé.

Il était au rez-de-chaussée; une tapisserie ornée de bordures brochées en or le tendait de velours bleu; le jour lui venait de hautes fenêtres s'ouvrant sur le jardin. On y entrait par une enfilade d'antichambres, de chambres et de cabinets mis à la mode par la marquise.

Nous fûmes introduits.

Il y avait au milieu du grand salon un lit de parade

richement orné, élevé sur des marches et entouré d'une balustrade.

Beaucoup de monde était dans sa ruelle, et la Marquise était couchée dessus.

Je fus surpris de découvrir dans le salon de Madame de Rambouillet une compagnie très mêlée. « Cette grande dame, m'avait-on dit, aime plus le talent que la naissance, et il suffit de faire de bons vers ou de beaux tableaux pour en être favorablement accueilli. » Je fus gratifié des fruits de cette largeur d'esprit, car lorsque Armide m'eut présenté à elle, en qualité de son peintre, elle se montra fort empressée, et me pria de m'approcher dans la ruelle à son côté. Je vis là M. de Voiture qui est un des piliers de ce temple des Muses, M. Pierre Corneille qui vient d'y lire son *Polyeucte,* MM. Chapelain, La Calprenède, Benserade, Racan, des Yveteaux, Colletet, Cyrano de Bergerac, de Balzac, M. Conrart, le fondateur de l'Académie, M. Gombauld et M. Mairet. La Cour était figurée par MM. le comte de Guiche, le marquis de Bracas, le cardinal de la Vallette, et la fleur des raffinés, M. le maréchal Bassompierre. Auprès de Mademoiselle de Scudéry siégaient Mesdames de Longueville, de Sablé, de Clermont, des Loges, la comtesse de Fiesque, Mademoiselle de Montpensier, etc.

Il y avait de grandes beautés parmi ces Dames dont la plus éclatante était Madame de Longueville, sœur du grand Condé; les raffinés les assaillirent de leurs galanteries et compliments. Armide était placée au milieu d'elles et les attirait fort par sa nouveauté. Il leur semblait que l'on venait de leur apporter un objet exotique et toutes voulaient s'en approcher pour la mieux voir. Elle les intriguait beaucoup. C'était à qui la questionnerait, toucherait sa robe, ses mains, ses cheveux, son voile. Au milieu de ces soies, de ces brocarts, de ces dentelles, elle apparaissait comme une statuette d'argent qu'on vient de sortir de son écrin. Elle contrastait avec ces élé-

gances françaises extravagances et bizarres, par sa simplicité richement antique elle semblait plus faite pour mon Laboratoire de méditation que pour ce salon pédant et mondain. Mademoiselle de Scudéry nous lut sa nouvelle. Elle était d'un style alerte et précieux. Elle avait imaginé un conte persan dont Armide faisait le premier rôle. Elle y séduisait un Prince, qui la dérobait de son harem pour la conduire aux Indes. Tout le long du chemin, le charme de la Danseuse opérait, et le Prince se voyait enlever par le Sultan de Constantinople l'objet de ses prédilections. D'autres grands seigneurs continuaient à ravir la frêle danseuse, engagés par le Prince à l'aider dans son infortune; si bien qu'elle passait par plusieurs d'entre eux qui se l'arrachaient mutuellement et se la faisaient prendre enfin par des Pirates, lesquels la vendaient au Khalife de Bagdad; de là elle était offerte en présent à celui du Kaire, parvenait à Tunis, à Alger par la même voie de présents royaux, jusqu'à ce que le Roy de France lui-même, sur la foi de sa réputation, qui agitait tout l'Orient et traversait la mer, la voulût voir, et envoyât des vaisseaux pour en faire le rapt. Mademoiselle de Scudéry avait composé une séduisante description d'Armide dansant, j'en ai retenu ce morceau :

> Elle ondule et frémit. Ses pieds délicats, un seul instant l'emportent et la soulèvent dans un effort vite brisé. Elle retombe; et, sur ses talons immobiles, assise ou mi-couchée, elle danse. Son torse enfantin, souple et léger, se cambre, s'étire et tressaille... les lèvres dans un sourire de coquetterie malicieuse s'entr'ouvrent et s'arquent.

On applaudit à cette description qui paraissait encore fidèle, quoique l'inspiratrice fût présente.

M. de Saint-Amant nous récita ensuite sa *Solitude*. Je goûtai beaucoup cette pièce, qui me sembla des plus pittoresques. M. de Saint-Amant dit si bien ses vers qu'il les fait paraître meilleurs qu'ils ne sont; c'est du moins ce

que me disait M. Gombaud. J'ai relu depuis la « Solitude » que je tiens toujours pour un beau poème.

On fêta beaucoup Armide ce jour-là chez Madame de Rambouillet, si bien que nous nous retirâmes tard, après avoir essuyé force présentations et demandes de visites à mon Laboratoire. Un assez grand nombre de ces galants musqués que j'ai en horreur se saisit de l'occasion pour s'attacher à nous. Ils étaient pour la plupart de tout jeunes gens, fils de la riche bourgeoisie, frottés de littérature facile et qui parlaient comme des oracles. A les entendre, ils tenaient en leurs plumes tous les rayons de la Gloire. Je dis à ma maîtresse combien il m'était insupportable de les voir papillonner à son entour; mais elle ne parut point disposée à les en éloigner; si bien que je les dus voir venir chez moi sans montrer de mécontentement. Plusieurs se firent les assidus de nos réceptions, m'importunèrent de leur suffisance et de leur sottise.

Quoi que fasse une femme, elle résiste peu aux fadaises bien débitées; Armide, dont j'estimais l'esprit, se laissa prendre, comme une créature ordinaire, aux paroles, saluades et baise-main de ces petits maîtres présomptueux; et j'enrageais qu'elle s'adonisât pour les recevoir.

Ils avaient une influence pernicieuse sur ses idées, corrompaient notre intimité. Ils lui disaient : « Pourquoi viviez-vous retirée en ce laboratoire? Vous êtes faite pour les lumières du monde, le ballet et la comédie; vous nous devez à tous votre grâce, et celui qui vous retient ici est un tyran dont vous devez secouer le joug. » Leur parole portait un venin dont je me ressentis bientôt. A son insu, Armide s'enfla d'elle et céda aux flatteries fallacieuses; elle se crut au-dessus de mes soins et de mes conseils. Je la vis s'assombrir, ne plus devenir souriante que lorsque se levait le jour de nos visiteurs. Elle se plaignait de n'être pas libre, de n'avoir point sa propre existence; elle faisait les projets d'une habitation à part

qui serait ornée de mes tableaux la représentant et dans laquelle je l'irais voir... Je ne répondais pas, je feignais d'approuver ces plans auxquels sa qualité de comédienne l'autorisait; mais, tout au fond de moi, je sentais que l'influence néfaste des conseilleurs mondains agissait contre son amour. Lorsque je lui en fis de tendres réprïmandes, elle se jeta à mon cou et oublia ses projets. Puis elle s'y reprenait, pour un mot de ma bouche qui ne lui avait pas plu ou un désir auquel je n'obtempérais point de suite. Cependant M. Tristan continuait à s'occuper beaucoup de ma maîtresse et corrigeait ce que ces galants insolents semaient de déroute en son esprit. Il eut pourtant le tort de céder au désir qu'elle lui exprima de remplacer son discours sur le théâtre Persan par une causerie sur elle. Il consacra beaucoup de temps à ce nouvel ouvrage, recueillant de sa bouche tout ce qu'il put d'historiettes. Il avait introduit dedans une lettre d'Armide à son amie la Princesse Salah et Daouleh, et l'on avait fort goûté ce morceau à l'Hôtel de Bourgogne. Armide en retira un nouvel orgueil, qui la rendit tout à fait insupportable. Outre les petits maîtres qui nous assaillaient, il nous venait des gens de qualité. J'eus même la visite de M. de Noyers accompagné de M. Le Poussin. Il vint pour me donner une commande, sur les éloges que M. de Champaigne, mon maître, lui avait dits de moi. M. de Noyers fut ravi de retrouver Armide, qu'il avait fort admirée dans ses danses, et il demanda que je lui montrasse tout ce que j'avais peint d'après elle. J'étais fort confus d'exposer mon ouvrage devant un peintre tel que M. Le Poussin; mais à la première approbation qu'il y donna, je perdis ma contrainte et je sortis toutes mes toiles. M. de Noyers daigna m'en demander une afin de l'envoyer au Roy. « Je voudrais, dit-il en souriant à ma maîtresse, que le souvenir du passage de cette ravissante Danseuse soit conservé dans le Royaume. » Cette flatterie ne fit qu'accroître la vanité qui était en si bon chemin dans le cœur

de ma maîtresse. Je répondis : « Nous serons très fiers, elle et moi, de figurer aux yeux du plus grand monarque, par le choix de l'homme le plus éclairé des arts et par le plus grand pinceau de notre temps. » Je ne puis dire combien je fus satisfait de recevoir de M. Le Poussin des compliments tels que je ne m'en étais entendu dire. Il regarda le tableau de sa main posé sur le chevalet et qui représente *une Bacchanale.* « J'aimais beaucoup le Titien en ce temps-là, me dit-il, c'est un excellent modèle; mais il faut en revenir à l'antique, et ne rien négliger. » Il ne parlait que par l'Antique, dont il se nourrissait inlassablement. Il admira ensuite longuement le moulage en plâtre d'après Praxitèle, que j'avais auprès d'une fenêtre, et murmura : « Referons-nous jamais une pareille Beauté? Ce ne sera pas en France, je le crains bien; car on y prend plus de plaisir à détruire les œuvres de l'art qu'à aider à leur éclosion... A part M. de Noyers, ici présent, M. de Chambray, mon très cher ami, le Grand Cardinal et le Roy, il y a peu de connaisseurs. » Il semblait fort découragé; sur son visage puissant je lisais une résignation triste. Il ne croyait pas à son séjour en France, ne parlait que de Rome où il voulait retourner bien vite. « L'Italie est la patrie des arts, disait-il, il sera toujours bien difficile de les produire ailleurs! » Armide intéressa M. Le Poussin, qui lui trouvait quelque chose d'Antique; il la félicita de porter le long voile de son pays, dernier souvenir des Grecs et des Romains. « L'Antiquité s'est maintenue vivante en Orient » conclut-il, avant de se retirer.

M. de Noyers m'informa du but de sa visite et me commanda un tableau de religion, que je devais porter à Lille, lieu de ma naissance; c'était une libéralité qu'il voulait faire au gouverneur espagnol de cette ville, qu'il savait fort bon catholique. Il tenait en présent de lui une peinture d'un maître des Flandres. Il m'invita de l'aller voir : « Allez-y, me dit M. Le Poussin, c'est très remar-

quable. » Ces messieurs se retirèrent après m'avoir retenu un tableau représentant Armide dansant; M. de Noyers le destinait au Louvre. La visite de M. le Surintendant des bâtiments du Roy me fut fort avantageuse; mais je n'en tirai qu'un chagrin qui me harcela tout le reste de la nuit. Le visage de M. Le Poussin, chargé de mélancolie, me poursuivait. Je souffrais de voir un si grand homme persécuté par les cabales. Je me disais : « On peut produire dans notre art ce qu'il y a de mieux au prix de mille privations et recherches, sans que personne vous en sache gré, et on n'en obtient pas même satisfaction de soi; car toujours le vrai peintre, désieux de mieux faire, se déclare inassouvi par son ouvrage. » Je prévoyais que M .Le Poussin ne resterait point à Paris, quoiqu'il ne fît que d'y arriver, et que sa galerie du Louvre ne serait pas mise au rang qu'elle méritait.

Ma maîtresse me tira de mes noirs esprits en me disant : « Il y a une justice meilleure que celle du siècle présent, elle vient toujours; le malheur est que l'artiste ne la voit souvent pas. » Elle tentait de me consoler par ses caresses; car elle sentait que si je me désolais ainsi pour le plus grand maître de mon temps, je me jugeais trop inférieur en mon art pour oser espérer la moindre gloire; je tirai de cette conclusion une sombre amertume.

Nous étions en ce moment en France dans le conflit de deux écoles qui avaient combattu vaillamment en Italie. M. Le Poussin s'était rangé dans l'un de leurs camps et disait souvent de l'autre : *qu'il était composé de gens venus pour détruire la Peinture.* Il avait donné sa préférence au Dominiquin, glorifiant la tradition, élevant l'art au-dessus de la nature. Il détestait par contre le Caravage, dont la vérité lui semblait le suprême blasphème du pinceau. Partisan des belles inventions et des dispositions harmonieuses, M. Le Poussin trouvait *goffe* une peinture qui n'avait plus en vue que de tromper les yeux sur la réalité et de représenter sans choix et sans *disposition* la

nature. Quoique élève de M. de Champaigne, à qui l'on reprochait d'être trop fidèle à copier son modèle et de manquer de conception (car il se renfermait dans le portrait), j'aimais, quant à moi, tout ce qui avait rapport à l'Imaginative et à la représentation de l'âme. Je me tenais donc dans le sillon de M. Le Poussin, et je vénérais ses principes. Eustache Lesueur en démontrait à l'instant même toute l'excellence.

L'école nouvelle, loin d'égaler la force de celle d'Italie, se composait surtout, en France de barbouilleurs insolents n'ayant en vue que d'étonner. Ils méprisaient l'Antique et les tableaux des grands peintres, ils ne parlaient que par la nature. Leur but semblait être d'abaisser l'art au rang des métiers en supprimant l'invention et le génie. On me savait l'adversaire de ces « nouveautés » à la mode, et pour cette raison, les galantins qui venaient chez moi, le visage tatoué de mouches, le justaucorps et l'habit pleins de rubans et de dentelles, ne donnaient aucune attention à mes tableaux, feignant même de les mépriser, pour engager ma maîtresse à les suivre comme des modèles du goût le plus avancé et le plus fin. Elle n'était pas de leur avis, et je trouvais en elle de la tristesse de cette incompréhension, dont elle ne pouvait pénétrer les motifs.

J'allai chez M. de Noyers voir le tableau qu'il avait reçu des Flandres, je lui fis aussi remise du mien, qu'il avait acquis pour le Roy. Je fus introduit dans sa galerie qui est fort bien composée. L'œuvre qu'il avait reçue était de Van Dyck, peintre flamand, qui pour lors résidait en Angleterre, où il était attaché à la personne de Charles Ier. Ce prince affectionnait tant les Beaux-Arts qu'il remplissait ses palais de chefs-d'œuvre, attirait les peintres, les architectes et les sculpteurs. Quoique fort jeune encore, Van Dyck avait atteint à une grande réputation. On le disait épuisé de santé par son constant travail. Le tableau qu'on me fit voir n'était point un portrait, comme c'est

sa coutume, mais une invention des plus suaves. Elle représentait *Psyché endormie visitée par Cupidon*. La scène se passait dans un paysage, dont j'admirai la disposition; car le peintre l'avait arrangé pour faire valoir à toute leur expression les figures principales, qui en étaient fort belles. Je n'avais vu encore, dans l'Ecole des Flandres, un goût si pur, si élégant. Je compris, en le regardant, qu'il agréait à M. Le Poussin par cette noble qualité.

Je fus si ravi de ce tableau que je parlai avec enthousiasme de son auteur à Armide, et qu'elle désira que je tentasse, lorsque j'irais dans le Nord, d'acquérir avec le concours de son argent une œuvre de lui. Il était possible que j'en trouvasse, car il avait séjourné longtemps à Anvers et avait laissé maintes études de sa main dans les Pays-Bas.

Je fis mon tableau de religion. Il représentait le *Mariage de sainte Catherine avec l'Enfant Jésus*. Armide posa pour la Vierge et la sainte, et j'eus l'approbation de M. de Noyers, qui en suivit assidûment l'accomplissement. Quand je l'eus achevé, il me donna des recommandations, et je partis pour Lille. Le gouverneur de cette cité était à Bruxelles; je poussai mon voyage jusque-là, où j'eus le plaisir de l'y rencontrer et d'être présenté par lui au duc d'Olivarès, alors gouverneur général des Flandres. Ce dernier aimait la peinture, et avait apporté de Madrid des ouvrages d'un maître qui s'y produisait à la cour du Roy Philippe IV. Ce monarque l'avait installé dans son propre Palais, afin de se divertir à son gré de ses travaux et de sa conversation. On me montra divers tableaux de ce peintre, qui se nomme Velasquez. J'en admirai le coloris, le modelé et la vérité distinguée. Cela ne ressemblait en rien à ce qu'on avait fait jusque-là, n'était formé d'aucune tradition. Cependant on y devait louanger un don merveilleux du pinceau, un sentiment inattendu de réalité exprimée noblement! J'en aimai la réserve de cou-

leur, l'effet, le relief, l'austérité, le tact avec lequel les lumières éclairaient les visages. Je me délectai à cette manière toute nouvelle, que je jugeai grande. M. le duc d'Olivarès avait fait peindre son portrait sous différentes attitudes par ce maître. J'appréciai, au-dessus de tous, celui où il est représenté sur un cheval qui galope, brandissant son bâton de général en chef et s'élançant vers le combat. M. le Gouverneur des Flandres me parla d'autres tableaux de Velasquez qui sont en Espagne et dont il me vanta la vie avec tant d'enthousiasme que je serais parti de suite pour Madrid si j'en avais eu la possibilité et si l'amour de ma maîtresse ne m'eût pas pressé de retourner à Paris. Je lui demandai s'il ne se pouvait acquérir à Bruxelles quelque tableau d'Antoine Van Dyck; il me dit que cela était facile, et m'en fit apporter quelques-uns par des marchands. Je fixai mon choix sur un portrait du Roy d'Angleterre, Charles Ier, que j'achetai d'un fort honnête homme qui me devint tout subitement ami parce que j'étais peintre. Il avait en très vive estime les gens de ma profession et m'accommoda pour les paiements, que je lui devais faire par portions. J'ai rencontré rarement parmi les marchands d'aussi accortes personnes que sa femme et que lui. Nous fîmes nos ententes, et il fut convenu que le tableau me serait envoyé pour l'instant de mon retour. J'écrivis à M. Le Charron et à Armide afin de les aviser de ma découverte. « Je vous ramène un nouvel hôte, disais-je, c'est un personnage de la plus grande noblesse, qui aime les arts mieux que personne et les protège jusqu'à s'en faire inquiéter par les factieux. Il sera heureux pour nous de donner asile à cette victime dans les nobles murs de votre somptueux hôtel; le roy et le cardinal seront jaloux de notre bonne fortune. »

Je dépêchai à Lille la mise en place de mon tableau, qui me valut de grands éloges de ces Messieurs de la ville, puis je me mis en route pour Paris; car je brûlais

de revoir Armide et le chef-d'œuvre qui avait dû me devancer.

Mon absence avait calmé les esprits agités de ma chère maîtresse, elle me fit un délicieux accueil, ne parla plus de ses projets de vie solitaire. Elle avait composé des poèmes où toute sa grâce se retrouvait. Elle s'impatientait de voir le portrait du Roy d'Angleterre, qui arriva en même temps que moi. Quand on le dressa dans mon Laboratoire, elle poussa un cri d'admiration et se jeta à mon cou devant ceux qui étaient là, en disant : « Que je suis heureuse que vous m'ayez donné un si beau Roy pour compagnon. Je vais l'aimer de toute mon âme. » Elle le regarda longtemps, admirant la magnificence avec laquelle l'artiste l'avait représenté. Il était revêtu du grand manteau de parade fourré d'hermine, avait à son col une chaîne d'or pendant sur un vêtement de soie, des souliers avec de gros bouffants de rubans; sa main droite reposait sur sa hanche et sa gauche sur le pommeau d'une épée. Cette main attirait par son élégance et sa vérité, après le visage du souverain, que l'artiste avait peint avec beaucoup de soin, en y mettant tant d'expression qu'il paraissait penser.

Nous avions fait la connaissance d'un M. du Saint-Amour, fort pieux, qui avait fondé à Paris un établissement où il recueillait les orphelins. Il était de quelque fortune et s'intéressait à nous. Ayant entendu parler d'Armide, il se fit présenter par M. Le Charron, auquel il avait souvent à recourir. Je le reçus de mon mieux, car c'était un homme fort modeste. Il s'était mis en tête de convertir Armide à la religion catholique, qu'il professait en dévot. Il entreprit donc des discours auprès d'elle, et lorsqu'il sut qu'elle songeait à entrer dans un couvent et que pour cette raison elle se ferait volontiers catholique, il lui amena un prêtre de ses amis. En entrant dans mon Laboratoire, ce dernier parut assez gêné : j'avais aux murs quelques tableaux de Nymphes et de

Baigneuses embarrassant ses regards et les faisant aller à terre. Il s'insinua si bien auprès de ma maîtresse qu'il connut en peu de temps son passé, et résolut de la séparer de moi. Cet homme de peu de jugement crut que j'étais la cause de sa perte, il lui persuada que, puisqu'elle était mariée et mère, son devoir chrétien exigeait qu'elle retournât, sans retard, à son mari et à son enfant; en outre, il lui représenta que puisque j'avais une femme et des enfants, il était fort scandaleux que nous vivions ainsi en commun, produisant un mauvais exemple. A considérer les choses du haut de la chaire, il avait raison. Ce brave homme, aveuglé par son code religieux, comptait nos sentiments pour rien; ils n'étaient, selon ses objurgations, que des faiblesses de notre nature imparfaite. Il fit tant et si bien qu'Armide lui confia le *Journal* que je lui avais donné à Sens et qui racontait toutes mes douleurs. Il lui plaisait tant à relire qu'elle le portait habituellement. « Prenez-le, Monsieur, lui avait-elle dit, vous saurez ainsi ce que c'est que l'amour d'un homme qui a de l'âme. » Il le lui rapporta promptement, en l'assurant n'y avoir trouvé que les ruses habituelles du Malin, ajoutant que puisque je pouvais aimer deux femmes dans le même temps, je devais écrire de semblables sornettes à l'autre; ce qu'il lui conseillait de vérifier au plus vite. Cette insinuation perfide rendit Armide si jalouse que, dès lors, elle surveilla mes écritures et mes lettres, remarquant le meuble où je les déposais, et l'endroit où j'en cachais la clef. En mon absence, lorsqu'elle avait mandé mon valet à quelque commission, elle se saisissait de cette clef, et lisant les lettres de ma femme, avec une précipitation inquiète ne lui permettant pas d'en pénétrer le sens véritable; aussi les interprétait-elle tout de travers. Lorsque je rentrais, je la trouvais avec un visage long, les traits bouleversés, la bouche rébarbative et prête à quelque amertume. J'attribuais naïvement à la durée de ma sortie cette attitude inattendue; mais je devinai

bientôt ses indiscrétions dans ses paroles; car elles se ressentaient de ses lectures. Je n'y ajoutai point d'importance, et pour la calmer, je pris le parti d'écrire librement devant elle, et de laisser sur ma table les lettres que m'adressaient ma femme et mes filles.

Cependant mon dévot, qui voulait arriver à ses fins, reparaissait souvent à mon Laboratoire. Sa piteuse mine d'homme à jeun, ses vêtements noirs et sévères faisaient contraste avec les raffinés qui offraient leurs galanteries à la Danseuse; mais elle affectait de lui octroyer ses complaisances, ce qui les faisait fort enrager. Je me divertissais à regarder ce concours. Un jour, flanqué du prêtre, M. du Saint-Amour tira d'Armide la résolution de sortir de chez moi et lui redemanda mon Journal pour le brûler : « Il faut vous défaire, lui avait-il dit, de tout ce qui peut vous retenir dans le péché, vous priver d'embrasser une nouvelle vie. » Ma maîtresse avait résisté d'abord, puis elle avait cédé; désireuse de montrer sa bonne volonté. Ils emportèrent donc le manuscrit, puis, afin de l'assurer de sa destruction, ils la convièrent à l'auto-da-fé qui devait avoir lieu le lendemain. Elle y alla sans rien me dire; car je n'appris ces choses que depuis. Armide rentra souriante de cette exécution qui devait lui coûter bien des regrets.

Parmi les femmes qui nous visitaient et que ma maîtresse tenait pour amies, il y en avait une de haute taille, aux yeux clairs, à la parole forte, qui avait pris sur elle de l'autorité. C'était la femme du gazetier Théophraste Renaudot. Elle aimait la danse, disait-elle, et voulait en recevoir d'Armide quelques principes. Cette femme s'introduisit ainsi dans la familiarité de ma maîtresse et l'attira chez elle pour mieux travailler à la détacher de moi. A son insu, Armide subit son ascendant. Elle n'eut rien de plus pressé que de lui représenter qu'elle perdait son temps auprès d'un peintre, qu'elle devait suivre sa profession, que dès l'instant que sa réputation

éclatait de toutes parts, il en fallait profiter pour établir son nom et sa fortune. Elle l'engageait donc à se retirer dans une vie libre, où son salon deviendrait le rendez-vous des gens de distinction; elle lui en procurerait l'ornement, qui serait tiré des amis de son mari. Armide l'écouta d'abord avec quelque méfiance, puis se laissa aller à lui avouer sa vie, ses intentions de se convertir et d'entrer dans un couvent. La bonne dame, se riant fort de ces enfantillages, lui dit : « Vous, ma petite, ce qu'il vous faut, c'est la vie mondaine! » Elle avait bien jugé sans doute, car bientôt ma maîtresse se rangea à son opinion, délaissant tout à fait les assiduités de M. du Saint-Amour. Celui-ci lutta quelque temps contre les influences du Serpent; enfin, voyant l'inutilité de ses dévotieuses exhortations, il se retira, emmenant avec lui le ministre du Clergé, duquel il attendait le dernier secours. Peut-être eurent-ils le tort de prendre Armide dans un lacs de complications, qu'ils inventèrent comme à plaisir, pour la conduire en notre Eglise; elle se perdit dans ce dédale. Et puis le proverbe qui proclame que *l'eau va toujours à la rivière* devait se vérifier encore; car il est bien difficile à une comédienne de briser les liens de la vanité. Ce furent donc les Petits-maîtres et Madame Renaudot qui triomphèrent de son âme. Quant à moi, désireux seulement de sauvegarder l'amour et l'art que j'avais personnifiés en ma maîtresse, je luttai vainement contre ces intrigues tant pieuses que profanes.

Nous étions arrivés à l'été de 1641, et les « Récréations Persanes » avaient pris fin. On parlait beaucoup d'une grande fête que devait donner Mgr le Cardinal à son retour de Rueil, où il passait la belle saison dans sa maison des champs. Madame Renaudot entretenait souvent Armide de cette soirée, et lui promettait de l'y produire. Ma maîtresse, qui avait gardé de ses succès un orgueil qui s'accroissait toujours, ne désirait rien tant que cela, et

faisait toutes les volontés de sa prétendue amie pour obtenir ce glorieux honneur.

« Après le Cardinal, ce sera le Roy, me disait-elle, alors j'aurai vu à mes pieds toute la France. » Je ne sais rien de plus désastreux que la vanité que les femmes ont l'art pernicieux d'exciter entre elles; c'est par ce défaut qu'elles détruisent leurs plus brillantes qualités. Depuis qu'Armide en était devenue la proie par le commerce de nos visiteurs et par le succès de ses danses, elle ne respirait plus que pour l'ambition. « Je veux maintenant établir mon nom et ma fortune, me répétait-elle sans cesse. » Je ne désapprouvais point qu'elle profitât des bonnes conjonctures qui se présentaient, mais je ne pouvais la voir sous le joug des passions mondaines et des désirs avides, sacrifiant le meilleur d'elle-même.

La plupart de nos visiteurs s'étaient absentés de Paris, il faisait fort chaud, et je passais mes journées à la Peinture. Armide s'était reprise à mon art et désirait que je composasse un *Bain Oriental* où elle figurerait nue. Je fis ce tableau, puis j'en accomplis quelques autres la montrant dans ses longs voiles noirs ou dans ses étoffes d'argent.

L'Hôtel de M. Le Charron s'était endormi depuis que M. le Conseiller au Parlement se reposait dans ses terres. Nous descendions au jardin le soir. Il y avait une pièce d'eau auprès de laquelle nous nous asseyions pour rêver; cependant, quoique notre amour nous donnât encore de bons instants, la jalousie d'Armide se grossissait aux lettres que je recevais de ma femme. Nous avions souvent des discussions, ma maîtresse contredisait mes desseins ou interprétait à faux mes actes. Elle avait de nouveau perdu sa confiance et se persuada que son amour me devenait trop coutumier pour que j'y trouvasse satisfaction. Elle avait tenté maintes feintises pour le rajeunir (disait-elle) et se faisait courtiser par tous, afin de me rendre jaloux; enfin elle avait choisi un homme plus jeune que

moi dans nos familiers et ne cessait de badiner avec lui, lui accordant devant moi des privautés; quoique je m'en sentisse très blessé, je n'avais point montré d'humeur, jugeant que cela était de peu. Elle parla de partir de France et imagina de proposer à un visiteur, qui était venu à ma réception avant de s'embarquer pour les Indes, de la conduire en ce pays : « Vous me vendrez à un Radjah, lui dit-elle, il fera de moi sa Danseuse favorite. » Elle appuya son intention en avouant que le maître de ses musiciens lui avait déjà fait part d'un projet de ce genre et qu'elle en aimait assez l'aventure.

Un soir qu'elle avait ballé chez le fermier général M. Lambert, elle reçut de lui la proposition de se faire sa maîtresse. Or on sait qu'un homme aussi riche établit à jamais la fortune d'une femme. Chaque jour, Armide me racontait quelque nouvelle histoire qu'elle terminait invariablement en me disant : « Pour toi j'ai renoncé à tous ces avantages; moi aussi je sais faire des sacrifices. » Il y avait de la vérité dans ses paroles, quoique généralement les bonnes fortunes avec les femmes de théâtre soient sans lendemain. Il est peu d'hommes qui supportent leur caractère et leurs habitudes désordonnées. Armide n'était point de cette nature; mais elle ne pouvait abandonner l'ambition de plaire, d'être élogiée, de battre ses rivales; puis elle songeait à s'enrichir. « Autrefois, j'ai fait mon art par goût, disait-elle, avec le seul plaisir de mon amour pour lui; maintenant j'en veux tirer ma fortune et mon élévation. » Cependant elle ne s'était point enrichie, et comme elle était fort dépensière, elle semait l'argent qui lui venait chez les marchands de soieries, les orfèvres et les parfumeurs.

L'été se passa et l'automne revint achever ce que le Printemps avait commencé. Avec cette saison assombrie Madame Renaudot et les petits-maîtres insolents reparurent. L'un d'eux apporta à ma maîtresse un Ballet de sa composition, qu'il l'engagea fort à danser et qui la

fit bien rire. Ainsi de toute cette mer d'admirations qui avait battu à ses pieds il ne nous restait que cette écume.

Armide allait souvent chez Madame Renaudot, elle était parvenue à se l'attacher et son mari lui avait promis des éloges dans la *Gazette*. Son plan de se retirer de moi languissait, parce que son amour vivait encore; il brûlait tantôt d'un feu clair, tantôt d'un feu couvert et fumeux. J'en goûtais les délices avec une sorte de désespoir, car j'avais subi le mauvais sort de m'attacher de plus en plus à ma maîtresse. Je ne pouvais supporter l'idée qu'elle s'en irait vivre dans un autre logis que le mien. Quand elle s'absentait seulement quelques heures, mon Laboratoire me semblait tout soudain, malgré ses meubles et ses dorures, malgré ses œuvres d'art, un lieu sombre et vidé de tout agrément. Je devenais d'humeur mélancolique, je m'asseyais devant l'épinette pour y faire passer les sentiments obscurs de mon âme. Armide rentrait en souriant, m'embrassait avec passion, me priait de continuer mes inventions musicales. Couchée sur un divan vert qu'elle aimait particulièrement, elle restait dans le jour mourant à écouter mes jeux sur l'instrument. J'improvisais et je versais dans les sons les plaintes de mon cœur blessé; lorsque j'avais achevé, je venais auprès d'elle, et elle me prenait dans ses bras en me donnant des consolations qui ne faisaient que me rendre plus sombre, car j'y lisais les avant-coureurs du sort qu'elle me préparait. Elle ne voulait pas m'obséder des désirs de cette liberté que Madame Renaudot lui représentait comme indispensable à son élévation; l'intérêt luttait avec l'amour dans son cœur. Que de désespoirs comporte une destinée qui se combat elle-même; Armide et moi devions vivre l'un de l'autre; elle le sentait comme je le sentais; et pourtant elle s'acharnait à détruire une harmonie qu'elle ne retrouverait jamais, regretterait toujours. Je souffrais beaucoup de voir celle qui m'aimait préparer le billot sur lequel elle devait exécuter notre bonheur.

Un après-dîner que j'étais sorti pour quelque affaire, la laissant seule, je la trouvai assise devant mon secrétaire, elle écrivait et s'interrompit en me voyant; je m'approchai et je lus :

Mon Jean-Paul adoré. Je *suis* malade, un regret me ronge, use mon âme *affolée* de chagrin. Mon Journal! C'était le sublime de notre amour, c'étaient les cris de tout ton être *aimant*; c'était le portrait le plus divin que tu avais tracé de toi-même et c'était aussi l'œuvre la plus poétique que tu aies écrite. Mon Jean-Paul, avant toi, après toi, ni un autre, ni toi-même ne me fera lire un poème plus sublime que celui-là. Jamais!

Tout passera, la jeunesse, la gloire, l'amour. Je vieillirai, et quand désolée d'attendre longtemps la mort je désirerai revivre mon bonheur évanoui, je ne l'aurai pas. Ah! je ne l'aurai plus! Je comprends maintenant ce que supporte une mère qui a enterré son enfant le plus cher. Un désir de le retrouver en grattant la terre me prend par moment. Je sens me monter une haine, une rancune sans nom contre ceux qui m'ont mise dans cet état de folie. La colère me prend, et je me sens la force d'écraser le monde entier, de détruire ce qui est vivant pour retrouver ces pages si chères, oh! si chères pour moi!

Lorsque j'eus fini la lecture de cette lettre, Armide pleura et se mit contre mon sein : « Je ne t'avais rien dit de tout cela, murmura-t-elle. Pardonne-moi, c'est M. du Saint-Amour et l'abbé Grognon qui en sont la cause, je n'ai fait qu'obéir à leurs discours. Nul regret de ta part sur ce Journal de ton cœur ne vaudra les miens qui seront éternels. J'ai détruit ma plus grande richesse, je me suis ruinée par les mauvais conseils de ces gens qui m'assuraient que tu me mentais. »

Son repentir était si grand, si sincère que je lui pardonnai d'avoir cédé aux insistances de ces Messieurs et je lui promis d'essayer de reconstituer quelques pages de ces souvenirs; car j'en avais retenu des fragments.

Elle en savait elle-même des phrases entières par cœur et me les redisait; puis elle s'interrompait pour se ré-

pandre en invectives contre ceux qui l'avaient incitée à cette destruction. Elle ne voulut plus voir M. du Saint-Amour, me pria de lui écrire qu'elle allait s'absenter dans les provinces, afin qu'il ne vînt pas. J'obtempérai à son désir quoique ce fût bien inutile; car M. du Saint-Amour, ayant découvert qu'il ne la convertirait point, s'était retiré de ses intentions et n'apparaissait plus que très rarement. Armide me lut un autre jour ce poème qu'elle venait de composer :

Je t'aimerai comme on aime les songes de l'Enfance.
Je t'aimerai comme la Douleur aime les sanglots.

Comme elle aime l'automne qui pleure ses feuilles d'or du haut des voûtes attristées.

Je t'aimerai comme les marins perdus aiment les phares étincelants dans les nuits ténébreuses.

Jalousement je t'aimerai.
Comme les mères aiment leurs enfants au berceau, comme les fleurs oubliées aiment les rayons du soleil, comme la mort aime les malades désolés.

Lorsque j'eus achevé d'écouter ces « je t'aimerai », je m'écriai : « Tu veux donc m'abandonner, mon Armide, toi qui as voulu que je fusse tout à toi ! » Elle dit : « Je t'aimerai toujours de près ou de loin; mais il *faut* que je te quitte (et elle appuya bien fort sur cet *il faut*). Tu as ta femme et tes enfants, tu as ton art; quant à moi je te suis inutile et je sais que tu ne m'aimeras pas toujours. Je ne veux pas attendre d'être vieillie pour que tu me dises : « *Va-t'en* ». J'utiliserai donc ce qui reste de ma jeunesse pour établir ma fortune dans le monde; après il serait trop tard. » En disant ces phrases, sa bouche était devenue singulièrement amère. Je remarquai une étrange rancune dans son regard habituellement si langoureux. Je compris que sa résolution serait sans merci, que le poème que je venais d'entendre était

un adieu. Je lui exprimai mes craintes de la voir s'engager à nouveau dans un chemin d'où elle m'avait supplié de la tirer; mais les exhortations que je lui fis furent impuissantes; elle ne manifesta par ses réponses qu'une résolution implacable : « Il le faut, répétait-elle, avec une violence extrême, il le faut! »

A quelques jours de là, je trouvai sur un meuble le billet suivant :

Mon Jean-Paul. Je quitte enfin ton cher atelier où j'ai été heureuse malgré tous les martyres que j'ai supportés à cause de ce *partage* auquel je n'ai jamais consenti entièrement.

J'avais fait autrefois le rêve d'un être qui me comprendrait. Je l'ai rencontré en toi. Mais hélas! entre nous deux il y en avait *une autre* qui nous séparait comme un rocher dur et cruel. C'est un destin contre lequel je ne puis plus lutter. J'abandonne mon rêve de bonheur, puisqu'il est impossible. Adieu mon Jean-Paul.

Ton ARMIDE qui t'aimera toujours.

XI

DU SECOND DÉPART DE LA DANSEUSE PERSANE ET DE MA VIE SOLITAIRE

Je passai une journée pleine de conjectures. Je ne pouvais croire au départ de ma maîtresse. Quand descendit le soir, je m'enfuis de chez moi, épouvanté de ma solitude. Je fis le tour de l'Isle Saint-Louis pour tenter de me distraire. On la transformait alors entièrement, et les maçons l'encombraient. Des hôtels s'élevaient au milieu de grands jardins, reste des deux îles *Notre-Dame* et *aux vaches* que le Roy Louis le treizième avait achetées aux chanoines de la cathédrale pour les relier par des comblements. Celui de M. Le Charron était un des premiers qu'on y avait construits.

Je suivis le quai et allai jusqu'à la pointe où l'on érigeait le château Bretonvilliers : on n'en voyait encore que les fondations jetées dans une prairie où se dressaient

de vieux arbres traînant leur chevelure dans les eaux de la Seine. Une vue magnifique se découvrait de ce point qui montrait le fleuve dans toute sa largeur venant de l'horizon de Charenton et décoré de verdure sur les deux rives. A gauche le couvent des Célestins et son élégante église, l'Arsenal, l'Ile Louviers, ses prairies, et ses chantiers de bateaux; à droite le Jardin botanique sur la Butte Copeau, gardant les plantes rares à l'ombre d'arbres nombreux. MM. Guy de la Brosse et Bouvard qui en avaient le soin y faisaient faire de nouvelles bâtisses dont les échafauds, dépassant les cimes vertes, levaient au ciel un faisceau de mâtures. Je suivis le quai des Balcons et parvins à la Tournelle, où M. Marie, maître des Ponts de la ville, avait fait construire un pont de bois. Je m'y posai pour regarder le soleil qui se couchait, découpant l'église Notre-Dame sur un ciel pareil à une étoffe d'or semée de fleurs, que simulaient de petits nuages dispersés au vent. Il y eut un instant où le soleil jeta tous ses rayons et parut une gloire mise derrière la cathédrale pour la rendre plus magnifique. On ne peut voir à Paris de fins de jour aussi admirables que celles qui se découvrent de ce pont, lorsqu'on se tourne vers les dentelures gothiques de ce temple. On a souvent dit en notre siècle, parce que nous avons pris les modes de l'Italie, que ces monuments sont barbares et contrefaits. Je pense qu'il suffira que l'on vienne à la Tournelle, à l'heure du couchant, pour se persuader que cette opinion est erronée. A voir la noble et fière carrure de cette église, ses clochetons nombreux, la force de ses tours, l'élancement de sa nef, l'élégance de ses contreforts pareils à des ailes prêtes à l'emporter vers Dieu, il faudrait être le dernier des cuistres et des pédants pour se maintenir dans un jugement contraire aux vrais sentiments de l'âme.

Je fixai de mes regards l'église Notre-Dame, désireux de me séparer de la pensée du départ d'Armide; mais

loin de m'en distraire, elle me la ramena, plus obsédante avec cette phrase qu'elle m'avait dite lors de sa première visite à mon laboratoire : « Vous êtes des barbares qui massacrez vos propres richesses. » Dès lors, je continuai en vain de me promener dans l'Isle Saint-Louis, je ne pus chasser la pensée de celle que j'aimais, malgré qu'elle se plût à me faire souffrir et qu'elle m'eût abandonné. J'allai jusqu'à la pointe ouest de l'Isle qui me montra l'Hôtel de Ville que le roy Henry le quatrième avait fait achever; la Grève, le Grand Châtelet, le Palais de Justice, la tour Saint-Jacques-la-Boucherie et les tours du Louvre; mais la nuit tombait déjà, et je ne goûtai point cette belle perspective. L'église Saint-Gervais sonnait mélancoliquement huit heures quand je rentrai. Mon valet s'était inquiété de ne pas me voir, car je ne l'avais point averti. Il tenait prêt le souper. Il me dit qu'Armide était venue en mon absence et avait laissé une lettre. Je m'empressai de lui faire allumer des flambeaux, puis je la lus avec impatience. Voici ce qu'elle contenait :

Mon Jean-Paul toujours aimé. Pourras-tu douter de mon amour? Non! Tu sais combien je t'aime. Cependant je suis partie d'auprès de toi, parce que ma passion me fatigue et que je rêve au temps heureux où mon cœur pourra s'abandonner à une pure adoration sans que la jalousie et la haine m'inspirent un puissant dégoût de la vie et de l'amour.

Quels esclaves sont ceux qui aiment d'un amour trop absolu !

L'univers est si beau, le ciel si pur, la nature si noble et si chaste, si riche, si mystérieuse! Pourquoi fermer nos yeux avec entêtement devant sa beauté, pour nous user dans nos passions? Je veux vivre avec cette belle nature, je veux contempler ce beau ciel et me rire de mes sentiments étroits de jalousie, de mes désirs de régner seule sur ton corps. Tu m'aimes, tu m'as aimée. J'ai su cela il y a peu de temps et j'y crois fermement. Cela me suffit; je suis heureuse. Ta passion pour moi ne fut pas grossière comme le sont celles des autres hommes, elle fut vraiment l'élan de l'âme d'un poète vers une autre âme formée dans le même sanctuaire. Je suis ravie, mon Jean-Paul, d'avoir la certitude que

j'ai été *aimée d'un véritable amour* par toi, le peintre et le poète le plus sincère parmi tous ceux qui existent à l'heure qu'il est. J'ai *été aimée*. Qu'importe que cela ai duré huit jours, trois semaines ou six mois. Qu'importe que cela disparaisse matériellement un jour. Qu'importe où le sort nous jettera tous deux? Je sais maintenant que tu m'aimeras *toujours*. Tes souvenirs me seront fidèles, tes pensées de temps en temps reviendront à moi. Ta muse, que ma présence ne réveilla pas pour chanter les chants sensuels, me célèbrera en des cantiques pleins d'un appel idéal, d'une tristesse indicible, d'une pénétrante mélancolie. Cela me console. Je n'ai pas pu t'inspirer les passions qui, de longues années, ont captivé ton âme religieuse, et d'un peintre, gothique par la piété de ses œuvres, ont fait un amant de la réalité, célébrant et peignant la chair et ses domaines. Je n'ai pas pu t'inspirer cette passion; et ce fut mon chagrin. J'ai usé ma jeunesse et ma vie de regret... Maintenant je suis consolée de cette impuissance; et je me sens infiniment heureuse, car je sais que je suis venue au moment de ta maturité pour te délivrer du pouvoir charnel, te montrer ton horizon et secouer tes épaules. Je l'ai dit que la chair n'est pas l'autel, mais le marchepied vers l'erreur. Il me semble que je suis entrée dans ta vie comme l'étoile de ta première jeunesse, laquelle éclairait tes chemins dans tes voyages solitaires, alors qu'ainsi qu'un lunatique, tu errais par les Landes de la Bretagne en t'abandonnant à tes chastes rêveries.

Ton art et tes poésies de ce temps-là ont l'étrangeté des œuvres d'un magicien, contemporain de Merlin et de Viviane, qui se serait réveillé après avoir dormi pendant des siècles.

Jean-Paul, dis-moi, n'as-tu pas aimé une étoile plus que les autres dans le ciel qui resplendissait alors sur toi et répondait à ton plus cher désir? Et n'était-ce point celle qui brillait pour toi, alors que les autres n'étaient point nées? Pense, mon Jean-Paul, combien tu étais libre en ce temps-là, combien tes inspirations étaient tiennes et comme tu étais seul avec ton âme! Alors la chair n'était pas une entrave à tes volontés et à tes désirs...

Il me semble que je suis cette étoile disparue sous le voile des passions, et je viens te rappeler ces chants oubliés par toi. Je suis entrée dans ta vie pour te ramener à l'extase pieuses de tes premières œuvres, te faire retrouver les chemins où tu rêvais librement sous le ciel : « Je revois en ces œuvres le peintre des premières années de notre connais-

sance », me disait M. de Saint-Alexandre devant les tableaux que je t'ai inspirés. « Il s'est à nouveau spiritualisé, et j'y goûte l'union de l'auteur et du modèle; car vous vous y aidez mutuellement. »

Voilà ma satisfaction profonde, mon Jean-Paul, et personne ne pourra désormais effacer mon âme de ton œuvre. Au contraire, Armide vivra en toi désormais par elles; et c'est de moi que ton pinceau et tes vers parleront toujours. Par moi ton art se fera plus pur, car c'est mon âme que tu aimeras et elle te rapprochera du ciel.

Il est arrivé la même chose pour mon amour. J'ai bu toutes les douleurs et toutes les joies de la plus ardente passion pour toi. J'ai crié dans la torture dévorante de la jalousie, ma chair maintenant est vide et morte. J'ai le dégoût de toutes les caresses, et je suis prise du désir brûlant d'un idéal, d'une adoration divine. Et voici que j'ai créé à mon tour mes œuvres; œuvres d'une artiste d'âme et de chair, qui, à travers les abîmes de la faiblesse humaine, pour lever sa tête vers le ciel a jeté dans un élan religieux l'aveu de sa fidélité à ce ciel. Je suis heureuse de sentir s'apaiser mes sens, d'avoir vaincu ce qui me maintenait dans la douleur et l'infériorité des amantes ordinaires.

Je reviendrai te voir, car je ne pourrai me passer de ta vue, et je n'aimerai personne que toi seul; mais garde-moi ton pur amour. Alors tu laisseras tes passions t'abandonner et tu retourneras aux extases d'une âme qui appelle son Dieu. Ta foi te portera *et nous nous aimerons comme jamais.*

Rien au monde ne nous approche plus de la divinité que la recherche constante d'un bonheur irréalisable; rien ne nous matérialise autant que l'accomplissement de ce bonheur. Pour être fidèle à la Divinité, il faut qu'aussitôt que nous avons possédé notre désir, nous en ayons un autre plus impossible et plus difficile. Autrement on s'égare loin du chemin du ciel, on va se perdre dans les réalités.

Ton ARMIDE.

Je lus avidement cette longue lettre dont les sentiments me firent regretter davantage celle qui l'avait écrite. J'étais surpris de n'y point trouver l'indication du logis de ma maîtresse, ni l'avertissement de son retour. Je questionnai mon valet, qui me dit que « Mademoiselle »

ne lui avait rien confié, sauf de me remettre bien fidèlement cette missive. J'allais me coucher, au faîte de mon désespoir ,et je regardais mon lit avec effroi, lorsque Armide entra. Elle avait les yeux fort brillants et se jeta sur ma poitrine en disant : « Vite, prends-moi, je t'aime; je suis à toi, tu es celui que j'adore! » Je la portai sur le divan, afin qu'elle s'y reposât. Elle était très fatiguée, les traits de son visage me disaient ses luttes contre son amour. « Armide, lui murmurai-je en me penchant vers elle, tu as entrepris un mauvais combat, tu veux tuer et mon cœur et le tien; c'est un crime contre l'amour qui nous a unis, tu en seras cruellement éprouvée. » « Il le faut! » dit-elle sourdement. C'était tout ce qu'elle trouvait à me répondre lorsque je l'entreprenais sur ce point. « Viens, mon dou, reprit-elle, en me couchant la tête sur son sein chaud, couvert d'une tendre soie semée de fleurs d'or. Viens sur mon cœur, aime-moi, je suis toujours à toi ». Je m'abandonnai, fort ému, en lui répétant : « Pourquoi me fuir? si tu m'aimes, que n'écoutes-tu la voix de ton cœur? » Mais l'impitoyable « Il le faut » tomba encore de ses lèvres.

Je me perdais en conjectures sur ce qui se passait dans l'âme de ma maîtresse. Songeait-elle à renouveler mes sentiments en me faisant passer par ces douleurs, voulait-elle agir lentement, mais sûrement, en vue de notre séparation? Tantôt je croyais à la lutte de ses ambitions contre son cœur, tantôt à une machination habile dont Madame Renaudot était l'inspiratrice.

Armide avait pris un petit hôtel rue de la Calandre par les soins de cette femme et avait passé la journée auprès d'elle. Lorsque le soleil commençait à se retirer, elle avait, comme moi, subi l'angoisse de la nuit tombante; il lui sembla qu'un fleuve noir l'allait engloutir dans son onde. Elle avait couru jusque chez moi, apportant une lettre où elle avait tracé toute sa pensée. Quand elle m'eut conté tout cela, je la suppliai à nouveau de

ne plus me quitter; mais elle resta muette. Des larmes mouillèrent ses yeux, elle m'embrassa en disant : « Prends-moi vite dans tes bras! »

Il n'y a point d'amour plus passionné que celui qui voit son terme. Cette nuit fut la plus douce et la plus cruelle de toutes celles qui nous unirent. Je voulais mourir épuisé dans les bras de ma chère maîtresse, afin d'éviter les cruautés que je pressentais dans l'avenir. Cependant l'aube me trouva respirant encore et la contemplant dans son sommeil. Elle faisait sans doute un heureux songe, car elle semblait souriante.

Les ravissantes visions du visage endormi de ma maîtresse me tenaient les regards attachés obstinément à sa beauté; elle se réveilla, me prit en ses bras. « Armide, dis-je en la regardant au fond de ses yeux, est-il vrai que je te perdrai? » Comme je ne pouvais retenir mes larmes, elle resta muette puis m'embrassa longuement. Elle paraissait à la fois me repousser et me chercher, il passait en ses expressions des langueurs et des duretés singulières.

Soudain elle se leva du lit, se vêtit avec une promptitude que je ne lui avais jamais vue et proféra : « Il faut que je parte! » Elle courut, ce disant, à un miroir de Venise qui était dans le Laboratoire, et après s'y être regardée longuement, elle soupira : « J'ai l'air affreusement fatiguée... cette nuit encore va me laisser ses traces. Je parais une sorcière, ce matin!.. Ah! il est temps que je songe à ma beauté! » Je crus que c'était une feinte, car je la trouvais plus belle que jamais... « Pourquoi partir si vite, Armide? questionnai-je à nouveau en la prenant dans mes bras. Comme elle ne me répondait pas, je repris : « Reste auprès de moi. Ne sais-tu que la journée d'hier sans toi me fut un de ces supplices comme on n'en saurait imaginer pour les criminels. » — « Je ne le puis », dit-elle, en fronçant durement ses sourcils. Il faut que tu t'habitues à me laisser libre, conti-

nua-t-elle en se jouant machinalement avec mes cheveux, et surtout à ne pas me demander les raisons de mes actes. C'est ainsi, parce que ce doit être ainsi. » — « Au moins saurais-je ton habitation et si tu es heureuse loin de moi? » fis-je. « Heureuse! exclama-t-elle, je ne le serai jamais! Quant à mon habitation, voici : et elle tira de sa poche un papier où elle l'avait écrite : « Ne viens pas me voir, c'est moi qui viendrai. » Si Armide avait plongé un poignard dans mon cœur, il m'eût fait moins de mal que cette dernière phrase. Je faiblis à tel point que je me dus asseoir.

Je compris que je ne vaincrais pas la machination qui se faisait contre moi. Madame Renaudot l'avait si habilement préparée que rien désormais n'y mettrait obstacle. On avait développé la jalousie de ma maîtresse autant qu'on l'avait pu, en excitant toutes ses ambitions. En vain je représentai à Armide que ma femme, sur mes instances, avait consenti à me donner tout à elle; que je ne lui avais rien celé de ma vie, que sitôt notre connaissance elle savait mon union et mes obligations, qu'elle n'y avait point trouvé d'obstacle, puisqu'elle s'était attachée à moi jusqu'à ce jour; je ne pus ébranler ni ses jugements injustes sur Angélique, ni sa persuasion que je la quitterais prochainement. Las de ces contradictions où je lisais clairement l'intention décidée de rompre ses liens, je ne m'obstinai point en paroles et je conduisis ma maîtresse, qui voulait aller à son habitation. Arrivée devant celle-ci, elle m'embrassa assez tendrement, me promit de revenir.

Je suivis la Seine. J'étais lourd de tout le poids de mes amours brisées. J'éprouvais que j'aimais Armide plus que jamais; je maudissais ceux qui avaient consommé la ruine de ses sentiments pour rendre ses talents à la Comédie. Je marchais droit devant moi sans savoir où je me rendais, jetant mes regards à la belle matinée qui éclosait dans le ciel : un léger brouillard flottait sur le

fleuve empli de bateaux, les petits métiers criaient leur marchandise, les chariots pleins de fruits et de légumes faisaient un bruit sourd sur les pavés. Les clocheteurs des trépassés rentraient vêtus de leur dalmatique blanche historiée de têtes de mort, de larmes et d'ossements. Ces hommes funèbres me firent penser au passager de notre vie et conduisirent mes réflexions sur le sujet d'une existence meilleure. Sans doute il était d'un libertin de vivre comme je le faisais; les séductions d'Armide m'entraînaient dans le désordre; il fallait bénir l'occurrence qui me rendait à moi-même et à mes devoirs. Pourquoi résister à une conjoncture qui avait peut-être les desseins de Dieu pour fondement? Par ce chemin de pensées, j'arrivai presque à me résigner au sort qui m'était fait. Mais mon cœur eut bien vite renversé ces étalages de ma raison en lui criant : « Ne m'étouffe point sous tes subtilités. J'aime et ne me puis apaiser qu'auprès d'elle. » Pour en finir avec ces traverses pénibles, je considérai le point de vue qui s'offrait à moi. De la rive du Louvre où je me trouvais, la Cité se découvrait en sa masse; le Pont-Neuf, que le roi Henry avait fait achever, était en avant, ouvrant ses harmonieuses arcades. La Samaritaine, montée sur des pilotis qui plongeaient dans le fleuve, s'élevait auprès de la seconde pile comme un petit château suspendu, et jetait dans l'air le son joyeux de son carillon flamand; le soleil se mirait aux dorures de son horloge, de ses ornements; derrière venaient les bâtiments de la place Dauphine et de ses quais, ils étaient de brique rouge et de pierre jaunâtre sous des toits d'ardoises bleues. Les restes du Palais de Saint-Louis, formés de grosses tours et devenus lieu de Justice en souvenir du plus juste des Rois, se situaient plus loin, perdus dans la matinale buée. Les clochers et les tours de Notre-Dame, l'aiguille de la Sainte-Chapelle achevaient le fond. A ma gauche : les tournelles du Châtelet, la tour Saint-Jacques-la-Boucherie et celle de Saint-Gervais; à ma droite : les restants de

la tour de Nesle, l'église et le couvent des Augustins. Je m'arrêtai longuement devant ce beau point de vue. Je longeai ensuite la Seine au bruit des marchands, des carrosses et des cloches qui s'éveillaient dans le faîte des églises. Les dévots passaient, silencieux, se rendant aux communions de la première messe, alors que de jeunes gentilshommes, qui avaient passé la nuit dans quelque tripot, rentraient harassés et le teint livide.

Devant la grève il y avait un peu de peuple autour d'un gibet où le bourreau pendait un voleur. Les ports qui sont sur la Seine se remplissaient de gens achetant et vendant des fruits, des légumes, du vin et du blé. On amenait par voie marine ces denrées que cultivent les provinces. Le coche d'eau arrivait, posant sur la berge ses voyageurs ahuris, qui regardaient les tours de Notre-Dame et l'Hôtel de ville en gesticulant de surprise et d'admiration.

J'aperçus le Pont-Marie, couvert de maisons. Sur le quai de la Grève, qui le précède, la Seine était emplie de bateaux amarrés, débordant de provisions; des crieurs animaient les marchés, qui se faisaient aux enchères, des chariots, des ânes, des colporteurs, s'emparaient des marchandises, les emportant dans les rues pour les revendre. Ce quai sentait les fruits, le vin, la douce odeur des foins, de la paille et de la farine. Il s'encombrait de décharges mises en tas et recouvertes de bâches, de bateaux qu'on réparait, de fumées que faisaient les radoubeurs; il était bordé de maisons fort anciennes où s'ouvraient des cabarets pleins de gens du peuple aux types rudes. J'aimais à en scruter le pittoresque, et souvent j'en tirai les sujets de mes tableaux. L'Isle Saint-Louis m'apparaissait de l'autre côté, avec ses Hôtels en construction, ses verdures. De grandes pièces de toile séchaient dans ce qui lui restait de prairies. Le Pont Rouge à son extrémité occidentale, la reliant à la Cité, faisait bouillonner dans ses piles de bois l'eau du bras de la

Seine qui entourait son autre rive et venait se déverser dans ce bras-ci.

Je rentrai chez moi l'esprit plein du soleil qui brillait au dehors, résolu à me mettre au travail. Je venais de recevoir la demande d'un tableau de mythologie. J'imaginai de représenter *Céphale pleurant sur le corps de Procris*. Il me sembla que ce sujet serait servi avantageusement par les sentiments qui me tourmentaient. Je peignis jusqu'à l'heure du repas. Lorsque j'eus fini mon ébauche, M. Tristan, qui venait comme par hasard pour me consoler, entra. Il reconnut Armide dans le personnage de Procris. Je lui dis la malheureuse forme que prenaient nos relations, il en parut très affecté : « Soyez tranquille, proféra-t-il d'une voix confiante, elle vous reviendra, car personne ne lui donnera de satisfaction comme vous. Sa jalousie la porte à cette fureur, mais elle se calmera et vous recherchera de nouveau. » — « Je ne l'espère point, lui répondis-je. » Je lui peignis ensuite la nature que j'avais cru découvrir en ma maîtresse, sa rigueur pour ses amants antérieurs, son ambition tout orientale. Je fus triste de lui avouer mon sentiment sur ce point; car c'était déjà manquer à mon amour. Mais il me semblait que je devais être vrai vis-à-vis d'un aussi fervent ami. Et puis ne cherchons-nous pas à nous consoler de nos pertes en dépréciant l'objet perdu?... Cela nous encourage parfois à le moins regretter.

M. Tristan me dit : « Je suppose que son naturel poétique, auquel vous avez donné éclosion, ne se pourra passer de vous, pas plus que sa passion à qui vous répondîtes par le plus ardent amour. Je ne pourrais comprendre son abandon complet que par un sentiment qui lui serait venu pour un autre; mais je ne le crois pas possible. Je l'estime assez fière pour vous l'avouer plutôt que vous le celer. » — « Ce qui se produit est un labyrinthe où tous deux nous nous perdons toujours, lui repartis-je. Armide elle-même, je l'ose croire, ignore ce

qui se passe en son cœur; elle le veut étouffer. Il y a un intérêt mondain qui s'est jeté entre elle et moi. » — « Ce serait abominable, cria M. Tristan avec indignation, je ne la croyais capable ni de cette ingratitude ni de cette bassesse; vous avez tout fait pour sa gloire, et il serait indigne qu'elle s'éloignât de vous pour en acquérir encore. » J'invitai M. Tristan à ma table où il daigna me faire compagnie. J'étais heureux d'avoir un compagnon si franchement mon ami. Nous parlâmes d'Armide, puis M. Tristan me laissa à mon ouvrage. Aussitôt je redevins mélancolique, et je fus voir M. Le Charron pour me tirer de mes ombres. Il rentrait de ses terres, me questionna sur ma maîtresse, me témoignant son désir de la saluer et de contempler les tableaux que j'avais sans doute faits d'après elle. Il fut on ne peut plus surpris d'apprendre qu'elle m'avait quitté. « Je ne l'eusse pas supposé, me dit-il, car je la mettais bien au-dessus des comédiennes qui courent les aventures. J'ai cru à la supériorité de son esprit et à la délicatesse de son amour. Serai-je forcé maintenant de me détromper? » Je tentai de lui prouver que non, et je lui fis part des agissements de Madame Théophraste Renaudot. « Vous n'auriez pas dû recevoir cette femme, dit-il, avec un fier mouvement de sa tête, vous avez été trop bon, on vous a fait dupe. C'était à vous seul à diriger votre Armide. » — « Ne m'aurait-elle point adressé le reproche de lui ravir sa liberté? répondis-je. » — « Elle vous le fera quand même, me dit-il; car il n'y a rien qu'une femme n'invente lorsqu'elle a résolu de se donner raison contre celui qu'elle veut perdre. » Je parlai assez longuement avec M. Le Charron, qui se montrait dur pour ma maîtresse depuis que je lui avais appris son abandon. Je demeurai avec lui non pour entendre les torts qu'il donnait à mon ingrate, mais pour éviter de me retrouver dans mon isolement. Trop vivement les regrets se saisissaient de moi, je revoyais trop les satisfactions de mon passé, les sé-

ductions qui l'avaient rendu délectable. Lorsque je rentrai, il était tard, mon valet n'était pas couché. Je le retins encore à converser des choses du Royaume; il en savait les nouvelles. Ainsi je tentai de me distraire de ma mélancolie. Le voyant se morfondre de lassitude, je dus cependant le laisser gagner son lit, et je fus également au mien. Avant que de m'y mettre, j'hésitai encore, car je sentais que, loin d'être le lieu de mon repos, il deviendrait celui de mon supplice; en outre, Armide pouvait venir comme la veille, et j'en nourrissais secrètement l'espoir; ne lui avais-je pas remis une clef de ma porte? Mes attentes furent vaines et je tardai inutilement en cette espérance à me coucher. Un invincible regret me traîna, avant que je consentisse à m'étendre sur mon lit, devant les tableaux que j'avais peints d'après elle. Ils s'alignaient sur les murs de mon habitation comme autant de présences répétées de mon ingrate maîtresse, et je les considérai avec l'effroi que l'on prend au retour d'un fantôme. Dans la salle vaste et silencieuse dont la lueur de mon flambeau n'éclairait qu'un faible espace, les ombres s'amassaient mystérieuses et menaçantes. Il me paraissait que des âmes étaient là, et je scrutais avec inquiétude cette obscurité. En n'importe quel endroit que je reposasse ma lumière, elle me montrait Armide dans son rayon; au milieu de la nuit et du silence, elle se détachait de la muraille comme une apparition. J'avais à la fois l'illusion d'une présence chérie et d'un revenant cruel me demandant mon sang comme tribut de nos amours passées. Minuit sonnèrent à Saint-Gervais : je revis les Indiens en robes d'or, la poitrine couverte de colliers, apportant des roses; puis ce fut Elle qui entra, dans la gaze blanche et transparente, un tour de perles étincelantes à son front : « Je suis venue vous demander un peu de repos », et en disant cela, suppliante et câline, elle se mettait dans mes bras, semblant implorer mon amour... Je crus entendre un bruit à la porte d'entrée...

Je courus l'ouvrir : mais il n'y avait que la nuit... Je revins désespéré. Quoi! tout était fini déjà, il ne restait de cette passion ardente que les roses de la première nuit, fanées au fond d'une coupe! Je les pris dans ma main, je les respirai; elles sentaient la poussière et la mort.

Lorsque je me crus très las et capable de m'endormir d'un profond sommeil, je me mis au lit, mais l'effet fut contraire à celui que j'attendais; le lit me parut habité par le spectre d'Armide; elle se dressa impérieusement, aussitôt que j'eus éteint le flambeau. Je résistai à la volonté de m'attendrir et fermai les yeux afin d'attirer le sommeil. Je fus longuement ainsi; mon cœur battait si fortement que je l'entendais. J'étouffais de soupirs, j'écoutais anxieusement, espérant que la porte s'ouvrirait, qu'Armide apparaîtrait enfin. Dans mon attente vaine et angoisseuse, je revoyais avec une précision étrange notre vie entière l'un près de l'autre. Tantôt elle m'apparaissait posant pour le premier portrait que j'avais fait, me contant ses aventures en Perse, sa liaison avec la Princesse Salah el Daouleh; tantôt je la retrouvais sous les ombrages épais de Tanlay, ou à Sens, dans sa triste robe noire, chez Madame Fleur; puis c'était sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne; elle dansait dans ses voiles d'argent et d'or, aux applaudissements des raffinés du Royaume. Je suivais chacun de ses gestes, je la voyais s'enivrer graduellement de ses succès. Enfin nous étions dans le carrosse, qui nous ramenait, entourés de présents et de fleurs, et elle s'abandonnait, me disant avec passion que c'était moi qu'elle aimait entre tous. Que d'images se pressaient dans mon esprit! Toutes concouraient à me rattacher davantage à celle dont il fallait que je subisse l'abandon, dont la haine me restait impénétrable. Au milieu de la douleur et du désespoir, je tournai mes songeries vers la petite ville de T***. Là j'apercevais ma femme et mes enfants m'attendant im-

patiemment, fêtant mon retour. Le malheur qui me frappait faisait, par une justice étrange, leur bonheur. Je revenais, et ils me tendaient leurs bras comme des sauveurs.

Fatigué de torturantes réminiscences, je rallumai le flambeau et me tins étendu sur mon lit, le visage tourné vers le plafond. Je le considérai attentivement : il était fort orné et brillait de riches dorures. Je regardai, sans les quitter des yeux, les caissons où volaient des Amours, et les Déesses dont les minces silhouettes se découpaient sur des fonds noirs. Je fixai ensuite obstinément mes regards sur la grande peinture centrale, œuvre de M. Vouet, qui représentait une Renommée portant des Palmes. J'en étais là de mes attentions, lorsqu'il me revint qu'Armide, qui m'avait maintes fois prié de tenir le flambeau éclairé pour qu'elle jouît de ce plafond, m'avait dit que la femme figurant cette Renommée ressemblait étrangement à sa mère. Dès lors, je dus abandonner mes pensées à celle à qui je les voulais ravir, et il me parut que tous les points d'or s'allumant aux ornements de ce plafond étaient les regards qu'Armide y avait jetés, qui revenaient à moi magiquement. Je pris du papier, et traçai quelques vers qui me vinrent incontinent; puis je tentai à nouveau de me reposer. Le flambeau se consumait, je le laissai aller jusqu'à sa fin : sa lumière vacilla avant de disparaître et me fit voir plusieurs fois l'alcôve étincelante; enfin il se fit une ombre épaisse sous le manteau de laquelle tout s'anéantit. Je me retournai de côté et d'autre, sans m'endormir. J'étais brûlant comme on l'est dans la fièvre. Je mis sous ma tête le coussin sur lequel Armide avait coutume de se reposer. Il était encore parfumé de l'odeur de sa chevelure. Je le respirai longuement. Une nouvelle image surgit, ce fut celle de son visage couché sur ce coussin, comme je l'avais contemplé bien souvent au matin, alors que le soleil jetait ses premiers rayons dans mes vitraux. Je revis si nettement ce

tableau que j'allumai un autre flambeau et que j'écrivis un sonnet.

Le soin que nous prenons à retenir nos sentiments semble les soulager un peu. Il nous faut un ami dans le malheur, les confidences que nous lui pouvons faire calment nos esprits; mais à défaut d'un ami, j'ai éprouvé souvent que le papier à qui nous pouvons tout dire est un consolateur bienveillant; car il ne nous blâme pas de nos passions, les accepte avec docilité, pour nous en rendre le reflet. Lorsque j'eus écrit ces vers, je me sentis calmé, il me parut que je venais de ressaisir quelque chose de ma maîtresse absente. Je m'endormis donc, autant de lassitude que de l'apaisement d'avoir retenu son souvenir.

Durant plusieurs jours, qui ne ramenèrent point Armide, je passai des nuits semblables et souvent pires. Je croyais sentir un vautour invisible qui me rongeait le cœur, et ce vautour était le fantôme d'Armide. M. Tristan et M. Le Charron s'indignaient de voir sa conduite et je ne pouvais leur persuader que, connaissant l'âme de ma maîtresse, elle devait souffrir autant que moi de se devoir soumettre à cette séparation. J'avais résolu, pour tenter l'oubli, de reprendre mon travail de peinture. Par lui, j'avais quelque espérance d'écarter mes humeurs mélancoliques. J'entrepris donc l'exécution de mon tableau de *Céphale et Procris* dont j'avais jeté le dessein. N'ayant plus Armide pour me représenter la jeune chasseresse, je mandai un billet à Geneviève, qui me posait coutumièrement les nudités de mes ouvrages. Elle vint aussitôt, et fut heureuse de me revoir. Je ressentis la bonté de son cœur à l'empressement qu'elle eut pour moi en me voyant triste : elle dit quelques paroles sur ma maîtresse et s'en plaignit sans amertume. Elle s'apitoya que je m'y fusse attaché comme je l'avais fait pour être payé d'un retour si cruel. « Armide est une de ces femmes, me dit-elle, qui cessent d'aimer lorsqu'on les aime, et vous aiment lors-

qu'on ne les aime point. Il aurait mieux valu pour vous que vous fussiez resté ce que vous fûtes dans les premiers temps; un artiste simplement charmé de son étrangeté. » Geneviève avait certainement raison. Mais aussi bien que la raison raisonne, le sentiment, qui ne la consulte point, lui donne tort et suit sa route...

Durant que je travaillais à mon tableau avec Geneviève, je découvris cette singularité que tout ce que je voulais peindre à sa ressemblance tournait à celle d'Armide, et que ma Procris devenait un parfait portrait de cette ingrate. Geneviève le remarqua la première, j'en fus frappé aussi; mais plus je me voulais conformer à la ressemblance de Geneviève, plus je m'approchais de celle de ma maîtresse. M. Le Charron, à qui je fis voir mon tableau, me fit réflexion de cette conformité et poussa sa remarque jusqu'à dire que mon Céphale avait quelques traits de moi, malgré que je l'eusse représenté très jeune. En vérité, le sujet que j'avais peint n'était autre chose que mon histoire présente, et Céphale avec le cadavre de son amante morte dans ses bras, c'était moi avec celui de mon amour.

Les jours s'écoulaient sans que je susse rien de mon infidèle. J'avais dépêché mon valet avec une lettre rue de la Calandre, mais je n'avais pas eu de réponse; Armide n'était point revenue. Je me morfondais à nouveau dans mille sentiments confus. Tantôt je me prenais de haine pour ma maîtresse, et je voulais chasser de mon logis son portrait et ses souvenirs; tantôt je l'adorais et je vénérais le moindre objet que je tenais d'elle. Je recueillais les bouts de ruban, d'étoffes, les anneaux, les boucles d'oreilles, la poudre, les flacons vidés, les grains des colliers que je retrouvais. Je remerciai Dieu de l'avoir connue, d'avoir subi son charme, d'en conserver un fantôme plus beau que toute réalité; puis je devenais affreusement triste, je me maudissais de l'avoir aimée, d'avoir perdu toute philosophie à son contact, et je dési-

rais l'oublier; je me reprenais de laisser errer mon imagination en ses souvenirs et ses reliques...

Une après-dînée que je peignais d'après Geneviève, Armide entra subitement. Je me levai et me portai vivement au-devant d'elle. Ses traits étaient creusés, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Je la pris dans mon sein; elle y resta longuement. Puis elle examina ce que je faisais, et jeta à Geneviève un froid regard de mépris. Je me disposais à congédier cette dernière, lorsque, sans que rien me l'eût fait prévoir, Armide se leva et partit sans me dire une parole. Je me précipitai derrière elle, dans l'escalier, la rejoignis aux dernières marches : « Je ne viendrai jamais plus chez toi, me dit-elle, avec un air terrible, je ne veux pas être exposée à y rencontrer une ennemie. » Je fis effort pour la retenir, je lui persuadai qu'elle s'abusait; mais elle s'arracha de mes bras, s'enfuit en me lançant un regard si rempli de haine que je jugeai la situation de mon amour plus désespérée que jamais.

A quelque temps de là, « Mirame » fut représentée chez le Cardinal; Armide y parut par les soins de Madame Renaudot dont le mari, sous l'influence politique de la *Gazette,* avait su se créer des obligations auprès de M. de Richelieu.

On présenta la Danseuse Persane au Roy et à la Reine, qui étaient présents à cette fête . M. Tristan m'en conta la magnificence, me dit l'admiration qui entourait ma maîtresse. Il avait voulu que j'y allasse, mais j'en avais refusé l'invitation, ayant résolu d'étouffer par l'oubli les feux dont l'ardeur m'avait brûlé si violemment. Armide avait sans doute compté sur cette soirée pour me renchaîner à son amour ou me dévorer de nouveaux regrets. Je ne cédai point à l'envie qui me tenait de la revoir. Elle rencontra M. Tristan et lui demanda si je n'étais point présent, il lui répondit que j'étais malade,

ce qui m'avait privé d'une invitation dont il m'avait engagé. Elle en parut affectée, mais ne dit point un mot.

Le lendemain m'arriva la lettre suivante :

Jean-Paul. Tout est fini entre nous et pour toujours. Si vous voulez garder au moins mon amitié, car comme poète et peintre j'aurai toujours pour vous la même admiration, envoyez-moi le tableau de Van Dyck et les trois tableaux de votre main, que vous m'avez donnés.

Je fus comme poignardé par cette lettre sèche où Armide me traitait en étranger. Elle passait soudain de l'amour le plus ardent au ton le plus glacial. Ces tableaux qu'elle n'avait pas emportés, je les conservais comme un gage qu'elle m'aurait laissé de son retour, et voici qu'elle me les demandait comme pour rompre ce dernier lien.

N'avait-elle point voulu pourtant que le portrait de Charles Ier fut le gage de notre union?

J'attribuai à l'influence de Madame Renaudot cette réclamation violente, et je voulus me piquer d'honneur en usant de générosité.

Je passerai sous silence les actes par lesquels ma maîtresse acheva de se perdre dans l'estime de mes familiers sans toutefois déraciner l'arbre de mon amour. Je ne me persuadais point que c'étaient sa main et son esprit qui m'adressaient les missives abominables que je reçus alors. Lorsqu'elle vit que j'avais résolu de ne plus répondre aux grossièretés sous lesquelles elle voulait écraser notre vie passée, elle se calma et m'écrivit :

Jean-Paul. Je tâcherai de n'être point tendre dans cet envoi en réponse au tien. Je suis trop certaine que le Doute dans deux heures m'inspirera une colère comme celles qui me viennent toujours après ces moments de faiblesse, avec une rage désireuse de renverser le monde entier pour ensevelir sous ses ruines l'homme que j'ai adoré, que j'ai perdu, et moi avec lui. Le doute, la révolte et la colère m'étouffent quand je perds la force de me maîtriser, surtout lorsque après des nuits d'insomnie, la vraie folie vient me toucher. Si donc tu veux alléger mes souffrances, fais ce que je te de-

mande. Rends-moi indépendante, tout à fait indépendante de toi. ARMIDE.

Les derniers mots de cette missive me brisèrent. Que voulait-elle faire? Quel besoin avait-elle que je lui donnasse les tableaux qu'elle me réclamait pour être indépendante de moi? J'en parlai à M. Tristan qui suivait avec indignation la conduite d'Armide; il me dit : « Cette femme m'épouvante. Sa conduite témoigne d'un intérêt qui la déshonore. Vous avez été trop bon, trop généreux, ne lui répondez plus, et surtout ne vous dépouillez pas; elle ne vous en sera point reconnaissante. »

Ce qui me faisait le plus de mal était de ne point pouvoir l'oublier, malgré ses révoltantes actions, de l'adorer quand même, jusqu'au pardon de tout. Je ne mandais rien de ce qui avait lieu à Angélique, qui s'était rejetée dans la Religion et y trouvait les satisfactions qu'en pouvait attendre son âme sacrifiée. Armide ne se contenta point de la laisser ainsi; elle lui écrivit plusieurs lettres qui restèrent charitablement sans réponse. Ce fut alors que je parlai à Angélique de l'état pénible où je m'étais réduit en aimant une créature aussi cruelle. Je lui écrivis :

Au moment où tu rencontres le bonheur en Dieu, je constate mon malheur. C'est encore par amour que tu te réfugies auprès des autels. Quant à moi, plongé dans la détresse, le brisement et le désespoir, je traverse les pires orages du cœur. D'une part, je te vois aller à Dieu et te retirer de ma vie. D'autre part, je vois Armide retourner au monde et me quitter. Je n'ai plus d'épouse, je n'ai plus d'amante. Où est le sein où se reposera ma tête, où sont les yeux qui pleureront avec les miens? Je reste solitaire dans le désert de mon amour dévasté. Tu vas vers le ciel, Armide descend vers l'enfer; moi, trop faible, je reste sur le terrain de l'art et de la vie, entre vous deux qui vous éloignez en sens opposé.

A l'exemple de ma femme, je m'étais jeté dans la Religion. J'avais gardé de ma jeunesse une foi très vive qui

se rallumait ardemment à mes adversités. J'en reçus les admonitions et songeai à expier devant Dieu mes illicites amours. Il me parut que le châtiment qui me frappait n'était que le juste effet de ma vie soumise à des charmes infernaux. Ces sentiments chrétiens, plutôt que de me rendre plus fort, me firent indulgent; j'en arrivai à oublier les injurieuses missives d'Armide, que j'avais déchirées comme indignes d'elle. Des attendrissements nouveaux se jetèrent dans mes résolutions de ne plus lui rien mander et de ne la jamais revoir. Je retombai dans la peinture des instants passés; un soir que j'étais sans autre désir que celui de la mort, je lui mandai :

Je veux m'élever au-dessus des reproches, des réclamations vulgaires, des accusations attristantes, pour retrouver l'étoile de mon amour. Elle envahit mon âme de sa lumière, malgré l'obscurité des bas-lieux où je me vois plongé, et je t'aperçois, Armide toujours aimée, à sa douce clarté!

O pâle! O châtelaine de mes cieux spirituels; laisse-moi te réciter ma quotidienne oraison. Peut-être qu'un jour tu redescendras de tes nuées pour me dire : « *Je suis.* »

Du passé suave qui s'évapore je ne garde que le pénétrant parfum. Je serre ton fantôme dans mes bras, et je baise l'ombre de ton être inoublié. Tu es présente en ma maison, tu y vivras à jamais, malgré ton absence, et fût-elle éternelle.

Tes yeux ont caressé les objets que j'y regarde, je te revois en toute chose. Il y a toujours un mirage de toi dans mes tableaux et dans mes vers.

Ton âme poétique et rêveuse est étendue sur le Divan. Les voiles que j'ai de toi me font respirer ta chair parfumée. Je t'embrasse dans la pénombre de mon alcôve solitaire.

Si j'allume les flambeaux, je crois à la lumière de tes yeux.

Tu hantes mon logis et mon sein.

Que puis-je contre ces forces invisibles?

Il y a en toi la Madone, la Fée, la Suprême.

Je baise ces trois Déités de mes lèvres encore chaudes de ta bouche.

Armide répondit :

C'est à Jean-Paul que j'ai adoré au delà de tout que

j'écris cette lettre, à Jean-Paul enseveli, dont le souvenir me sera cher sous la cendre des cauchemars de ces derniers six mois.

Je sais que parmi toutes les femmes que tu as possédées, et que tu possèdes en ce moment, personne ne s'est donné à toi avec tant d'abandon et d'oubli de soi, et personne entre toutes les femmes ne fut comme moi dépouillée de ce qui fait la vie d'un être.

Et voilà! je te laisse tranquille, et pour toujours, sans lutter contre toi ni contre les injustices. Ce n'est pas à moi de rétablir la justice dans le monde.

Je trouverai dans la grandeur de mon malheur, et dans l'amertume de mon être effrayé par la vie, ma seule et unique consolation.

Il est si doux de pouvoir sangloter et prier; et n'est-ce pas accomplir son destin de femme d'être trompé là où on a laissé pour toujours le meilleur de soi?

ARMIDE. — Qui te demande de l'oublier pour toujours. Sans crainte d'une révolte de sa part, car elle trouvera en elle la force d'étouffer tous les cris de son âme, tous!

Cette réponse était le dernier coup porté à mon cœur. Je vis par elle qu'il n'y avait plus pour moi d'espoir de sauver Armide de l'abîme où elle courait par aveuglement et par dépit. On lui avait retiré la foi en moi : elle voulait la gloire et ses trompettes, le bruit du monde, les galanteries, les tréteaux de la vanité. Tout ce que les comédiennes ordinaires ambitionnent, elle en avait fait l'objet de ses désirs. Je compris qu'elle ne me reviendrait plus, et je me résolus à faire ma pénitence chrétienne, afin que Dieu m'aidât à la chasser de mon âme.

A quelque temps de là, je fis porter à Armide le chef-d'œuvre d'Antoine Van Dyck, ainsi que les trois tableaux de ma main la représentant; je pris ensuite la Sainte Communion en l'église Notre-Dame de Paris.

ÉMILE BERNARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ramon Fernandez : *De la personnalité*, Au Sans Pareil. — Paul Cazin : *Bestiaire des Deux Testaments*, Bloud et Gay. — Jacques Rivière et Alain Fournier: *Correspondance, 1905-1914*, tomes III et IV, Gallimard. — Mémento.

Jadis Pierre Schlemil perdit son ombre. Et cela lui valut toutes sortes de mésaventures. A leur tour, les hommes d'aujourd'hui ont perdu un je ne sais quoi qui, à vrai dire, n'était peut-être qu'une ombre, mais dont la perte se sent avec acuité. Tranchons le mot : nous avons perdu notre « moi ». Temps heureux où chacun de nous croyait posséder un « moi » bien fait, un, stable, identique à lui-même ! Ce « moi » gisait sous le flux des états de conscience et il était autre chose que ces états de conscience. Taine le comparait à une planche qu'on sciait en multiples morceaux et douée de propriétés si merveilleuses que tous les morceaux de la planche une fois enlevés, la planche était encore là, parfaitement intacte ! Comment se consoler d'avoir perdu un objet si admirable ! Notre moi bien consistant, on l'a volatilisé, on l'a mis en fumée... Chacun de nous n'a plus un « moi », il en a une multitude et la plupart de ces « moi » logent au plus profond de l'inconscient, inconnus de nous-même. Et puis, nouvelle complication, la notion de perpétuel changement est venue se greffer là-dessus. Nous ne sommes plus, nous devenons. Notre moi d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier et n'est pas celui de demain.

Un ami, qui eut Panurge pour maître à penser, m'a dit un jour : « Bien loin de me lamenter en face de ce « moi » tout ensemble pulvérisé et fluidifié, je me réjouis. Le monde ne peut que gagner à cette nouvelle manière de voir. Que dis-je, il sera même amélioré moralement ! Hypocrisie, dissimulation, fourberie, ces mots vont s'évanouir. Celui qu'on accusera d'avoir donné le change sur lui-même répondra : « Pardon, vous avez pris pour

moi-même un de mes innombrables moi » qui d'ailleurs m'a quitté depuis longtemps pour faire place « à d'autres qui déjà sont expirants »... Mieux encore, le règne de la pureté s'annonce, car ce sont les notions mêmes de faute et de responsabilité qui vont être bannies. Me reprocherez-vous tel acte accompli par un de mes anciens « moi », éphémère passant dans la forêt de mon esprit, et que plus rien de mon être ne connaît ? Dans le monde nouveau, nul ne saura plus la douleur de manquer ses promesses, car nul ne promettra plus rien. Comment voulez-vous qu'un de mes « moi » d'aujourd'hui prenne un engagement pour l'un de mes « moi » futurs ? Autant promettre au nom de mon arrière-petit-fils ! Quant aux crimes passionnels, à jamais disparus. Car toute vengeance est vaine et sans objet si l'être que je tue aujourd'hui n'est plus celui qui prononça les paroles séductrices... Et quelle satisfaction à vivre en ce monde réformé! Chacun de nous va se sentir délesté de toute tendance au remords. Chacun de nous se connaîtra nouveau chaque fois que renaîtra le soleil et chaque jour recommencera sa vie à neuf. Chacun de nous, n'étant plus lié par ses actes antérieurs, aura droit aux volte-face d'idées les plus imprévues et les plus contradictoires... Que dis-je ? Ce mot même de contradiction perdra tout son sens... Une ère nouvelle commence... »

A cette notion du moi pulvérisé et en devenir s'attache le nom de Marcel Proust. Ce que vient de dire mon disciple de Panurge pourrait représenter une certaine manière de pousser le proustisme jusqu'au bout de lui-même.

Proust dit vrai, s'est-on écrié, parce que mieux qu'un autre, et plus sévèrement, il a obéi aux lois de l'introspection. L'unité personnelle est un mirage qui s'évanouit quand on l'approche d'assez près : Proust s'est approché de si près que la nature humaine, qui paraissait de pierre, n'a laissé entre ses doigts que de fluides lambeaux. Ainsi le cadavre de M. Waldemar, dans le conte de Poe, parlait sous le regard du magnétiseur. Proust a démagnétisé l'humanité, en homme qui n'a pas besoin que « ça marche ». Simplement il a pris au mot ses timides devanciers.

Ainsi s'exprime M. Ramon Fernandez sur Marcel Proust. Devant le « moi » mis à l'état de fluide inconsistant, M. Fernandez, à tort ou à raison, a flairé la déliquescence. Il craint que plus rien « ne marche » dans la société des hommes. Il essaie de nous

sortir de là. C'est en nous-mêmes qu'impérieusement il nous invite à mettre l'ordre. A l'anarchie du moi qui est « l'état brut, incoordonné de nos sentiments », il veut substituer la construction **De la personnalité** qui doit jouer le rôle de « fonction unificatrice ». A tout son livre, on pourrait mettre en épigraphe le mot de Nietzsche : « Il faut organiser son chaos ».

Je ne dirai pas que dans son entreprise de constituer le moi en personnalité, M. Fernandez brille toujours par une grande clarté. Sa langue me semble moins alerte et moins fine que sa pensée même. Mais c'est avant tout la direction de son effort que je tiens à signaler. Sur bien des points, d'ailleurs, j'aimerais discuter avec lui. Que les romantiques, dans leur recherche d'eux-mêmes, aient pris pour eux-mêmes une fausse personnalité, j'en suis persuadé, mais ne faudrait-il pas préciser la cause essentielle inhérente au mot Romantisme : l'état lyrique considéré comme état privilégié de connaissance ?.. Nietzsche a beaucoup plus de continuité, de cohérence et d'unité que ne le croit M. Fernandez. Il est vrai qu'il s'est forgé une fausse personnalité ; mais ce n'est là que la moitié de la question : Nietzsche a vu sa vraie personnalité, mais il n'a pu la sauver qu'en se créant une fausse personnalité comme moyen de défense...

Le plus original du livre de M. Fernandez est d'avoir pris Montaigne comme guide pour la construction de la personnalité. Je crois que M. Fernandez donne à l'occasion un coup de pouce à la pensée de celui qui sentit si vivement le monde comme une « branloire perpétuelle». Cependant M. Fernandez a eu le mérite de discerner des points fixes dans cette âme ondoyante. J'ouvre Montaigne au hasard et aussitôt je tombe sur ce mot qui justifie la tentative de M. Fernandez : « Le pire état de l'homme, c'est où il perd la connaissance et le gouvernement de soi. »

Et cependant Montaigne ne sourirait-il pas s'il voyait M. Fernandez croire que, pour trouver son être, il faut se guinder, se contracter, se mettre à la gêne et peiner et suer ? Je ne sais si, aux âmes éprises de volupté, M. Fernandez donnerait ce désir de se chercher elles-mêmes que leur insuffle si bien le bonhomme Montaigne.

Je crois, nous dit M. Fernandez, en la nécessité d'une intense concentration si nous voulons vraiment atteindre notre être, qui ne nous est pas donné, que nous devons gagner à la sueur de notre front.

On a envie de dire : Seigneur, éloignez-de moi ce calice qu'est la recherche de moi-même. Ah ! le sourire, la bonhomie, la volupté ne se rencontrent guère sur les rugueux sentiers par quoi M. Fernandez nous conduit vers nous-mêmes.

Et cependant, que de fois n'ai-je point eu le sentiment que le plus intéressant de moi-même venait me surprendre à l'improviste, à pas de loup, avec un malicieux sourire sur les lèvres et à l'instant où je ne le cherchais pas. M. Fernandez nous montre avec raison les insuffisances de l'observation intérieure pour se saisir exactement. Pour se repérer soi-même, il faut sortir de soi. » Gœthe avait déjà dit que ce n'était pas par l'observation intérieure, mais bien par l'action qu'on pouvait arriver à se connaître. Mais M. Fernandez indique-t-il suffisamment les difficultés et les insuffisances de ces autres méthodes pour s'atteindre soi-même ? Je ne suis pas très sûr qu'à aucun momentde sa vie on puisse vraiment « faire le point de soi-même ». Je me représente volontiers mon moi formé d'une infinité d'éléments nés des réactions d'une infinie lignée d'ancêtres devant une infinité de cas. Ces éléments se révèlent seulement quand les actions qui leur correspondent les viennent éveiller. La connaissance de moi est donc relative à la nature des sollicitations qu'exerce sur moi le milieu extérieur. A la veille de la Révolution, Robespierre, Saint-Just, Lazare Carnot se cherchaient du côté de la poésie. Ils auraient pu se concentrer et suer par tous leurs pores pour « faire le point d'eux-mêmes », jamais leurs âmes de 93 ne leur seraient apparues !

M. Fernandez ne triomphe-t-il pas trop aisément de J.-J. Rousseau ? N'y a-t-il qu'illusion dans l'opposition du « moi naturel » au « moi social ? » N'y a-t-il pas une part de notre moi tout à fait irréductible au « moi social » ?

Enfin, est-il souhaitable que toujours le moi s'organise en personnalité ? Je ne crois pas que cela soit à désirer pour telles natures de critiques et de poètes dont la mission propre est d'être à tout instant accueillantes à toutes les formes de l'humain.

§

M. Cazin est un esprit charmant. C'est un humaniste de bonne race. Doué d'humour et d'agilité, apte aux rapprochements les

plus piquants, muni d'une érudition considérable qu'il porte avec une extrême facilité, ne cherchant pas plus à étaler son savoir qu'à le dissimuler, il est de ces esprits à la fois sérieux et plaisants, légers et doctes, capricieux et réguliers, qu'on écoute deviser avec sympathie. Ah ! ce n'est pas à lui qu'on reprochera de la prétention ! Il dit de son livre: **Le Bestiaire des Deux Testaments** :

Je vous engage à le lire en commençant par la fin, comme on devrait faire pour tous les recueils de balivernes que j'ai donnés jusqu'ici au public.

A travers tous ses badinages sur les animaux, M. Cazin prend plaisir à montrer les éternelles contradictions du cœur humain. Tel qui oppose son bon cœur aux corridas déguste avec bonne conscience une langouste conduite au trépas par le supplice de l'eau bouillante. M. Cazin excelle à nous embarrasser par des questions fort délicates comme celle-ci, qu'il pose à propos des oiseaux promus à la dignité d'ornements pour les chapeaux féminins : « Y a-t-il pléonasme choquant à mettre sur une tête de femme une tête de linotte ? » Cruelle énigme !

Tout ce qui a été écrit sur les animaux au cours de l'antiquité païenne et chrétienne, M. Cazin l'a lu. Et telles pages de son livre sont bien cocasses. Lisez le chapitre sur le serpent. Toute l'antiquité croyait que le serpent plaçait son venin dans quelque cachette avant de boire ou de faire l'amour avec l'anguille de mer considérée naturellement comme sa femelle. Le venin était-il disparu en son absence ? De dépit, notre serpent se donnait la mort. De telles histoires à dormir debout ne sont pas absolument vaines à connaître. Elles montrent qu'en tout temps, les hommes ont pris plus de plaisir à imaginer qu'à examiner ce qui est. Et je sais maintes opinions fort sérieusement accréditées auprès des esprits d'aujourd'hui qui, plus tard, prendront place auprès des doctrines sur le serpent qu'enseignait Oppien dans son *Halieutique*. Je loue chez M. Cazin un sentiment de la nature et de la vie rustique direct, frais et capté tout frémissant dans des phrases où règne toujours l'art du bien dire.

§

Il y aurait à parler longuement sur la curieuse **Correspondance** qu'échangèrent **Alain Fournier et Jacques**

Rivière, l'un et l'autre en pleine jeunesse, et l'un et l'autre en constante exaltation. C'est un bien palpitant spectacle de voir ces deux âmes à la fois minées d'inquiétude et enfiévrées d'un appétit césarien de domination. Oscillation entre le pôle Claudel et le pôle Gide, entre l'appel du divin et une ironie qui est en perpétuelle coquetterie avec le nihilisme. Ce qu'il y a de moderne en ces deux jeunes hommes, c'est ce tour d'esprit qui va jusqu'au bout de l'intelligence destructrice et se jette par un mouvement contraire en plein cœur du mysticisme. En nous jeunes hommes d'aujourd'hui, il me semble discerner un besoin de pousser durement l'intelligence jusqu'à ses plus terribles négations, mais quand nous lui avons livré l'Univers, nous la jetons ensuite en pâture à elle-même, car la culture et l'intelligence sont aussi des choses qui doivent être surmontées. Dans l'ensemble, Fournier est plus artiste et plus d'une seule pièce ; Rivière plus intellectuel et plus compliqué. Maintes lettres révèlent que Fournier jetait sur l'univers un regard d'une fraîcheur aiguisée. Il a senti que tel l'embarquement pour Cythère, le monde est un décor derrière lequel il n'y a rien, mais il était merveilleusement apte à jouir des aspects féeriques de l'apparence, que ce soit une avenue de Paris où tinte un tramway ou un coin de Beauce où resplendissent les champs de colza. Il est bien curieux de voir agir sur Rivière l'envoûtement gidien. Parti du désir de se donner tout à Dieu, la lecture de l'*Immoraliste* l'incite à penser que rien n'est plus désirable que de scandaliser les bonnes âmes. Il s'applique à torturer de doutes un ami qui voulait se faire prêtre. Il s'écrie : « Je suis content, parce que le seul devoir est de démoraliser... » Ne prenons pas cela trop au tragique. Il n'est là qu'une merveilleuse candeur juvénile. Cet envoûtement gidien fait d'ailleurs éclore de touchantes naïvetés. Rivière pense qu'auprès de l'éreintement de Saint-Georges-de-Bouhélier par Gide, Anatole France paraît un lourdaud ! Et voici qui est bien curieux :

F.. prétend que l'éducation protestante a laissé beaucoup de traces chez Gide, qu'au fond il est très puritain et il cite comme preuve ce fait que Gide, lorsque Claudel lui a raconté le thème de *Partage de Midi*, a été scandalisé. Claudel ne comprenait pas l'attitude très froide de Gide. Jammes lui a dit : « Mais malheureux, tu l'as scandalisé ».

L'auteur de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt* scandalisé par Claudel, pour le coup, ma candeur est désarmée !

Memento. — M. Marcel Dugas dans son *Essai sur Verlaine* (Radot) déplore la demi-indifférence des hommes d'aujourd'hui pour l'auteur de « Sagesse ». Il veut ramener la ferveur à son poète préféré. Il parle agréablement du symbolisme naissant et montre bien la complexe personnalité de ce poète qui retrouva parfois les ingénus accents d'un François d'Assise.

On est un peu étonné en voyant rassemblés par M. Lucien Hubert *Deux Ardennais* (Messein), les noms de Taine et de Rimbaud. Mais l'âme de Taine ne connut elle pas en sa jeunesse de merveilleuses violences et de farouches élans ? Car il fut passionné cet homme. M. Hubert nous montre Taine substituant au « poète de l'idée » « le moine austère plié à la dure discipline de la méthode expérimentale ». Mais Taine, par une étrange ironie, n'a-t-il pas été au lieu de ce qu'il croyait être, un de ces « poètes de l'idée » dont il se défiait ?

M. Georges Bourgogne étudie *La Création poétique* (Figuière). Le mécanisme des images l'intéresse vivement. Qu'il soit loué de son bon vouloir ! Mais pourquoi pense-t-il que cette image de Hugo :

Et ce voleur de nuit alluma sa lanterne
Au soleil d'Austerlitz

est mauvaise, alors que celle-ci de Huysmans : « La bouche, d'un rouge cru, ressortait sur ce teint blanc comme un caillot de sang dans du lait », est parfaite ? Je sens les choses d'une manière exactement contraire.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jacques Dyssord : *On frappe à la porte*, Grasset. — Achard (Marcel) : *La Cendre Empourprée*, « les Pyrénées littéraires ». — Gaston Gérardot : *La Chevauchée*, Librairie de France. — Paul Leclère : *La Rose des Vents*, Librairie de France. — Robert Millhat: *L'Album de mes Amis*, « l'Ermitage. » — Henri de Lescoët : *Tes yeux ont la clarté...*, Nice, Imp. Gastaud. — Pierre Trocmé : *Quatre Elégies pour commenter quatre Aquarelles de Robert Polack*, Messein.

La présence toujours latente, présente à tous les efforts, à toutes les recherches de la vie publique ou particulière des hommes, on n'y songe guère assez au gré du poète. Écoutez mieux, leur clame-t-il sans cesse, au sein des plaisirs, dans le tumulte de leurs combinaisons de pensée pratique ou d'actes intéressés : **On frappe à la porte**, mais on n'attend pas la permission, on entre. Qui ? celle qu'on ne saurait qu'à peine nommer, la menaçante fatalité, l'*Intruse*, comme l'a nommée un autre. M. Jacques Dyssord est un moraliste, en quelque sorte, angoissé. Il assiste au spectacle quotidien, dont il peint le charme apparent

dans une sorte de fièvre amère, sans que le bruit ni le tourbillonnement des couleurs l'étourdissent, et, que ce soit *la bonne ou la malencontre*, partout, il en est anxieux et certain, partout, toujours il l'entend : *on frappe à la porte* !

Ce qui me plaît en l'art de M. Dyssord, c'est, avant toute autre chose, de le trouver dissemblable des autres, et il l'est avec constance. Je ne dirai pas avec résolution, parce que je ne crois pas que cette dissemblance ait été préméditée. Elle est ce qu'elle est, parce que la nature des réflexions et des sensations de M. Jacques Dyssord l'a amené à être tel. Cette particularité, du reste, est toute faite d'accueil, et elle ne répudie aucun moyen, encore qu'elle soit extrêmement sobre, autant qu'elle est directe et qu'elle aime, recherche la précision.

Je le dis moraliste; j'y reviens, car il ne sied pas qu'on s'y méprenne. Moraliste, parce qu'il est curieux des mœurs, parce qu'il peint, n'exalte guère et déplore le plus souvent implicitement les mœurs plus d'ailleurs de la société politique, mettons, ou intellec-lectuelle et esthétique, que de l'individu, mais il n'est pas un pédagogue, il ne *moralise* pas, il ne dogmatise ni ne lance un anathème ou interdit sur quoi que ce soit. Il ne se sépare pas du monde où il vit ; s'il ne s'abreuve pas uniquement d'azur, il n'ignore pas l'azur.

Dans l'expression il est concis, parfois un peu brusque, fort même afin de n'apparaître mièvre, sain et solide. Plus d'un poème de haut lyrisme se dégage du fond un peu tourmenté de ces visions mouvantes et volontaires : *le Fruit Défendu, la Symphonie Nocturne, le Tombeau de Laurent Tailhade...*

M. Achard (Marcel), dans les poèmes de **la Cendre Empourprée**, montre une sagesse résignée, mais non triste, bien au contraire ; nourrie aux sources latines, la muse de M. Achard connaît la valeur du conseil bienheureux et décisif: *carpe diem.* Il se rend compte de la vanité de toutes choses, mais il est résolu à en tirer le plus de jouissances possible. L'amour, qu'est-ce en dernier recours ? Hélas, sans doute, de la cendre assurément, mais n'est-elle point empourprée, cette cendre ? et n'est-ce assez pour y allumer, y consumer son ardeur, avant qu'elle sombre dans l'oubli ? Vivre à l'écart des méchancetés, des jalousies, des puériles complications de l'existence, par les hommes rendue monotone et stérile, c'est à quoi il faut prudemment s'attacher ; rien

n'est beau qui ne soit essentiel et qui ne renaisse éternellement. Ainsi M. Achard rejoint-il avec aisance notre grand Moréas des *Stances*, s'il ne l'égale pas toujours par la sûreté concise et choisie de ses rythmes et de ses strophes. Il en est beaucoup qui viennent, s'affirment fortes, hardies, simples, évocatrices comme il convient ; soudain une négligence, une insuffisante approximation, quelques syllabes dont le ton ne s'accorde pas à l'ensemble, déçoivent et déconcertent. C'est l'écueil, M. Achard n'a pas su l'éviter, de ce lyrisme resserré, presque abstrait à force de concentration, presque gnomique. Par contre, il n'est pas un de ces poèmes qui ne contienne des vers d'un beau poète, des sentences d'un grave et sûr penseur :

Encore un jour qui meurt, avec son lourd cortège
D'ennuis et de douleurs.
Encore un jour qui naît et que nul ne protège
De l'essaim des malheurs.

Rires et trahisons, désespoirs, héroïsmes
Passent également,
Et nos pauvres vertus, comme nos égoïsmes,
Sombrent dans le néant.

Voici un an à peine, M. Gaston Gérardot donnait *le Lys Noir*, où l'influence et l'exemple de son grand ami, le noble et fin poète Fernand Mazade, s'apercevaient à toutes les pages. A présent, c'est **la Chevauchée** : « Mon blanc cheval, porte-moi... vers ma belle, vers les rivages et vers les sites, vers naguère et demain, vers autrefois et hier, vers aujourd'hui et toujours !... » Les vers de M. Gérardot conservent ce je ne sais quoi de rocailleux, aussi d'imparfaitement accompli, qui gêne, embarrasse son chant. Il y avait, au recueil précédent, plus de souplesse, une aisance de mouvement et de diction que le poète retrouvera s'il veut céder à plus de bonhomie, s'il consent à se rejoindre soi-même par la féconde simplicité. Qu'il écoute, relise les vers de son grand ami, il y puisera le conseil salutaire de noblesse et de finesse dans l'inspiration et dans la facture Je crains que M. Gérardot, comme tant d'autres, soit trop pressé. Patience et contrôle de soi sont nécessaires au bon ouvrier.

Comment se peut-il qu'un poète ne prenne pas conscience de ses moyens, et de ses forces, se trompe sur la vertu même de son art ? De fins, de délicats régals de volupté amoureuse se com-

pose le recueil, je crois, initial de M. Paul Leclère, *Amante des Fontaines*, poèmes non moins délicieux que ce titre. Cette fois, en quatre parties, M. Leclère nous donne un seul poème, **La Rose des Vents**, magnifiquement édité et imprimé avec bois gravés de M. Paul Véra. Fort bien. Je ne nierai point que le poète sache son métier et manie bien le vers traditionnel. Bien plus, les quatre poèmes dont se compose cette suite sont bien imaginés, bien conduits. Pourquoi intéressent-ils à peine ? Parce qu'ils sont monotones, parcequ'ils ne naissent que de la volonté de l'auteur et non de sa sensibilité, parce qu'ils n'essorent pas au-dessus du domaine de l'habituel et du convenu. Il n'est rien en eux qu'on apprenne ou dont on s'exalte. Des qualités de poète vrai qu'a possédées M. Leclère, aucune, je crois, n'est perdue ; il n'y a dans cette aventure qu'une ignorance d'adaptation. Que M. Leclère rencontre un thème qui convienne à son talent naturel, nous le retrouverons, je le souhaite, j'en ai la foi, tel qu'il fut, ou mieux encore, dans la même voie.

Dans la collection de l'*Ermitage* paraît de M. Robert Milliat **l'Album de mes Amis**. C'est un charmant petit recueil de poèmes soigneusement écrits, tendres, songeurs, nostalgiques. Paysages d'enfance, souvenirs, regrets, aspirations, un peu de mélancolie, de l'amertume même, légère, passagère, de jolies, de pures impressions juvéniles, de l'adresse et quelque subtilité, un livre en somme charmant, quoique ni saisissant ni très profond.

« Mélancolique butin, ce livre **Tes yeux ont la clarté...** pour celui dont les mains se tendaient vers la splendeur des gerbes éclatantes... Mais, aussi, butin dont nous sentons tout le prix, parce qu'il apparaît comme la rançon d'un rêve hautain, d'aspirations nobles et généreuses — parce qu'il est le partage de ceux qui, comme Henri de Lascoët, n'ont demandé qu'à leur faculté de s'émouvoir et de souffrir de les mettre en communion avec les êtres et les choses.. » Ainsi se termine la préface de M. Gaston Syffert. Les éloges qu'elle décerne au poète sont en majeure partie fort acceptables, bien que, à coup sûr, le talent de M. de Lescoët apparaisse extrêmement inégal. La plupart du temps, il se contente, pour donner vie à l'expression de ses joies ou de ses détresses, de phrases mésusées ou usées sans ménagement. Nul relief, peu d'inattendu. Le fond par contre est excellent, on peut songer à bâtir dessus. Je crois que les lecteurs auront dans l'avenir à

applaudir, pour peu qu'il le veuille, sans réserve à des poèmes de M. Henri de Lescoët.

Quatre Élégies pour commenter quatre Aquarelles de Robert Polack : excès, abus d'une lassante facilité. M. Pierre Trocmé allongerait éperdument les laisses de ses vers libres à propos de n'importe quoi, tout aussi bien, et de la même façon. Faut-il pour qu'il écrive qu'un de ses amis ait produit quatre aquarelles ? Ne tire-t-il aucune inspiration de lui-même? C'est désolant. Un thème, et le virtuose opère, un peu avec la désinvolture des faiseurs de bouts rimés. N'est-ce à ses yeux que ce jeu futile, la poésie ? C'est désolant, car on ne peut lui refuser d'être gracieux et adroit. Que ne se résout-il pas à l'être à de meilleures fins ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Baillon : *Délires*, à la Jeune Parque ; *Le perce-oreille du Luxembourg*, F. Rieder. — Emmanuel Bove : *La coalition*, Emile-Paul. — André Thérive : *Sans âme*, Bernard Grasset. — Henri Deberly : *Un homme et un autre*, Nouvelle Revue française. — J. Gaument et Camille Cé : *J'aurais tué...* Bernard Grasset. — Jean Schlumberger : *L'Enfant qui s'accuse*, Nouvelle Revue française. — Maurice Courtois-Suffit : *La tête, ma prison*, au Sans Pareil.

Des critiques chagrins reprocheront peut-être à M. André Baillon de ne conter jamais que des histoires de fous et de demi-fous. Et je le reconnais : à cause de leur caractère exceptionnel, ses personnages ne sont guère romanesques. Mais ce caractère, n'est-ce pas nous qui le voyons tel par aveuglement sur nous-mêmes et notre bizarrerie ou notre singularité ? Aussi bien, lors même qu'exploitant la crise mentale qu'il a traversée, M. Baillon entreprend l'analyse de sa propre psychologie, insiste-t-il moins sur ce qu'il y a de particulier que de général dans son cas. La rigueur de son esprit à noter la désorganisation de ses facultés intellectuelles est chose, au surplus, déconcertante; et je ne sache pas qu'aucun écrivain avant lui ait suivi sur soi d'aussi près le processus de l'aliénation. Quel témoin conscient assistait au désordre de sa pensée pour pouvoir, une fois l'équilibre revenu, le décrire avec la clarté et la précision toutes classiques dont **Délires** témoigne ? A cette question, les psychiatres font une réponse qui n'en est pas une en parlant de dédoublement de la

personnalité. L'anxieux ou l'obsédé de cette courte narration nous révèle sa misère ou plutôt nous incorpore au rythme de celle-ci avec un art admirable, et ce faisant compose un très beau poème dramatique. Cette bataille du cerveau de l'homme avec les mots, les mots immortels à qui la victoire doit nécessairement rester, est décrite, en vérité, par un maître, et je ne serais pas surpris qu'elle fût une des rares choses d'aujourd'hui que le temps épargnera.

Dans **Le perce-oreille du Luxembourg**, M. Baillon a voulu sortir de lui ; et ce n'est point une autobiographie qu'il a faite, mais l'histoire d'un malheureux jeune homme trop sensible, que son extrême susceptibilité conduit à la démence. Marcel se confesse ici, et pour se confesser en remontant jusqu'à l'enfance, emprunte sans doute à M. Baillon sa langue, son tendre et malicieux pouvoir d'évocation et sa prodigieuse mémoire, cette mémoire des incidents les plus médiocres, en apparence, mais les plus significatifs à bien voir, qui lui permet de composer de si émouvants témoignages. N'est-il pas symbolique, le geste de s'enfoncer le pouce dans l'œil, que fait cet infortuné trop clairvoyant ? « Marcel cherchait le ciel. L'Absolu, si l'on veut », dit M. Baillon. Quoi d'extraordinaire qu'il s'obstine à s'aveugler ? Il cite la phrase de Montaigne, reprise par Pascal, où il est question d'une planche, assez large pour que nous puissions marcher dessus quand elle est à terre, mais que nous ne pouvons franchir sans que le vertige s'empare de nous lorsqu'il y a en dessous un abîme. Lui, il éprouvait « horreur et tremblement » sur cette planche, lors même qu'elle était au ras du sol... Mais quel réquisitoire contre la sottise, l'égoïsme et la méchanceté des hommes dans le spectacle de son horreur et de son tremblement !

Le nouveau roman de M. Emmanuel Bove, **La Coalition**, marque un changement dans l'évolution littéraire de cet écrivain. C'est son premier effort, il est vrai, en vue de réaliser une œuvre qui, par son étendue d'abord, sa densité et son mouvement ensuite, soit proprement romanesque. Jusqu'ici, M. Bove n'avait écrit que des façons de monographies psychologiques, de nouvelles, si l'on préfère, dont tout l'intérêt se concentrait sur un seul personnage. Le milieu évoqué par M. Bove n'avait d'importance que par rapport à ce personnage autour de qui évoluaient de modestes comparses. Cette fois, c'est une « symphonie » que

M. Bove a composée, et s'il y révèle une certaine gaucherie, ou quelque embarras, il y affirme de la vigueur, chose assez surprenante de sa part, les qualités dont il a jusqu'ici fait preuve étant surtout de finesse. La difficulté dans sa nouvelle entreprise était d'utiliser sans déchet, en construisant, ses délicats matériaux, et il semble bien qu'il a sacrifié quelques-uns de ceux-ci. En revanche, il a précisé bien des signes qui aident à situer son héros habituel, que nous retrouvons ici, et à le caractériser socialement. Ce héros, qui s'appelle Nicolas dans *La Coalition*, a du sang oriental, comme nous nous en doutions un peu. La cause de son malaise ou de son instabilité est donc racique. Il est venu habiter Paris avec sa mère, aux trois quarts ruinée et qui s'est engouée d'un aventurier serbe. Il cherche une place, mais non, peut-être, sans prier Dieu dans le secret de son cœur de n'en pas trouver, et mène dans la capitale l'existence d'un paresseux rêveur et d'un demi-dévoyé, tapant ses amis, perdant une maîtresse par lâcheté d'âme, errant de garni en garni jusqu'au jour où il se laisse glisser dans la mort en se noyant, plutôt qu'il ne se décide au suicide... Dans la « Revue Mondiale », M. Gaston Picard interrogeait dernièrement les écrivains pour savoir d'eux de quel nom désigner notre époque en vue d'en définir la complexité. J'aurais bien proposé : l'abouli-maboulisme, mais ce n'eût pas été assez dire. Entre le courant réaliste ou matérialiste américain et la double vague mystique et fataliste russo-asiatique, notre vieille civilisation ballottée ne réagit guère que par un scepticisme profiteur. Sa curiosité même des cas de conscience larvaire, et dont on trouve l'expression sentimentale chez M. Bove, n'est qu'une des formes de son détachement moral qui, d'autre part, se révèle par une insolente excentricité. Mais l'impuissance à agir et à se passionner du personnage de M. Bove offre un bien triste spectacle. Que ce personnage soit légion, en France, depuis la guerre, on le sait, du reste, comme aussi qu'il contamine par sa veulerie la société à laquelle il est mêlé. C'est le mérite du nouveau roman de M. Bove de poser, par sa peinture tout objective d'une personnalité, un problème d'ordre général. Il y avait de la pitié dans les précédents livres de M. Bove. Il y a quelque chose de largement humain dans celui-ci.

Sous ce titre **Sans Ame**, M. André Thérive vient de publier un roman d'un caractère réaliste, sinon naturaliste, assez surpre-

nant quand on sait les fermes attaches classiques de cet écrivain. Mais voulant rendre sensibles à son lecteur les effets du mal produit précisément par le désordre actuel, il a dû se placer au milieu même de l'incohérence consécutive à la rupture des cadres sans lesquels l'élément mystique, nécessaire à la vie des hommes, devient un danger. Et c'est dans le peuple, non dans la société bourgeoise et mondaine qui peut encore faire illusion, qu'il est allé étudier la profonde misère morale de notre temps. Roman de mœurs autant que roman psychologique, son récit, qui fait à la fois songer à Huysmans et à M. Georges Duhamel, se passe dans les faubourgs parisiens et, dans une louche atmosphère, évoque de bien curieux personnages, à la fois tourmentés d'inquiétudes charnelles et de spirituelles aspirations... Julien Lepers, le héros de M. Thérive, un déclassé que ses goûts crapuleux ont entraîné vers la bohème plébéienne, est victime de cette contamination dont je parlais plus haut. Il cherche dans des aventures sans beauté, où il obéit au seul attrait des joies sensuelles, une ivresse qui le trompe sur le néant de sa pensée et de son cœur. Il s'acoquine avec une femme non seulement presque laide, mais dont la vulgarité l'humilie, et auprès d'une autre, qui éveille en lui de pures appétitions, pèche par libertinage contre la tendresse qu'il inspire... Remarquons-le, car la chose a son originalité, ce n'est pas tant la disgrâce matérielle des gens qui évoluent autour de Julien que M. Thérive nous montre, et sur laquelle il insiste avec pitié. Si l'antoinisme dont il nous entretient (et qui est à la religion ce que les travaux du laboratoire où il nous introduit sont à la vraie science) recrute ses adeptes parmi des misérables éprouvés par les privations et les maladies, nous voyons que la consolation qu'il leur offre répond à un besoin d'amour et à un désir de certitude. Aussi bien, quoi d'autre que ce besoin et que ce désir dans la curiosité qui pousse Julien à se mêler aux réunions des adeptes du père Antoine, et à parler de l'enseignement de cet apôtre avec l'étrange petite danseuse Lydia qui le fait rêver d'un bonheur inconnu de lui? Naturaliste, le roman de M. Thérive ne l'est donc qu'en fonction de la spiritualité qui l'inspire. La fleur se dégage ici du fumier, peut-être pas avec assez d'élan, à mon gré ; et l'on reste, le livre de M. Thérive fermé, sur une impression bien pessimiste — je dirai même désespérée. Mais la sincérité de l'auteur ne fait pas de doute. En elle réside le secret

de la sympathie qu'il nous inspire pour ses personnages et pour son héros même, malgré qu'on en ait. Non que celui-ci lui ressemble ! Qu'il soit une manière de projection de son angoisse métaphysique, c'est assez pour qu'on puisse dire qu'il a été conçu sous le signe du lyrisme.

M. Henry Deberly, dont le subtil talent de psychologue se double de vigueur, a mis en relief dans **Un homme et un autre** la misère de l'inversion sexuelle, et rien n'est plus pénible — je veux dire plus humiliant pour l'ange qui vit en nous à l'état abstrait — que sa peinture. Mais M. Deberly n'a pas été délibérément cruel. Il ne s'est point posé en juge, au nom de la morale, devant son couple. Il a fait vrai ou, plutôt, il a poussé la vérité — dans des conditions données, exceptionnelles, sinon arbitraires — jusqu'à ses limites extrêmes, et il l'a, de la sorte, épuisée avec un acharnement brutal, sans doute, mais — bien que désobligeant — incontestablement digne d'admiration. M. Deberly ne tient pas, comme l'auteur du *Corydon*, l'amour entre hommes pour le seul normal. Peut-être même pourrait-on dire qu'il tend à en exagérer la singularité, à voir de quelles circonstances il en entoure la manifestation dans son récit. En effet, il faut qu'un naufrage jette les deux personnages de ce récit dans une île déserte, brûlée par le soleil des tropiques, pour qu'ils finissent par succomber à la tentation charnelle. Encore l'un est-il un prédisposé, à peine viril, et qui, après avoir été élevé en fille par sa mère, a été initié de façon équivoque à la volupté par une femme perverse et autoritaire... L'autre est une brute saine que la fureur du sang aveugle, après une trop longue abstinence, et qui se ressaisit bientôt, du reste ; éprouve même pour sa défaillance un dégoût qui va jusqu'au crime. Mais M. Deberly s'est bien gardé de traiter une thèse, en étudiant le cas de ces malheureux. Il a surtout montré par quelle suite de réactions mutuelles ils sont arrivés l'un et l'autre, de deux points sociaux diamétralement opposés, à l'ignominie de leur étreinte. On ne saurait reprocher la moindre obscénité au livre, pourtant audacieux, de M. Deberly. Fellationistes et paedicationistes y chercheraient, en vain, une description complaisante de leurs turpitudes, malgré la violence de son réalisme.

C'est d'une suite de trois récits, portant le titre du premier et du plus important d'entre eux, **J'aurais tué...** que se compose la nouvelle œuvre de MM. J. Gaument et Camille Cé, dont j'ai

naguère signalé ici *Largue l'amarre* et *Le fils Maublanc*. Sous une forme attachante et qui — du moins pour deux d'entre eux — ne laisse pas de rappeler celle des romans policiers, ces récits se révèlent d'une forte et subtile psychologie. MM. Gaument et Cé y descendent profondément, en effet, dans les ténèbres de la conscience, et les vérités qu'ils remontent au jour ne font guère honneur à l'homme. Toutefois, l'intensité de la haine que l'on s'épouvante de découvrir dans l'âme de celui-ci ne serait-elle pas la rançon de l'amour qui s'y épanouissait et que l'on a déçu ? A rapprocher de l'enfant de MM. Gaument et Cé, qui se charge d'un crime qu'il eût voulu commettre, **L'Enfant qui s'accuse** de M. Jean Schlumberger, on trouve, sans doute, le premier plus monstrueux, mais moins misérable que le second, en dépit du sang qu'il a sur les mains. L'enfant de M. Schlumberger, en se chargeant d'un vol dont il est innocent, agit par peur, celui de MM. Gaument et Cé par désespoir sentimental. Mais l'extraordinaire est, plus encore que leur ingéniosité, l'aisance de ces deux êtres à mentir. C'est que dans le monde où leur imagination se déploie, nul ne saurait dire où la vérité commence ni où elle finit... Point n'est besoin d'invoquer Freud pour expliquer certains mystères. Et, à cet égard, *Du pied gauche*, le dernier des récits de MM. Gaument et Cé, est un document d'une netteté classique. Il y a beaucoup de matière dans leur livre.

C'est un jeune homme bien décevant que celui dont M. Maurice Courtois-Suffit nous détaille dans **La tête, ma prison**, le fallacieux tourment sentimental avec une complaisance qui lui permet de faire valoir sa subtilité. Ce Claude aime-t-il, n'aime-t-il pas ? Veut il, ou ne veut-il pas ? On ne saurait dire . Il me rappelle un peu le Marcel de *L'impuissance d'aimer* de Jean de Tinan, qui ne se sentait jamais si près de sa maîtresse que quand il était loin d'elle, et que toutes sortes de scrupules empêchaient d'être heureux. Du moins, est-ce tout à l'honneur du personnage de M. Courtois-Suffit qu'il fasse songer à un héros de l'école symboliste. Sa délicatesse rejoint, en effet, par l'inquiétude, l'idéalisme d'un tel héros. Et quand on voit, comme nous le montre M. Léopold Stern dans *Quelques aspects de l'amour moderne*, à quoi la jeunesse réduit cyniquement aujourd'hui les rapports des sexes, on lui sait gré de son abstention. Mais qu'il cherche « à édifier l'avenir avec d'autres matériaux que l'amour »,

quoi de plus caractéristique de la mentalité d'une génération ? Lisez les *Notes sur l'amour*, que M. Claude Anet écrivit avant la guerre, et dont il publie une réédition. Vous verrez, en dépit de leur spirituelle impertinence, quel souci de la femme elles trahissent. La volupté était la grande affaire pour les hommes qui touchaient la trentaine en 1910, quoiqu'ils fussent plus épicuriens que leurs aînés. Mais, encore une fois, malgré son cérébralisme, le jeune homme de M. Courtois-Suffit, dont la situation sociale reste indéterminée, et qui est bien un peu velléitaire par désœuvrement, inspire de la sympathie. C'est un petit livre élégant — élégant par le style autant que par la psychologie — qu'a écrit M. Courtois-Suffit.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La critique dramatique; le centenaire d'Ibsen; celui « oublié » de J.-J. Weiss. — *Le Damné par manque de confiance,* de Tirso de Molina, adapté par M. Henri Ghéon; théâtre des Compagnons de Notre-Dame.

Mes promenades dans les théâtres ne m'ont certes porté jusqu'ici, envers cette industrie, à aucune révérence. Je n'ai guère rien trouvé là que déceptions, quitte à y encenser le peu qui n'était pas tout à fait minable. Au cours de mon exercice, j'ai eu la curiosité de m'informer sur ce métier de **critique dramatique** dont, *à priori*, on pouvait supposer qu'il aurait quelque responsabilité, au cours du passé, dans la chute progressive du théâtre jusque dans l'exclusif mercantilisme actuel. Quand on regarde les quelque cinquante dernières années, on ne peut pas ne pas tout de suite repérer comme très significative l'inacclimatation d'Ibsen malgré l'effort passager d'Antoine (effort pour lequel nous devons beaucoup lui pardonner), et malgré celui, persévérant et inébranlable, de Lugné Poë et de Suzanne Desprès. Faut-il s'en prendre principalement à la critique pour l'insuccès, ou le demi-succès d'Ibsen ? D'abord, il y a de nombreux exemples qui constatent que la critique est loin de mener toujours le public, soit quand elle prône, soit quand elle rejette. Et je crois qu'elle a perdu de plus en plus de son pouvoir efficient dans le sens de la défense de l'intégrité de l'art dramatique, et cela jusqu'à rien. Puis, il faut bien reconnaître que les nordiques sont faits un peu autrement que nous. Et Ibsen a toujours des côtés très nordiques,

alors même qu'il ne reflète pas des courants temporaires d'idées, politiques ou religieuses, tout à fait inconnus pour nous. Enfin, et surtout, les Français sont, en général, absolument réfractaires aux importations. Peut-on citer *une seule* œuvre étrangère — même de Shakespeare — qui se soit incorporée à notre répertoire ? *Hamlet* même n'a dû son succès temporaire qu'à des interprètes célèbres : Mounet-Sully, Sarah Bernhardt. Notre langue est d'ailleurs trop claire, trop précise, trop concrète — et à peu près destituée d'accent tonique (ce qui condamne fatalement tous les essais de *vers-librisme*) pour se prêter à de vraiment bonnes traductions d'œuvres poétiques, celles-ci fussent-elles en prose.

Les débuts tardifs d'**Ibsen** (alors âgé de 62 ans) en France ont eu lieu vers 1890. C'est en reportant ma curiosité aux alentours que j'ai rencontré nos anciens critiques dramatiques, et pris sur eux quelques notes.

Sur Ibsen, c'est dans le livre de René Doumic, *De Scribe à Ibsen* (1893), que j'ai trouvé l'observation la plus judicieuse :

> On a donné successivement *les Revenants, le Canard sauvage, Hedda Gabler, Maison de Poupée.* Peu à peu, nous nous familiarisons davantage avec l'œuvre du dramatiste norvégien... Nous comprenons qu'il faut entendre les œuvres étrangères comme étrangères, c'est-à-dire en acceptant d'avance que quelque chose nous en échappe, car entre la pensée de deux peuples qui diffèrent par la race, par les origines, par les traditions, il ne saurait y avoir entière communication et pénétration absolue... Ce qui est juste, c'est de discerner tout à la fois dans l'œuvre ce qui en fait la saveur locale et ce qui lui donne une portée générale et une signification humaine.

A feuilleter les recueils de chroniques des critiques dramatiques de ce passé, il n'y a plus de doutes sur l'infériorité de la critique actuelle. Cela doit remonter à l'introduction des comptes rendus hâtifs du lendemain, et à la multiplication du nombre des journaux et revues (1). Il y a aussi d'autres causes, — nombreuses, complexes. Egalement, l'industrialisation à outrance du théâtre demande que les critiques se plient à un accueil bienveillant du journalier déballement médiocre. La règle commune est :

(1) Dans les *Propos de théâtre* de Faguet je note ces renseignements documentaires : « Le compte rendu immédiat date de 1865 ou 1866, de la nouvelle presse, violemment actualiste, créée par Villemessant, avec l'*Evénement* d'abord et le *Figaro* ensuite ». Le feuilleton hebdomadaire n'est pas très vieux non plus ; il date de Jules Janin, *Débats*, 1833.

silence aux tares, et entretien du débit. Certes, il est des organes qui ne se prêtent pas à cette pasquinade. Mais alors, qu'il n'y ait aujourd'hui aucun J.-J. Weiss, aucun Jules Lemaître, cela peut être attribué simplement à la casualité : la nature ne crée pas toujours des esprits aussi particuliers, aussi charmants, aussi rares. Mais elle crée toujours des esprits moyens comme Sarcey, Faguet, qui se distinguent moins par le *genio* que par la conscience, le savoir, et par l'autorité qui en découle. Pourquoi n'ont-ils pas de représentants aujourd'hui ? En tout cas, c'est un réel plaisir de reprendre, avec J.-J. Weiss, Henry Baüer (qui fut probablement, en France, le principal champion d'Ibsen), Lemaître, Faguet (qui lui aussi vit en Ibsen le génie, bien qu'il faisait légitimement ses réserves personnelles), Sarcey, contact avec un temps déjà assez éloigné, mais qui nous touche encore...

Un petit incident a montré tout récemment l'incapacité complète des critiques régnants et dramatiques et littéraires, à remplir même simplement ne fût-ce que leur simple rôle d'informateurs. C'est M. P. Souday qui nous en informe de seconde main (*Candide*, 1er mars 1928) :

Un centenaire oublié ! M. Daniel Halévy donnait l'alarme en ces termes, dimanche dans *les Débats*, comme on crie : un homme à la mer !... Comment donc a-t-on oublié le centenaire de J.-J. Weiss ? Car c'est pour lui que M. Daniel Halévy a réclamé avec raison. Comment les *Débats* ont-ils omis un de leurs plus éminents et brillants collaborateurs ! Au *Temps*, on s'est souvenu de Sarcey en temps opportun...

M. Souday ramène, on le voit, une affaire de littérature générale à une question de boutique. Il poursuit :

J'avoue que je n'avais pas non plus pensé à lui, mais ce n'est pas mon métier d'établir les cinquantenaires et les centenaires. Je me contente de ceux qu'affichent les journaux, où je n'ai pas vu un mot concernant Weiss avant l'article d'Halévy. Cela m'a paru si fort que j'ai d'abord cru à une petite erreur chronologique.

M. Souday consulte la *Grande Encyclopédie*, où la date lui est précisée : *18 novembre 1827*, et il s'exclame : « Le billet est protesté » (1).

(1) Quinze jours après ces aveux, *Candide* lui-même, qui les a publiés, se gausse spirituellement de son collaborateur (15 mars) : « M. Rouveyre avait parié que le centenaire de J. J. Weiss (1927) serait oublié. Notre collaborateur P. Souday, qui l'a célébré dans *Candide* (1928), a fait perdre son pari à M. Rouveyre...

J'en demande bien pardon à MM. Souday et Halévy : le billet n'a pas été protesté et **le Centenaire de J.-J. Weiss** n'a pas été oublié. Ainsi que je l'ai confié à la courtoisie traditionnelle des *Débats* : sur une tombe un seul souvenir suffit pour que personne ne puisse parler d'oubli. Or, ici même, en fêtant le centenaire de Sarcey (fascicule du 15 octobre 1927), nous avons amené également le nom de son camarade J.-J. Weiss.

Si je n'ai pas prononcé exactement à son sujet le mot *centenaire*, c'était — je puis bien l'avouer aujourd'hui — avec le discret et malin plaisir de ne pas éveiller l'attention des officiels sur l'un des plus délicats génies français du XIXe siècle. On peut me croire sur le fait de ma pensée malicieuse, puisque huit jours auparavant, dans l'*Abeille de Fontainebleau*, je venais de donner (7 octobre 1927) le seul article qui ait été consacré en France en temps opportun au centenaire de J.-J. Weiss, article que je terminais sur un pari qui vient d'être gagné :

Le centenaire de la naissance de J.-J. Weiss (1827-1895) coïncide exactement avec celui de son camarade de Normale Francisque Sarcey (1827-1899). Celui-ci beaucoup plus célèbre, celui-là beaucoup mieux trempé, fin, curieux et original. *Gageons que l'un sera fêté et l'autre négligé* (1). J'aime J.-J. Weiss et le goût m'est venu de saluer son Ombre aimable dans la ville même où il termina ses jours.

En dénonçant la scandaleuse omission générale, M. D. Halévy voudrait la réparer. Il s'adresse à son « Cher Bouglé », président de la section des Lettres à l'Ecole Normale, et lui écrit :

Ce sera dans deux mois le centenaire de Taine, grande commémoration, celle-là, dont assurément vous vous préoccupez. Pourquoi ne joindriez-vous pas à la mémoire de Taine celle de son camarade ? Mieux encore, pourquoi n'y joindriez-vous pas la mémoire de ses deux camarades, J.-J. Weiss d'un an son aîné, Paradol d'un an son cadet. Taine, J.-J. Weiss, Prévost-Paradol, bel ensemble d'êtres, bel accord de puissance d'esprit, d'éclat, d'ardeur. La France du Second Empire le dut à votre école, qui en reste honorée.

« Honorée » ? Honorée par l'oubli, oui ; et ce genre d'honneur-là, on permettra bien, au seul modeste personnage qui n'ait pas « oublié », d'écrire qu'il n'est pas mince. J.-J. Weiss était un esprit trop délicat, trop exquis, trop indépendant ; génie libre, frondeur, comme Gourmont par exemple, et qui n'a rien à

(1) J'en étais sûr ! Et mon pronostic prend aujourd'hui la valeur d'une expérience démonstrative.

voir, ni à devoir, au monde de la littérature officielle. Sa mémoire est familière seulement à certains Français de sens et de goût indifférents au trafic des réputations et des consécrations mondaines. A propos du centênaire « oublié », ces messieurs écrivent que la malchance que Weiss a rencontrée dans sa vie a continué dans sa mémoire. Quelle erreur, la carence des officiels, cela n'est pas une malchance pour qui en est « honoré ». Cela est simplement un hommage nouveau.

Je donne ici les quelques passages de mon article du centenaire qui se rapportent à Weiss critique dramatique, à ses idées sur le théâtre :

Un vieillard de mes amis, peu enclin pourtant à l'enthousiasme et au paradoxe, devient dithyrambique quand il parle de Weiss : « Depuis Voltaire et Beaumarchais, dit-il, personne n'a eu tant d'esprit et un style aussi français, impeccable, alerte et prodigieux de verve. » Quel régal en effet, lorsque l'on tombe sur des morceaux débordants d'humour et de fantaisie, par exemple à propos d'une reprise de *Fualdès*, « *un drame suranné de l'an 1848* ».

Le qualificatif qui convient à ses textes, et qui a d'ailleurs été souvent employé, est : *étincelant*. Et noter que ces pages si jeunes, si vives, si capricieuses, sont écrites par un presque sexagénaire.

Malgré son énorme bagage de sciences littéraires, historiques, politiques, nul homme ne fut moins un cuistre, un pédant : il les exécrait. Goûts très classiques, mais peu orthodoxes. C'est lui qui, à la surprise presque générale, a proclamé *Bérénice* pour le chef-d'œuvre de Racine. Il sait très bien que Molière est le plus grand comique et il le démontre au besoin ; malgré cela, son cœur est pour Regnard (plus gai et meilleur écrivain en vers, trouve-t-il), et même pour les Piron, les Gresset. Son siècle favori est le XVIIIe.

Il a peu de sympathie pour les auteurs ses contemporains, fût-ce Flaubert et Baudelaire. Ce n'est pas qu'il les méconnaisse. Il discerne et analyse à merveille leurs qualités ; elles ne plaisent pas à sa dégustation, voilà tout.

Il était trop délicat d'esprit et de cœur pour goûter le grand Maître du théâtre à l'époque, Dumas fils : « La trivialité est devenue pour M. Dumas fils une seconde nature. Chose curieuse. A la trivialité spontanée il joint encore une trivialité recherchée, qu'on n'acquiert pas sans l'avoir soigneusement cultivée. »

Qu'aurait-il dit sur Ibsen, s'il avait encore tenu la plume vers 1890-91 ? Je ne sais trop. On voit bien quels motifs il aurait eus pour ne pas y mordre. Mais, d'autre part, J.-J. Weiss possédait une très bonne cul-

ture germanique. Puis il avait le goût du paradoxe, pour les thèses qui n'étaient pas celles des plus nombreux de ses confrères.

Certains de ses aphorismes sont dignes de La Rochefoucauld et surtout de Chamfort, de Lichtenberg : « Rien n'est propre à vous guérir des femmes comme de voir qui réussit auprès d'elles. » Et combien d'autres maximes de ce mordant...

§

Par son idée fondamentale, le **Damné par manque de confiance** est un drame religieux. Un bandit, après toute une vie scélérate, va droit au paradis, parce qu'il a eu, au pied de la potence, un accès de foi et de repentir. Au contraire, un anachorète, qui a passé dix ans dans les prières et les macérations, est condamné à l'enfer parce qu'il a fini par manquer de foi en doutant de son salut. (Il est vrai qu'il n'a pas trop volé son sort ; égaré par le démon, il en était venu à se faire bandit, lui aussi ; cela dans la préoccupation de gagner le ciel par ce moyen singulier dont l'explication serait trop longue à reproduire ici). C'est le dogme de la *Grâce efficace*, sur lequel je me récuse. Mais, abstraction faite de son côté édifiant, la pièce est curieuse, intéressante, très dramatique et même gaie par endroits.

Bravo aux compagnons de Notre-Dame pour avoir exhumé cette œuvre, si peu connue ici, de l'émule de Lope et de Calderon ! Sauf erreur, Tirso n'avait point paru sur nos scènes, depuis le temps déjà lointain où la grande actrice et directrice espagnole qui vient de mourir prématurément, Maria Guerrero, venue à Paris avec sa compagne, nous avait donné *Le Timide au Palais*, cette comédie où Tirso a devancé Molière et Marivaux ; elle y était délicieuse.

L'interprétation du *Damné* a de grandes exigences, nombreux personnages, fréquents changements de lieu, alternatives de lyrisme et de réalisme, de tragique et de bouffonnerie. Les compagnons ont rempli de leur mieux leur tâche ardue. C'est encore glorieux de s'attacher à un bel ouvrage, de représentation difficile, si même on n'y réussit pas parfaitement. Au surplus, les noms des interprètes ne figurent pas sur le programme.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La mort du professeur Henneguy. — Léon Binet : *Questions physiologiques d'actualité*, Masson. — P. Freundler : *Introduction à l'étude des complexes biologiques*, E. Belin.

Avec Félix **Henneguy** disparaît une belle figure de savant, un des maîtres les plus aimés. Mon ami René Legendre, directeur du laboratoire de Concarneau, lui a consacré dans la *Presse médicale* du 8 février un article ému.

Il évoque le père d'Henneguy. Esprit des plus cultivés, helléniste et philosophe de valeur, trop modeste pour laisser un nom, il alla vivre en Italie et dans le midi de la France, avec son fils, et s'occupa de son éducation, lui donnant des connaissances encyclopédiques, l'amour des lettres, de la philosophie, des arts. le goût des voyages et de l'observation de la nature. Henneguy rêvait de devenir médecin de marine ; il fit ses études médicales, travailla chez Rouget à Montpellier, puis chez Claude Bernard, entra dans le laboratoire de Balbiani au collège de France ; on y faisait depuis Coste de l'embryogénie et de la cytologie ; Henneguy se passionna pour ces sciences, et ne devait plus jamais quitter ce laboratoire. Entre temps, il avait épousé la fille d'un grand ami de son père, Proudhon, cette enfant qu'on voit jouer au pied du sociologue dans le tableau de Courbet.

Henneguy avait l'âme d'un indépendant, il avait en horreur les intrigues, les injustices ; il ne recherchait pas les honneurs, mais ceux-ci vinrent à lui : il succéda à Balbiani, après l'avoir suppléé de longues années, et entra à l'Académie de médecine et à l'Académie des sciences ; en 1923, la Société de Biologie le choisit comme président, suprême honneur pour un biologiste. Mais Henneguy conserva toujours une grande simplicité : nous, ses élèves, nous l'aimions pour cela, et pour sa droiture et sa bonté, et aussi pour la variété et la sûreté de son érudition. Ses leçons du Collège, très documentées, et qu'il prenait un soin extrême à préparer, étaient particulièrement goûtées de spécialistes, qui savaient y trouver un texte inédit, une argumentation serrée.

J'ai parlé ici récemment de son remarquable petit livre sur la *Vie cellulaire* (collection Payot). Henneguy a consacré sa vie presque entièrement à l'examen de la cellule ; il fut un technicien irréprochable, il envisagea, sous leurs aspects cellulaires, les

plus grands problèmes biologiques : la vie et la mort, la reproduction, l'hérédité...

§

Les physiciens d'une part, les physiologistes d'autre part, ont organisé à Paris, dans ces dernières années, des conférences sur les actualités scientifiques. L'accueil fait à ces conférences par les étudiants en science et en médecine montre à quel point ceux-ci sont susceptibles de s'intéresser aux problèmes encore controversés et en cours d'études et aux aspects nouveaux de la recherche scientifique.

Les **Questions physiologiques d'actualité**, par Léon Binet, professeur agrégé à l'Ecole de médecine, donnent, remaniées, une série de conférences faites pendant l'année 1925-26. L'auteur est un des plus jeunes maîtres de la Faculté et déjà un physiologiste de valeur. Les sujets traités sont fort variés.

M. Binet parle tout d'abord du poumon, de sa structure, de ses fonctions. Pendant longtemps on a cru que le poumon est uniquement l'organe de la respiration, mais précisément M. Binet, avec son maître M. Roger, a montré que le poumon exerce une action importante sur les graisses qui circulent dans l'organisme avec le sang. Placé sur le trajet, comme le foie est placé sur le trajet d'autres substances alimentaires, le poumon arrête et détruit des graisses. C'est là une des belles découvertes de la physiologie moderne.

Le poumon, avec son rôle respiratoire, avec ses actions digestives, avec ses agents de fixation et de défense, apparaît maintenant comme un organe doué de fonctions multiples. Autrefois, on attribuait à chaque organe un but et un seul, on avait tort. L'histoire de la physiologie du foie est des plus instructives à cet égard. La découverte de la fonction glycogénique par Claude Bernard au milieu du siècle dernier en a entraîné une série d'autres ; et petit à petit on a reconnu que le foie joue un rôle capital dans le métabolisme, dans les transformations des diverses substances alimentaires au sein de l'organisme : il arrête les poisons alimentaires ; il accumule des réserves de fer (fonction martiale), de sucre (fonction glycogénique), de graisse, de matières azotées, etc., exerçant ainsi des fonctions régulatrices variées. Le rôle de la rate dans la nutrition ne paraît pas moins important ;

surtout dans ces dernières années, on a montré qu'il y a un parallélisme remarquable entre les fonctions de la rate et celles du foie : la rate serait un « organe d'assimilation du fer » ; elle est apte à détruire une certaine quantité de sucre, elle intervient dans le métabolisme des graisses, et fabrique de la cholestéisme; elle intervient également dans le métabolisme des matières azotées, mettant celles-ci en réserve, pouvant les digérer, déversant des amino-acides dans le sang, ainsi que du soufre. La rate n'est cependant pas un organe indispensable à la vie, puisque les chirurgiens ont pu enlever, chez l'homme, des rates blessées ou malades, sans trop d'inconvénients et sans signes de souffrance. Mais de telles actions de la rate font poser le problème d'un rôle possible de cet organe dans les phénomènes de croissance. Ce rôle a été mis récemment en évidence par J. Ducuing et L.-C. Soula sur des portées de jeunes animaux, Chiens, Lapins, Souris blanches ; ils ont enlevé la rate à une époque très rapprochée de la naissance, ils conservaient des animaux témoins, et à certains de ceux-ci ils ouvraient même le ventre, faisant l'opération à blanc (sans enlever la rate) pour éliminer les effets possibles du choc opératoire ; les animaux de chaque portée : témoins, opérés et aussi irradiés, étaient soigneusement tenus dans les mêmes conditions d'habitat et d'alimentation, et pesés chaque jour; on a observé des retards d'accroissement assez considérables chez les dératés et les irradiés. Des expériences précitées, on peut rapprocher les observations faites dans ces derniers temps sur les cultures de tissus, qui ont montré que l'addition de « jus splénique » (de rate), comme celle du jus embryonnaire préparé avec de l'embryon de poulet, activait ces cultures.

Après un chapitre bien ordonné et documenté sur la rate, M. Binet est conduit à parler des « facteurs internes de croissance », en particulier de l'influence de la thyroïde, du thymus, de l'hypophyse, etc. Ce sont là ce qu'on appelle des « glandes à sécrétions internes », c'est-à-dire déversant directement des substances chimiques ou « hormones » dans le sang.

L'hypophyse, petite masse ellipsoïde, formée de deux lobes, est attaché à une région particulière de la face inférieure du cerveau, le *taber cinereum* (tubercule cendré) ; et, le *taber cinereum* agit sur le métabolisme de l'eau, sur celui des sucres, sur celui des graisses, sur celui des matières azotées. Une blessure

légère de la base du cerveau peut déterminer la polyurie, comme l'ont montré le regretté Jean Camus et G. Roussy ; les mêmes auteurs ont pu obtenir par le même procédé une obésité plus ou moins accentuée, obésité parfois soudaine et considérable : en quelques semaines, un Chien passa de 19 kilos à 26 kilos (!) ; en même temps, on observe souvent de l'atrophie génitale ; et ainsi se trouve réalisé expérimentalement le syndrome adiposo-génital de Babinski et de Fröhlich. L'utilisation convenable des aliments dépend donc non seulement du foie et de la rate, mais encore d'une région bien localisée à la face inférieure du cerveau.

M. Binet consacre une leçon aux effets de l'ablation de l'écorce cérébrale. Les expériences faites à Pétrograd, dans le laboratoire de Pavlov, par Zéliony, sont rapportées avec soin.

M. Binet parle encore du mal des montagnes, de la soif, de la fumée de tabac, du sommeil, etc., etc. En somme : livre vivant, bien documenté, et qui sera consulté avec profit par tous ceux qui s'intéressent au « mouvement physiologique », et certainement par les professeurs de lycées désireux de renouveler leur enseignement.

§

M. Freundler, chargé de cours au P. C. N., en inaugurant l'an dernier son enseignement, n'a pas craint de mettre des élèves qui débutent en face des questions les plus neuves des sciences physiques et naturelles. Son **Introduction à l'étude des complexes biologiques**, pour la S. P. C. N. et le P. C. N., sera lu avec profit, même par les savants qui poursuivent des recherches expérimentales.

Le P. C. N. doit donner aux débutants les notions générales qui leur sont nécessaires avant toute spécialisation ; « il doit servir en outre à faciliter cette spécialisation ultérieure, en révélant à chacun les aptitudes et les préférences qui existent à l'état latent, et qui doivent déterminer l'orientation définitive ». Mais pour que le but soit atteint, il est nécessaire que les professeurs et les directeurs des travaux pratiques sachent montrer aux élèves la *liaison* entre les diverses disciplines des sciences expérimentales. Les futurs naturalistes auront besoin de connaître, sinon de pratiquer eux-mêmes, les méthodes d'analyse physique et chimique ; ils auront besoin aussi d'être familiers avec « les *notions* d'*élec-*

tronique qui constituent à l'heure actuelle la clef des phénomènes d'absorption et de transformation d'énergie, et qui font comprendre le sens de l'évolution des organismes vivants ».

En exposant la question des *complexes chimiques et biologiques*, M. Freundler a donc donné un exposé élémentaire de l'électronique (les électrons sont des corpuscules électrisés extrêmement petits, qui gravitent autour des atomes des corps et peuvent s'en détacher), grâce auquel on entrevoit les mécanismes de l'action des diverses radiations, d'une part sur les métaux (argent...), d'autre part sur la matière vivante.

M. Freundler voudrait que les chimistes et les physiciens acquièrent le *sens biologique* ; il recommande en particulier l'étude de l'évolution des Algues marines, dont la vie est soumise depuis des temps considérables à des conditions périodiquement les mêmes. Une telle étude nécessite la connaissance approfondie des méthodes de chime analytique, des propriétés de l'énergie rayonnante, de la radio-activité cellulaire, des méthodes histologiques et physiologiques ; elle exige aussi la connaissance de la mer.

M. Freundler consacre un chapitre de son livre à « la Mer » : notions sommaires d'Océanographie, moyens généraux d'étude de la Mer, composition chimique de l'eau de mer, ses caractères physiques. Il expose aussi ses recherches concernant l'iode des Algues, qui subit des variations oscillatoires liées aux variations de l'éclairement. M. Freundler pense que certaines radiations sont capables de transformer l'iode en étain. Le rêve des alchimistes serait-il près de se réaliser ?

Le petit livre de M. Freundler, par la nouveauté des sujets qu'il aborde, me paraît marquer une date dans l'histoire de l'enseignement.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Le père Huc : 1. *Dans la Tartarie* ; 2. *Dans le Thibet*, Plon. — Robert Redslob : *Sur les confins de l'Europe et de l'Orient*, Berger-Levrault.

Le voyage des pères Huc et Gabet **dans la Tartarie** remonte à 1844. Il est depuis longtemps célèbre, mais connu surtout de réputation, car l'édition première n'est plus en vente depuis longtemps. La librairie Plon a donc bien fait d'en donner un nouveau tirage.

Le père Huc nous raconte cette longue épopée, et son ouvrage est en somme une intéressante lecture.

La caravane que les deux missionnaires organisent pénètre d'abord en Tartarie, où une de ses surprises est de recevoir bientôt des grêlons d'une pesanteur de douze livres (?) qui, dit le texte, exterminent des troupeaux entiers. Il tomba même tout proche un morceau de glace de la grosseur d'une meule de moulin et qui, malgré la chaleur, mit trois jours à fondre. Une première étape conduisit les voyageurs dans une auberge chinoise sale, puante et enfumée où ils couchent sur un « kang », — une sorte de grand fourneau bas sur lequel on étend des nattes et où il y avait d'énormes marmites incrustées dans la terre glaise servant à préparer le brouet de la clientèle. Les ouvertures par où l'on chauffe ces récipients communiquent avec l'intérieur du kang et y transmettent la chaleur : de sorte que, pendant les grands froids, la température reste supportable. Les pères avaient emporté avec eux tout un matériel, dont une tente, dans laquelle ils préféraient s'installer. Ils revêtirent le costume chinois qu'ils devaient porter désormais pour éviter l'attention. Les péripéties de la route les conduisirent ensuite sur une haute montagne, d'ailleurs renommée par sa mauvaise réputation et les accidents tragiques qui s'y produisent. Du haut de cette éminence fort étendue on découvrait des tentes de Mongols, rangées en amphithéâtre sur le penchant des collines prochaines.

Le pays est très froid, et souvent des caravanes entières y périssent en chemin. Un moment, les voyageurs approchent d'une forêt impériale tenant une longueur de plus cent lieues du nord au midi et près de quatre-vingts de l'est à l'ouest. Plus loin, ils se trouvent près d'un « Obo », tas de pierres à la base duquel se trouve une grande urne où l'on brûle de l'encens ; c'est un monument où les Tartares viennent adorer l'esprit de la montagne.

Ils arrivent dans le royaume de Gechekten, pays bien boisé et coupé de rivières, mais où, paraît-il, les voleurs abondent. Toute cette contrée est d'ailleurs envahie par les Chinois, qui exploitent effrontément, paraît-il, la population.

Nous pouvons faire remarquer que le récit du père Huc est partout défavorable à l'élément céleste, qui se montre, en effet, plutôt envahissant en Tartarie, mais sur lequel le narrateur nous paraît avoir des idées préconçues.

La petite caravane arrive enfin à Tolon Noor, ville du pays, où elle peut faire de curieuses études sur la politesse des naturels et fait divers achats tout en complétant ses renseignements sur l'itinéraire à suivre. Les missionnaires descendent vers le sud ; et à propos des tentes mongoles qu'ils sont forcés de fréquenter, ils signalent les odeurs effroyables qu'on y respire.

En passant, on signale la fête des pains de la lune, commémorant la révolte des Chinois contre les Tartares, qui mit fin à la domination mongole dans l'Empire. Puis on nous parle des basses températures que l'on doit endurer dans les déserts de la Tartarie et où le thermomètre descend tellement que le mercure se trouve congelé dans sa cuvette ; il est aussi question du vent qui soulève la neige par vagues immenses.

Les deux pères arrivent à une des villes ruinées de la Tartarie — très nombreuses, dit-on, de ce côté — qui garde ses remparts crénelés, ses tours, ses portes, le tout aux trois quarts enfoui dans la terre et que les herbes enveloppent comme d'un linceul funèbre. L'abandon de la ville peut dater de la fin de la domination mongole, que les Chinois refoulèrent en effet vers le milieu du XIVe siècle. D'autres détails sont donnés plus loin sur les croyances des Mongols, à propos des possessions diaboliques, et les rites des funérailles, en particulier sur les cérémonies qu'accompagnent les obsèques royales en Tartarie.

A propos de ces obsèques, on nous dit que les enfants sont gorgés de mercure, dont le métal absorbé ainsi assure la conservation des cadavres destinés à faire cortège à leur maître. Les explorateurs arrivent à Koukou-Ibote ou Ville-Bleue, — mais il y a deux villes, l'une commerciale et l'autre militaire. La ville militaire, avec de beaux remparts et des bicoques, est surtout une grande caserne, car elle contient en effet 10.000 hommes de troupes. La ville commerciale déborde son enceinte et possède surtout d'immenses lamaseries. Ensuite, les missionnaires arrivent aux bords du fleuve Jaune qui est débordé, et bientôt dans le pays des Ortous. Le fleuve Jaune débordé fut laborieux à traverser ; le pays des Ortous, sec et aride, est bordé au sud par la grande muraille. Les conquérants chinois et tartares s'en sont tour à tour emparés. Les Ortous se ressentent beaucoup de la misère du pays qu'ils occupent. Ils habitent sous des tentes d'une saleté invraisemblable.

A propos des lamaseries, on nous parle entre temps de la manière dont on reconnaît le successeur d'un grand bouddha défunt ; du mariage chez les Mongols de la région, de la situation des femmes mongoles ; de la pluralité des épouses ; des tours de passe-passe que font les lamas pour prouver leur sainteté, etc. Du côté de la lamaserie de Rache-Tchurin s'étend la terre du nitre et du sel, qui forment des cônes réguliers comme travaillés par la main de l'homme ; et le plus bizarre, c'est qu'il y croît toute sorte de végétations épineuses, mais sans fleurs ni sans feuilles, qui demeurent sur les vieux tertres, se dessèchent et tombent en poussière. Après cette singulière rencontre, la petite caravane se trouve sur le passage d'un roi de la région qui se rend à Peking avec tout un cortège pour rendre hommage à l'empereur.

On traverse un pays montagneux, d'aspect plutôt étrange par sa construction minéralogique. Les missionnaires se retrouvent bientôt du côté du fleuve Jaune, qu'ils passent sans trop de mal pour rentrer en Chine. C'est ici que se termine la première partie de cet intéressant voyage.

Le second volume des pères Huc et Gabet nous conduit dans le **Thibet**, pays situé à de si belles hauteurs, au centre du continent asiatique, que l'on a pu l'appeler le *toit du Monde*.

Nous passerons sur les préparatifs de ce deuxième voyage et le prendrons seulement au moment où les deux missionnaires, tout à leur idée d'évangélisation, se joignent à une caravane retour de Peking.

Il y avait là quinze mille bœufs à longs poils, douze cents chevaux, autant de chameaux et deux mille personnes qui défilaient pendant de longues heures, d'ailleurs avec une escorte de trois cents soldats chinois et de deux cents tartares.

Nous ne relaterons pas les nombreuses péripéties souvent tragiques ou terribles de ce voyage laborieux (le voyage dura près de trois mois) où de nombreuses personnes moururent de froid ou par les accidents de la route. On arrive enfin au plateau de Tan-la, le point le plus élevé du globe et dont la traversée est encore difficile, mais on parvient au but et il n'y a plus qu'à descendre à Lhassa. On se trouve bientôt à Pampou, qui est comme le vestibule de la ville Sainte, mais dont la sépare une haute montagne que les Thibétains et les Mongols gravissent avec une grande dévotion. Sha-Saa, qui s'étend en contre-bas, est entourée

d'une ceinture d'arbres séculaires ayant pris la place des anciens remparts. La ville accumule ses hautes maisons, ses temples nombreux dont l'un possède le Talé-Lama, et l'ensemble a un aspect majestueux et imposant. Les principales rues de la cité sont très larges, assez propres par temps sec ; les faubourgs sont d'une saleté repoussante ; il en est même un dont les maisons sont bâties avec des cornes de bœufs et de moutons sur lesquelles on a plaqué de la terre glaise. Le palais du Talé-Lama occupe une montagne au nord de Sha-Saa, possède quatre étages et est surmonté d'un dôme couvert de lames d'or.

Les missionnaires qui réussissent à se loger aux environs font d'ailleurs d'intéressantes observations sur les habitants. Les femmes doivent s'enduire le visage d'une sorte de confiture noirâtre qui a pour but de les enlaidir, sans doute pour éviter la concupiscence. Une partie de la population est composée de Péboun originaires des Indes, et travaille surtout les métaux.

Les deux missionnaires se sont trouvés pénétrer dans la capitale au moment des fêtes du renouvellement de l'année et en décrivent les diverses circonstances. Ils ont rendu visite aux autorités de Sha-Saa, qui les ont bien accueillis, et ils organisent déjà une église. Mais le ministre de Chine intervient, car le souverain du Céleste Empire voit d'un mauvais œil, — et peut-être n'a-t il pas tort, — l'invasion des Européens au Thibet.

Le père Huc et son compagnon sont donc priés de se retirer, à leur grand désespoir, et même n'obtiennent pas de prendre la route des Indes, comme ils l'avaient projeté. Ils suivent d'ailleurs un itinéraire différent de leur voyage d'aller et dont les diverses péripéties sont contées avec détails. Ils sont escortés par un mandarin et des troupes, sous prétexte de leur rendre des honneurs. Ils n'achèvent le trajet qu'après trois mois de marche.

Un troisième volume doit donner des renseignements circonstanciés sur les pays qu'ils ont explorés — le Thibet surtout. — Nous pensons bien avoir le plaisir d'y revenir.

M. Robert Redslob a déjà publié un volume sur son séjour en Pologne, par lequel il termina un long voyage entrepris dans le centre de l'Europe. Il en donne aujourd'hui les chapitres concernant l'Autriche et les pays limitrophes : **Sur les confins de l'Europe et de l'Orient**. Il y nomme successivement Gratz, capitale de la Styrie, la cité de Maribor sur la Drave ; les bains de

lelje, *la bolonia Claudia lelja des Romains* ; et la Save qui se jette bientôt dans le Danube. On arrive à Zagreb, capitale de la Croatie, avec sa cathédrale, le palais archiépiscopal, fortifié comme au moyen-âge, et en face la cité de Gritck, pleine des tragiques souvenirs du roi Matija-Gubec, qui y fut supplicié. Bientôt c'est la Bosnie avec Brodes, Sarajevo et les tableaux pittoresques de son bazar, la mosquée de Ghazi-Husrevbeg (XVIe siècle), sa population juive si curieuse, son intéressant musée ethnographique, la jolie mosquée de Husrev-Beg, etc.

Le voyageur arrive à Mostar, dans un pays de montagnes qu'il décrit avec admiration. Un pont aux portes crénelées y franchit la Narenta. Le bazar, le costume des femmes, un moulin rustique d'allure spéciale sont à signaler. Puis, c'est Raguse qui conserve ses fortifications d'autrefois, vieille ville vénitienne avec son cloître de Franciscains, le palais des Recteurs, la cathédrale Sainte-Marie Majeure, ses ruelles étroites, sa citadelle Saint-Laurent, etc. ; le golfe de Battaro et la cité de Castelnuovo, ancienne capitale du duché de Saint-Sabas ; Cattaro, un nid d'aigle.

Cité moyenageuse que l'on compare volontiers au Mont Saint-Michel, voici Spalato, avec le palais de Dioclétien, la cité romaine de Salone, Fiume, qui fut naguère le port de la Hongrie ; Budapest. C'est alors que M. Robert Redslob se dirige vers la Pologne, où il se trouve à Cracovie et autres lieux dont il a déjà été parlé dans sa première publication.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Colonel Abadie : *L'Afrique centrale, la Colonie du Niger*, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales. — Henry Solus : *Traité de la Condition des Indigènes de droit privé*, Société anonyme du Recueil Sirey. — La *Vie technique, industrielle, agricole et coloniale.*

L'Afrique Centrale, la Colonie du Niger, que vient de nous faire connaître avec toutes les précisions voulues M. Abadie, est une des possessions d'avenir de notre domination de l'Ouest africain. La colonie du Niger s'étend du lac Tchad aux confins de la Tripolitaine à l'est, et, à l'ouest, des rives du Niger ; au sud algérien, sa superficie dépasse un million de kilomètres carrés. Mais, comme nous le montre l'auteur, cette immense colonie n'est point du tout homogène et comprend pour

les deux tiers des zones désertiques ; la vallée du Niger et la région avoisinante du nord de la Nigéria sont les seules parties ayant une population dense, de bons terrains de culture et de beaux pâturages. Le reste de la colonie est plus ou moins terre désertique, d'où surgissent les massifs de l'Aïr, les oasis du Kaouar et du Tibesti. Et cependant, la colonie du Niger est pour notre action coloniale une possession d'avenir, parce que le grand fait nouveau qui domine la question de la mise en valeur de l'ouest africain, que dis-je ? de toute l'Afrique noire, c'est la transformation du Sahara en immense piste de voies de communication par automobiles, par avions, par chemin de fer. Demain, le Hoggar, l'Aïr, le Kaouar, le Tibesti, seront les formidables jalons des liaisons ferroviaires, automobiles ou aériennes, entre le Continent européen et la terre d'Afrique. La colonie du Niger sera le carrefour de ces voies de communication, la « plaque-tournante » entre l'Afrique du Nord, l'Afrique Occidentale et l'Afrique Equatoriale ; c'est là que le réseau nord, africain et transsaharien se reliera aux réseaux côtiers et à celui du bassin du Tchad, qui conduira à ceux du Congo belge au Sud, et à l'artère du Cap au Caire à l'Est.

Le Colonel Maurice Abadie, en rédigeant **L'Afrique Centrale, la Colonie du Niger**, a fait une vaste et complète étude de notre possession du Niger et, grâce à ce travail, nous avons sur ce pays une documentation complète. L'ouvrage est, en effet, divisé en quatre parties ; la première comporte une description physique du territoire, la seconde une vue d'ensemble de l'histoire et des mœurs de chacune des races dont la colonie est l'habitat ; la troisième partie comprend un examen des ressources naturelles et des conditions de la vie économique. La quatrième partie est, enfin, d'autant plus attrayante qu'outre un historique fort bien présenté, l'auteur nous montre ce rôle économique si important que l'évolution de l'Afrique moderne réserve à la colonie du Niger, rôle dont nous indiquions plus haut la nature.

Le colonel Abadie a, par ailleurs, mis en annexe, et de la façon la plus heureuse, toute une masse de matériaux : statistiques économiques, généalogies, traductions de légendes, de poèmes, notes d'histoire naturelle, bibliographie, qui donnent à son livre un caractère scientifique indiscutable.

Il faudrait que cet ouvrage soit comme le prototype de toute une série de travaux similaires, concernant chacune de nos colonies de l'Ouest africain et d'ailleurs. L'excellente méthode qui y a présidé devrait être adoptée et surtout devrait faire surgir des initiatives utiles. Nous n'aurons jamais assez de bons livres sur les diverses possessions de la France des cinq parties du monde.

Il n'y a pas de question plus délicate en politique coloniale que celle de la situation juridique des indigènes. Quelle est la législation que l'on doit appliquer aux indigènes en matière de propriété, de contrats, en droit familial ? Est-ce le Droit français ? Les Législations locales ? Dans quelle mesure intervient notre Code ? Où y a-t-il lieu de faire appel aux coutumes ou aux règles religieuses ? M. Solus vient, dans son **Traité de la condition des Indigènes de Droit privé**, de donner aux juristes et aux administrateurs de nos colonies des éléments et des précisions qui faisaient jusqu'alors défaut en la matière. En réunissant et surtout en commentant les solutions légales et jurisprudentielles, M. Solus a déterminé des principes directeurs qui seront vite vraiment classiques.

La lecture de cet ouvrage par ceux qui n'en ont pas besoin pour leur profession ne sera point, par ailleurs, aussi aride que l'on peut le penser. En effet, en suivant les développements de l'auteur, le lecteur se rendra compte combien complexe est le problème de la politique indigène et comprendra combien dangereuses sont ces formules *a priori*, qui, rédigées en termes lapidaires, ne tiennent aucun compte des multiples nuances qu'il faut discerner en l'espèce. Préconiser un système d'étroite assimilation juridique apparaît déjà à tous ceux qui ont quelque notion de colonisation comme une sorte d'anachronisme ; affirmer que l'indigène ne peut être à aucun prix soumis à un statut identique au nôtre est également une erreur d'appréciation. M. Solus nous montre dans son ouvrage qu'il y a interpénétration de notre Droit dans les législations indigènes ; ainsi se révèle sur le plan juridique l'évolution sociale indigène, mais faut-il hâter ce phénomène ? Quelles sont les étapes à franchir, les distances à observer ? Voilà ce qui rend ces études infiniment passionnantes, parce que essentiellement humaines.

Si le roman colonial, le recueil de nouvelles, nous apporte des visions de plus en plus précises, parce qu'écrites avec sim-

plicité, du monde colonial de nos jours, le grand public français a, en outre, à sa disposition une documentation coloniale de plus en plus riche et, de plus en plus complète. Nous n'avons plus le droit non seulement d'ignorer la géographie, mais encore l'importance économique et sociale, de notre Domaine colonial. On ne saurait trop le répéter, la « foi coloniale » pénètre désormais l'âme du Français moyen, mais cette pacifique conquête est due dans une large mesure à toute une série de publications documentaires.

Parmi le flot montant des revues et des numéros spéciaux consacrés à l'essor colonial français, un triage, certes, est nécessaire ; aussi y a-t-il lieu de signaler la série de numéros, conçus sur un plan précis et où la plus utile documentation ne fait pas double emploi, au contraire, consacrés par la **Vie technique, industrielle, agricole et coloniale** à nos grandes possessions africaines : l'Afrique Occidentale, l'Afrique Equatoriale, Madagascar, le Togo et le Cameroun, sans compter quatre grandes brochures sur le Maroc, la Tunisie et l'Algérie, l'Indochine. Rien ne peut mieux indiquer la valeur de ces ouvrages de documentation récente que le fait que plusieurs d'entre eux sont déjà totalement épuisés. Gravures, cartes, graphiques, tableaux, statistiques, rien ne manque, tout est à jour, ce qui n'est pas sans présenter un réel intérêt et une incontestable utilité.

MAURICE BESSON.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : entretiens de l'impératrice Eugénie avec M. Maurice Paléologue; un portrait de Napoléon III en exil; l'impératrice et Léon XIII ; remords du Deux-Décembre. — *Montparnasse* : numéro consacré à Paul Husson. — *Revue de Paris* : une très admirable page de Mme Colette. — Mémento.

La **Revue des Deux Mondes** (1er mars) contient la première partie des « Entretiens de l'Impératrice Eugénie » avec M. Maurice Paléologue. Si notre dernier ambassadeur à Saint-Pétersbourg n'a pas été un diplomate d'exceptionnelle valeur dans ce poste où le trouva la guerre, il manœuvre assez finement aujourd'hui, en qualité de candidat à l'Académie française. Il ajoute à son bagage d'écrivain sans se nuire. En 1901, ont commencé ses relations avec la veuve de Napoléon III. Il semble qu'il l'ait bien mieux vue et comprise, au cours de quelques entrevues

que, plus tard (à en juger d'après ses propres mémoires) l'impératrice de toutes les Russies, cette malheureuse demi-folle dominée par Raspoutine. M. Paléologue a retenu ces paroles de l'ex-impératrice des Français :

... Je tiens à vous dire, dès notre première rencontre, quelle noblesse, quelle abnégation, quelle magnanimité il y avait chez l'Empereur. Quand nous étions heureux, je l'ai toujours vu simple et bon, charitable et miséricordieux. Il souffrait, avec une admirable indulgence, la contradiction et la calomnie... Quand les malheurs nous ont accablés, il a porté le stoïcisme et la mansuétude jusqu'au sublime. Si vous l'aviez vu, dans ses dernières années, à Chislehurst ! Jamais un mot de plainte, de blâme ou de récrimination !... Souvent, je le suppliais de se défendre, de repousser les attaques impudentes, les malédictions ignominieuses dont il était l'objet, d'arrêter enfin ce torrent d'injures qui se déversait continuellement sur nous. Il me répondait avec placidité : « Non, je ne me défendrai pas... Certaines catastrophes sont si douloureuses pour une nation, qu'elle a le droit d'en rejeter, même injustement, toute la faute sur son chef... Un monarque, un empereur surtout, se dégraderait en cherchant à se disculper, car il plaiderait sa cause contre son peuple... Il n'y a pas d'excuses, pas de circonstances atténuantes, pour un souverain. Sa plus haute prérogative est d'assumer sur lui seul toutes les responsabilités encourues par ceux qui l'ont servi... ou trahi... » Ces nobles paroles, monsieur, je ne les oublierai jamais ; elles me soutiennent et m'illuminent depuis trente ans. Aussi, malgré bien des instances, je n'ai jamais voulu écrire les souvenirs de mon règne...

En 1903, l'impératrice eut l'occasion, durant la longue agonie de Léon XIII, de faire dire par M. Paléologue à son ministre, M. Delcassé, qu'une visite du Président Loubet au Quirinal provoquerait la rupture entre le Vatican et la République Française. La communication impliquait la confidence que le pape venait, fin juin de cette même année, de refuser audience à la souveraine détrônée, parce que, vingt-sept ans auparavant, avec son fils, elle avait été reçue au Quirinal par le prince royal d'Italie. M. Paléologue apporta le lendemain « les hommages et les remerciements » de son ministre et de M. Loubet à l'impératrice, à l'Hôtel Continental.

... Me prenant par la main — écrit le diplomate — elle me conduit vers la fenêtre ouverte du salon, devant les Tuileries. Ses yeux errent quelques secondes sur le merveilleux jardin, que le soleil éclatant

baigne dans une pourpre d'or. Après un long silence, que je devine plein de grands souvenirs, elle reprend, d'une voix brisée :

— Si j'ai pu rendre hier un service au gouvernement français, j'en suis très heureuse... Depuis le temps où j'habitais *là*, je n'ai plus jamais eu l'occasion de rien faire pour la France...

On peut, sans manquer à cette ombre, penser que l'impératrice régnante avait eu beaucoup trop l'occasion « de faire quelque chose pour la France ».

La courtoisie de M. Paléologue l'a porté à dire à son interlocutrice :

La période injurieuse et pamphlétaire est finie pour le règne de Napoléon III ; les malédictions tonitruantes de Victor Hugo font sourire.

Les Châtiments demeurent une œuvre de colère sacrée, très grande dans l'œuvre entier du poète. On ne saurait que plaindre le lecteur qui sourirait de si beaux vers, inspirés par une si juste indignation. Par contre, on cède à un sourire très mélancolique, de trouver sous la plume de M. Paléologue cette déclaration, hélas ! trop confirmée par l'histoire des peuples et les petites carrières des individus : « Il est rare qu'en politique le respect de la parole jurée soit poussé jusqu'à l'abnégation ». Le parjure du prince-président pour rétablir à son profit le trône impérial préoccupait la vieille impératrice déchue. Elle demande :

— Que pensez-vous du Deux-Décembre ? Soyez franc ! Parlez-moi sans détour.

— Je suis loyalement attaché à la République, puisque je la sers aujourd'hui et que j'aurai peut-être demain l'honneur de la représenter à l'étranger. Mais je ne condamne pas le Deux-Décembre, du moins au point de vue politique.

M. Paléologue s'explique ensuite comme il lui était possible, parlant à une vieille dame et qui, si elle avait causé des malheurs, en avait subi de terribles. Il achève ainsi, et l'entretien continue :

— En résumé, si je ne condamne pas le Deux-Décembre, je désapprouve le régime gouvernemental qui l'a suivi.

Elle incline deux ou trois fois la tête et sourit faiblement :

— Je suis peut-être moins éloignée de votre opinion que vous ne croyez. Mon mari et moi, nous avons souvent discuté ce problème angoissant. Je lui ai dit un jour : « Ce qu'il y a de tragique dans un coup d'Etat, c'est qu'il équivaut à un pacte avec le bonheur !... » Un autre jour, le voyant absorbé dans une rêverie sombre dont je devinais

le motif, je n'ai pu retenir ce mot : « Tu portes le Deux-Décembre comme une tunique de Nessus !... » Il m'a répondu : « J'y pense constamment ».

Cet aveu d'un remords opiniâtre, d'un constant remords, est tragique à l'égal de *Macbeth*. Si *Les Châtiments* ont fait sourire quelqu'un, à coup sûr ce n'est ni l'empereur Napoléon III, ni l'impératrice Eugénie.

§

Montparnasse (mars) honore la mémoire de Paul Husson, son fondateur, par un numéro exceptionnel dont un comité a assuré la dépense. M. Géo Charles résume en un article la vie et l'œuvre de ce poète, mort à 45 ans, qui fut aussi un homme d'action.

En nous quittant, Husson échappe au retour menaçant des jours d'août 1914. Je vous le dis, mes amis : soyez sur vos gardes,

écrit M. Romain Rolland qui admira, des premiers, *L'Holocauste*, ce livre courageux et humain de Paul Husson, combattant qui, en 1917, osa maudire l'atrocité de la guerre. M. Henri Barbusse rend ce témoignage à Paul Husson :

On montrera la hardiesse des conceptions d'art moderne qu'il défendit, l'appui qu'il donna avec discernement aux formules nouvelles comme le cubisme et l'expressionnisme, le but final, collectif et populaire qu'il assignait à l'art. On montrera aussi la qualité des campagnes qu'il entreprit, aux côtés de Paul Fort, pour libérer la poésie : toute l'attention qu'il apportait aux choses d'avenir et qui est la marque la plus haute et la plus exquise de la probité spirituelle.

Son talent était fait d'une trop large compréhension, de trop de noblesse morale et de lucide délicatesse, pour ne pas lui inspirer d'éclatantes colères contre la barbarie et les iniquités de l'exploitation de l'homme par l'homme. Sa sensibilité souffrait, jusqu'au gémissement, jusqu'au cri, des monstrueuses absurdités sociales qui ont changé jusqu'ici l'histoire des vivants en une ruée aux abîmes. Dans son livre de guerre, *l'Holocauste*, il maudit les souffrances et les destructions gaspillées : « Mourir pour la civilisation, la liberté des peuples ? Des mots, des mots, des mots... On meurt pour des ballots de marchandises et des questions d'argent. » Ainsi son intuition de poète l'orientait vers les grandes vérités.

« Mon Paul Husson qui n'a jamais trahi ! » s'écrie M. André Salmon. Et M. Ivan Goll : « Quel tendre martyr de la Frater-

nité ! » M. Marcel Say résume ainsi l'existence du disparu : « Servir les hommes, l'art et la poésie ». Et M. Gustave Kahn :

Surtout, il y publiait des poèmes, des proses rythmées, dédiées fervemment au décor de la vie moderne, à la nouveauté architecturale de la ville, à l'accélération du rythme de la vie. C'était un visionnaire sentimental et émerveillé, un amoureux d'art des plus émus et des plus désintéressés, des plus sincères, et, dans son ingénuité, souvent très intéressant.

Et voici l'un des derniers poèmes qu'ait achevés Paul Husson. **Sagesse** le publie aussi dans son « numéro d'hiver » :

PETIT MAGASIN DE LUXE

La grande vendeuse blonde,
dont les bras blancs sont comme du lait,
avec des ombres d'or sous les aisselles,
fait les honneurs du magasin.

Ciel électrique, ogives roses,
la somptuosité des brocarts,
les gants de femmes comme des mains d'amour,
les longs bas, les layettes blanches.

Une cliente choisit, ainsi qu'une reine,
tenant en laisse un lévrier bleu.
Les bras de lait prennent et reprennent,
fouillant aux fouillis des dentelles,
faisant mousser les blanches toiles
comme les lavandières de jadis
faisaient jaillir le savon clair.

Les fleurs de la rue répondent
aux fleurs du magasin.
Fleurs des petites voitures, fleurs de toutes les aventures,
fleurs somptueuses ou simples,
Les femmes passent, enveloppées
de grands manteaux et de fourrures,
fleurs elles aussi des trottoirs bleus,
se balançant, tanguant des hanches comme un navire.

Masques d'amour pâles qui défilent
au long des boutiques d'or,
leurs yeux long de gazelles d'azur
reflètent quelque étoile lointaine.

§

La Revue de Paris (1er mars) achève la publication du dernier ouvrage de Mme Colette : « La naissance du jour ». C'est une des œuvres les plus douloureusement humaines que femme ait jamais écrites. La critique dira sans doute que l'auteur de *Chéri* n'était encore parvenu à une égale maîtrise. La sincérité de ces pages rappelle les plus émouvantes du Jean Jacques des *Confessions*. L'art de Mme Colette atteint à la pureté absolue. Elle écrit quelque part : « Je vois le paysage trembler, comme à travers une montée de larmes ». Ainsi voit-on son nouveau livre. Elle le clôt sur ces lignes admirables :

Un bleu d'adieux, étouffé, étalé par le brouillard, pénètre avec des bouffées de brume. J'ai besoin de peu de sommeil ; la sieste, depuis plusieurs semaines, me suffit. Quand l'envie de dormir me ressaisira, je dormirai d'une manière véhémente et saoulée. Je n'ai qu'à attendre la reprise d'un rythme interrompu pendant quelque temps. Attendre, attendre... Cela s'apprend à la bonne école, où s'enseigne aussi la grande élégance des mœurs, le chic suprême du savoir-décliner... Une lettre, la dernière, vint vite après la riante épître au cercueil en bois d'ébène... Ah ! cachons sous la dernière lettre l'image qui l'accompagne : une tête à demi-vaincue qui tournait de côté et d'autre, sur l'oreiller, son col sec et son impatience de pauvre chèvre attachée court... La dernière lettre, ma mère en l'écrivant voulut sans doute m'assurer qu'elle avait déjà quitté l'obligation d'employer notre langage. Deux feuillets crayonnés ne portent plus que des signes qui semblent joyeux, des flèches partant d'un mot esquissé, de petits rayons, deux « oui, oui » et un « elle a dansé » très net. Elle a écrit aussi, plus bas « mon amour » — elle m'appelait ainsi quand nos séparations se faisaient longues et qu'elle s'ennuyait de moi. Mais j'ai scrupule, cette fois, de réclamer pour moi seule un mot si brûlant. Il tient sa place parmi des traits, des entrelacs d'hirondelle, des volutes végétales, parmi les messages d'une main qui tentait de me transmettre un alphabet nouveau, ou le croquis d'un site entrevu à l'aurore sous les rais qui n'atteindraient jamais le morne zénith. De sorte que cette lettre, au lieu de la contempler comme un délire confus, j'y lis un de ces paysages hantés où, par jeu, l'on cacha un visage dans les feuilles, un bras entre deux branches, un torse sous des nœuds de rochers...

Le bleu froid est entré dans ma chambre, entraînant une très faible couleur carnée qui le trouble. Ruisselante, contractée, arrachée à la nuit, c'est l'aurore. La même heure demain me verra couper les premiers raisins de la vendange. Après-demain, devançant cette heure, je

veux... Pas si vite, pas si vite ! Quelle prenne patience, la faim profonde du moment qui enfante le jour : l'ami ambigu qui sauta la fenêtre erre encore. Il n'a pas, en touchant le sol, abdiqué sa forme. Le temps lui a manqué pour se parfaire. Mais que je l'assiste seulement et le voici halliers, embruns, météores, grappe, livre sans bornes ouvert, musique, navire, oasis...

Mémento. — *900* (n° 5) paraît après une interruption. On y trouve un très remarquable récit de M. André Salmon : « Mort d'un soldat ».

Revue de l'Université de Lyon (n° 1er janvier) : M. A. Ehrhard : « La légende des Niebelungen ». — M. R. Waltz : « La tristesse de Lamartine ».

Palestine (mars) : « Le devoir international vis-à-vis du foyer national juif », par M. Léon Blum. — « Empreintes de la vie juive en Europe », par Bernard Lazare, fragments inédits.

Revue bleue (18 février) : M. F. Roz : « La fantaisie incohérente et les poncifs de la nouvelle littérature ».

Le mail (février) : « Nénie » par M. Jean Royère. — « Les coupes », poème de M. Pierre Leroy. — « Petite suite vénitienne », de M. Jean Goudal. — « Le diable dans le roman contemporain, » par M. A. Lerminier.

Les Amitiés (février) : M. Henri Pourrat : « Château de bois dans la montagne ». — « La fille difficile », par M. Jean Reboul.

Æsculape (février) : « Sainte Barbe guérisseuse », par M. de Lapparent. — « Les astres et la médecine », par M. Robert Francheville.

La Revue hebdomadaire (25 février) : M. Paul Schack : « Nos sous-marins pendant la guerre». — « Girondins et Mme Roland », par M. Louis Madelin.

Revue universelle (1er mars) : Boukharine : « Un document sur le bolchevisme». — « A Sisteron, avec Paul Arène », par M. J.-L. Vaudoyer.

Le Correspondant (25 février) : De M. M. Antoine : « Blasco Ibanez. » — « Les Fioretti des premiers Carmels de Belgique », par M. G. Goyau.

Europe (15 mars) : « Uruguay », par M. J. Supervielle. — « Cap Horn », par M. Henry-Jacques.

La Revue des Vivants (mars) : « Le guide de l'électeur », composé de consultations obtenues de treize partisans fameux où l'on rencontre MM. Henri Barbusse et Charles Maurras, MM. Edouard Herriot et Joseph Caillaux ; puis, très à part, le judicieux Alain, en manière d'arbitre, dont les « Opinions sourdes » rassemblent des parcelles de vérité en nombre respectable.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Secret (*Le Journal*, 3 mars) — Un fascisme théâtral (*La Dépêche de Toulouse*, 26 février). — L'amant de Mme Vidal (*Paris-Midi*, 6 mars). — L'amant de Mme Vidal (*Le Journal*, 10 mars). — De Chaplin à Valéry (*Chantecler*, 25 février). — « Le Cirque », de Charlie Chaplin (*Europe Nouvelle*, 25 février). — Le souvenir de Rémy et Jean de Gourmont (*Figaro Littéraire*, 3 mars).

Auteur dramatique, M. Bernstein s'est institué directeur de théâtre et metteur en scène, il prétend même à être son propre critique dramatique. Le lendemain de la répétition générale du *Secret*, le **Journal** a publié, à la meilleure place, un article où « l'éminent collaborateur et ami » exprimait en termes choisis tout le bien qu'il pensait de sa pièce en particulier et de son œuvre en général.

M. Bernstein s'est dispensé l'éloge sans parcimonie. Voici d'abord ce qu'il écrit sur ces propres ouvrages antérieurs au *Secret* :

Il me semble que ces pièces contiennent des caractères troubles, complexes, douloureux, qui annoncent les héros plus vastes, retrouvés hier soir.

Quant au *Secret* lui-même, il

dépasse ces premières œuvres. Tout le monde le dit et ce doit être vrai, puisque j'en suis moi-même convaincu.

Plus loin, M. Bernstein renchérit :

Tels qu'ils sont, vous trouverez, je crois, dans les personnages du *Secret*, un simple accent de vérité, *cette qualité si rare, si difficile et si souvent refusée qu'apporte seul l'instinct, avec tout son mystère : le son du vrai.*

Ces personnages sont vrais, j'en suis sûr.

Dans la conclusion de son article, il revient une dernière fois en y insistant sur cette question de la *vérité* d'un de ses personnages, et il en profite pour se comparer complaisamment aux plus grands, à Shakespeare, à Ibsen.

Certains ont prétendu, voici quinze ans, que la Gabrielle du *Secret* dépassait la réalité. Elle est vraie, malheureusement. Si elle a quelquefois semblé excessive, c'est qu'aucun écrivain ne l'avait encore exprimée. Le Iago de Shakespeare poursuit une vengeance personnelle. L'Hedda Gabler d'Ibsen essaie présomptueusement de réaliser sur la terre un rêve d'héroïsme et de beauté. Gabrielle ne veut que le mal. Aucun intérêt ne la pousse. Si cela vous semble trop étrange, interrogez les psychiatres ou les confesseurs, lisez la *Gazette des tribunaux*. Surtout descendez en vous-mêmes.

Tout ceci nous fournit la preuve que M. Bernstein confond deux notions essentiellement différentes pourtant : la réalité et la vérité.

Il se peut que ses personnages soient réels, il est certain qu'ils ne sont pas vrais, pour la raison péremptoire qu'ils n'existent pas, au sens souverain du mot. Tout est réel dans le monde, ou peut l'être ou l'avoir été ; que nous importe !... Le réel est un état de fait ; le vrai, au sens esthétique du mot, est un effet de l'art, une transfiguration, un miracle qui seul confère *l'existence*. C'est précisément dans ce sens-là qu'on peut dire que les personnages de M. Bernstein n'existent pas.

Au cours de son apologie, l'auteur de tant de pièces passe en revue les personnages auxquels il croit avoir conféré l'existence, il les appelle par leur nom, qu'il est certainement seul à se rappeler, car pour nous ils se nommeraient aussi bien Dupont, Lévy ou Tartempion ; ce ne sont que fantoches sans âme dont l'habile montreur tire les ficelles avec une incomparable virtuosité.

En vérité, que sont Gabrielle, Henriette, Gisèle, Denis Le Guen, Ponta-Tulli, Chacéroy, Le Govain,.. que cite M. Henry Bernstein ? Des noms, rien que des noms, des noms inconnus, à demi-effacés, sur des tombes abandonnées dans un cimetière désaffecté.

L'image même du néant.

Il y a pourtant un élément de grandeur chez M. Bernstein, c'est que, derrière l'écran de sa vanité un peu naïve, on le sent insatisfait, douloureusement assailli par le doute. Quand il écrit :

Il arrive rarement que je me retourne vers mes œuvres anciennes : elles sont un poison pour l'écrivain, on y découvre un affreux goût de cendre...

On s'aperçoit qu'il a le sentiment poignant du néant de son œuvre et qu'il en souffre désespérément. Cette souffrance l'honore et devant elle nous nous inclinons.

L'article de M. Bernstein dans *Le Journal* est précédé d'un « chapeau » de la rédaction, conçu en ces termes :

Le Secret, que le théâtre du Gymnase a repris hier soir avec le plus vif éclat, est sans doute la pièce la plus célèbre de M. Henry Bernstein.

Nous avons demandé à notre éminent collaborateur et ami de nous parler de ce drame et, par la même occasion, de nous exposer, avec la puissance de son admirable talent, ses vues sur toute son œuvre et sur l'évolution de son art.

Puis l'article est suivi de la note que voici :

Nous publierons demain l'article de G. de Pawlowski *sur « Le Secret ».*

Il est un peu attristant de voir un critique placé dans une posture aussi délicate. Il est vrai, comme j'aurai l'occasion de le montrer tout à l'heure, que ce critique est parfois enclin aux pires indulgences.

On regrette d'avoir à constater que la critique tend de plus en plus à n'être qu'une sous-section, d'importance secondaire, du grand département de la Publicité — cette pierre angulaire du journalisme contemporain.

Le pis est que la critique semble s'accommoder assez allègrement de cette situation subalterne.

M. Paul Souday, par exemple, qui prétend parfois à jouer le rôle d'un Aristarque, vient de publier dans la **Dépêche** *de Toulouse*, un assez singulier article, sous le titre politico-littéraire : *Un Fascisme Théâtral.*

André Rouveyre a relaté et justement commenté dans le *Mercure de France,* en date du 1er mars, les faits qui servent de point de départ à l'article de M. Souday. Je me contenterai de rappeler qu'une répétition générale du théâtre de l'Atelier a donné lieu à des incidents assez vifs. Les portes ayant été fermées à 9 heures, comme les invitations le portaient, certains critiques retardataires n'ont pas pu entrer dans la salle. L'association de la critique a décrété alors qu'aucun compte rendu de la représentation ne paraîtrait dans les journaux. Mais laissons parler M. Souday :

La plupart des critiques ne publièrent donc pas d'articles sur la pièce. Là-dessus, fureur de M. Dullin, qui tous les soirs vient haranguer l'auditoire et déblatérer contre la critique, laquelle, d'après lui, ne sert à rien. Il a du monde dans la salle, en effet, mais ne paraît pas s'apercevoir que ces incidents retentissants, dont on a parlé partout, lui ont fait une énorme publicité qu'il ne retrouverait pas une autre fois.

Certains théâtres de divertissement et de luxe, où l'on va dans le même esprit qu'au music-hall, pourraient peut-être, à la rigueur, se passer de la critique et la remplacer par la réclame payante, que leur budget leur permet. Les quatre théâtres du cartel, précisément à cause de leurs visées littéraires et modernistes, encaissent de moindres recettes et n'encaisseraient plus rien si la critique ne venait affirmer avec désintéressement aux amateurs qu'il y a réellement de la littérature, des

idées et du style dans l'œuvre nouvelle. Sur ces points-là, d'où tout dépend pour ces quatre théâtres, on n'en croit pas les annonces, mais seulement l'opinion de critiques connus et appréciés. Les gens du cartel n'ont vivoté jusqu'ici que grâce à la critique, qui ne leur a pas marchandé les encouragements, par amour de l'art. Sans la critique, ces ingrats iraient droit à leur ruine.

Tudieu !... quel ton de mépris, quelle morgue à l'égard de ces « gens du cartel » qui n'encaissent que de « moindres recettes » ; ces Dullin, ces Pitoëff, ces Jouvet, ces Baty qui, malgré d'inévitables erreurs, s'acharnent à vouloir que le théâtre appartienne encore à la littérature et à l'art. A ces besogneux, on peut faire avec mauvaise grâce l'aumône d'un article de critique, mais à l'expresse condition qu'ils sachent témoigner des sentiments d'humilité qui conviennent. Mais que ces gens de peu n'aillent pas jusqu'à prétendre que messieurs les Critiques arrivent à l'heure chez eux lorsqu'ils condescendent à les honorer d'une visite.

Néanmoins, M. Paul Souday se voit contraint de donner raison à Dullin contre M. Paul Souday lui-même, puisqu'il avoue que, même pour un théâtre « à visées littéraires et modernistes », un petit scandale constitue une meilleure publicité que tous articles charitables des Critiques « connus et appréciés », et que mieux vaut inciter ces Messieurs à faire la conspiration du silence que de solliciter leur bienveillance et leurs suffrages.

En définitive, selon M. Paul Souday, la critique dramatique ne serait en quelque manière que la publicité du pauvre. Un pis-aller dont ne s'accommodent, par nécessité, que ceux qui n'encaissent que de « moindres recettes ».

Pauvres critiques !...

L'indignation de M. Souday atteint au paroxysme lorsqu'il s'écrie :

Parmi ces parias, traités avec ce sans-gêne, il y avait des critiques comme M. Fortunat Strowski, professeur à la Sorbonne.

Ce savant homme, qui opère à *Paris-Midi*, est en vérité un critique bien étonnant.

Mal renseigné sans doute sur l'industrie théâtrale contemporaine, M. Strowski s'en fut un jour voir jouer *l'Amant de Mme Vidal*, comédie nouvelle en 3 actes, de M. Louis Verneuil.

A la fois directeur de théâtre, metteur en scène, auteur et acteur,

le dit Verneuil — un pseudonyme, dit-on — est un industriel connu dont la camelote théâtrale est fabriquée en grande série ; il n'a aucun rapport même lointain avec la littérature ni avec l' « art » dramatique. M. Verneuil est marchand de spectacles comme d'autres sont marchands de vin, marchands de marrons ou marchands de lorgnettes.

Il s'agit là d'un commerce, licite au demeurant, totalement étranger au domaine de la littérature et de l'art. Le critique dramatique paraît n'avoir pas grand'chose à voir là-dedans, sinon peut-être pour protester contre l'exploitation industrielle de ce domaine sur lequel jadis la littérature et l'art pouvaient prétendre à faire valoir des droits.

Donc, M. Fortunat Strowski, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, professeur à la Sorbonne et par surcroît critique dramatique, s'égare un soir au théâtre de Paris où l'on joue *l'Amant de Mme Vidal*, « super-production » de M. Louis Verneuil.

A la suite de cette soirée, quel article vengeur n'allions-nous pas lire ? quelle revanche pour la littérature outragée !... pour l'art bafoué !...

M. Fortunat Strowski n'y va pas par quatre chemins, il entre immédiatement dans le vif de son sujet :

Ce n'est pas une comédie : c'est la folle journée d'Elvire Popesco. Devant nous, Elvire Popesco rit, pleure, se fâche, déraisonne, gazouille, s'étrangle, fait des fautes de français, avec des agitations et des naïvetés d'enfant gâté ou de jolie femme capricieuse.

La pièce elle-même n'a aucune importance ; elle n'est qu'un prétexte.

Il ne l'envoie pas dire à M. Verneuil, sa pièce n'a aucune importance, elle n'est qu'un prétexte ; en quatre mots, elle n'existe pas. Il n'y avait pas à aller plus loin, l'affaire était jugée, tout était dit.

Mais non...

M. Fortunat Strowski, membre de l'Institut, consacre plus de cinquante lignes à analyser minutieusement ce néant et finit par conclure ainsi :

Qui n'a pas vu Mme Elvire Popesco (Mme Vidal) ébouriffer ses cheveux blonds, qui ne l'a pas entendue pousser des cris de souris, qui n'a pas frémi de ses accès de franchise, qui n'a pas été sidéré de ses raisonnements, qui n'a pas été attendri de ses déconvenues, qui n'a pas eu

envie de l'embrasser et de la battre, ne saura jamais ce que c'est qu'une Popescade.

Il ignorera une des joies de la vie parisienne. Et il sera bien à plaindre.

Fortuné critique que celui qui, en matière de littérature et d'art dramatique, doit se contenter de « popescades » et de « cris de souris ». Il n'ignorera pas une des joies de la vie parisienne... Et il sera bien à plaindre !

M. de Pawlowski, qui collabore au *Journal* et qui n'est pas encore membre de l'Institut, est plus parisien encore, s'il se peut, que M. Strowski.

Lui aussi s'en fut passer une soirée au Théâtre de Paris où, nous confie-t-il, il s'amusa follement à contempler les évolutions de Mlle Popesco :

Les virevoltes, les virevousses et les virevires de ce joli virement qu'est Elvire nous déconcertent et nous amusent follement.

M. Strowski avait de l'indulgence, une indulgence amusée, ainsi qu'il convient à un membre de l'Institut, « bien parisien » ; M. de Pawlowski va jusqu'à la grandeur d'âme. Il s'extasie sur l'abnégation de l'industriel Verneuil :

Ce n'est pas Elvire Popesco qui, en réalité, interprète une pièce de Verneuil, c'est Verneuil qui interprète de son mieux Elvire Popesco et traduit fidèlement ses moindres gestes, ses intonations, ses moindres virages en les transformant parfois, simplement pour le théâtre, en virages dangereux. En cela, l'auteur témoigne une véritable abnégation, puisque ses pièces n'existent que par leur inspiratrice et ne sauraient être jouées que par elle.

Quant à la pièce elle-même, Pawlowski en tombe d'accord avec Strowski : elle est inexistante :

Cette trame de vaudeville assez faible ne résisterait pas à l'examen, mais il y a tout de même dans cet ouvrage un véritable caractère de comédie infiniment divertissant : celui d'Elvire Popesco, et je vous assure que le mérite de M. Louis Verneuil est grand d'avoir pu photographier si exactement un tel caractère, car il lui fallut pour cela un appareil cérébral ultra-rapide. Quoi qu'il en soit, ne discutons pas notre plaisir, *l'Amant de Mme Vidal* nous a infiniment divertis.

« Ne discutons pas notre plaisir » !...

L'admirable formule que voilà, ne serait-ce pas le dernier mot, le fin du fin de la critique contemporaine ?

§

L'aboutissement logique du théâtre, selon la formule Verneuil, où le texte n'est plus rien qu'un vague prétexte aux agitations d'une interprète de talent, c'est évidemment le cinéma.

Là, plus de paroles inutiles, on peut « virevolter », « virevousser », et « vireviser » tout à l'aise, c'est la loi même du genre.

C'est du reste au cinéma que se consacre le plus haut génie des temps modernes, j'ai nommé Charlie Chaplin, le légendaire Charlot. Son nouveau film, *Le Cirque*, atteint aux cimes les plus inaccessibles de la poésie pure.

C'est du moins ce que nous affirme, dans **Chantecler**, M. Maurice Diamant-Berger, — un vague parent, dit-on, de M. Louis Verneuil, — en un article intitulé *De Chaplin à Valéry*.

Rien de plus émouvant que d'aborder un nouveau film de Chaplin. Devant un génie si accompli, on hésite à prononcer le mot de progrès, pourtant *le Cirque* apporte du nouveau, et pour Chaplin c'est bien cela le progrès. . . . .

. . . .

J'ai éprouvé le besoin, après avoir vu *le Cirque*, de relire *Charmes*. Ici, Paul Valéry décrit magnifiquement la création de son œuvre, la naissance du poème. Là, Chaplin expose douloureusement la poursuite de son rôle. Les vers de Valéry puisent en eux-mêmes leur objet. Le film de Chaplin trouve en soi sa propre substance.

Cela donne à l'œuvre une singulière plénitude, et l'agrandit jusqu'à la faire coïncider avec son auteur.

Si après cela vous n'êtes pas convaincu, relisez *la Critique de la Raison Pure* ou le *T'ai hinan King* (Livre sur l'Obscurité Suprême) de Yang-Tseu, philosophe chinois ; ou encore l'article que le charmant Francis de Miomandre consacre au *Cirque* de Charlie Chaplin dans l'**Europe Nouvelle** :

Je suis véritablement consterné quand je vois des hommes intelligents, certains même d'une grande valeur, demeurer insensibles au génie de Charlot.

. . . .

Je n'hésite pas à écrire qu'un tel artiste s'apparente à un Andersen, à un Cervantes, à ces très rares hommes qui peuvent toucher leurs semblables *à tous les âges*. Ceux qui ne s'en aperçoivent pas, ceux qui persistent à traiter Charlot de pitre américain, de clown vulgaire, etc., c'est qu'ils sont dupes encore du prestige qu'exerçaient naguère, au

détriment du cinéma, les arts *littéraires*, c'est qu'ils ne comprennent pas qu'au cinéma un créateur veut exprimer des choses aussi profondes que le ferait un poète lyrique dans une ode, et que là, comme ailleurs, joue la grande loi de l'*économie des procédés.*

Quant à moi, je persiste à penser qu'on veut me gâter le plaisir que j'avais à rire tout bêtement, comme MM. Strowski et Pawlowski, aux *popescades* de M. Verneuil, en m'obligeant à méditer sur l'insondable génie de Charlot.

§

Avant de terminer cette chronique de quinzaine, je tiens à signaler l'article de Gaston Picard paru au **Figaro Littéraire** : *Le Souvenir de Remy et de Jean de Gourmont.*

Remy de Gourmont est mort, Mme de Courrières l'a suivi de près, et voilà Jean de Gourmont qui les rejoint subitement. Son frère Remy, combien Jean l'admirait ! Il était plein de cette grande mémoire. Il vivait en accord permanent avec Remy de Gourmont. Pour mieux servir son souvenir, il avait fondé une revue : *Imprimerie Gourmontienne,* dont le titre rassemblait les documents qu'au gré d'une périodicité nonchalante Jean de Gourmont recueillait dans les papiers de Remy ou auprès des amis, des familiers de Remy. Depuis 1915, année où l'auteur d'*Un cœur virginal* décéda, — au vif de la guerre qui avait fait de lui un patriote — l'œuvre de ce dernier n'a pas cessé de s'accroître. Jean de Gourmont aurait publié jusqu'aux notes, aux notules du bénédictin de lettres dont il assumait avec une persévérance de tous les instants le testament littéraire et philosophique. Et par lui la renommée de Remy de Gourmont passa les bibliothèques : Remy eut son buste à Coutances, œuvre de la femme de Jean de Gourmont. L'inauguration donna lieu à des fêtes locales, en marge des discours, et des rondes, des chants ajoutèrent une grâce fraîche aux hommages des orateurs.

Aussi séparerait-on difficilement le souvenir de Jean de celui de Remy. La plaque qui porte que rue des Saints-Pères, 71, vécut Remy de Gourmont, cette plaque n'aura tout son sens que si elle unit désormais le nom de Jean au nom de son frère illustre.

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition des Humoristes : galerie la Boétie. — Exposition Jules Zingg : galerie Druet — Exposition Alexandre Altmann : en son atelier. — Exposition Jac Martin-Ferrières, galerie Charpentier.

Au banquet offert par les **Humoristes** à leur président **Jean-Louis Forain**, à l'occasion de sa cravate de commandeur, Louis Barthou, dans la plus spirituelle des improvisations, a placé l'humour moderne, celui des peintres et des humoristes actuels, sous le patronage de Gavarni. Il n'a point laissé ignorer que l'influence de Daumier se manifestait aussi, mais il a constaté qu'elle était moindre. C'est une opinion, et des plus justes, sur tant de charmants artistes qui exposent au salon des humoristes, et malgré que Gavarni soit un homme du plus grand talent, c'est constater que la grande corde de la lyre s'est détendue.

Il est vrai que Daumier était porté par le plus magnifique sentiment, l'amour de la liberté, et que le procès de la liberté est depuis longtemps gagné. Il est vrai qu'il y a eu des épisodes et que Steinlen et Ibels ont fourni, à leur heure, des accents à la Daumier, selon leur talent et leur caractère personnel. Il n'est point certain que leur principal adversaire n'en ait pas eu aussi et la période de la dernière guerre a trouvé en Forain, dans son admirable série du *Figaro*, un maître égal à sa tâche. De plus, s'il a, comme Daumier, la haine de la judicature et l'affirme en bons tableaux, il a de Gavarni cette curiosité enragée de Paris qui a donné à Gavarni la série des Lorettes, ce qui ne l'a point empêché de créer Thomas Viredoque.

Gavarni, lettré, savant, peintre, dessinateur, homme d'esprit, a dessiné d'admirables portraits, et le recueil qu'en a donné M. Robiquet est émouvant. Mais sa constante préoccupation de décrire une sorte de Parisiennes dont la beauté, la joliesse, l'abileté de mains, la décision de séduction et la rosserie l'enthousiasmaient sans cesse, a fait pencher la balance. Il est, pour la postérité l'historiographe de la Parisienne. Il a dessiné le boudoir, l'alcôve, la loge et le bal de celles que Guys plantait au carrefour, de celles que Rops a traitées plus amèrement, passionnées de paradis artificiels et frissonnant sous le vent de la maladie. Tous ont respecté la joliesse de ces femmes.

Forain, aussi ; mais chez lui ce n'est qu'épisodique, c'est

vérité en même temps que politesse. Un élève de Gavarni, habile et spirituel, sans violence, c'est Beaumont, pour qui la femme n'a que des travers et toujours amusants. Le périple de Forain, autour de la Parisienne, est singulièrement amer ; l'observation est aussi juste que cruelle. Vraie dans les cas particuliers, elle est dans le principe empreinte d'un pessimisme vraiment originel.

Quand Forain était tout jeune et qu'avant de dessiner pour les journaux il peignait de nombreux tableautins, il participait de la clairvoyance impitoyable d'un Degas. Il fut de la première période impressionniste : il en pratiquait le vérisme dans ses études de danseuses, dans ses notations de noceurs fatigués, coiffés du haut-de-forme, au large paletot, traversant à l'aube brumeuse la place de la Concorde livide, pour rentrer du cercle à leur tranquille domicile, toujours ou presque toujours déserté. Il avait créé là un type de fêtard qu'il a, je crois, peu repris ou dont il ne se sert que comme repoussoir à ses études de filles, si nombreuses que, pour lui aussi, peut-être, la balance penchera et qu'on retiendra peut-être surtout, de lui le peintre de Montmartre et de la Parisienne. Sort commun avec Gavarni. Il ne sera point en mauvaise compagnie.

§

A l'exposition de la rue de la Boétie, les humoristes s'amusent et il n'est rien de tel que de s'amuser franchement pour distraire les autres. Toute une pléiade d'entre eux s'est divertie à propos de Glozel. Cela ne fait de mal à personne et n'engage même pas leur opinion. Ils se hâtent de rire de tout pour distraire leur seigneur le public, qui a la passion de se gausser de tout.

Ils ont organisé une amusante exposition de poupées anciennes, exotiques, nouvelles, et Hamman y a joint nombre de machines délibérément gauches et d'animaux tortillards. Ils y ont ajouté une exposition de livres, très spirituellement et joliment illustrés. Dans les salles du haut, où ils exposent leurs dessins, ils rencontrent un obstacle : ils montrent de petites pages dans une vaste salle. On s'y est habitué, encore que souvent lignes et couleurs papillotent. Aussi ils ont pris, au moins quelques-uns, l'habitude de ne pas travailler spécialement pour l'exposition et de décrocher simplement quelques croquis.

Les vétérans tiennent bien leur place avec Léandre et ses quel-

ques dessins solides. Il crée un Paul de Kock plus que vénérable, songeant à son roman *La Pucelle de Belleville* et regardant se volatiliser dans les airs des vols pressés de papillons éphémères. Louis Morin illustre les *Contes de Perrault* de jolis dessins très établis. Il les entoure d'aquarelles fantasques, toujours d'un tour nerveux et spirituel, dont la meilleure est peut-être le sauvetage d'une Colombine-Léda de la poursuite d'un cygne de pièce d'eau, par un Pierrot agile et débonnaire. Henri Ibels a un Arlequin ; c'est un Arlequin de ballet qui jaillit de la coulisse en une ligne de corps suprêmement stricte et élégante. Maurice Neumont expose un délicat pastel, portrait de jeune femme à la rose.

Voici en tableautin, sous le pinceau de Denis Valvérane, l'évocation d'un coin de bal des Quat'z'arts, le cortège Khmer, avec le jaillissement de fleur d'une radieuse petite Javanaise, parfaitement nue et blanche sous la pagode dorée qui lui sert de coiffure et portée en triomphe et au triomphe par l'allure rapide et allongée de quelques gars aux costumes quelque peu orientaux. Il y juxtapose une égaillis de jeunes femmes court vêtues à la mode du jour, sur un boulevard d'une jolie diaprure d'été.

Il faut noter les dessins d'Hautot, un des meilleurs dessinateurs que la vie politique du jour ait inspirés ; les portraits d'hommes politiques violents et tourmentés de Cabrol, le bal champêtre de Lefort, les fantaisies de Gils Baer et d'Elsen, les robustes et véridiques dessins de Robert Noir, les fantaisies de Madame Branly-Tournon, la décoration d'Audrey-Prévost : les Quatre Saisons ; la Rieuse (sculpture) de Moreau-Vauthier, remarquable caractériste, les spirituels ou somptueux oiseaux, perroquet blanc et exubérant, ou corbeau d'une tristesse humaine de Saudoz, le charleston, ours danseur et singe à l'accordéon de Carvin, les pages amusantes de Gerbault Bécan, Hervé-Baille, Pozzi, les synthèses amères de Georges Cornélius, les tableautins ironiques d'Albert Guillaume, les danseuses de Cavacos, très souples, celle de Fanny Rozet, les dessins du bon peintre Jodelet, les imaginations satiriques et tourmentées de Kern et l'excellente affiche d'un faire calme et large qu'a dessinée pour cette exposition Joseph Hémard.

Tous les humoristes ne sont pas là. Pourtant cette exposition vaut mieux que les précédentes. Il y a de jeunes talents, cursifs ou prestes, pittoresques, adroits.

Que manque-t-il aux humoristes, pour retrouver leur succès d'antan ? Peut-être un nouveau *Courrier français*, un journal où ils seraient libres, où on leur ferait confiance, accueillant ce que produit leur verve, sans trop les assujettir à la politique de parti du journal et où on les laisserait plus libres de leurs légendes. L'humour a besoin de spontanéité.

§

Jules Zingg montre chez Duvet une belle série d'impressions de nature. Ce sont grands labours en terre d'Auvergne, avec de robustes attelages de bœufs, dont l'effort de traction est supérieurement rendu. Des paysages de neige aux arbres dépouillés, très analysés dans le rythme désséché de leurs branches, d'une grande vérité de construction dans l'atmosphère frileuse. L'or jaune de la paille luit d'un bel éclat de nappe claire dans le travail de la mise en meules. Il y a aussi des marines d'un beau rythme triste et personnel. Zingg montre aussi de curieux portraits, d'un métier presque primitif pour la sincérité, pourtant d'un joli mouvement moderne, surtout une belle et souriante effigie d'enfant.

§

Alexandre Altmann a exposé dans son atelier une vingtaine de toiles où s'affirme son art de paysagiste prestigieusement spontané. Il y montrait des études rapides de tourmentes de neige pendant l'hiver, saisies comme des instantanés, avec une souplesse précise et une complète réalisation, que seule permet une science absolue de l'orchestration colorée et une toute particulière vivacité d'impression. Il suffit à Altmann de l'évasement d'une route, de la largeur d'une berge auprès de l'eau, pour qu'il tire du spectacle une évocation d'une poésie très personnelle et d'une puissance irrésistible. C'est un grand peintre d'eaux et d'arbres. Il interprète le paysage d'Ile-de-France avec une puissance d'intimité inconnue depuis Camille Pissarro. Le thème n'est pas seulement pour lui matière à une étude de luminosité ; il restitue l'esprit d'un paysage, et la variété de sa manière lui permet de traduire avec la même véracité, grandie de lyrisme, le ressac des vagues méditerranéennes, le monde de reflets d'une eau calme où se répercutent maisons grises et vignes vierges empourprées d'automne ou le faste magnifique d'un grand bouquet de fleurs

vivantes. Un de ces bouquets a pour fond un beau châle floré espagnol et c'est une lutte de magnificence entre la fleur d'or et la fleur vivante. C'est d'un beau peintre qui sans cesse se renouvelle.

§

Jac Martin-Ferrières expose, galerie Charpentier, un ensemble d'œuvres qui caractérise, presque complètement, la très intéressante évolution de ce jeune peintre. De natures mortes très établies il passe à des portraits sur larges fonds de nature, des silhouettes de femmes ou de peintres enlevées sur la description précise du large paysage du Quercy Les maisons brunes et roses du village de Saint-Cyr-la-Popie s'enlèvent sous les beaux éclairages d'été. Parallèlement à Paris, l'artiste étudie les bicoques ruineuses, aux tons magnifiques nuancés, de décomposition dartreuse avec du gris jaune, des roses rougeâtres, des jaunes purulents et la vie si particulière de leurs fenêtres, régulières à l'origine, capricieusement irrégulières de se tasser de vieillesse.

Il a donné de Venise, canaux et palais, une vision curieuse et personnelle, avec toujours une mise en page originale ; il a accumulé pour un grand tableau, qu'on pourra voir au Salon des artistes français de cette année, le *Marché à Assise*, en Ombrie, nombre d'études savoureuses et détaillées, personnages et paysage.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : enrichissements du département de la sculpture du Moyen Age et des temps modernes, et du département des objets d'art. — L'exposition Henri de Braekeleer au Musée du Luxembourg. — Exposition d'art populaire slave aux Arcades des Champs-Elysées. — Le Musée Chéret à Nice. — Mémento.

Le département de la sculpture du Moyen Age et des temps modernes au **Musée du Louvre** s'est enrichi dernièrement de plusieurs pièces intéressantes. Ce sont d'abord deux statuettes du XIIIe siècle, fragments de voussures provenant de la façade de l'église de l'ancienne abbaye de Charroux en Poitou, incendiée en 1569 par les huguenots et dont il subsiste encore quelques ruines avec un certain nombre de statues et sculptures (1). Les statuettes

(1) M. Marcel Aubert a conté dans le numéro du 1er novembre dernier de la revue *Beaux-Arts* l'histoire de cette abbaye et des vicissitudes subies par les sculptures.

qui viennent d'entrer dans nos collections nationales étaient passées dans le commerce ; c'est une bonne fortune que l'Etat ait pu les racheter. Accotées au tore de la voussure où elles sont nichées, elles représentent l'une une *Vierge folle*, l'autre un *Saint André*. La première, debout, les cheveux pris dans une résille et la tête entourée d'un bandeau passant sous le menton, est vêtue d'une longue robe formant blouse à la ceinture et d'une mante posée sur les épaules ; le visage souriant, mais d'une expression un peu vulgaire, elle retourne des deux mains sa lampe vide. *Saint André*, la tête nimbée, les pieds nus comme il est de tradition pour la représentation des Apôtres, et vêtu d'un manteau aux larges plis, est assis tenant des deux mains la croix en forme d'X, instrument de son supplice. Ce sont là deux excellents spécimens de notre sculpture de la fin du XIIIe siècle.

La section moderne du même département s'est enrichie de deux œuvres non moins marquantes qu'on trouvera dans la salle Houdon : un buste en terre cuite, jusqu'ici ignoré et très vivant, du graveur Basan dont les amateurs connaissent bien les recueils d'estampes, notamment celui consacré au cabinet de Choiseul, — et l'admirable buste de Gluck, par Houdon, légué au Louvre par le regretté Moreau-Nélaton.

De son côté, le département des objets d'art s'est vu attribuer par l'Etat, grâce à l'entremise de M. Fenaille, du comte de Camondo et du Conseil des Musées nationaux, le plus grand et le plus précieux panneau de Savonnerie que nous ayons : la portière de la gondole de Louis XIV à Versailles. Tout en soie, exécutée en 1684, date à laquelle elle est décrite dans l'inventaire général des tapisseries de la Couronne publié par Jules Guiffrey, elle offre, sur un fond bleu clair, un vase de fleurs surmonté d'une tête d'Apollon entourée de rayons dans un encadrement ovale couleur bronze avec trophées d'armes, festons de fleurs, oiseaux et autres ornements sur fond de mosaïque jaune et violet. Le tout est d'une fantaisie et d'une beauté de composition dont l'éclat harmonieux est encore rehaussé par la qualité de la matière, semblable à un velours (1). Ayant figuré en 1902 à l'Exposition rétrospective de la Manufacture des Gobelins, elle avait émigré

(1) M. Carle Dreyfus lui a consacré un article détaillé et savamment documenté, accompagné d'une reproduction, dans le numéro du 1er janvier dernier de la revue *Beaux-Arts*.

ensuite à Beauvais, puis avait reparu l'an dernier à l'exposition des tapis de la Savonnerie aux Gobelins. Elle était digne d'être recueillie dans un de nos musées nationaux ; mais n'eût il pas été logique et, par suite, préférable qu'elle prît place à Versailles même, où elle ornait la gondole qui promenait Louis XIV sur le Grand Canal ?

§

L'exposition des œuvres du peintre belge Henri de Braekeleer dont nous avons annoncé l'ouverture au **Musée du Luxembourg**, et qui va malheureusement déjà prendre fin quand paraîtront ces lignes, aura été une des plus attrayantes entre celles que M. Charles Masson nous a montrées. Organisée par le ministère des Sciences et Arts de Belgique, elle nous aura fait connaître encore mieux que l'ensemble de tableaux réunis en 1925 à l'inoubliable Exposition de l'art belge ancien et moderne au Jeu de Paume, cet artiste excellent et délicieux, qui, bien que mort à l'âge de quarante-huit ans seulement, a été un des plus grands maîtres de l'école flamande du XIXe siècle et peut-être son meilleur « peintre »; aussi faut-il remercier nos amis belges d'avoir mis sous nos yeux un groupement si important et si bien choisi de peintures (au nombre de 79, dont plusieurs appartiennent aux Musées d'Anvers, de Bruxelles, de Tournai, de Verviers), dessins et gravures de ce bel artiste. M. Paul Fierens, dans une intéressante causerie devant ces œuvres mêmes au cours de l'exposition, et d'autres critiques belges : Camille Lemonnier dans une conférence donnée en 1905 au Musée d'Anvers et publiée en brochure, Émile Verhaeren, Gustave Vanzype, dans divers écrits, ont bien mis en lumière les qualités propres de l'art de Braekeleer ; ils nous l'ont montré fils d'un peintre renommé en son temps pour des compositions aimables dans le genre de Téniers, puis étudiant à l'Académie d'Anvers, et enfin recevant les leçons de son oncle Henri Leys, le rénovateur de la peinture d'histoire en Belgique, pour lequel il commença à peindre des intérieurs documentaires, comme *La Chambre de Luther*, exposée ici. C'est sans doute en peignant de semblables décors, remarque M. G. Vanzype dans la préface du catalogue, que Braekeleer apprit à discerner dans la couleur des choses et la lumière qui les baigne de mystérieuses sonorités et fut conduit à se dégager du réalisme restreint de

ses débuts pour devenir surtout et avant tout, comme l'a appelé Camille Lemonnier, « le peintre de la lumière » observée et captée avec la plus fine sensibilité d'œil, rendue dans ses nuances les plus subtiles par un pinceau dont les touches menues en font vibrer toutes les modulations : atmosphère limpide du *Jardin de l'horticulteur* et de la *Blanchisserie*; lumière parcimonieuse et assourdie de l'intérieur de la *Maison des pilotes* ; lumière ensoleillée baignant de son chaud rayonnement les salles tendues de cuir de Cordoue de la *Maison hydraulique*, ou bien illuminant les pièces bourgeoisement cossues du *Repas* et de la *Partie de cartes* ; lumière, enfin, du plein ciel dans ces deux étonnants chefs-d'œuvre: *L'Homme à la fenêtre* et *La Cathédrale d'Anvers* dont la flèche, dressée au-dessus de l'océan des toits rouges, s'aperçoit, de la mansarde de la couturière appliquée à son ouvrage, par la fenêtre ouverte dont les vitres se nuancent des reflets du décor environnant. Et en même temps — ce à quoi le destinaient bien la tournure de son esprit modeste et son caractère renfermé — il est le peintre du silence, des existences paisibles, dans ce coin du vieil Anvers dont la cathédrale est le centre et dont il s'est fait l'amoureux historiographe : après le fleuriste dans son jardin, la couturière dans sa chambrette, voici, dans un tableau qui fait songer à celui de notre Bonvin, la brave femme qui enseigne à des enfants leur leçon de catéchisme ; voici le *Liseur*, le *Fumeur*, l'*Époulcur* (bobineur), le *Ménétrier*, qui, penché sur un cahier de musique, répète sur son violon avec une application si touchante l'air qu'il doit jouer à la prochaine kermesse, le vieux peintre qui broie lui-même ses couleurs, le *Géographe* qui suit sur la carte l'itinéraire de quelque voyage. On ne se lasse pas de goûter la saveur, l'accent de vérité et de poésie, le merveilleux métier de tels sujets ; ils classent leur auteur parmi les plus délicieux intimistes à la suite des Terborch, des Vermeer et des Pieter de Hooch.

Ses eaux-fortes (représentées ici par 72 planches, sur 79 qui forment le total de son œuvre gravé) ne sont pas moins remarquables au point de vue du rendu de la lumière dont il arrive, par le simple jeu des tailles, à traduire l'intensité ou le rayonnement. Loys Delteil (1) conte que Van Gogh, qui les vit à

(1) Dans sa préface au catalogue de l'œuvre de Braekeleer qui forme le tome XIX de son précieux ouvrage *Le Peintre-graveur illustré*.

Anvers, en fut émerveillé et qu'elles orientèrent sans doute ses propres recherches dans ce sens.

§

A tous ceux qui s'intéressent à l'art populaire et au maintien des traditions locales nous recommandons une **exposition d'art populaire des Slaves de l'Elbe à l'Adriatique**, organisée sous le patronage des ministres de Tchécoslovaquie et de Yougoslavie et qui, ouverte depuis le 7 mars aux Arcades des Champs-Elysées, durera jusqu'au 8 avril. Divisée en trois parties : Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Serbes de la Lusace (province de Saxe où s'est conservé jusqu'ici, grâce au maintien de la langue et des coutumes des ancêtres, un rameau de la race serbe qui ne comprend pas moins de 200.000 représentants), elle comprend pour chacun de ces pays une section rétrospective et une section moderne montrant des spécimens de toutes les créations, du goût populaire en matière d'ameublement, costumes, dentelles et broderies, tapis, céramiques, jouets et œufs de Pâques coloriés, etc., auxquels sont jointes, pour évoquer le décor du pays, des photographies des constructions rustiques tchécoslovaques et serbes. Le Musée des Arts décoratifs nous avait déjà offert il y a quelques années une exposition de ce genre, limitée à la Tchécoslovaquie ; celle-ci, avec un programme plus étendu, renouvelle nos impressions d'alors d'un art extrêmement savoureux dans son originalité, amoureux des couleurs vives et gaies, et l'on goûtera infiniment, en particulier, le charme des costumes, parfois magnifiques avec leurs broderies d'or, et l'ingéniosité du décor des tapis.

§

On n'a pas oublié la belle exposition qui eut lieu au Musée de la Manufacture des Gobelins, il y a trois ans, d'un ensemble de peintures, pastels et dessins de Jules Chéret réuni par MM. Maurice Fenaille et le baron Vitta. Donnée ensuite, comme nous l'avons annoncé, par les deux généreux collectionneurs à la ville de Nice où le maître, aujourd'hui plus qu'octogénaire, a fixé sa résidence, cette réunion d'œuvres charmantes était destinée à prendre place dans le nouveau musée que la municipalité devait faire construire et qui porterait le nom de **Musée Jules Chéret**. Ce musée a été inauguré le 7 janvier dernier ; il renferme, outre les œuvres du brillant décorateur, les anciennes collections muni-

cipales, jadis si mal installées, notamment la série des peintures italiennes provenant de la collection Campana, du legs du peintre niçois Frachet et de dons particuliers, deux Carle Vanloo, dont un envoyé par le Louvre, *Jupiter et Amymone*, ainsi que deux toiles de Charles-Amédée Vanloo. Les Primitifs niçois ont été laissés au Musée Masséna. Au premier étage, quatre salons renferment l'œuvre de Jules Chéret : tapisseries exécutées pour la manufacture des Gobelins, accompagnées des cartons des tentures qui ornent l'hôtel de M. Fenaille à Paris ; projets de la décoration exécutée pour la villa de M. le baron Vitta près d'Evian ; esquisses des panneaux de l'Hôtel de ville de Paris et de la Préfecture de Nice ; enfin d'innombrables pastels, gouaches, lithographies, affiches et même céramiques, réunis par M. le baron Vitta et où éclatent dans tout leur jour les qualités si françaises de grâce, de spirituelle fantaisie, de pimpant coloris, qui font de Jules Chéret l'héritier de nos maîtres du XVIIIe siècle.

Mémento. — Une nouvelle publication, qui en est déjà à son douzième numéro, la *Revue des musées et collections archéologiques*, a été fondée par M. Xavier Aubert, conservateur du Musée des Antiquités de la Côte-d'Or (Dijon, 5, rue du Havre ; bi-mensuelle ; 25 fr. pour la France, 30 fr. pour l'étranger). Elle a pour but de rassembler et de coordonner, pour la commodité des travailleurs et des collectionneurs, tous les documents — études ou informations diverses — concernant les musées et collections ou les découvertes archéologiques nouvelles, renseignements qu'il fallait aller jusqu'ici chercher de côté et d'autre. Elle publie en outre des travaux originaux sur des objets existant déjà ou entrant dans les collections publiques ou privées, des analyses d'articles de revues, des comptes rendus de livres français ou étrangers traitant de questions archéologiques, etc. Nous avons noté particulièrement, parmi les nombreuses études publiées dans ces premiers numéros, d'intéressants articles sur *L'organisation des musées*, par M. X. Aubert lui-même ; sur une statuette antique en bronze d'Apollon récemment entrée au Musée du Louvre, par M. Etienne Michon; sur la série de matrices de sceaux conservée au Musée départemental des Vosges, par M. A. Philippe ; sur les collections archéologiques de toute espèce de divers musées provinciaux peu connus, comme ceux de Poligny, de Bourg, de Lons-le-Saulnier, de Luxeuil, d'Auxonne, de Bavai, de Saint-Bertrand-de-Comminges, de Saint-Jean-des-Bons-Hommes près Avallon, etc., par MM. Corot, A. Germain, H. Barbedette, B. van de Velde ; sur les tasses à vin en bois, par MM. Marcel Baudouin et Lorimy ; sur des statuettes indiennes préhis-

toriques de l'Arizona, par M. E.-C. Renaud; sur une colonne milliaire romaine trouvée à Saint-Léger-sous-Brienne dans l'Aube et entrée au Musée de Troyes, par M. C. Drioton, qui présente aussi une collection (entrée également au Musée de Troyes) d'objets préhistoriques, allant de l'âge de pierre à l'âge barbare, trouvés à Landreville (Aube) ; sur le Musée Le Secq des Tournelles à Rouen, par M. R.-J. Filliatre ; sur les haches cambodgiennes en pierre polie, par M. G. Astre; sur les moules à gâteaux argonnais, par M. G. Chenet; sur le sanglier-enseigne sur les monnaies gauloises de l'Est, par M. Bertrand ; etc. (Glozel, naturellement, n'a pas été oublié; mais la direction de la revue, en présence de la tournure qu'ont prise les discussions touchant ce site, attend, pour formuler un jugement impartial, que tous les éléments d'information soient réunis). On voit, par la simple énumération que nous venons de faire, quelle est la variété des sujets traités par la *Revue des musées et collections archéologiques* : elle embrasse absolument tous les domaines et toutes les périodes, et les nombreuses reproductions illustrant ces articles et les informations de toute espèce qui complètent chaque numéro constituent une documentation dont la richesse est appelée à rendre les plus grands services à tous les archéologues.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

J. de Morgan : *La Préhistoire Orientale* (Geuthner), t. III, 1927. — Le Père J.-A. Jaussen : *Coutumes Palestiniennes. I. Naplouse et son District.* (Geuthner, 1927.) — G. Migeon : *Manuel d'art musulman. Arts plastiques et industriels.* II (A. Picard), 1927.

Nous avons rendu compte ici même (1er août 1925 et 15 avril 1927) des deux premiers volumes de la **Préhistoire Orientale**, où J. de Morgan s'est plu à résumer la doctrine scientifique que lui avait inspirée une vie de recherches et de travaux sur le terrain, aussi bien en Egypte qu'en Asie Antérieure. Cet ouvrage est une sorte de testament archéologique, puisque la mort l'a surpris alors que la publication en était peu avancée. Le premier volume était dédié aux généralités que comportait un si vaste sujet, le second à l'Egypte préhistorique; celui-ci, le dernier, à l'Asie Antérieure. Certes, tout n'y est pas nouveau, surtout pour les orientalistes qui, familiarisés avec les Mémoires de la Délégation française en Perse, reconnaîtront nombre de répétitions de textes et d'illustrations, mais il y a dans cet ouvrage une mise en œuvres des découvertes publiées dans les mémoires de la délégation, qui leur donne leur véritable

signification. L'explication proposée par de Morgan, des origines de la civilisation et de ses progrès dans le monde ancien, a soulevé de vives oppositions, mais les hypothèses sont si bien étayées qu'elles paraissent plausibles, et puis elles ont le rare mérite de coordonner des notions éparses, d'en faire un tout et de créer, d'un amas de données archéologiques, une doctrine qui permette à l'esprit de ne pas laisser ses interrogations sans réponse. Après un chapitre consacré à l'industrie paléolithique en Syrie et en Mésopotamie, avec étude des gisements d'obsidienne de l'Asie Antérieure, l'auteur rappelle son hypothèse de la formation géologique de la Chaldée et de la plaine susienne, pour décrire ensuite, longuement, les premières manifestations d'une civilisation véritable en Chaldée et en Elam. Il dépeint la civilisation de Suse au cours de ces deux périodes bien tranchées (style I et style II) que les archéologues ont reconnues dans les produits céramiques notamment, et il montre que la seconde période est une simple étape locale de la civilisation générale de l'Asie Antérieure ; elle se retrouve dans le reste de l'Elam, en Chaldée, en Syrie-Palestine et dans le nord de l'Asie Antérieure. A vrai dire, aucune de ces périodes n'est purement « lithique » ; dès l'apparition de la première civilisation de l'Elam, les habitants sont en possession du cuivre, mais son usage est restreint. Pour le reste de l'Asie Antérieure, de Morgan étudie l'apparition et le développement de l'usage du métal ; d'abord du cuivre et du bronze, enfin du fer. Des chapitres importants sont consacrés à l'industrie de la pierre en Extrême-Orient, et aux civilisations du bronze et du fer dans tout l'ancien monde, aussi bien en Chine que dans l'Occident Européen. L'Asie Antérieure n'apparaît plus isolée ; on voit par quels liens étroits sa civilisation se rattache aux progrès de l'humanité ; elle prend sa véritable place dans l'histoire, de ces progrès. Le volume se termine par un chapitre consacré à l'origine des écritures dans le proche Orient. L'auteur estime que les divers systèmes hiéroglyphiques de la haute antiquité reconnaissent une origine commune très ancienne, et que, lorsque les divers territoires de l'Asie ont vu s'établir ceux qui ont créé la première civilisation, le passage du pictographe à l'hiéroglyphe était un fait accompli et général. Un copieux index alphabétique du contenu des trois volumes termine l'ouvrage,

qui est, en somme, un manuel d'archéologie orientale, conçu non pas, ainsi qu'on le fait généralement, comme un tout en lui-même, mais en fonction du développement de l'humanité.

Si l'amabilité et la patience avec laquelle les Dominicains de Jérusalem acceptent de faire abandon de leur temps sont bien connues de tous les étrangers qui vont frapper à leur porte pour solliciter des renseignements sur la ville, trop peu, en dehors des voyageurs de Terre Sainte qui ont eu la bonne fortune d'être guidés par eux dans la visite des monuments, connaissent le prestige que leur haute culture a valu à la France en Orient, et le rayonnement que leur science y répand. Le couvent de Saint-Etienne de Jérusalem est un centre intellectuel de premier ordre, et les Dominicains, qui consacrent leurs efforts à la connaissance des civilisations qui les entourent et de celles qui les ont précédées, y ont acquis un tel renom que, lorsqu'il s'est agi de fonder après la guerre une école française d'archéologie en Palestine, leur Ecole Biblique a été tout naturellement et officiellement chargée de ce soin. Nous devons à l'un des Pères de Jérusalem, le P. Jaussen, qui s'est spécialisé dans l'étude des coutumes arabes, ce volume sur **Naplouse et son district**. Déjà, le P. Jaussen avait publié en collaboration avec le P. Savignac une étude sur les nomades, intitulée : *Coutumes des Arabes au pays de Moub*. Le volume dont nous rendons compte aujourd'hui s'attache à faire connaître les mœurs de la Samarie, un des districts les plus fermés et les plus irréductiblement xénophobes de Palestine, et cette enquête représente des trésors d'abnégation, de diplomatie, et quantité de démarches, qui parfois ne sont pas sans danger. Un voyageur ordinaire n'y pourrait prétendre ; nul autre qu'un de ces Dominicains, et parmi eux que le P. Jaussen, connu de longue date de la population, au courant de sa langue et de ses usages, n'aurait pu se mêler assez intimement aux indigènes et leur inspirer assez confiance pour rapporter la moisson de renseignements dont nous profitons aujourd'hui. Et voici d'abord le cadre : Naplouse « aux maisons blanches couvertes en terrasses ou surmontées d'élégantes coupoles, entassées les unes sur les autres », et ses jardins où poussent les figuiers et où les habitants replantent les oliviers détruits par les soldats turcs lors de la guerre... . . . .

Le P. Jaussen étudie ensuite la maison, dont la construction

donne encore lieu à la curieuse pratique du sacrifice de fondation, et la vie qu'on y mène : joie à la naissance d'un garçon, déception à celle d'une fille, puis c'est le menu train de l'existence quotidienne, les enfants poussant comme ils peuvent, sans éducation, et le plus souvent dans la saleté. L'auteur décrit ensuite la vie de la femme, depuis l'enfance jusqu'au mariage, et après qu'elle a fondé une famille. Les chapitres suivants sont consacrés à la religion, à la mentalité et aux traits de caractère, aux occupations, à la vie sociale, à la mort et au deuil. L'étude de tous ces usages révèle des survivances profondes, le souvenir d'un lointain passé qu'on pourrait croire aboli et qui demeure cependant vivace ; ce ne sont que pratiques superstitieuses, formules dont l'existence est millénaire, et, à pénétrer avec le P. Jaussen dans ces milieux si défendus, le lecteur se rendra au mieux compte de la différence qu'il y a entre l'orient réel, dont le véritable caractère se dévoile ici, et celui que les touristes des randonnées d'auto-cars se figurent avoir pénétré. Cette minutieuse enquête, complétée de fort belles planches reproduisant des types d'habitants ou des sites caractéristiques de la région, demeurera indispensable à qui voudra entrer en contact véritable avec les populations de Palestine.

Nous avons, le 1er août dernier, présenté le premier volume de la deuxième édition du **Manuel d'art musulman**. M. Migeon qui, par sa création d'un département d'antiquités musulmanes au Louvre, a tant fait pour développer leur étude en France, nous donne maintenant le second volume, consacré à l'orfèvrerie, aux cuivres, cristaux de roche, verrerie, céramique, tissus et tapis.

Cette nomenclature indique la richesse et la variété de la documentation mise sous nos yeux par l'auteur, en de solides chapitres où sont classées par écoles et par régions les productions si diverses d'un art naguère encore mal connu. Le chemin parcouru est considérable ; la classification des céramiques, qui gagne chaque jour en précision ainsi que celle des tapis et des tissus, en sont un exemple, et des volumes comme ceux ci, en même temps qu'ils sont un guide sûr pour qui veut s'assimiler la somme de nos connaissances actuelles, contribueront à faire aimer un art, plein de charme et d'élégance, d'un public toujours plus nombreux. Des illustrations bien venues, un index détaillé,

donnent à ce volume son maximum d'utilité. Nous possédons maintenant dans le *Manuel d'art musulman*, édité par la Librairie A. Picard un ouvrage capital sur le sujet, et taillé à ses véritables dimensions. A côté des deux volumes de M. G. Migeon sur les arts plastiques et industriels, deux autres de M. G. Marçais sont consacrés à l'architecture de l'Espagne, de la Sicile et de l'Afrique du Nord, moins l'Egypte. L'architecture de l'Egypte et de l'Orient musulman paraîtra sous peu, et nous aurons ainsi un ensemble de huit volumes, là où les deux tomes de la première édition de 1907 étaient alors suffisants. La possibilité d'un tel plan n'est-elle pas un témoignage des progrès de l'archéologie, et sa réalisation n'est-elle pas un honneur pour l'archéologie française ?

Dr G. CONTENAU.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Impressions d'Angleterre; la perquisition; la Société préhistorique française; le rapport d'Oslo ; revue de la Presse. — A propos de la perquisition judiciaire chez les Fradin. — La proposition de résolution de M. le sénateur Massabuau. — Une découverte inédite à Alvao.— Sur deux nouveaux gisement néolithiques du vallon du Vareille (Allier).

Impressions d'Angleterre ; la perquisition ; la Société préhistorique française ; le rapport d'Oslo ; revue de la presse. — Chargé d'une mission officielle, de plus d'un mois, en Angleterre, Galles, Irlande et Ecosse, j'ai été, comme de juste, interrogé sur Glozel et, comme de juste aussi, j'en ai partout affirmé l'authenticité, en exposant mes raisons personnelles, et aussi les raisons logiques. C'est un fait que, comme le disaient Begouen, Regnault et tant d'autres, la « science française » sortira de cette « affaire » diminuée aux yeux des étrangers ; mais, c'est un fait encore que les savants diminués sont ceux qui ont empêché les Fradin et Morlet de terminer tranquillement leurs fouilles et ont pris, *sans avoir fouillé à Glozel*, une attitude négative. Ce qui frappe aussi les savants d'Outre-Manche, c'est l'appel d'une société scientifique à la police et à des investigations d'ordre judiciaire... « L'ombre de Fouché », m'a dit quelqu'un en souriant. D'autre part, l'attitude négative de Crawford, d'Evans et de miss Garrod ne les a pas émus, pour des raisons personnelles sur lesquelles je n'ai pas à insister, pas plus que je n'ai voulu raconter là-bas les petites

histoires qui courent chez nous sur, ou contre les « savants » de France, ou qui se prétendent tels. Il est normal d'ailleurs qu'on juge à l'étranger nos savants d'après leurs œuvres publiées ; et sur ce point, les glozéliens ont l'avantage.

Dans la *Chronique* du 15 mars ont été signalées les découvertes de Morlet dans la région de Vichy. Mais il importe de rappeler aussi celles qui ont été faites à Alvao, sur lesquelles on trouvera des renseignements détaillés, avec photos à l'appui, dans le *Primeiro de Janeiro* (Lisbonne) du 2 février. Il s'agit d'un fragment de brique où l'on voit la plupart des signes de Glozel (les deux barres parallèles, l'échelle, l'M renversée, le C à queue, etc.) et d'une pierre avec signes et tête d'animal. Ces objets n'ont pas été trouvés récemment, mais datent des fouilles faites autrefois à Alvao ; ils avaient été conservés dans le pays et ont été retrouvés par les abbés Rafael Rodrigues, de Teloes, et Brenha : l'apparentement de Glozel et d'Alvao devient ainsi plus évident encore.

Quant aux signes prétendus glozéliens qu'on dit avoir trouvés au col de Zenaga (sud marocain), j'attends d'en avoir vu une reproduction pour porter un jugement ; les caractères de Glozel, *si on les isole*, se retrouvent chacun dans tant de pays et dans tant de civilisations, que les similitudes n'ont de valeur probante que si elles portent sur les combinaisons ; tel est le cas pour Alvao, mais non encore, je crois, pour l'Afrique du Nord. Aussi doit-on regarder comme prématuré le schéma d'explication donné dans le *Matin* du 10 février.

Au sujet de la perquisition opérée chez les Fradin, des bruits contradictoires ont circulé, dont parlent les journaux des 2, 3 et 4 mars. Le *Journal* a publié le 2, signé de R. Bringuier, une sorte de roman-feuilleton ; on aurait trouvé chez les Fradin des galets, un burin en porcelaine (essayez donc de graver sur de la pierre volcanique avec de la porcelaine !) et bien d'autres choses. Mais Jean Clair-Guyot, envoyé à Glozel par l'*Echo de Paris*, a fait justice, le 3 mars, de toutes ces balivernes et le 4, il a donné de nouveaux détails sur la manière, vraiment barbare, dont ont été traités les Fradin et leurs collections. M. Barthou aurait, selon quelques journaux, ordonné une enquête sur la manière dont cette perquisition a été ordonnée et conduite. On remarque ici le retard, romain bien sûr, de notre justice, qui suppose d'abord

la culpabilité, alors que les codes plus civilisés supposent d'abord l'innocence et ne permettent une perquisition, du moins en matière de dol, qu'après un jugement. Ceci aussi, et plus que tout, étonna mes amis anglais : qu'on puisse ainsi, sur dénonciation et sans garanties bilatérales, envahir le domicile et bouleverser les biens d'un citoyen... « L'ombre de Fouché », en effet.

Du procès, rien à dire sinon que cette perquisition opportune (on voit bien que les antiglozéliens combinent entre eux leurs attaques) a permis au tribunal le 8 mars de déclarer inutile l'expertise demandée par le *Matin* et refusée par Dussaud ; l'attaque Regnault a été brusquée pour dégager Dussaud embarrassé. Ce qui étonne, c'est qu'on n'ait pas perquisitionné aussi chez Morlet, qui possède une moitié des collections.

Comme les objets sont vrais, ainsi qu'on devra finir par le reconnaître, à combien de dommages-intérêts sera condamné le Dr Regnault et, solidairement, la Société préhistorique, par ordre et au nom de laquelle il a agi ? Membre de cette Société, je déclare (et je ne suis pas le seul) que cette démarche ne devait pas être faite sans une convocation spéciale de tous les membres de la Société, sans un referendum établissant les responsabilités. Le Bureau n'avait pas le droit de me solidariser avec lui ; je n'ai pas voté pour ses membres jusqu'à leur accorder ce droit moral collectif, mais seulement dans un but d'administration intérieure ; le Bureau, dit Conseil d'administration, et le Président ont outrepassé les droits que je leur déléguais par mon vote.

Ce même Bureau a aussi dépassé ses droits en n'acceptant dans le *Bulletin* que les documents et rapports contraires à Glozel : dans le no 1 du tome XXV (janvier 1928, p. 51-64), on trouvera réédité *in extenso* le rapport Champion, qui est un tissu de non-sens et d'enfantillages ; mais il n'y a même aucune allusion aux rapports de Depéret et de Mendès-Corréa, ni à la réfutation de Morlet.

Le rapport d'Osló vient de paraître dans la *Dépêche de Vichy et du Centre* du 11 mars.

Rapport de l'Institut Minéralogique de l'Université d'Oslo, adressé au professeur Marstrander :

Oslo, le 15 février 1928.

Monsieur,

Vous m'avez envoyé en décembre par l'intermédiaire de M. le Professeur Goldschmidt une série d'objets trouvés dans la terre, à Glozel,

et vous m'avez prié d'examiner s'il y avait moyen de déceler au microscope, sur les objets façonnés en os et en pierre, les traces d'un outil de fer, sous forme d'éclats de fer ou d'acier.

Voici la liste des objets que j'ai eus à examiner :

1. Une pierre plate, ovale, de teinte claire, portant deux échancrures sur les côtés longs (poids d'engin de pêche ?)

2. Un galet perforé.

3. Un morceau d'os en forme d'aiguille, d'une matière claire, très dure.

4. (4 a et 4 b) Deux aiguilles d'une matière plus foncée, mais moins dure.

5. Un morceau d'os plat, à deux crochets, dont l'un épointé (harpon ?)

6. Un petit morceau d'os, plat, de forme rhombique, perforé au milieu, un peu entamé.

7. Un fragment de crâne humain.

8. Un petit morceau d'un minéral tendre, blanc.

En examinant ces objets au microscope, nous n'avons pu deceler sur aucun d'eux la moindre trace de fer ou d'acier.

En même temps, l'examen à la lumière ultra-violette des objets en os a montré que l'objet n° 3 provoquait des réactions toutes différentes de celles provoquées par les autres objets et devrait par conséquent, être constitué par une substance osseuse essentiellement différente. En mesurant la perte de substance par ignition qu'éprouvait un éclat de l'objet n° 3, nous avons constaté une perte de 33,98 o/o. Une épreuve du même genre faite sur l'objet n° 4 a montré une perte par ignition de 16,40 o/o.

J'ai montré les objets des fouilles à M. Wollebach, conservateur du Musée zoologique. Pour l'objet n° 3, il considère que sa matière a été empruntée à la flèche d'une raie bouclée ou d'un aigle de mer. Le Prof. Dahl, de l'Ecole supérieure d'Agronomie, qui se trouvait présent, a dit à propos de l'objet n° 5 que celui-ci lui semblait être un fragment de harpon, fait d'une matière cornée.

Signé : M. JOHNSON.

Voyons si la Société préhistorique publiera ce rapport. Le 12 janvier, le Conseil d'administration de cette même Société, sans demander d'abord l'avis des membres individuels, dans un cas qui est moral et scientifique, a voté des félicitations à la Commission internationale qui, « malgré des conditions difficiles, a su remplir sa mission en toute indépendance avec une haute conscience... il enregistre les conclusions qu'elle a adoptées... il se félicite de voir que ses conclusions confirment celles qui ont

été soutenues depuis longtemps par la Société Préhistorique française. »

Ainsi le Conseil d'administration (dont le nom même indique les fonctions et la limitation d'activité) s'identifie aux six cents membres de la Société. Il n'en a pas le droit : même si j'étais le seul membre de cette Société à être d'un avis contraire, cela suffirait pour interdire l'assimilation de la partie au tout. Or, je ne suis pas le seul ; mais les autres qui sont de mon avis, ou bien sont peureux, ou bien ne peuvent rien publier parce que notre organe le *Bulletin*, est précisément géré par le Conseil d'administration. L'attitude partiale du Conseil se marque encore par ceci que dans le *Bulletin* ont été insérées à propos de l'affaire Garrod la lettre de Bosch-Gimpera aux *Débats* du 15 janvier et le certificat en faveur de l'Anglaise signé de Boule, Martin, Breuil, etc., paru dans le même journal le 29 (documents signalés ici), mais non pas les autres lettres et documents dus à Tricot-Royer, Morlet, Mendès-Correia. Ces omissions ne passent pas inaperçues dans les milieux scientifiques étrangers. Elles diminuent la conviction des lecteurs. Les membres du Conseil se font illusion sur l'effet qu'ils croient produire dans le monde savant : les proglozéliens ne sont pas totalement inconnus dans la science internationale ; nulle part on ne se contente d'un seul son de cloche ; de sorte que partout, pendant ma mission, on m'a demandé pourquoi notre Société ne publie que le contre, et jamais le pour. Que vouliez-vous que je réponde ? Montrer la part de jalousie et la part d'ignorance qui déterminent cette attitude, c'était abaisser davantage encore mes collègues. J'ai pris la tangente et déclaré que, quoique membre de cette Société, je ne m'occupais pas de la cuisine du Conseil, et me contentais de lire le *Bulletin*, qui, en d'autres domaines, est précieux.

Donc, se pose de nouveau la question : si « l'enregistrement dans le *Bulletin* des opinions librement émises au cours des séances n'engage en aucune façon la responsabilité de la Société », est-ce que les décisions du Conseil d'administration, comme celle citée ci-dessus, au nom de la Société tout entière, ou des perquisitions peut-être illégales comme celle du Dr Regnault à Glozel en tant que président de la Société, engagent la responsabilité de chacun des membres du groupement ? Plusieurs collègues m'ont demandé avis sur ce point, et je n'ai su que répondre ; je livre donc ce

problème aux juristes et serais reconnaissant d'obtenir ici une consultation publique... car Glozel appartient maintenant au public, et non pas à un groupement quelconque, qui arrangerait ses petites affaires à huis clos. Il serait tout de même curieux, étant glozélien, d'être poursuivi et condamné solidairement comme antiglozélien !

Parmi mes collègues qui admettent Glozel, je trouve M. Cartereau, ingénieur en retraite du Service vicinal, qui, dans une brochure, *La mise au point de Glozel* (Paris, Gamber), fait une critique approfondie du Rapport de la Commission internationale, en se basant sur sa connaissance professionnelle des terres et remblais, puis du Rapport Champion : aux deux il reproche de partir de l'*a priori* et de fabriquer ensuite la démonstration, par des entorses à la logique scientifique ; de même a fait Dussaud ; M. Cartereau conclut que sauf quelques objets de date plus récente, Glozel est vrai, mais appartient au gallo-romain ; c'est d'ailleurs la thèse qu'il soutient aussi dans une autre brochure : *Glozel et sa signification, questions de chronologies et origines gauloises* (Gamber). Il s'agirait à Glozel d'un alphabet « rhodanien », ne remontant guère au delà de 800 avant J.-C., et qui aurait été répandu, sinon inventé, par les Volces ; Glozel serait le lieu d'occupation passagère d'un étranger au pays, potier-magicien, « une sorte de romanichel ».

Je ne suis pas persuadé par les raisonnements linguistiques de M. Cartereau, ni par ses identifications ethnographiques. Et d'ailleurs, je répète pour la vingtième fois que toute interprétation est nécessairement impossible, tant que le champ entier de Glozel n'aura pas été fouillé.

Aussi ne peut-on que sourire de certains articles parus à l'étranger, où l'on affirme, tantôt que Glozel étant vrai tout entier, les polémiques sont devenues inutiles ; tantôt que c'est un *hoax*, dont les rapports de la Commission et de Champion ont définitivement analysé les éléments, et que par suite « l'opinion publique est fixée ». Je n'insisterai pas sur les petites notes parues dans l'*Antiquaries Journal*, ni sur les lettres d'Evans, puisque ni Crawford ni Evans n'ont fouillé eux-mêmes.

Bien conduit est un article signé Zoltan Haraszti, *Glozel : a forgery*, publié par *More Books*, Bulletin de la Bibliothèque publique de Boston, numéro de février. L'auteur prend comme texte

le Rapport de la Commission ; mais il s'est aussi documenté dans l'autre sens et déclare que le problème est plus compliqué que ce Rapport ne le donne à entendre ; il énumère un certain nombre de glozéliens, et parmi les *antis* regarde Capitan et Begouen comme instigateurs de la campagne contre Morlet. Il a suivi de près le *Mercure de France* et m'apprend que notre revue a déjà « consacré plus de sept cents pages à cette affaire ». Il ne prend pas absolument parti ; mais comme, ensuite, il étudie d'assez près la céramique et les signes de Glozel, ainsi que les théories « occidentale » et « phénicienne » en présence, c'est donc qu'il penche vers l'authenticité. Les illustrations sont des agrandissements de celles du *Mercure*.

Pour quelqu'un qui n'est pas plongé, comme le sont plusieurs d'entre nous, dans l'histoire au jour le jour de l'affaire, ce doit être bien pénible de rester lucide, tant il y a eu d'allées et de venues, de problèmes de principe et de problèmes de détail.

Encore ne somme-nous pas au bout, puisque : 1° c'est M. Bayle, directeur du service d'identification judiciaire, qui est chargé de l'expertise des objets confisqués à Glozel ; 2° dans toute la région de Glozel, chacun cherche des puits, des grottes artificielles, des vases et des pierres gravées ; 3° dès que le temps le permettra, on recommencera la fouille du champ des Fradin dans des conditions de sécurité scientifique absolue ; 4° que le procès *Matin*-Dussaud-Fradin passera devant la 12e chambre correctionnelle le 16 mai.

Mais, comme le constate aussi Zoltan Haraszti, après d'autres, grâce à Glozel, le grand public français s'est intéressé à des sciences aussi abstraites que l'épigraphie, l'anthropologie, la paléontologie et la préhistoire, observation que je compléterai par celle-ci que je trouve, sous la signature de M. Teyssandier, dans *L'Avenir de la Dordogne* du 9 mars : « L'affaire de Glozel, grossie outre mesure, fera plus de réclame à notre vieux Périgord, berceau et capitale de la préhistoire, que plusieurs années de propagande de nos zélés syndicats d'initiative. »

A. VAN GENNEP.

§

A propos de la perquisition judiciaire chez les Fradin. — Nous avons publié dans notre numéro du 1er mars les conclusions déposées par Me José Théry, avocat du *Matin*,

dans le procès Fradin-Dussaud. Ces conclusions, qui demandaient une expertise faite sur le terrain et offrant toutes garanties, ont été rejetées par le tribunal, sous prétexte que la perquisition exécutée sur l'ordre du parquet de Moulins était suffisante. L'éminent avocat nous adresse, au sujet de cette perquisition, les considérations suivantes :

I. — Toutes les circonstances paraissent démontrer que l'opération faite à Glozel était décidée et organisée avant le dépôt de la plainte.

Rappelons les formalités essentielles que réclame l'ouverture d'une instruction sur dépôt de plainte par une partie civile :

Le plaignant s'adresse au juge d'instruction. Celui-ci le reçoit quand il est libre, examine la plainte et demande des explications au plaignant sur les faits dénoncés et des renseignements sur sa personnalité. Si les faits allégués rentrent dans la définition des délits, le juge transmet la plainte au Procureur de la République, qui l'examine à son tour, et, s'il estime qu'elle doit être accueillie, signe un réquisitoire introductif. Sur ce réquisitoire, le juge ouvre l'instruction.

Le plaignant confirme sa plainte et se constitue partie civile.

Procès-verbal est dressé de cette confirmation et de cette constitution, puis le juge remet au plaignant une note indiquant quelle somme il doit consigner.

Le plaignant se rend au greffe, verse la somme indiquée, retire un reçu qu'il apporte au juge.

Alors, commencent les opérations.

Toujours, l'inculpé est préalablement convoqué. La plainte lui est lue et il fait telles réponses qu'il avise.

Or, il paraît que la plainte n'a été déposée que la veille de la perquisition, et à la fin de l'après-midi. Il serait nécessaire de faire préciser l'*heure exacte* à laquelle est arrivé le plaignant.

En tout cas :

Pourquoi le parquet et le juge d'instruction ont-ils agi avec une telle hâte ? Il n'y avait ni flagrant délit, ni révélation d'un fait grave et jusqu'ici inconnu.

Gravité du fait? — Le plaignant aurait été escroqué de la somme de quatre francs qu'il avait volontairement versée pour visiter le Musée. Cette visite ne valait pas 4 francs. Il n'y a pas d'autre base à la plainte.

Nouveauté de fait. — Le parquet de Moulins connaissait depuis plusieurs années l'affaire de Glozel. Le Procureur de la République avait pris parti vivement dans cette dispute archéologique. Il était intervenu publiquement dans le débat, contre les Fradin et le Dr Mor-

let (voir sa lettre, dont il exigea la publication dans le *Mercure de France*).

En résumé, plainte d'une nature très particulière, à propos de faits dont le caractère délictueux était très incertain, à propos d'un préjudice insignifiant et concernant des faits universellement connus depuis longtemps.

Ni la Chancellerie, ni le Procureur général n'avaient estimé qu'il y avait lieu de faire intervenir la justice.

Alors, comment expliquer que, instantanément, le Parquet de Moulins non seulement accueille la plainte, ouvre l'instruction, mais en outre *ordonne, d'urgence, une opération de grand style ?*

L'article 27 du Code d'instruction criminelle est ainsi conçu : « Les procureurs de la République seront tenus, aussitôt que les délits parviendront à leur connaissance, *d'en donner avis au Procureur général près la Cour d'appel et d'exécuter ses ordres relativement à tous actes de police judiciaire.*

L'article 57 s'exprime comme suit : *Les juges d'instruction seront, quant aux fonctions de police judiciaire, sous la surveillance du Procureur général près la Cour d'appel.* »

Ces textes imposaient aux magistrats de Moulins plus que des devoirs de prudence et de convenance, ils leurs imposaient des obligations strictes.

Le Procureur général a-t-il été avisé ? Est-ce lui qui a donné ses ordres relativement à la perquisition ?

Si le procureur et le juge se sont abstenus d'en référer à leur supérieur, ils ont volontairement manqué à leurs devoirs les plus élémentaires ; aucune urgence n'excusait ce manquement ; on peut alors penser qu'ils ont évité d'aviser le Procureur général parce qu'ils craignaient que ce haut magistrat n'autorisât pas la théâtrale et scandaleuse opération qui venait d'être décidée, d'accord avec le singulier plaignant.

II. — Autre circonstance qui aurait dû retenir les magistrats de Moulins d'agir avec cette hâte et avec un tel déploiement de police.

La plainte n'est pas déposée contre les Fradin, mais contre X...

Aussitôt les magistrats de Moulins ordonnent une descente de police chez les Fradin.

Pourquoi, si le plaignant visait effectivement les Fradin, n'a-t-on pas exigé que la plainte soit portée contre eux ?

Et si le plaignant estimait que leur culpabilité n'était pas suffisamment certaine pour qu'il prît la responsabilité d'une plainte contre eux nommément, *pourquoi le Parquet de Moulins s'est-il montré moins imprudent, moins circonspect que le plaignant ?*

La non-désignation du prétendu coupable, rapprochée de la précipitation avec laquelle les opérations furent décidées et exécutées, révèle

encore l'entente préalable entre le plaignant et le parquet de Moulins.

Si la plainte était portée contre les Fradin, il était indispensable, pour se conformer aux usages constants, avant de faire quoi que ce soit, de les convoquer, de leur donner communication de la plainte, de leur demander de présenter leurs observations et de choisir un défenseur. Ensuite, l'instruction, ainsi ouverte correctement, pouvait suivre son cours, *chacun assumant ses responsabilités* ; et si des opérations étaient jugées nécessaires, celles-ci étaient effectuées sous les garanties que le législateur a instituées, dans l'article 39 du Code d'instruction criminelle, en vue de la découverte de la vérité et pour sauvegarder les droits des inculpés.

La plainte étant reçue contre X..., les Fradin ne pouvaient intervenir ; ils n'avaient pas le droit d'exiger que les opérations fussent faites *en leur présence*. Et voilà pourquoi ils ont été éloignés de la perquisition. Ainsi on put venir au domicile de ces citoyens qui n'étaient pas inculpés, qui jouissent d'une bonne considération, et les placer sous la surveillance de policiers, tandis que d'autres policiers, *guidés par le plaignant*, fouillaient leur maison de la cave au grenier, vidaient les tiroirs, compulsaient leur correspondance, leurs papiers domestiques, et tout cela parce qu'un Monsieur, arrivé de Paris quelques instants auparavant *et que les magistrats de Moulins ne connaissaient pas* — ils l'affirment — prétendait avoir indûment versé la somme de quatre francs !

Vraiment, le parquet de Moulins fait bon marché des droits de ses justiciables !

Ce n'est pas tout. En ouvrant l'instruction contre « inconnu », le parquet pensait empêcher toute réclamation des victimes. Comment les Fradin pourraient-ils contester la régularité des opérations, en poursuivre, le cas échéant, la nullité, puisque, *par une fiction hypocrite et monstrueuse, ils n'étaient point partie dans la procédure ?*

En même temps, le plaignant se mettait à l'abri d'une poursuite en dénonciation calomnieuse et même d'une action en dommages-intérêts de la part de Fradin à qui, dans ce cas, il répondrait : « Je n'ai pas déposé de plainte contre vous ; c'est le juge d'instruction qui a pris l'initiative des mesures gravement dommageables que vous avez subies ; adressez-vous à lui, si vous avez une réclamation à formuler. »

En vérité, tout était merveilleusement combiné pour servir les desseins de ce plaignant inconnu qui venait de tomber à Moulins, et le mettre à l'abri des conséquences de son acte.

Est-ce que c'est le rôle des magistrats en France ?

S'ils peuvent agir ainsi impunément, que deviennent la sécurité, l'honneur, la liberté des justiciables ?

Si les faits paraissaient suffisamment graves pour agir de suite, le

parquet de Moulins devait exiger que la plainte fût déposée contre des personnes nommées, puis aviser le Procureur général et agir suivant ses instructions. Et si, après examen de tous les dires et circonstances, une perquisition semblait nécessaire, le juge d'instruction avait le devoir d'assister à l'opération (article 87 du Code d'instruction criminelle), accompagné du Procureur et du Greffier (article 62 du même Code) et de veiller à ce qu'elle fût faite en observant toutes les règles et toutes les garanties légales.

Au lieu de cela, après avoir décidé que les faits sont assez graves pour justifier la mobilisation d'extrême urgence d'un commissaire central et de cinq ou six policiers, le juge d'instruction reste à Moulins, confiant la direction de l'opération au plaignant lui-même, qu'il ne connaissait pas quelques instants auparavant, et sur lequel il n'a pu, par suite, recueillir le moindre renseignement, cependant que le Procureur de la République, également absent, est remplacé par l'avocat du plaignant.

Comment l'opinion publique ne se révolterait-elle pas contre de semblables procédés ?

Enfin une dernière question, très troublante, se pose.

Quand et comment la police de Clermont-Ferrand fut-elle alertée ?

Quand et comment le mandat fut-il remis au commissaire ?

Quand et comment le juge lui a-t-il donné ses instructions pour ces opérations qui lui semblaient d'une urgence et d'une gravité exceptionnelles ?

Il est toujours fâcheux de ne pas observer les règles qu'imposent la loi et la sage administration de la justice. Les protestations véhémentes soulevées par ces agissements le démontrent. Et ne voilà-t-il pas qu'on se demande si, parmi les policiers, ne se trouvait pas une personne étrangère à la police.

En tous cas, il y a deux faits certains : c'est d'abord qu'un antiglozélien ardent a déclaré à la presse qu'il était prévenu que l'opération allait avoir lieu, et ensuite que la nouvelle de cette opération a été envoyée à l'Agence Havas avant midi, alors que la perquisition n'eut lieu qu'à la fin de l'après-midi.

Tout cela n'est-il pas très grave et plus que troublant, quelle que soit l'opinion que l'on professe au sujet de Glozel ?

JOSÉ THÉRY.

§

Voici le texte de la **proposition de résolution** de M. le Sénateur Massabuau, **tendant à inviter le Gouvernement à procéder à une enquête administrative sur**

l'instruction ouverte par le Parquet de Moulins dans l'affaire de Glozel.

Messieurs,

Les travaux importants qui retiennent l'attention du Parlement et ont occupé M. le Garde des Sceaux ne lui ont pas permis avant notre séparation, qui va être un fait accompli, de discuter mon interpellation sur l'attitude du Parquet de Moulins devant la plainte ultra-fantaisiste de M. le Dr Regnault.

Mais comme il ne convient pas de laisser sans une manifestation parlementaire de la réprobation de tous les honnêtes gens de pareils procédés dont le Parquet de Moulins s'est fait complice contre l'inviolabilité du domicile et la liberté des citoyens, nous avons l'honneur de déposer sur le bureau du Sénat la proposition de résolution libellée dans l'intitulé ci-dessus et dont les motifs ci-après ont été communiqués par une note à M. le Garde des Sceaux.

La querelle de Glozel départage le monde savant et, malgré cette division, un des partisans de l'inauthenticité, M. Dussaud, n'a pas craint de traiter de faussaires les Fradin qui ont engagé une instance en diffamation.

Le journal *Le Matin*, pris comme complice de M. Dussaud, a annoncé qu'il demanderait une expertise contradictoire avec des fouilles sérieuses et les Fradin ont accepté aussitôt, bien qu'ils pussent s'y refuser, la preuve de la diffamation n'étant pas obligatoire en ce cas, et c'est M. Dussaud qui, au lieu de s'en réjouir, puisqu'il est certain de l'inauthenticité, l'a fait combattre par son avocat, Me Garçon.

Et la presse nous apprend tout à coup que M. Regnault s'est rendu à Moulins le 24 février vers trois heures pour déposer une plainte, à la suite de laquelle, sur les réquisitions du parquet, le juge d'instruction ouvre une enquête et la police mobile de Clermont est convoquée d'urgence.

Le lendemain matin à la première heure elle arrive et, munie d'une commission rogatoire, part enquêter chez les Fradin et perquisitionner avec l'assistance du plaignant.

La plainte est déposée contre X... mais le coupable de l'escroquerie est désigné cependant. Car le fait de fabriquer des objets préhistoriques ne constitue pas en lui-même un élément d'escroquerie. Et le plaignant a si bien compris qu'il fallait avoir escroqué au moins partie de la fortune d'autrui qu'il dit dans sa plainte (*Débats* du 27 février, 2e p., 1re col. *in fine*) : « Ainsi se trouvent les éléments constitutifs du délit. Il est caractérisé par l'obtention de sommes à l'aide de manœuvres frauduleuses... » et en fin de plainte, il est déclaré que l'on joint un reçu de 4 fr. délivré au Musée archéologique de Glozel.

Me Garçon, moins aveuglé par la passion que le Procureur de Mou-

lins, n'ayant pas tardé à comprendre, devant l'émotion soulevée chez les juristes par ce procédé singulier, a cherché à expliquer qu'en X... on inculpait quelqu'un dont on ignorait le nom dans le hameau de Glozel et que la perquisition révélerait comme fabricant.

Le malheur est que l'on a tout droit couru chez les Fradin et que l'on n'a cherché chez aucun autre le prétendu atelier qui n'était pas chez ceux-ci. La plainte contre X... était tout simplement un concert entre le procureur, M. Viple, dont la lettre dans le *Mercure de France* estrévélatrice du parti pris antérieur contre Glozel, et la partie civile.

Il n'est pas un autre Parquet en France qui accepterait une plainte contre X... dont l'objet est une somme de 4 fr. escroquée, sans laquelle il n'y a pas délit, sans inviter le plaignant à désigner au lieu de X... les propriétaires du Musée de Glozel où il déclare avoir lieu l'escroquerie.

Cette désignation n'aurait pas empêché le juge d'instruction de procéder à la perquisition, mais elle aurait du moins permis à Fradin de saisir immédiatement la Chambre des mises en accusations sur la valeur du réquisitoire et la validité de l'ordonnance rendus contre ce prétendu délit.

Les Fradin sont, au contraire, de ce fait privés des garanties juridiques de la loi du 8 décembre 1897, par le fait des magistrats qui doivent les premiers la faire respecter.

L'interview de M. Regnault par le *Matin* précise la collusion de la partie civile et du Parquet avant le dépôt de la plainte.

M. Regnault, devant le cri public contre sa présence et sa participation à la perquisition, a déclaré que, s'il était parti pour Moulins bien que très grippé, c'était parce que sa présence était indispensable.

« C'est uniquement sur l'initiative du Parquet de Moulins que je me suis transporté à Glozel, c'est le Parquet qui m'a commis à cet effet et je vous assure que, vu mon état de santé, je m'en serais fort bien dispensé. »

M. Regnault n'était pas en effet indispensable pour le dépôt de la plainte que son avocat et son avoué pouvaient facilement déposer, et comme il n'est allé qu'une fois à Moulins, il n'y est donc venu que parce « que c'était indispensable », et il avait été averti avant le dépôt de la « plainte. C'est uniquement sur l'initiative du parquet », dit-il, qu'il est allé à Glozel, alors que le juge, qui seul avait le droit de l'y faire aller, non comme partie civile, mais comme témoin pour le renseigner, n'a rien mis de tel dans sa commission rogatoire. Qui donc officieusement a donné à la police mobile l'ordre illégal, même émanant du parquet, que seul le juge peut donner par écrit ? C'est l'initiative du parquet, nous dit naïvement M. Regnault. Et M. Viple nous la baille belle en affirmant que par discrétion il s'est récusé et a fait marcher son substitut.

Il s'agit de savoir si ces procédés exorbitants du droit commun ne

recevront pas une sanction et si le Parquet de Moulins va rester saisi, sans qu'à défaut des Fradin le Parquet général, avec son droit de regard, saisisse de cette procédure la Chambre des mises en accusation.

Il convient de rechercher aussi la responsabilité professionnelle de M. le procureur Viple.

C'est pourquoi nous invitons le Sénat à adopter la proposition de résolution ci-après :

PROPOSITION DE RÉSOLUTION : *Le Sénat invite le gouvernement à procéder à une enquête administrative sur l'instruction ouverte par le Parquet de Moulins dans l'affaire de Glozel.*

§

Une découverte inédite à Alvao. — Nous croyons intéressant de donner la partie principale de l'article du professeur Mendés-Correia, paru dans le *Primeiro de Janeiro* et que signale plus haut M. van Gennep.

Alvao nous fournit en ce moment un document d'un intérêt palpitant et de tout premier ordre. Il y a trois semaines environ, le P. V. José Brenha me l'apporta ; cette pièce lui avait été confiée par le P. P. José Teloès qui avait appris, quelques instants auparavant, son existence aux mains d'humbles montagnards et l'avait obtenue d'eux avec difficulté. Les paysans l'avaient extraite du sol il y a quelques années en arrachant les soutiens d'un des dolmens. Une sorcière de l'endroit leur avait conseillé de la conserver comme talisman ; toutefois les RR. PP. Rodriques et Brenha parvinrent à la leur faire céder.

Il s'agit d'un fragment de grand vase d'argile grossier, portant une inscription en caractères ayant plus de ressemblance avec les alphabets ibériques et surtout avec l'écriture si discutée de Glozel qu'avec l'alphabet phénicien. L'authenticité de cette pièce est évidente, son caractère archaïque n'offre aucun doute.

Le R. P. Brenha m'apporta un autre objet de la même provenance ; c'est une pierre avec gravures d'animaux et portant aussi quelques caractères alphabétiques ; si quelques-uns des traits sont bien effacés, d'autres ont le fond bien blanc, ce qui dénoterait qu'ils ont peut-être été avivés par ceux qui l'ont découvert. Cela n'empêcherait pas de lui reconnaître un intérêt archéologique, si la controverse de Glozel n'avait pas pour thème préféré le refus d'attribuer une haute valeur aux inscriptions.

Le fragment qui porte l'inscription offre de plus grandes analogies avec la céramique la plus grossière des campagnes portugaises qu'avec la céramique habituelle des grottes et des dolmens. Ce fait, ainsi que l'alphabet et d'autres données sur les trouvailles faites il y a quelques

années à Alvao, m'amène à considérer cette importante trouvaille archéologique comme « proto-ibérique » et non comme contemporaine des dolmens ou luso romains. L'alphabet d'Alvao me semble plus ancien que les inscriptions ibériques du sud du Portugal et plus récent que la période néolithique, date qui a été attribuée aux trouvailles de Glozel, avec lesquelles cependant il présente une ressemblance frappante ; cette ressemblance constitue en ce moment un argument de premier ordre en faveur de l'authenticité des objets trouvés à Glozel, car il est difficile d'admettre que le faussaire supposé de Glozel, un paysan



du centre de la France, ait si bien connu non seulement les lettres décrites dans la *Portugalia*, qui est une revue rare en dehors des grandes bibliothèques d'érudition, mais même celles que l'on vient de découvrir, sinon son pouvoir divinatoire serait prodigieux.

La grande importance, pour Glozel, de cette découverte réside dans le fait que, sur ce nouveau tesson de poterie que vient de publier M. Mendès-Correia, se voient deux signes figurant depuis longtemps dans les inscriptions de Glozel — et là seulement — et non dans les inscriptions d'Alvao déjà publiées : le signe alphabétiforme composé de deux barres parallèles et l'échelle à quatre échelons.

§

Sur deux nouveaux gisements néolithiques glozéliens du vallon du Vareille (Allier). — Voici les parties principales d'une note rédigée par MM. Ch. Depéret et A. Morlet sur les récentes découvertes de Puyravel et de Chez-Guerrier :

L'important problème préhistorique de Glozel continue à évoluer, malgré le rapport de la Commission internationale, dont le moins qu'on en puisse dire est qu'il n'y a rien dedans, sauf le fait *supposé* de l'introduction d'une brique à inscriptions sous une motte soulevée, fait dont les photographies démontrent l'inexactitude.

L'authenticité de Glozel s'affirme maintenant par des découvertes similaires faites en dehors de Glozel. La controverse finira comme ont fini les contestations semblables des silex taillés d'Abbeville, des sépultures paléolithiques de Solutré et des peintures magdaléniennes d'Altamira.

1° GROTTE DE PUYRAVEL. — La grotte artificielle de Puyravel est située près du hameau de ce nom, à 3 kilomètres de Glozel, sur la rive droite du Vareille. Elle s'ouvre près du sommet d'une pente de prairies, au sous-sol de *schistes métamorphiques granulitisés*, décomposés et friables.

Le 12 février, le Dr Morlet avec un groupe de savants lyonnais, les professeurs, Mayet et Roman, le Dr Arcelin, M. Gomez Llueca (de Madrid) ont exploré la grotte et découvert derrière le pilier central, à une faible profondeur, une hache polie près du tranchant et un galet de schiste métamorphique, portant la gravure d'une tête de jeune ruminant indéterminé.

Le 19 février, les auteurs de la présente note entreprenaient une nouvelle fouille. Supposant que les habitants n'auraient pas creusé une grotte où ils ne pouvaient circuler debout, ils eurent l'idée d'attaquer le plancher dur, formé de blocs anguleux de schistes métamorphiques, éboulés du plafond et cimentés par de l'argile d'altération. A 0 m. 40, *sous ce plancher très compact et intact*, ils observèrent une couche d'argile jaunâtre qui devait former le sol de l'époque et qui leur a fourni une précieuse série d'objets préhistoriques : ce fut d'abord un galet quadrangulaire de schiste dur grisâtre, portant sur une face une belle tête de cheval au port très fier, entourée de onze signes de l'alphabet glozélien ; puis, sur l'autre face, *une véritable page d'écriture glozélienne*, d'une trentaine de signes.

2° GISEMENT DE « CHEZ-GUERRIER ». — Ce gisement de plein air est situé au-dessus de ce hameau, dans un champ cultivé en forte pente, à un kilomètre en amont de Glozel, sur la rive opposée du Vareille. Le propriétaire, M. Mercier, en labourant, a soulevé d'abord un galet noir, allongé, aux deux extrémités polies en tranchant, suivant le style de Glozel ; une face porte une belle tête de cheval, à la crinière hérissée, entourée de vingt et un signes glozéliens. Le Dr Morlet a recueilli ensuite dans la terre labourée un galet roulé, noirâtre, dont une face est couverte de caractères glozéliens et l'autre porte une tête de Cervidé un peu schématisée, mais où M. Depéret croit pouvoir

reconnaître un Renne, en raison de l'andouiller de base, ramené en avant sur le front et bifurqué. On trouve aussi dans ce champ de nombreux fragments de poterie grossière, d'aspect néolithique.

Conclusions. — Les deux gisements de Puyravel et de Chez-Guerrier sont des lieux d'habitat de l'époque de Glozel et constituent une éclatante confirmation de l'authenticité de l'âge néolithique ancien de ce dernier gisement. La situation de la grotte artificielle de Puyravel est à l'abri de toute critique, l'orifice étant bouché par un épais terre-plein d'éboulis anciens et n'ayant jamais été visité avant les fouilles. L'existence sous le plancher compact de cette grotte de plusieurs pièces avec écriture de Glozel, en particulier le galet avec dessin de cheval et écriture de Glozel, est à notre sens tout à fait décisive. De même, la présence « Chez-Guerrier » de galets roulés étrangers à la région, couverts de signes glozéliens, est également significative. Il convient d'insister sur une gravure de Renne analogue à celles de Glozel et comportant la conclusion d'un âge très ancien dans le Néolithique.

Nous connaissons à l'heure actuelle, dans un rayon de trente kilomètres autour de Glozel, une dizaine de grottes artificielles dans le style de Puyravel. Nous les explorerons successivement et nous avons l'espoir de confirmer la présence dans le centre de la France, au début du Néolithique, d'une population civilisée, intelligente, artiste, ayant perfectionné les ébauches d'écriture paléolithique et mis au jour une véritable écriture complète, plus ancienne de quelques millénaires que toutes les écritures de l'Orient.

CH. DEPÉRET et A. MORLET.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos de l' « Enfant sublime ». — La lettre de M. Paul Fourrier à M. Victor Giraud, publiée dans la *Revue d'histoire littéraire* (1926, p. 419), est un témoignage de plus qui nous montre Chateaubriand niant l'invention de l'appellation bien connue d'*enfant sublime*. C'est après la publication de son Ode sur la mort du duc de Berry que Victor Hugo, selon « le Témoin de sa vie », fut ainsi désigné par Chateaubriand dans une conversation avec M. Agier que celui-ci (ajoute le Témoin) inséra dans le *Drapeau Blanc.* Et Sainte-Beuve prétendait que Chateaubriand lui-même employa le mot dans une note du *Conservateur* (1). Ed. Biré, qui s'intéressait à la biogra-

(1) Sainte-Beuve : Supplément, *Biographie des Contemporains.* 1831 *Revue Des Deux Mondes,* vol. III-IV. — 1839, *Portraits Littéraires,* I, 321.

phie de Victor Hugo, parcourut « avec soin les six volumes de ce journal » ; la note n'existe pas dans le *Conservateur*. Ayant indiqué ce qu'il avait trouvé (ou plutôt ce qu'il n'avait pas trouvé) à Sainte-Beuve, Biré reçut de lui cette lettre (19 avril 1869) :

Je suis persuadé et convaincu que le mot a été dit par Chateaubriand ; après m'être assuré, comme vous, qu'il ne se trouvait point dans une note du *Conservateur*, j'en suis venu à penser que c'était en causant avec M. Agier que Chateaubriand l'avait dit. Et M. Agier l'aura répété dans quelque article de la *Quotidienne* ou de quelque autre journal royaliste (2).

C'est cette opinion, qui est presque la version de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1868, 2 vol., Paris, Librairie Internationale), que Sainte-Beuve publia dans les *Portraits Contemporains* (1869, vol. I, p. 402).

Et Biré de dépouiller et la *Quotidienne* et le *Drapeau Blanc*. L'article dans le *Drapeau Blanc* ne contient mention ni de Chateaubriand ni d'enfant sublime. En faisant ces recherches et tout ce travail, Biré avait en main un petit document dont il ne disait rien ; il attendait. Puis à la fin de son chapitre sur *l'enfant sublime* (3), il joue son atout. D'après Louis de Loménie, dans le premier volume de sa *Galerie des contemporains illustres*, quand M. de Salvandy, à la réception de Victor Hugo à l'Académie, dit à Chateaubriand qu'il allait employer son « fameux mot », celui-ci s'écria : « — Allons, vous aussi ! Sachez donc une fois pour toutes que je n'ai jamais dit cette... (j'atténue l'expression) plaisanterie » (4).

Ainsi Sainte-Beuve et le Témoin restèrent sans preuves que le mot était de Chateaubriand, tandis que Biré présente le témoignage de Chateaubriand lui-même contre cette supposition.

Mais Biré a omis de préciser sa référence et la même critique qu'il adressa à Saint-Beuve lui a été faite par Léon Séché et T. Legay (5). En cherchant dans la *Galerie des contemporains illustres* que Biré prétend citer, ils ont trouvé des phrases bien différentes :

(2) E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, Paris, J. Gervais, 1883, p. 224.

(3) *Ibid.*, chap. VII.

(4) Cité par Biré, *op. cit.*, p. 226.

(5) L. Seché, *La Revue des Français*, 12 déc. 1911, p. 315. T. Legay, *V. Hugo jugé par son siècle*. Paris, édition de la « Plume », 1902, p. 62.

Le jeune homme (Hugo) s'était fait dans le monde une place brillante ; le parti royaliste lui avait tendu les bras ; M. de Chateaubriand dans une note du *Conservateur* l'avait décoré du nom d'enfant sublime (6).

Voici encore un cas de la confusion qui se produit quand on manque de précision. Tout le monde eut raison en partie. Le passage que je viens de citer se trouve dans toutes les éditions de la *Galerie* ; mais dans la quatrième (de 1844), une note de l'auteur sur ce passage nous réfère au supplément (7), et c'est bien là que se trouve l'anecdote citée par Biré. Les trois premières éditions sont de 1840 (8), c'est-à-dire avant l'élection de Hugo à l'Académie. Forcément nous ne pouvons pas espérer y trouver une conversation qui eut lieu au temps de sa réception.

Or, vers ce temps-là, il y avait un autre homme de lettres assez considéré alors (et presque oublié aujourd'hui), qui a prétendu que c'était lui qui, le premier, avait employé le mot célèbre, et que c'était même lui qui l'avait suggéré à Chateaubriand dans une lettre. Je reproduis une note qui a paru dans *La Patrie* du 23 septembre 1875 (9) :

Combien de fois n'ai-je pas entendu attribuer à Chateaubriand le jugement célèbre sur Victor Hugo : « L'Enfant sublime » — à propos des premières odes du jeune poète de dix-sept ans ! Je crois même me souvenir que dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* l'auteur de l'ouvrage renvoie à Chateaubriand le mot qui a couru toutes

(6) *Galerie des contemporains illustres* par un homme de rien. Paris. Bureau central, 1840, t. I, Victor Hugo, p. 19.

(7) Qui s'appelle *Supplément à la troisième édition. Galerie*, etc..., 1844, t. I, *Victor Hugo*, pp. 34-36.

(8) La première édition ne se trouve pas à la B. N. Lorenz prétend qu'il y avait plusieurs éditions du tome Ier sans donner des dates. Vicaire, *Manuel de l'Amateur des Livres, etc.*, n'a jamais vu qu'un titre de la deuxième édition du premier volume. Barbier ne parle que d'une édition de 1840. Quérard, *La France littéraire*, ne le mentionne pas. La B. de la Fr. du 21 nov. 1840 l'annonce : 5573. La première mention après cela est du 15 nov. 1844 — la quatrième édition du tome Ier (en même temps que l'apparition du tome VII) : 5710.

A la Bibliothèque Nationale, G 23746 contient un titre : *Galerie, etc., Deuxième édition*, 1840. Suit une *Préface* de 12 pages. Puis encore un titre : *Galerie, etc., Troisième édition*, 1840, et encore la même préface intitulée : *Préface de la Deuxième édition*, de 12 pages.

Le G 23756 est la *Quatrième édition*, 1844, avec un avant-propos et un supplément.

(9) Signée *Quaerens* et reproduite dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1876, vol. IX, pp. 457-59.

les biographies du poète des *Feuilles d'automne*. Après cela, pourvu qu'on ait dit de lui qu'il a été un « Enfant sublime », peu importe à Victor Hugo qui le premier a trouvé l'expression pour le peindre dans sa jeune gloire.

Eh bien ! ce mot, arraché à une admiration sincère n'est point de Chateaubriand, qui en acceptait, d'ailleurs, le bénéfice avec toute l'immodestie qui le caractérisait.

Un dimanche — il y a d'assez longues années de cela — je déjeunais chez Alexandre Soumet, le poète de la *Divine épopée*, — un peu trop oublié aujourd'hui. Soumet occupait, à cette époque, aux Champs-Élysées, et c'est là qu'il mourut, un grand rez-de-chaussée d'une belle maison, disparue et remplacée, dans un bout de rue qui conduisit plus tard au Château-des-Fleurs. En face de ses croisées s'étendaient des buttes et des terrains vagues qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. Tous les dimanches, il y avait table ouverte à déjeuner chez Soumet, dans sa petite salle à manger ; j'y avais mon couvert mis, au titre de l'amitié que me portait Soumet, en souvenir de l'intime liaison qui avait existé entre lui et mon père...

Un jour que je m'y rencontrais avec deux convives seulement, les frères Deschamps, Emile et Antony, quelque peu mes parents, et charmants poètes, comme on sait, je me risquai à répéter le mot sur Hugo, en le prêtant naturellement à Chateaubriand.

— Halte-là ! me dit Alexandre Soumet. Il ne faudrait pourtant pas que cette erreur-là se prolongeât plus longtemps. Le mot n'est pas de Chateaubriand.

— Eh ! de qui donc est-il ? demandai-je.

— De moi ! répliqua Soumet. Chateaubriand l'a, sans aucun doute, dit ; mais c'est moi qui le lui ai écrit un jour, en lui parlant de cet « enfant sublime ». J'en appelle à Emile et à Antony — continua Soumet en se tournant vers ses deux hôtes.

— C'est vrai ! répondirent-ils tous deux.

Cette conversation fut rapportée — par qui ? je l'ignore, — à l'Abbaye-aux-Bois, et un soir Mme Récamier elle-même, je crois, en informa Chateaubriand.

— C'est possible ! — répondit avec une belle impertinence l'auteur du *Génie du Christianisme*, — mais le mot est si vrai que quiconque l'aurait pu écrire ou dire. Et puisque Soumet se prévaut sur moi de quelque chose, il ne peut que gagner à ce qu'on lui rende ce qu'il réclame.

Néanmoins, on a continué à mettre dans le bagage de Chateaubriand ce qui ne lui appartient pas, et le mot y restera longtemps sans doute, toujours peut-être.

Ce qui nous frappe dans cette anecdote. c'est le témoignage des

frères Deschamps, témoignage d'une importance capitale, puisque tous les deux ont toujours été tout à fait au courant des choses de ce petit monde-là. L'histoire devient de plus en plus vraisemblable quand nous examinons à quelle époque le mot a été employé pour la première fois. D'après ce qu'on a trouvé, on voit qu'en 1822 l'appellation était déjà courante. Dans une lettre à sa mère, Alexandre Guiraud décrit une séance (10 déc. 1822) de la Société des Bonnes Lettres (10). Quand Victor Hugo s'est levé pour lire son *Louis XVII*, il n'y eut qu'un seul cri dans la salle : « Voilà l'enfant sublime ! Voilà l'enfant sublime ! »

Or, la connaissance de Soumet et Victor Hugo date de 1819 (11). A la fin de juillet 1820, Soumet vint de Toulouse s'installer définitivement à Paris où il se hâta de rencontrer Hugo en personne. Immédiatement naquit entre eux une admiration mutuelle qui nous semble un peu exagérée aujourd'hui. Ce qui est le plus curieux, c'est l'opinion que Hugo avait de Soumet. Il faut se souvenir, comme dit M. H. Girard, que dans le salon du père Deschamps, « avant l'apparition des *Meditations*, un seul poète vivant paraissait digne d'être comparé à Millevoye ; c'était Alexandre Soumet » (12). Ainsi, quand Victor Hugo écrit une lettre à M. Pinaud, de l'Académie des Jeux Floraux, le 28 mars 1821, il ajoute : « M. Soumet me charge de le rappeler à votre souvenir, mais un poète tel qu'Alexandre Soumet n'a pas besoin d'être rappelé au souvenir de personne (13). »

Trois ans plus tard, la légende, en cherchant l'auteur du mot « enfant sublime » parmi les écrivains les plus illustres de l'époque, a déjà commencé à substituer un autre un peu mieux connu. Cela me rappelle ce qui m'est arrivé quand j'ai demandé à un passant l'été dernier à Castelnaudary (la ville natale de Soumet) la route du monument de Soumet. Ce passant — un employé de l'octroi — restait étonné. Mais quand je lui ai expliqué que Soumet était né à Castelnaudary et que la ville a fait ériger un buste en son honneur après sa mort, tout de suite il a compris et m'a

(10) L. Séché, *Le Cénacle de la Muse Française*, Paris, 1909, p. 308.
(11) Cf. lettre de Hugo à Soumet, 8 fév. 1819. Catalogues Charavay, 188, et réponse de Soumet le 15 février, citée par Biré, *V. Hugo avant 1830*, pp. 129-30, et par G. Simon, *L'Enfance de V. Hugo*, p. 193.
(12) H. Girard, *Émile Deschamps*, Paris, Champion, 1921, p. 86.
(13) *Correspondance*, I, 366.

indiqué le chemin. Et comme je me mettais en route il ajouta : « Tiens, tiens, moi, j'ai toujours cru que c'était Victor Hugo. »

Ainsi, en 1824, le grand homme, l'écrivain célèbre qui nommait Victor Hugo « enfant sublime », n'était plus Alexandre Soumet, mais Chateaubriand. Nous lisons dans l'article de Tissot sur les *Nouvelles odes* dans le *Mercure du* XIXe *siècle* (1824, t. V) :

M. Hugo est, *dit-on*, l'un des élèves de M. Chateaubriand, qui dans sa prédilection ne l'appelait jamais que l'enfant sublime.

Comme Séché a pris soin de le montrer, presque tous les amis de Hugo auraient pu l'appeler un enfant sublime à ce temps-là. Mais les faits que nous possédons nous permettent de dire seulement que le mot fut employé tout d'abord par Alexandre Soumet.

Quant à Chateaubriand, il faisait toujours la grimace (comme dit Sainte-Beuve) quand on lui rappelait cette parole, et pas un seul témoignage n'existe qui puisse nous *prouver* que le mot est véritablement de lui ou même a été prononcé par lui.

S. IRVING STONE.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les Échos de Chambord. — Aussitôt divulgué au monde entier par la télégraphie sans fil, un dernier écho de Chambord, celui que nous avons accueilli avec le plus de joie, se répandait le 29 février 1928 au soir. La Cour d'appel d'Orléans venait de rendre son arrêt touchant la propriété de Chambord, mettant fin à un procès en suspens depuis la guerre de 1914.

Le château de Chambord, ce monument si français, offert en 1821, avec l'argent français d'une souscription forcée, au duc de Bordeaux et devenu la propriété d'un prince autrichien, le prince Elie de Bourbon-Parme, revenait à la France et demeurait français.

Il est présumable que l'affaire n'est pas terminée et que les perdants tenteront une dernière chance, le pourvoi en cassation.

Il ne nous appartient pas de présager la décision de la cour suprême et des mois se passeront sans doute encore, avant que cette question si passionnante pour tous ceux qu'intéressent les richesses d'art de la France reçoive une solution définitive. Le maquis de la procédure est un jeu familier aux Bourbons-Parme, comme à leurs prétendus cousins, les Naundorff.

Toutefois, Chambord revient plus que jamais d'actualité, et ce dernier écho que diffusa la T. S. F., en rappelle d'autres, qui, à leur époque, eurent les honneurs de l'impression. C'est une plaquette devenue rare et de beaucoup ignorée.

Le *Simple Discours de Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière, aux membres du Conseil de la commune de Véretz, à l'occasion d'une souscription proposée par S. E. le Ministre de l'Intérieur pour l'acquisition de Chambord.* (Paris, chez les marchands de nouveautés, impr. A. Bobée, in 8 de 28 pp.), écrit déclaré séditieux et condamné à la destruction par arrêt de la Cour d'assises de la Seine du 28 août 1821, avait rendu à Paul-Louis Courier le mauvais service d'en faire un homme politique. Du moins se crut-il tel, et, non sans talent, en une prose capable de satisfaire les plus difficiles, le brillant helléniste devint le pamphlétaire que l'on sait.

Je prie Dieu pour la bande noire, écrivait-il, qui d'elle-même doit avoir Dieu favorable, car elle aide à l'accomplissement de sa parole. Dieu dit : Croissez, multipliez, remplissez la terre, c'est-à-dire, cultivez la bien ; car sans cela, comment peupler ? et la partagez ; sans cela, comment cultiver ? Or, c'est à faire ce partage d'accord, amiablement, sans noise, que s'emploie la bande noire, bonne œuvre et sainte s'il en est.

La phrase est jolie et la cadence en est heureuse. C'était pourtant du vandalisme, annonçant déjà les plus aimables élucubrations du communisme actuel. Vis-à-vis de ses compatriotes d'occasion, en dehors de cela si peu faits pour comprendre, Courier employait au surplus le seul argument auquel ils pussent être sensibles, l'amour des Fouan pour *la terre* et leur jalousie innée à l'encontre de la grande propriété. Cette erreur d'un homme d'esprit n'eut heureusement pas le résultat qu'il espérait. Ce brûlot, dans lequel entrait trop de littérature, n'incendia rien. La souscription « volontaire » — peut-être un peu forcée, elle aussi — atteignit son but : le 5 mars 1821, le domaine de Chambord fut adjugé à la Commission au prix de 1.452.000 francs, « pour en être fait hommage, au nom de la France, à S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux, au profit duquel le domaine est en conséquence acheté dès à présent ».

Chambord était sauvé.

La Commission de Chambord avait eu le projet de restaurer le château, avant de le remettre au duc de Bordeaux, mais l'insuffisance des

revenus la força d'y renoncer. Le Conseil général de Loir-et-Cher s'était associé à l'idée de la Commission en demandant, en 1821, que les deux forêts de Boulogne et de Russy fussent réunies à Chambord, pour que le revenu du domaine répondît à l'importance du château et permît de le rétablir entièrement ; mais la Chambre de 1825 passa à l'ordre du jour sur cette demande (1).

Le château était donc encore dans un piteux état, lorsque, se rendant à Reims au sacre de Charles X, Victor Hugo s'arrêtait à Blois chez son père, dans la petite maison de la rue du Foix et terminait ainsi une lettre à son ami Adolphe de Saint-Valry, datée du 7 mai 1825 :

J'ai visité hier Chambord. Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau. Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les *folies* mêmes sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur le faîte de la plus haute tourelle ; j'ai emporté un peu de pierre et de mousse de ce sommet, et un morceau de châssis de la croisée sur laquelle François Ier a inscrit les deux vers :

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie.

Ces deux reliques me sont précieuses.

Que de fois fut suivi le mauvais exemple donné par Victor Hugo, voire par Caroline, duchesse de Berry, lorsque, en 1828, lors de son voyage « dans la Touraine, l'Anjou, la Bretagne, la Vendée et le midi de la France », elle ne craignit pas « de consacrer ainsi sa venue dans le château des rois, ses aïeux, à la manière d'une grisette venant visiter le château de Vincennes ».

Qu'on ne prenne point cela pour une boutade due au libéralisme de Touchard-Lafosse en sa *Loire historique*. Dans la « relation » qu'il a laissée de ce voyage (2), le vicomte Walsh, auteur des *Lettres Vendéennes*, « membre de l'Académie de Vaucluse » et futur directeur de la *Mode*, célèbre ce geste malheureux, trouvant, pour l'excuser, des raisons qui auraient voulu être touchantes :

En descendant de la Fleur de Lis, *Madame* s'amusait à lire tous les noms qui couvrent les murs de l'escalier : *J'aime ces souvenirs*, dit-elle, *je veux y marquer mon nom ; j'aimerai à le revoir, quand je viendrai chez le duc de Bordeaux*.

(1) La Saussaye : *Château de Chambord*.
(2) Deuxième édition. Paris, L. F. Hivert, 1829 ; 2 vol. in-12.

Avec un poinçon que lui présenta le comte de Mesnard, son premier écuyer elle grava ces mots :

18 JUIN 1828. MARIE-CAROLINE.

Sans rien abdiquer de sa foi légitimiste, dès le mois d'octobre de cette même année 1825, Victor Hugo, au cours de quelques pages intitulées *Guerre aux démolisseurs*, témoignait moins d'enthousiasme pour la merveille dont, déjà, il prévoyait la ruine, si on n'y mettait bon ordre.

Nous avons visité Chambord, cet Alhambra de la France. Il chancelle déjà, miné par les eaux du ciel qui ont filtré à travers la pierre tendre de ses toits dégarnis de plomb. Nous le déclarons avec douleur, si l'on n'y songe promptement, avant peu d'années, la souscription, souscription qui, certes, méritait d'être nationale, qui a rendu le chef-d'œuvre du Primatice au pays, aura été inutile ; et bien peu de chose restera debout de cet édifice, beau comme un palais de fées, grand comme un palais des rois (3).

Chambord avait été acheté le 5 mars 1821 et, le 9 février 1830 seulement, remise en fut faite au roi Charles X, qui l'accepta au nom de son petit-fils. Les vaudevillistes n'avaient pas, toutefois, attendu cette date pour célébrer cet heureux événement : dès le 30 avril 1821, Ménissier et Martin faisaient représenter sur la scène du Gymnase le futur « Théâtre de Madame » (1824) : *Le Château de Chambord*, « hommage en un acte et en vaudevilles à l'occasion du baptême de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux ».

Autre à-propos, le même soir, aux Variétés, dû, celui-là, à la plume féconde de Brazier, de Merle (le second mari de Mme Dorval) et de Rougemont : *Le Garde-chasse de Chambord*, « comédie en un acte mêlée de couplets, composée à l'occasion du baptême de S. A. R. le duc de Bordeaux ».

Quant au chevalier Philpin, il ne devait pas connaître les honneurs de la rampe, et l'odeur de la chose fraîchement imprimée lui suffit avec quelque recul : *Chambord*, poème offert à Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Bordeaux, le jour de la Saint-Charles » (Paris, Poix, 1825 ; in-8 de 24 pp.).

Couplet et poème n'étaient certainement pas du meilleur aloi, ils peuvent pourtant sembler bons, à côté des perles que contient cette rare brochure :

(3) Victor Hugo : *Guerre aux démolisseurs* (1825). — Biré : *Victor Hugo avant 1830*, p. 387-388.

Première Visite
de S. A. R. Madame
à Chambord
18 juin 1828

Paris. Imprimé par ordre de la Commission par Trouvé et Cie, 1828 ; in-4, de 55 pp.

Sur le titre, cet alexandrin de M. L. Gaudeau, régent de rhétorique au collège de Blois et, plus tard, bibliothécaire de cette ville, sert d'épigraphe :

Dieudonné chérira ces nobles souvenirs.

On ne saurait reprocher à M. Gaudeau, dans l'*Avant-propos*, « extrait d'une Matinée de printemps passée sur la butte des Capucins à Blois, poème », par quoi s'ouvre ce livret commémoratif, son romantisme échevelé. Le digne homme ignorait sans doute la préface de *Cromwell* qui venait de paraître et les audaces très relatives de la *Muse française* étaient, pour lui, demeurées lettre morte. Cela se terminait ainsi et ce sont, de beaucoup, les meilleurs vers que contiennent les « Echos de Chambord » :

Un enfant nous est né : de la voûte éthérée,
Je crois voir de nos preux la troupe révérée,
Souriant à l'objet de nos tendres désirs,
Entourer son berceau d'illustres souvenirs ;
Ils appellent pour lui les vertus du vieil âge :
La foi de nos aïeux, et leur noble courage,
Du père des Bourbons l'austère piété,
De Louis d'Orléans la touchante bonté.
Le grand Henri lui lègue et son nom et sa gloire,
Ses titres de famille et sa touchante histoire ;
La France les accueille, et ses concerts joyeux
Ont salué l'Enfant qu'appelaient tous nos vœux.
Quel palais lui donner ? nos transports unanimes
Ont désigné Chambord : des guerriers magnanimes,
Des Rois, amis des arts, jadis l'ont habité ;
Ces murs et ces donjons, fiers de leur vétusté,
Rappelant et des noms et des faits héroïques,
Semblent là des vieux temps d'éloquentes chroniques.

Suit le rapport du comte Adrien de Calonne, promoteur de la souscription, à la « Commission d'exécution de Chambord », puis vient une « Notice historique sur le domaine de Chambord »,

rédigée par « le petit-fils d'un ancien lieutenant des chasses et du gouvernement de Chambord » (p. 29-38), qui valut à son auteur une médaille que lui fit remettre Madame, « comme marque de satisfaction ».

L'aïeul était Jean François de la Saussaye, troisième du nom, chevalier, seigneur de la Rabois, d'abord page du roi de Pologne, puis capitaine au régiment de Royal-Roussillon infanterie, et, par lettres patentes du 24 juillet 1769, lieutenant des chasses et du gouvernement de Chambord. Quant au petit-fils, ce n'était autre que Jean-François-de-Paule Louis de la Saussaye, le futur historien du Blésois et membre à venir de l'Institut. Il n'est pas sans intérêt de retrouver dans ces pages le canevas de la *Notice sur le domaine de Chambord*, qui, en 1834 seulement, fut imprimée à Blois chez Félix Jahyer, et vendue, à Chambord, « chez Choteau, à l'auberge du Grand-Saint-Michel ». Les rééditions ne s'en comptent pas.

Faisaient suite les « Echos » proprement dits et ce fut bien la partie la moins brillante de la kermesse offerte à Madame. Le comte de Pradel — ne point ajouter un *s* à son nom : il n'avait rien d'un conteur gaulois — ouvre le feu avec des inscriptions, totalement dénuées de belles-lettres. En voici quelques échantillons :

SUR LA PORTE ROYALE (COTÉ DU MIDI)

Ce vieux séjour des Rois pleurait le long outrage
Dont le temps a terni son antique splendeur ;
Mais comme un jour serein perce un sombre nuage,
Tu parais, tu lui rends l'espoir et le bonheur.

SUR LA PORTE DU DONJON (MÊME COTÉ)

Sous des coups destructeurs ces murs allaient périr ;
La France y vint placer un gage d'espérance.
Puissent, à leur aspect, tes yeux y découvrir
L'avenir de ton fils dans l'amour de la France !

SUR L'ÉCUSSON D'HENRI IV

Brave et clément, Ventre-Saint-Gris !
Tels seront tous ses petits-fils.

Piqué d'émulation et comptant, sans doute, également sur ses doigts, le colonel Hippolyte de Frasans rimait ces quatrains, que n'aurait point désavoués Cuisin, qui confectionnait avec un goût

égal les petits vers que le « Fidèle Berger » joignait à ses papillotes :

AU BAS DU BUSTE DE CHARLES X

O Charles, notre amour, notre seule espérance,
Par toi, tous ici nous jurons
D'aimer toujours nos Bourbons pour la France,
Notre France pour les Bourbons.

AU BAS DU BUSTE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX

Du cœur des vrais Français, par dix siècles de gloire
Tes aïeux, ô Henri ! t'ont montré le chemin :
Oui, tu sauras comme eux (cet augure est certain),
En Bourbon, prendre place au temple de mémoire.

« Tes aïeux, ô Henri ! » L'euphonie est une bien belle chose.

Le succès de la souscription dont il avait été le grand ordonnateur n'avait point fait oublier au comte Adrien de Calonne que tout finit en France par des chansons. Aussi collabora-t-il sous cette forme à cette revue à laquelle la masse de Chambord et ses tourelles servaient de toile de fond. Le comte de Calonne ne renvoyait pas à la *Clef du Caveau*, cela eût trop senti le professionnel, mais indiquait des airs qui, alors, avaient la vogue, tels *Charmante Gabrielle*, le *Petit Matelot* ou la *Ronde des paysans*. Pour la seule *Marche blaisoise*, l'air restait « à faire ». Il est vrai que l'air importait peu, pourvu que, pour s'accommoder aux vers, il pût se jouer sur le mirliton :

Caroline en ces lieux
Ramène l'espérance ;
Sa présence comble les vœux
Des enfants de la vieille France.
De l'auguste mère d'Henri,
Rien n'égale la bienfaisance.
Qui la contemple est attendri (*bis*).

CHŒUR

Pour la chérir, pour la défendre,
Nous vivrons, nous saurons périr.
Quel Français pourrait nous l'apprendre ? } *bis*
Qu'il vienne avec nous la bénir. }

Ces couplets, auxquels manquait la facture, n'ajoutèrent rien à la beauté de Chambord, et ne surent soulever le voile de tris-

tesse qui semble peser, comme un manteau de plomb, sur le château abandonné. Le rire que provoquent ces pauvretés versifiées est bref, la merveille qui les fit éclore éveille une mélancolie qu'on n'arrive pas à secouer. Malgré soi, revient à la mémoire l'impression ressentie par Flaubert à la visite de Chambord, et on la partage.

Ce n'est pas la ruine de partout, avec le luxe de ses débris noirs et verdâtres, la broderie de ses fleurs coquettes et ses draperies de verdure ondulant au vent, comme des lambeaux de damas. C'est au contraire une misère honteuse qui brosse son habit râpé et fait la décente. On répare le parquet dans cette pièce, on le laisse pourrir dans cette autre. Vous sentez partout un effort stérile pour conserver ce qui meurt et pour rappeler ce qui a fui. Chose étrange ! cela est triste et cela n'est pas grand...

... On l'a donné au maréchal de Saxe ; on l'a donné aux Polignac, on l'a donné à un simple soldat, à Berthier ; on l'a racheté par souscription et on l'a donné au duc de Bordeaux. On l'a donné à tout le monde, comme si personne n'en voulait ou ne pouvait le garder. Il semble n'avoir jamais servi et avoir été toujours trop grand. C'est comme une hôtellerie abandonnée où les voyageurs n'ont pas même laissé leurs noms aux murs (4).

La finale seule n'est pas exacte, ils ont si bien laissé leurs noms aux murs, les voyageurs, et entaillé de leurs couteaux les parois du grand escalier, que la lanterne une fois reconstruite, le premier soin du gouverneur de Chambord fut d'en interdire l'accès aux touristes, et il fit bien.

PIERRE DUFAY.

LETTRES ALLEMANDES

Gerhart Hauptmann : *Des grossen Kampffliegers, Land-Fahrers, Gauklers und Magiers Till Eulenspiegel Abenteuer, Streiche Gaukeleien, Gesichte und Träume* (les aventures, bons tours, fantasmagories et rêves de Till Eulenspiegel, célèbre aviateur, rôdeur de grands chemins, bateleur et magicien), chez S. Fischer, Berlin.

On ne connaît en France de Gerhart Hauptmann que son théâtre. Pourtant, il ne s'est pas mis tout entier dans son œuvre dramatique. Il se pourrait même qu'il n'y eût pas mis ce qu'il y a en lui de plus intime et de plus secret. Ses confidences les plus directes, on les trouverait plutôt dans tel de ses romans, le *Fou*

(4) *Par les champs et par les grèves*. Edition Conard, Paris, 1910, in-8.

en Christus Quint par exemple, ou encore dans l'*Hérésiarque de Sonoa*, sans parler de ce poème épique déjà ancien où il a fait revivre l'éveil premier de son adolescence : *Anna*... D'ailleurs, examinez de près son théâtre. Ses chefs-d'œuvre les plus incontestés, les *Tisserands*, ou encore cette prodigieuse fresque historique intitulée *Florian Geyer*, c'est, au fond, de l'épopée plutôt que du drame. Plus exactement, c'est de l'épopée mise au théâtre. Avec les ressources de l'art dramatique le poète a voulu exprimer une vision qui outrepassait infiniment tous les moyens de réalisation scénique. Son procédé constant, c'est l' « exposition » qui se déroule en épisodes pullulants, et non l' « action dramatique » qui se presse vers un dénouement tyrannique et obsédant. Ses maîtres n'ont pas été Shakespeare, ni même Ibsen. Ses vrais maîtres s'appellent Zola, Tolstoï, Calderon, Homère. De ceux-ci il a appris les grands horizons de la vie.

Il ne faudrait donc pas voir une infidélité à sa vocation dramatique, mais au contraire il faut reconnaître un retour à sa vraie nature et à sa vocation originelle, dans ce long poème épique en vers hexamètres, présenté dans un volume, ma foi, de fort belle apparence et où nous sont narrées les **Aventures, bons tours, fantasmagories et rêves de Till Eulenspiegel, célèbre aviateur, rôdeur de grands chemins, bateleur et magicien**. Est-il besoin de prévenir que ce titre pompeux n'est qu'un attrape-nigauds, et que le joyeux drôle, de picaresque mémoire, qui a prêté à la couverture du livre son nom et même sa figure, n'est qu'une façon de symbole, ou de masque carnavalesque, emprunté à la légende pour la circonstance, et dont se couvre un tout autre personnage, ou plutôt qui cache une tout autre histoire, celle-là très réelle, très grave et encore très voisine de nous ? La vraie date de naissance de ce Till Eulenspiegel *redivivus*, chez Hauptmann, c'est la période d'effroyable désarroi qui a suivi dans l'Allemagne d'aujourd'hui — plus exactement dans celle d'hier — la liquidation désastreuse de la Grande Guerre. C'est aussi cette crise de nihilisme qui a dû se produire alors dans l'esprit de tout Allemand hautement conscient, en présence de la catastrophe inouïe, de la subversion soudaine de tout un passé d'ordre, de prospérité et d'orgueil, devant le néant subitement entrevu, le trou noir et béant dont nul ne pouvait encore mesurer la profondeur — crise de folie plus encore que de désespoir, et où a fusé

un jour ce rire nouveau, terriblement profond et lucide, pareil à un suprême défi de l'homme aux puissances infernales de destruction. Voilà le moment historique — aujourd'hui périmé — où il faut rétrospectivement situer le poème.

Ce qui nous est présenté là, c'est l'histoire d'un Allemand, combattant de la Grande Guerre, officier aviateur de l'armée impériale, victorieux dans plus de vingt combats aériens, vrai « as » couvert de gloire et de chevrons, et qui, au sortir de cette crise, un beau jour, s'est découvert un autre homme. Devant la faillite de son héroïsme et l'inutilité de tous ses sacrifices, il a enterré, du jour au lendemain, son sosie belliqueux. Il a jeté aux orties sa défroque glorieuse. Au lieu du casque d'acier, il s'est appliqué sur la tête une marotte de fou aux oreilles pendantes, au bout desquelles tremble un ironique grelot. Il s'appelle désormais Till Eulenspiegel, coureur de grands chemins, nomade forain, montreur de merveilles. Par les routes d'Allemagne, il conduira sa roulotte couverte d'une bâche rapiécée, traînée par deux haridelles qui répondent aux noms symboliques de « Fiel » et de « Venin », avec, comme unique compagnon, son barbet, philosophiquement assis à ses côtés. Et quelle merveille montrera-t-il dans sa boutique aux badauds attroupés, ce Zarathoustra des parades foraines ? Non certes le « Surhumain », car trop souvent dans cette guerre le Surhumain s'est confondu avec l'Inhumain ! Mais il appellera les populations à venir contempler un petit miroir magique qui s'appelle « connais-toi toi-même ! » et où elles verront au naturel grimacer les plus grotesques et les plus sinistres folies.

A quoi bon dénombrer les aventures où il se trouve mêlé et les multiples et extraordinaires rencontres qu'il fait en cours de route ? Ce ne sont point là de ces événements qu'enregistre la chronique des journaux. Disons simplement qu'il a encore fort à faire avec les revenants qui obstinément le harcèlent. Car il a beau avoir enterré son sosie. Les vrais morts, ses compagnons d'antan, eux, ne le lâchent pas de sitôt. A la vue de tel éclopé, de tel mutilé, il lui semble que les voici qui sortent par nuées de leurs fosses, et les souvenirs de guerre l'assaillent de plus belle. Il est des heures où même de la nature en fête monte tout à coup jusqu'à ses narines une puanteur d'effroyable charnier. Et d'ailleurs ne dirait-on pas qu'expulsés des corps qui pourrissent dans le sol, les démons forcenés aient pris possession des vivants répandus sur la surface

de la terre et qu'ils s'y livrent à une sarabande plus diabolique que jamais ? Assassinats politiques, putchs, coups de force communistes, mitrailleuses qui crépitent dans les rues, autos blindées qui circulent sur le pavé des grandes villes, voilà l'épilogue de la Grande Tuerie, la Paix nouvelle réservée aux combattants rentrés dans leur douce patrie, sans compter les fanatismes, annonciateurs de massacres futurs, et dénommés : racisme, casque d'acier, communisme, bolchévisme, gandhisme. Et notre Fou se prend à songer. Notre planète ne roulerait-elle pas vers des ténèbres de plus en plus opaques ? Il fait ce rêve effroyable : l'humanité arrivée à la perfection suprême de la technique et se réveillant un matin *sans soleil*. Le jour, attendu avec angoisse, à la grande stupeur de tous, ne se lève plus. D'observatoire en observatoire circulent les messages consternants, propagés à travers le monde par des antennes innombrables, cependant que les foules, ressaisies par les terreurs ancestrales et par les mysticismes féroces des premiers âges, exigent des hécatombes en masse, et que sur le ciel blafard, illuminé d'une vague aurore boréale, succédané de l'industrie humaine, se détache la silhouette sinistre du Bourreau, Juge dernier et Idole suprême.

Quel broyeur de noir, dira-t on ! Non pourtant. Notre homme est prémuni contre le pessimisme, d'abord par l'instinct de sa vigoureuse animalité. Il se jette sur les fêtes de la vie avec un appétit nullement dégoûté. Non qu'il soit très porté à la bonne chère ou à la galanterie. Pour l'ordinaire, le drôle fait plutôt maigre pitance et, en amour, il est surtout très pressé. Une courte lutte — il ne lui déplaît pas que la gaillarde se débatte vigoureusement dans ses bras et même lui imprime dans l'épaule ses crocs de jeune louve — mais, une fois la chose faite, il plante là sa farouche Teutonne aux flancs puissants, toute frémissante encore et toujours docile à l'appel de la fécondité. Car pour l'Allemand, éternel nomade, la femme ne doit être qu'un épisode. L'intérêt de la vie est ailleurs. D'abord dans les beuveries où l'on chante, où l'on s'enivre, où l'on divague en commun. Parmi les compagnons qui se retrouvent dans ces nocturnes bivouacs, il est des types fort amusants et, semble-t-il, particulièrement chers au cœur de Gerhart Hauptmann : bohémiens, vagabonds, ivrognes, apôtres de carrefours vaguement anarchistes, prophètes plus ou moins timbrés, pasteurs qui ont mal tourné, évangélistes aux oreilles fau-

nesques et aux pieds quelque peu fourchus — tous les évadés de la morale pharisaïque, les « publicains et les gens de mauvaise vie » dont parle l'Evangile, toujours en quête d'un Messie nouveau et qui ne trouvent que sur la grande route le repos de leur cœur et la sincérité de leur vocation religieuse : voilà le levain dé la future Eglise naturiste, les premiers adeptes de la paroisse consacrée au culte nouveau du dieu Pan.

Et puis, pour chasser le noir, notre homme a bien d'autres tours dans son sac. Ce sont les élixirs miraculeux de son imagination fantastique. Elle lui procure sans peine les plus féeriques régals. Voici un beau jour notre gueux transporté dans un burg fantastique, amant d'une princesse à qui il fait, bel et bien, un petit prince héritier dans le plus somptueux des lits. Ou bien échoué, avec sa carriole, il ne sait comment, dans un cimetière, il s'échappe vers une auberge, en face. Comme déjà le vin lui monte à la tête et que viennent à lui les sons d'orgue échappés d'une chapelle voisine, il entre en une véhémente discussion avec feu le « cantor » Sébastien Bach assis en face de lui en chair et en os. Un autre jour, il lui arrive une aventure encore plus merveilleuse. Il tombe avec sa roulotte au beau milieu d'un concile de théologiens, convoqués à Wittemberg, la ville de Luther. Et il se voit acclamé Empereur du Saint-Empire, appelé à présider et à arbitrer ces assourdissantes controverses. Belle besogne pour un Fou ! Il fait son entrée triomphale dans la ville, assis à reculons sur la jument du Prophète, le dos tourné du côté de l'encolure et la tête du côté de la queue. « Oh ! se dit-il, grave problème digne d'être proposé à la sagacité de l'auguste concile : quand je regarde devant moi, je regarde en arrière ; et quand je me tourne en arrière, je regarde en avant ! »

Mais, même ces aventures finissent par le lasser. Il est temps de s'évader maintenant de sa trop « cimmérienne » patrie. Tel Faust, emporté sur le manteau magique de Méphistophélès, à son tour il fera son voyage cosmique, « à travers la Terre, le Ciel et les Enfers ». Il partira, lui aussi, à la recherche de la nouvelle Beauté, à la recherche d'Hélène. Et quel est l'Allemand qui n'ait pas fait un jour, en secret, le rêve de la nuit de Walpurgis classique ? A dire vrai, Till Eulenspiegel entend faire ce voyage à sa manière. Car ce qu'il va quêter en cette féerique et lumineuse Hellade, ce n'est pas tant, comme son illustre précurseur,

une « victoire » sur sa barbarie gothique ; c'est plutôt le joyeux débridement d'une sensualité inassouvie, trop souvent réduite à la portion congrue et condamnée, au logis, à de peu esthétiques contentements. Aussi bien, à défaut de la divine Hélène, décidément trop inaccessible, se contenterait-il d'une beauté de moindre rang, mais d'un abord plus facile, de la très prude et quelque peu interlope Baubo, laquelle, dès le premier coup d'œil, a jeté son dévolu sur ce mortel si gaillard, doué d'un si bel appétit. Et le couple passe mille ans dans une étreinte quasi ininterrompue. — Après quoi, Till Eulenspiegel est en état de grâce. Il a été purifié par la beauté classique ; il est mûr pour des révélations encore plus sublimes. Comme Faust, il s'apprête maintenant à descendre chez « les « Mères ». Ou plutôt il ne s'agit pas, chez notre aviateur, d'une descente, mais d'une galopade mythologique à travers les espaces où l'entraîne un nouveau compagnon, le Centaure Chiron, lequel le fait asseoir sur sa croupe et lui fait contempler tour à tour les mystères de l'Eros créateur (l'éternel épisode de Léda et de son Cygne, dans un paysage de glace — les effrois du Néant et les formes larvaires du Chaos).

Mais que pourra désormais réserver encore la vie à un mortel, après de pareilles voluptés, de pareilles envolées et de pareilles intuitions ? Manifestement il ne reste plus qu'à finir en beauté. — C'est à quoi se résout notre homme. Ayant donc repris pied dans son petit coin d'Allemagne — qu'il n'avait d'ailleurs jamais quitté — Till Eulenspiegel découvre un jour qu'il est rassasié d'années et las de la vie. A la première occasion, il se prend de querelle avec sa mégère, compagne de rencontre, un jour ramassée sur la grande route. Il plante là sa carriole ; il prend même congé — épreuve plus cruelle — de son fidèle barbet. Délivré maintenant de tous les liens humains et ayant rompu toutes les attaches terrestres, le voici enfin seul avec sa folie sacrée. Il se rend au plus court en Suisse, et là, religieusement, il s'unit au grand Tout, en se laissant choir au fond d'un précipice.

On trouve dans ce poème étrange — dont nous n'avons pu tracer qu'un canevas ridiculement squelettique — de grandes beautés. D'abord une magie verbale sans précédent, d'une savoureuse truculence, où revivent parfois les plus aventureuses végétations de l'onomastique du XVIe siècle. Et puis, comme on sent que l'imagination de Gerhart Hauptmann, ne se sentant plus

contenue, ni par aucune gaine dramatique ni même par le souci d'une fable romanesque suivie, a pu s'en donner enfin à cœur joie ! Ce foisonnement d'épisodes, n'était-ce pas dès l'origine la secrète aspiration de son art, même au théâtre ? Mais en même temps transparaît à tout instant une intention symboliste — la pensée secrète de donner au second Faust une sorte de pendant en style baroque et héroïco-burlesque, ou encore l'espoir d'écrire une sorte de Don Quichotte allemand. Vu de ce biais, le Till Eulenspiegel de Gerhart Hauptmann représente une des réincarnations de l'éternel Allemand, d'un Allemand que la guerre a, en somme, très peu modifié. Car nous le retrouvons ici dans toute sa complexité troublante, à la fois pessimiste et insoucieux, philistin et aventureux, piétiste et jouisseur, discipliné et orgiaque. Nous le retrouvons aussi avec son inquiétante ambiguïté, avec sa double âme, tour à tour « faustique » et « méphistophélique », avec ses alternances d'envolée idéaliste et de rut semi-bestial, avec son évangélisme pacifiste ou fraternel qui cohabite fort bien avec un esprit de perpétuelle discorde, de querelle et de guerre. C'est cette discorde, cette démesure et cette inquiétude qui ont fait de lui, à travers l'histoire, l'éternel nomade, le Juif Errant, portant dès l'origine au front « la marque de Caïn » — c'est Hauptmann lui-même qui parle — l'irresponsable « briseur de valeurs », le *Verbrecher* nietzschéen acharné à détruire sans cesse tout bonheur atteint, toute réussite heureuse, toute paix humaine, c'est-à-dire les *valeurs* de la civilisation, sous la poussée de quelque aventureuse spéculation ou à l'instigation de quelque diabolique démon.

Et c'est aussi ce qui fait que, malgré tout, le rire d'Eulenspiegel manque de gaieté. Il ne détend pas, il ne réconforte pas, il ne rend pas heureux ; il n'est pas contagieux, il n'éveille pas d'écho. Il y a en lui je ne sais quoi de catastrophique et de glaçant qui ressemble à un rictus. Il s'accompagne, selon le mot même du poète, le plus souvent d'un « grincement de dents », — *er knirscht !* Surtout, il est trop profond, trop solitaire. C'est un éclair de nihilisme lucide qui dégage bien l'homme de ses attaches humaines et des liens de la vie civilisée, mais pour le livrer à une Puissance « démoniaque » dont on ne saurait dire si elle est céleste ou infernale. Somme toute, livre qui « datait » déjà avant de paraître et qui n'ouvre aucune porte sur l'avenir.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

LETTRES RUSSES

Le journal de Mme Vyroubova : Les jours passés, Almanach historique de la *Krasnaia Gazeta*. — Les Archives rouges, nos 22 et 23. — *Les Narovoltzy, après le 1er mars 1881* ; Moscou 1928. — L. Friedmann : *Dix mois*, Edition de la *Krasnaia Gazeta*, Leningrad. — D. Kine : *Denikinstchina*, Ed. Priboï, 1928. — *L'aube des Soviets* ; Moscou, Leningrad, 1928. — A. Lounatcharsky : *Le Théâtre d'aujourd'hui*. Ed Modpick, 1928. — M. G. Savina : *Mes souffrances, mes pérégrinations* (1854-1877) : Académia, Leningrad.

La *Krasnia Gazeta* a entrepris la publication d'une série d'almanachs historiques, sous le titre général : *Les jours passés* (*Mînouvchiié Dnié*). A en juger par le premier paru, ces almanachs promettent d'être très intéressants. Il contient plusieurs articles bien documentés et le **Journal de Mme Vyroubova**, qui occupe la moitié du volume. Tout le monde connaît le nom de Mme Vyroubova, cette dame d'honneur de l'impératrice Alexandra Féodorovna, qui fut l'introductrice de Raspoutine près du couple impérial. C'est dans « la petite maison d'Ania », à Tsarskoïé-Sélo, que l'impératrice rencontrait Raspoutine, recevait de lui des conseils et des ordres ; c'est là que se faisaient et défaisaient les ministères, là que se jouait le sort de l'empire.

A l'étranger, où elle réussit à s'enfuir après la révolution, Mme Vyroubova, comme la plupart des émigrés de marque, a publié ses mémoires, qui parurent d'abord en russe, dans la revue *Rousskaïa Letopiss*, et ensuite en toutes les langues. Dans ces mémoires, dénués d'intérêt, Mme Vyroubova nie avoir eu la moindre influence sur l'impératrice et avoir joué le rôle prépondérant dans les rapports de celle-ci avec Raspoutine. Le *Journal de Mme Vyroubova*, que publie la *Krasnaia Gazeta*, aurait été soi-disant retrouvé récemment en Russie, et serait le *véritable* journal de la dame d'honneur, tenu au jour le jour et où, sans fard ni réticence, elle aurait consigné tout ce qui se passait à la cour ou plutôt dans l'intimité du couple impérial. Dans la préface, les éditeurs racontent que ce Journal a été recopié par deux personnes : Mme L. V. Golovine et Mlle M. V. Gagarinskaïa, que *l'original* a été égaré par la femme de chambre de la Vyroubova, mais que la copie faite par les deux dames sus-nommées a été sauvée miraculeusement par un vieux serviteur de la famille Vyroubov, un certain Bertchik. Telle est l'histoire du Journal que publie la *Krasnaïa Gazeta*. Mais l'une des deux dames qui ont, soi-disant, recopié le Journal, Mme Golovine (sœur de la princesse Paley),

habite Paris et, dès qu'elle eut connaissance de sa publication, elle démentit formellement avoir jamais recopié un Journal de Mme Vyroubova. Quant à Mlle M. V. Gagarinskaïa, personne dans l'entourage de la Cour n'a connu de dame d'honneur de ce nom. De son côté, Mme Vyroubova, dès qu'elle apprit que le Journal allait être publié par la maison Payot (1), écrivit pour en nier l'authenticité et, dans une lettre postérieure, elle déclara même n'avoir jamais tenu de Journal. Cependant, à la commission d'enquête, nommée par le gouvernement Kerensky, Mme Vyroubova avait reconnu le fait. Il y a plus. A Paris habite actuellement un grand savant russe, le Dr M... très lié avec Mme Vyroubova, à qui elle confia son Journal et celui de Raspoutine. Nous tenons du Dr M... lui-même que le Journal de Mme Viroubova, qu'il a eu entre les mains, présentait de très grandes différences avec celui qu'on publie maintenant. Ne pouvant emporter à l'étranger le journal de Mme Vyroubova et celui de Raspoutine (le dernier, d'ailleurs, d'après M. M... ne présentait aucun intérêt, n'étant qu'un ramassis de mots dénués de sens), il les brûla avant son départ. Ainsi, le Journal publié maintenant semble bien être une copie truquée et « truffée » de l'original présentement détruit, où les dates ont été brouillées exprès pour faire croire à l'authenticité absolue. Tel que le publie la *Krasnaia Gazeta*, ce Journal de Mme Vyroubova est curieux, surtout comme document de pathologie érotique ; les détails sur les rapports sexuels entre l'empereur, l'impératrice et la Vyroubova sont notés avec une crudité inouïe. Au point de vue historique, il apporte très peu de nouveau.

Les **Archives rouges** continuent à publier des documents du plus haut intérêt. Le nº 22 contient entre autres la suite du Journal de Nicolas II et sa correspondance avec sa mère, pendant les années 1905 et 1906. Comme on le voit par cette correspondance, en 1905 la crainte de la révolution était très vive, et l'impératrice douairière conseille à son fils, comme plus tard l'impératrice Alexandra Féodorovna, d'être ferme et de se montrer un véritable autocrate. Dans sa lettre du 16 janvier 1906 elle écrit :

Si dans le passé on avait été plus énergique, si l'on avait montré plus

(1) La traduction française de ce journal vient de paraître. La publication, très soigneusement faite est sous tous les rapports supérieure à l'édition russe. Les dates, autant que possible, ont été rétablies et la lecture de ce document en est grandement facilitée.

de fermeté et d'autorité, beaucoup de choses eussent été évitées, et je ne comprends pas pourquoi Witte a perdu autant de temps.

Mais bien plus que la menace d'une future révolution, c'est le projet de confiscation des terres appartenant au domaine de la Couronne qui effraye l'impératrice mère. On sait que ce projet avait rallié presque tous les partis de la Douma. On était d'accord que ces immenses domaines, qui rapportaient fort peu au Trésor, devaient être remis aux paysans.

Ces cochons, écrit l'impératrice, veulent, suivant le programme des différents partis, confisquer toutes ces terres. En tous cas, je t'envoie des brochures où tout cela est écrit. Probablement tu le sais déjà ; mais c'est une question si importante que je ne puis me taire.

Il faudrait que tout le monde sache *déjà maintenant* qu'à ceci personne n'ose même *penser toucher*, comme ce sont les *droits personnels et privés* de l'empereur et de sa famille. Ce serait *la plus grande faute historique irréparable* si de *ceci* on *cédait* un seul copeck ; c'est une question de *principe* et *tout l'avenir* en dépend. L'ignorance du public est si grande à ce sujet que personne ne connaît l'origine ni la provenance de ces terrains et capitaux, qui forment la fortune *privée* de l'empereur et *ne peuvent pas* du tout être *ni touchés, ni discutés* ; cela ne regarde *personne*, mais il faudrait que tout le monde en soit convaincu (1).

A signaler encore dans le n° 22 des *Archives rouges* des documents intéressants sur le gouvernement éphémère de Crimée de 1918-1919, et la suite du Journal de Nicolas II, qui s'arrête, au 31 décembre 1917, est aussi terne que le commencement.

Dans le n° 23 des *Archives rouges*, il n'y a guère que les documents sur les derniers jours de l'empereur à la *Stavka* que présentent quelque intérêt, ainsi que ceux sur la vie du front durant le premier mois de l'accession au pouvoir des bolcheviks, et les extraits du Journal du général Boidyrov se rapportant à la même période.

Le livre sur les **Narodovoltzy**, après le 1er mars 1881, est édité par le cercle des anciens membres de la *Narodnaia Vola*. C'est un recueil d'articles qui tâchent de peindre la période la moins connue du mouvement révolutionnaire russe. Plusieurs historiens avaient pensé que le meurtre de l'empereur Alexandre II avait été le dernier acte de ce groupe terroriste et

(1) Ce passage est en français dans le texte original.

qu'après il avait disparu dans la tourmente révolutionnaire. Or, il résulte de ces différents articles que, malgré toutes les poursuites policières, malgré la débâcle de plusieurs cercles de la *Narodnaia Vola* et les arrestations en masse de ses membres, le groupement continua à vivre et même a se développer jusqu'au 1er mars 1887, date de l'attentat raté contre l'empereur Alexandre III; après quoi seulement il fut définitivement liquidé. Parmi les articles qui forment ce recueil, les plus remarquables sont ceux de Ratniknikov : *La Narodnaia Vola dans le mouvement révolutionnaire russe*, de Gotz et de Koulakov. Un index alphabétique très important complète très utilement ce recueil.

Deux livres parus presque en même temps : celui de L. Friedmann : **Dix mois**, et celui de D. Kine : **Denikinstchina**, sont des souvenirs sur la guerre civile qui apportent peu d'inédit. Mais ils sont intéressants, celui de Friedmann surtout, en ce qu'ils donnent de saisissants tableaux de la vie russe pendant cette lutte fratricide.

L'Aube des soviets est un recueil de nouvelles et de poèmes des meilleurs écrivains parus en Russie depuis la révolution, et rien n'est plus instructif que ces œuvres qui reflètent intensément les différents aspects du mouvement bolcheviste.

Le livre de M. Lounatcharsky : **Le Théâtre d'aujourd'hui**, offre également un très grand intérêt. Le théâtre russe a subi pendant la révolution le sort commun de tous les théâtres en période révolutionnaire. Le répertoire s'est trouvé tout d'un coup si loin des événements, si dépassé par eux qu'il a perdu tout intérêt, et l'on s'est mis à écrire des pièces correspondant davantage au nouvel état de choses. On se jette sur les sujets jusqu'alors interdits par la censure, et l'on porte à la scène l'empereur, sa famille, les hauts dignitaires, Raspoutine, etc. Puis, comme toujours, on va aux extrêmes ; les auteurs improvisés ne visent qu'à étonner leur public par les pires excentricités et les histoires les plus abracadabrantes. Mais peu à peu le théâtre s'assagit, il revient à la norme, tout en gardant la marque de l'époque : c'est le théâtre à idéologie révolutionnaire. En même temps, on cherche à l'étranger les pièces qui traitent des grandes questions sociales ; et elles forment maintenant avec la nouvelle production russe le « Théâtre de la Révolution ». Le

livre de M. Lounatcharsky est composé d'articles écrits à propos de différents événements de la vie théâtrale. Il suffit d'indiquer les sujets traités pour se rendre compte de tout l'intérêt qu'il présente : Du théâtre marxiste ; — Le théâtre pour les paysans ; — Sur la censure théâtrale ; — Le théâtre de Mæyerhold ; — Le théâtre social, etc. Dans un très remarquable article intitulé *Le Vrai Boris Godounov*, M. Lounatcharsky donne des détails sur les remaniements que fit subir, à l'opéra de Moussorgsky, Rimsy Korsakov, qui, en outre, y pratiqua de larges coupures.

Sans doute, dit Lounatcharsky, Rimsy Korsakov a donné à l'opéra une forme plus élégante, mais il en a diminué de beaucoup la puissance... Nous cherchons maintenant un opéra révolutionnaire, il n'y en a pas : ni l'opéra français du temps de la Révolution française, ni ceux de la période wagnérienne, ni notre opéra populaire n'ont osé exprimer par le chant ce que le roman et le drame ont exprimé... Cependant le *Boris Godounov* de Moussorgski est précisément l'opéra révolutionnaire que nous cherchons... »

Et M. Lounatcharsky insiste pour qu'on donne maintenant en Russie *Boris Godounov* tel que le conçut Moussorgski.

Mme Savina, décédée il y a quelques années, fut l'une des plus grandes artistes dramatiques russes. Son talent avait beaucoup de parenté avec celui de l'admirable Réjane. Ses mémoires, que publie maintenant la maison d'édition Académia, à Leningrad, montrent qu'elle possédait en outre un réel talent d'écrivain. Ces mémoires vont de 1854 à 1877, c'est-à-dire de l'enfance la plus tendre de l'auteur jusqu'au moment où la critique et le public la saluèrent comme la plus grande artiste russe. Jusqu'en 1873, Mme Savina n'avait joué qu'en province, et de ces pérégrinations elle a tiré de merveilleux tableaux de la vie provinciale russe, observée avec infiniment d'esprit. Sa langue et sa manière d'écrire rappellent beaucoup Tourguenev qui, d'ailleurs, fut longtemps très épris d'elle.

Les mémoires de Savina sont les troisièmes de la collection de mémoires du théâtre que publie *Académia*. Nous avons déjà parlé de ceux de Teliakovski ; le prochain volume sera consacré au grand acteur du théâtre artistique, M. Tchekov.

J. W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Colonel House : *Papiers intimes, publiés par Ch. Seymour, traduction de B. Mayra et du Lieutenant-Colonel de Fonlongue*, Payot.

En 1923, le colonel House, « l'Eminence grise » du président Wilson, déposa ses **Papiers intimes** à l'Université de Yale. M. Ch. Seymour en a publié les principaux, les reliant par des remarques qui en font un récit complet de l'activité du colonel et un chapitre d'histoire diplomatique d'une importance sans égale. On doit savoir grand gré à la librairie Payot d'en avoir édité une traduction française.

House naquit à Houston (Texas) en 1858. Son père était un Sudiste qui, pendant la guerre de Sécession, expédiait de Galveston des navires « forceurs de blocus » chargés de coton. Pendant l'année qui termina la guerre, « le meurtre, a écrit House, était à l'ordre du jour... Si mon père avait à sortir, il partait armé d'un fusil ou d'un revolver ». Ces souvenirs expliquent un côté de la mentalité du colonel. Quand on lui demandait s'il se considérait comme pacifiste, il répondait : « Oui, tant qu'il s'agit d'affaires internationales. Régler les différends entre nations en ayant recours aux armes est un procédé trop coûteux et trop inefficace ; mais en tant qu'individu privé, je reste convaincu qu'il y a des circonstances dans la vie où tout homme doit être prêt à se battre. » House passa sa jeunesse à monter à cheval et à s'exercer au tir, au milieu d'échauffourées entre les anciens habitants et les noirs. Il alla ensuite étudier à Bath (Angleterre), en Virginie, à Hopkins, à Cornell, etc. Après cela, il revint au Texas exploiter ses fermes et reçut le grade honorifique de colonel comme récompense de son activité électorale : il était devenu le manager ayant réussi le plus d'élections dans son pays natal. Désireux de réussir une campagne dans le pays tout entier, en 1910, il partit à la recherche d'un candidat démocrate à la présidence et se rendit compte que Woodrow Wilson avait les qualités nécessaires. Le 24 nov. 1911, ils se rencontrèrent pour la première fois. « Ce n'est assurément pas la plus grande intelligence que j'aie jamais rencontrée, mais je le tiens pour un des hommes les plus agréables, » écrivait House le lendemain. Le 5 nov. 1912, Wilson fut élu. House devint son « silent partner ».

Au commencement de 1911, House avait consigné ses rêves politiques dans un roman anonyme : *Philippe Dru, Administra-*

teur. La stupidité d'un gouvernement réactionnaire provoquant une rébellion, Dru devenait dictateur, réformait le mécanisme gouvernemental et les lois sociales, provoquait une Ligue des Puissances fondée sur la solidarité anglo-saxonne, puis rendait de nouveau efficientes les institutions représentatives. Le livre avait été publié sous le voile de l'anonyme. On l'avait d'abord attribué à Roosevelt. Ce n'est qu'au bout de cinq mois qu'on s'aperçut que plusieurs des idées de Dru étaient devenues des propositions de Wilson et qu'on devina que House était le véritable auteur.

Faisant preuve d'une activité « insinuante », Wilson fit réviser les tarifs douaniers, décréter l'impôt sur le revenu, le système des banques fédérales de réserves et le contrôle des monopoles et réglementer les rapports du capital et du travail. Il fit aussi donner satisfaction aux réclamations de l'Angleterre au sujet des droits de péage à Panama. Simultanément, voulant « faciliter une entente des factions au Mexique, il s'y engagea dans une politique « anti-huertiste » qui réussit en partie grâce à l'influence britannique, mise à son service à raison de l'entente qui s'établissait petit à petit entre le gouvernement anglais et lui.

Wilson et House conçurent même l'idée de ce que le second appela « sa grande aventure » : « détourner les nations du Vieux Monde de la guerre ». En mai 1914, House vint en Europe dans ce but. Il vit Tirpitz (chez qui il constata pour les Britanniques « une aversion qui allait jusqu'à la haine »), puis le Kaiser ; il nota sur celui-ci : « Il me parut posséder toute la versatilité de Roosevelt avec plus de charme et moins de force... et être infiniment moins prévenu et d'un esprit moins belliqueux que von Tirpitz. Il veut la paix, m'a-t-il déclaré, parce que l'intérêt de l'Allemagne l'exige... Quelques années de paix la rendront tout à fait riche. Mais de tous côtés on la menace, les baïonnettes de l'Europe sont pointées sur elle ». A ces phrases, il en ajouta encore bien d'autres du même calibre... » House lui parla d'une « communauté d'intérêts entre l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis » ; l'Empereur acquiesça volontiers à cette manière de voir, mais refusa d'y sacrifier l'accroissement de sa marine. De Berlin, House alla à Paris (où il ne put songer à poser le moindre jalon, à cause de la crise ministérielle), puis à Londres où il trouva assez d'assentiment pour avoir pu écrire à Wilson le 4 juillet « que

l'Angleterre avait été la première à entrer dans ses vues. » Le 7, il en informa le Kaiser, mais celui-ci venait de prendre l'engagement de soutenir l'Autriche. House le 15 avril 1915 a résumé ses idées là-dessus : « Je ne crois pas que le Kaiser ait voulu la guerre... Il crut que l'apparition de son armure étincelante suffirait pour que tout rentre dans l'ordre... Il poussa si loin cette sorte de bluff que, l'eût-il voulu ensuite, il n'aurait pu reculer. » C'est en partie ce qui s'est passé.

La guerre ayant éclaté, Wilson annonça sa volonté de rester neutre, mais, dès le 27 septembre, son ministère prépara, au sujet des saisies de vaisseaux par les Anglais une note telle que House insista pour que le président, non seulement n'en permette pas l'envoi, mais même l'autorise à en parler à l'ambassadeur anglais. Celui-ci déclara qu'elle équivalait, à son avis, à une déclaration de guerre et s'en étonna d'autant plus que le Département d'Etat, qui l'avait rédigée, connaissait cependant depuis un mois la position prise par l'Angleterre et n'avait pas jusqu'alors soulevé la moindre objection. House et l'ambassadeur se promirent alors de ne rien se cacher, de façon à ne laisser prise à aucun malentendu. Comme Page en faisait de même à Londres, une rupture put être évitée, non seulement cette fois-là, mais à chaque incident qui suivit. L'alerte avait cependant été chaude et, le 30 septembre, Wilson se demandait avec émotion si, comme Madison en 1812, il ne devrait pas déclarer malgré lui la guerre à l'Angleterre.

House cherchait aussi à faire rétablir la paix. Le 6 août 1914, il notait :

L'Allemagne me semble courir à sa perte, et si tel est le sort qui l'attend, je crois que la France et la Russie la briseront en deux tronçons. Il est clair que dans l'intérêt de l'Angleterre, de l'Amérique et de la civilisation en général, cet Empire doit être maintenu dans son intégrité territoriale...

Animé de ces sentiments, House, dès le 5 septembre 1914, avec l'autorisation de Wilson, écrivit à Zimmermann que le moment était venu pour l'Empereur « d'accepter des ouvertures de paix et de confirmer ainsi les sentiments pacifiques dont il s'était toujours fait gloire ». Il ne paraît pas avoir reçu de réponse.

Il chercha à arranger une entrevue entre les ambassadeurs Bernstorff et Sping-Rice; le premier accepta, mais le second refusa

(20 septembre 1914). A ce moment, chacune des deux coalitions croyait qu'elle allait vaincre. En décembre, Grey, étant devenu plus perspicace, fit savoir à House « que les Alliés auraient mauvaise grâce à se montrer hostiles à des ouvertures qui comprendraient à la fois une indemnité pour la Belgique et le désarmement ». Wilson en fut enchanté, mais trois jours plus tard, Grey dut télégraphier qu'il prévoyait des difficultés du côté de la Russie et de la France.

Wilson ne se découragea pas. Le 25 janvier 1915, il envoya House en Europe « exposer son désir que, par son intermédiaire tout confidentiel les nations belligérantes échangent leurs vues ». Il l'accompagna à la gare et ne le quitta que quand le train se mit en marche. A son arrivée à Londres, Grey lui parla avec franchise : on n'était pas sûr de l'entrée en ligne de la Roumanie et de l'Italie et il y avait des difficultés du côté de la Bulgarie ; de plus, « d'après Delcassé, les Alliés n'avaient pas encore à leur actif des succès assez retentissants pour entamer des négociations » ; l'Angleterre, au contraire, était prête à reconnaître que « les navires de commerce devaient avoir l'absolue liberté de parcourir les mers en temps de guerre » (liberté des mers) ; Tyrrell avoua d'ailleurs que la raison en était que la marine marchande anglaise serait protégée plus efficacement.

De Londres, House alla à Paris. Delcassé refusa de lui dire sur le moment les desiderata de la France ; il ne s'en expliquerait que quand House reviendrait d'Allemagne. « En France, écrivit House à Wilson le 14 mars, les classes dirigeantes ne désirent pas la paix, mais une grande partie du peuple et les soldats la souhaitent ardemment. »

House alla ensuite à Berlin. Il y vit Zimmermann qui « fut étonné d'apprendre que l'Angleterre ne nourrissait aucune amertume à l'égard de l'Allemagne et se montra également très surpris lorsque House lui expliqua que c'était du côté de la France que surgissaient les plus grandes difficultés ». Il vit aussi le Dr Rathenau. « Il prévoit si merveilleusement l'avenir, écrivit House le 21 mars, que je voulus savoir combien il existe de gens en Allemagne qui pensent comme lui. J'éprouvai un sentiment de tristesse à l'entendre dire que, pour autant qu'il sache, il est seul de son avis. » Le 26 mars, House dut écrire au Président : « Nous commîmes une erreur en croyant que des pourparlers pourraient

être engagés sur la base de l'évacuation de la France et de la Belgique». L'attentat contre le *Lusitania* vint changer la face des choses ; le 30 mai, House écrivit à Wilson : « Je suis arrivé à la conclusion que la guerre avec l'Allemagne est inévitable ; aussi ai-je décidé de rentrer. »

House trouva Wilson toujours désireux de maintenir la neutralité américaine. Le 5 janvier 1916, il revint en Europe pour persuader les belligérants d'accepter la convocation d'une Conférence de la Paix. Il ne réussit pas mieux qu'un an auparavant.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Jacques de Visme : *Carnet de route*, Berger-Levrault. — G. Becker : *Les Heures de la Grande Guerre*, Berger-Levrault. — Jean Mélia : *Les Bombardements de Bône et de Philippeville*, Berger-Levrault. — José Almira et Giv. Stoyan : *Le Déclic de Sarajevo*, Radot.

Les notes laissées par nos héros de la Grande Guerre seront toujours une des parties les plus émouvantes de leur glorieux souvenir. Aussi lira-t-on toujours avec intérêt le **Carnet de route** de Jacques de Visme. Ce ne sont cependant que des notations fort sèches, mais son père, qui les a éditées, y a joint un commentaire copieux, puisé surtout dans la correspondance de son fils et dans celle des amis de celui-ci. Ainsi revivent un grand nombre de figures héroïques, officiers de la division de cavalerie de Lunéville et du 148e d'infanterie. J. de Visme, qui fit successivement partie de ces unités, après avoir longtemps combattu dans les environs de Lunéville, fut tué à Fleury le 2 mars 1917, en arrêtant la ruée de l'ennemi qui avait occupé Douaumont le 26 février et qui s'efforçait d'avancer plus avant.

On voudrait pouvoir dire beaucoup de bien de : **Les Heures de la Grande Guerre** de M. le général Becker, breveté d'état-major ; mais c'est impossible ; sa brochure, sauf quelques souvenirs personnels de l'auteur, ne contient que des appréciations enthousiastes, généralement vagues ou fausses, et basées sur de nombreuses erreurs historiques.

De tout temps, notre ministère de la Guerre mettait dans ses plans qu'en cas de guerre il retirerait aussitôt d'Algérie la meilleure partie des troupes qui s'y trouvaient. Du jour de l'accession de l'Italie à l'alliance austro-allemande, la question se posa : Sera-ce possible ? La marine répondait : non, pas avant la des-

truction ou le blocus de la marine ennemie. Cela n'empêcha pas M. de Freycinet, en mai 1891, d'inscrire ce transport dans le plan de mobilisation. Le 5 mars 1892, l'amiral Dupont, sous-chef d'état-major, fit observer de nouveau que « la destruction de l'escadre ennemie devait primer toute autre considération ». L'avis fut renouvelé en 1906 (amiral Aubert) et en 1912, mais on n'en tint jamais aucun compte.

En 1913, pour faciliter l'entente maritime entre Italiens et Autrichiens, l'Allemagne envoya dans la Méditerranée 2 croiseurs, le *Goeben* (23.000 tonnes) et le *Breslau* (24 550 tonnes). Le 2 août 1914, à 7 h., ces deux navires entraient dans le port de Messine pour coopérer avec les Italiens. Ceux-ci exprimèrent à l'amiral Souchon, leur commandant, leur regret de rester neutres et refusèrent d'abord de lui permettre de prendre du charbon, puis finirent par laisser la maison Stinnes lui en fournir. Le 3 août, à 1 h. du matin, les 2 croiseurs quittèrent Messine. A 18 h., un sans-fil leur apporta la nouvelle de la déclaration de guerre à la France. Souchon envoya aussitôt le *Breslau* à Bône et se dirigea lui-même vers Philippeville.

Le 3 août, à 8 h. du matin, on avait, de Bizerte, averti Alger que Souchon rôdait sur la côte nord de Tunisie et, à 11 h., le commandant de l'escadre de la Méditerranée, *modifiant au dernier moment les plans* (de lui-même, semble-t-il), avait télégraphié à Alger : « Ne laisser à aucun prix prendre la mer avant arrivée escorte à transports troupes. Croiseurs allemands sont dans vos parages. Transports seront formés en convoi. » Mais jusqu'à ce moment, nos 15 cuirassés et 4 grands croiseurs étaient restés réunis à Toulon, laissant tout le reste à la merci des Allemands.

Le *Goeben* et le *Breslau* avaient déjà passé devant Bône le 1er août, si près de la côte que de Bugeaud on put lire leurs noms. Le 4, à 3 h. du matin, on apprit à Bône la déclaration de guerre. A 3 h., le guetteur annonça qu'il venait d'apercevoir un navire de guerre qui arrivait. Comme notre Amirauté avait prévenu que des navires de guerre français pourraient être envoyés, on prit le *Breslau* pour l'un d'eux. Un pilote fut envoyé pour le guider. Il se trouvait à 150 ou 200 m. du *Breslau* quand celui-ci commença à tirer sur la ville dont il s'approcha lentement jusqu'à une distance d'un mille, tirant toujours. Puis, vers 5 h., il

s'éloigna à toute vitesse et disparut en 7 minutes. Il avait, avec environ 140 obus, tué 1 homme, blessé 6 ou 7, coulé un navire de commerce et fait de nombreux dégâts dans des constructions.

Dès qu'il eut entendu la première détonation, le sous-préfet (M. Gouzy) télégraphia à Constantine au préfet ; celui-ci lui demanda « s'il ne s'était pas laissé abuser ». Au moment où le bombardement commença, le 3e tirailleurs défilait dans la ville, musique en tête, pour se rendre à Alger. Il continua sa route et s'embarqua à la gare.

Pendant ce temps, le *Goeben* se dirigeait vers Philippeville. A 4 h. 50, on y reçut l'avis du bombardement de Bône. Il fut aussitôt transmis aux ouvrages extérieurs. Un instant après l'avoir reçu, le commandant de la batterie d'El-Kantara signala qu'un vaisseau de guerre, alors à 7 milles, arrivait à toute vitesse et demanda s'il fallait tirer. A ce moment, sembla-t-il, le *Goeben* portait le pavillon russe. A 5 h. 10, avant qu'on eût pu répondre à El-Kantara, le *Goeben* commença à tirer. La batterie, qui n'avait que 2 pièces en état sur 4, lui répondit par 4 coups trop courts. Le *Goeben*, après avoir envoyé 36 obus sur la ville et ses environs, vira de bord et disparut derrière l'îlot Srigina. Il avait tué 16 hommes et blessé 18.

M. Mélia, qui a consacré 121 pages de son intéressant volume à raconter ces événements, en a ajouté 72 autres pour raconter la suite de l'odyssée des deux croiseurs.

La polémique au sujet de la responsabilité pour la Guerre Mondiale a mis toujours plus en lumière que seule celle des puissances centrales a été engagée. Les adversaires des Alliés n'ont jamais pu trouver qu'un seul argument pour les actes des Austro-Allemands : le gouvernement serbe connaissait l'existence du complot et a même favorisé sa préparation. Le rapport du conseiller Wiesner, publié par la République autrichienne, a prouvé que quand Berchtold a lancé l'ultimatum, il croyait que le gouvernement serbe n'avait eu aucune part au complot. On sait maintenant que ce gouvernement l'a connu, a essayé d'arrêter les conspirateurs et n'y ayant pas réussi, a fait prévenir l'Autriche, à mots couverts (si couverts qu'ils n'ont pas été compris). Sur ces faits, il n'y a guère que les sources serbes qui puissent renseigner. Leur utilisation fait, au point de vue *historique*, le mé-

rite du livre de José Almira et Giv. Stoyan : **Le Déclic de Sarajevo**. Malheureusement, ces auteurs n'ont indiqué que vaguement leurs sources. On ne sait où commencent leurs citations et où elles finissent. L'ensemble donne cependant l'impression d'être exact, *quoique évidemment il y ait de petits détails inventés.*

Ce qu'ils racontent, c'est l'*histoire des conspirateurs*. Gavrilo Princip, le principal, était d'Obleye, en Herzégovine, pays pauvre, nu, à hivers très durs. Son père était commissionnaire commercial. Chargé d'enfants, il ne fit faire d'études que par Gavrilo, qui était d'une intelligence étonnante et d'une sensibilité extrême. Vers cette époque, un jeune homme de 20 ans, Kessitch, organisa une révolte en Herzégovine ; ayant été pris, il fut pendu. Son aventure produisit une impression profonde sur la jeunesse *bosniaque* qui commença à s'organiser. Gavrilo, devenu petit lycéen à Sarajevo, se jeta dans le tourbillon. En 1910, l'attentat de Geraïtch contre le général Varéchanine vint encore surexciter ces sentiments. Geraïtch échoua et se suicida, mais devint le héros de la « jeune Bosnie » ; elle fleurissait sa tombe, Vl. Gatchinovitch lui dédia une brochure intitulée *La Mort d'un héros*. Elle produisit une sensation extraordinaire dans les cercles des étudiants. Princip, élève de 3e, lisait déjà Kropotkine, Herzen et Mazzini. A la suite d'une démonstration contre le comte Tisza, il fut chassé du lycée et alla continuer ses études à Belgrade. Il y vécut misérablement, dépensant en 10 jours sa pension mensuelle dont il faisait profiter ses camarades plus que lui-même. Il y entra dans le club de « la Délivrance Nationale », fondé par Dimitrié Mitrinovitch, Bosniaque d'une personnalité « magique » qui est maintenant à Londres l'apôtre du Bouddhisme. En 1912, lors de la guerre bosniaque, Princip voulut s'enrôler, mais le comitadji Tankossitch le refusa à cause de sa petite taille et de son aspect enfantin. Il rentra à Belgrade triste et honteux, et y continua au petit café Zéléni Vénatz les discussions politiques avec les jeunes Bosniaques qui le fréquentaient. Parmi ceux-ci étaient Trifko Grabège, fils d'un pope et souffrant d'*enuresis nocturna*, et un typographe tuberculeux nommé Tchabrinovitch, dont le père était connu comme espion autrichien. « Princip n'aimait pas Grabège, étudiant trop assidu, qui fréquentait régulièrement les cours, peinant pour passer ses examens... Tcha-

brinovitch, non plus, ne pouvait se vanter de la camaraderie de Princip qui le détestait à cause de son père et pour ses idées *socialistes*, qui lui avaient valu un bannissement. »

« La première idée de l'attentat naquit brusquement. Princip, allongé sur son lit, » écoutait la lecture d'un journal par un camarade. Quand celui-ci lut : « Le voyage de S. A. I. François-Ferdinand en Bosnie », Princip sauta et après quelques explications s'écria : « Notre malheureuse Serbie devra devenir un centre pour la mobilisation. » Pour calmer son agitation, il emmena le camarade faire une promenade au cours de laquelle il ne dit guère que ces mots : « Ah, ça, par exemple ! Il y rentrera, mais il n'en sortira jamais. »

Quelques jours après, Tchabrinovitch reçut d'un étudiant de Sarajevo, nommé Pouchara, une lettre annonçant la venue de François-Ferdinand. « Maladif, sentimental, emporté par ce qui lui paraissait extraordinaire et grand », a dit de Tchabrinovitch l'un de ses camarades, il admit spontanément l'idée d'un attentat et en fit la proposition à Princip. Celui-ci hésita. Il ne croyait guère à son compatriote qui pouvait être un agent provocateur, et pour s'en débarrasser, invoqua le manque d'armes. L'autre répondit qu'il connaissait un Bosniaque, Milan Tziganovitch, ancien comitadji et petit employé de chemin de fer, qui pourrait en procurer. Tout cela avait donné lieu à des conversations au cours desquelles, entre autres, Grabège avait été mis au courant. Princip, s'étant enfin décidé, obtint son acquiescement.

Tchabrinovitch s'étant adressé à Tziganovitch, celui-ci alla voir Tankossitch, officier serbe, voïvode des comitadjis, « d'une bravoure légendaire, mais peu intelligent ». Tankossitch « promit son aide sans réfléchir... Naturellement, il se garda bien d'en parler à ses supérieurs... Il pouvait armer des Bosniaques en puisant dans son magasin propre sans en rendre compte à personne, puisque c'étaient des restes de guerre déjà passés aux écritures ». Il donna donc à Tziganovitch des revolvers, des bombes et du cyanure pour que les attentateurs s'empoisonnassent ensuite. Il exerça même les trois attentateurs loin de Belgrade au tir du revolver et au maniement de la bombe.

Pendant ce temps, n'ayant reçu aucune réponse de Tchabrinovitch, le cercle de la jeunesse nationaliste en Bosnie se désespérait. Danilo Ilitch, son chef, qui était, on ne sait comment, en relations

avec Princip, se décida de travailler indépendamment de celui-ci pour tuer François-Ferdinand. Mais peu après, il reçut de Princip l'avis que « tout était préparé ». Et en effet, Tziganovitch, avec l'aide de Tankossitch, trouva moyen de faire passer la frontière la nuit aux trois. Un instituteur (Veljko Tchoubrilovitch) « auquel ils dirent ouvertement ce qu'ils attendaient de lui », les fit transporter jusqu'à Touzla où un riche commerçant, Michko Yovanovitch, leur facilita de se rendre à Sarajevo. Là, Princip alla voir Ilitch qui se chargea d'aller chercher les armes confiées à Yovanovitch.

Ainsi réunis, « les jeunes conspirateurs vivent exprès une vie mouvementée, comme de vrais étudiants insouciants, buvant et chantant pendant les nuits chaudes ». Princip seul, « martyrisé par l'incertitude et la crainte... ne comprend pas la gaieté et l'insouciance des autres... Il sort voir son amie, petite étudiante du Lycée (1). Il est gauche avec elle comme avec les hommes. Il ne sait pas l'embrasser... Pas une seule pensée impure ne gâte cet amour platonique... Par une chaude nuit d'été, ils étaient assis sur une pierre... Soudain, Princip sursauta, consulta sa montre... regarda son amie, puis se levant vite, comme fouetté par une idée d'effroi, prononça doucement : « Ma chérie, dans sept jours je dois mourir », et il se sauva. Un peu après, « il lui confia leurs séances nocturnes à la maison d'Ilitch ; depuis lors, il ne lui cacha plus son intention de tuer François Ferdinand. « Leurs cœurs saignaient, mais pas une parole de tristesse ou de plainte ne passa sur leurs lèvres. » Trois jours avant l'attentat, Princip invita son amie à la dernière séance chez Ilitch, « mais au dernier moment elle refusa, craignant la colère de ses parents ». Le lendemain, Princip arriva gai... et lui demanda de l'accompagner le jour de l'attentat pour que sa présence n'attirât pas l'attention des agents. Elle lui répondit qu'elle ne pouvait pas, sa classe devant aller en excursion... Il se fâcha et obtint d'elle la promesse de ne pas partir... Ce dernier soir, il lui montra le poison cousu dans son veston.

La petite retourna chez elle ; elle était en retard. « Ne me gronde pas, dit-elle à sa mère qui l'attendait Tu ne sais rien de ce qui arrivera demain ; ils le tueront ! — Qui, malheureuse ? —

(1) Les auteurs ne donnent pas son nom, ce qui pourrait faire craindre que toute cette anecdote soit une invention.

Ferdinand. » La mère voulu courir prévenir le père ; la petite lui barra le passage et la menaça de se pendre si elle dénonçait ; la mère jura de garder le secret.

Au dernier moment, une crise morale surgit parmi les conspirateurs ; Ilitch, en particulier, changea d'opinion. Princip et ses deux compagnons restèrent inébranlables. Une des raisons qui faisaient hésiter Ilitch était que « beaucoup de jeunes gens connaissaient la conspiration par la vantardise puérile de plusieurs conspirateurs. Une fois, un étudiant, Zagoratz, qui a été ensuite accusé de complicité et puis relâché comme étant innocent, dit à Princip : « Qu'en penses-tu, combien pourrais-je avoir d'argent de la police si je vous dénonçais ? » Un mot de Ferdinand que l'on colporta décida Ilitch à céder : à Ilidja, voyant les bâtiments pavoisés aux couleurs serbes et croates, l'archiduc s'était écrié rageusement : « Descendez-moi ces drapeaux-là ; ici, je ne connais que des Bosniaques ! »

Les conspirateurs passèrent la nuit du 27 au 28 à fumer, à boire et à chanter. Le 28 au matin, Princip rencontra sa petite amie qui s'était échappée pour venir le voir. Ils allèrent ensemble jusqu'à l'église où elle entra seule. Quand elle sortit, elle lui dit : « Je ne peux pas aller avec toi, j'ai peur. — J'ai décidé, moi aussi, pendant que tu étais dans l'église de ne pas exiger une preuve de courage », lui répondit-il. Ils se quittèrent sans un baiser.

Deux ou trois heures plus tard, Princip vit venir l'auto de Ferdinand. « Vite, très vite, il posa sa bombe pour la faire exploser après l'attentat en se tuant lui aussi, puis il sortit son revolver et allongea le bras... Un gendarme qui a vu le geste veut l'empêcher... Ponchara... entrave son intervention en lui donnant un coup dans le genou. » La première balle coupe l'artère carotide de Ferdinand. La duchesse se lève courageusement pour le cacher avec son corps ; elle est atteinte de la seconde balle qui lui coupe la même artère dans le ventre.

Tout s'était passé entre Autrichiens et Bosniaques. Tankossitch paraît être le seul Serbe qui ait été sérieusement compromis.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à

leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Fernand Benoit : *L'Abbaye de Montmajour.* Avec 46 grav. et un plan; Laurens. 6 »

Art

François Fosca : *Liotard, 1702-1789.* Avec 16 reprod. h. t.; Delpeuch. 20 »

Luc-Benoist : *La sculpture romantique.* Avec 24 pl. h. t.; Renaissance du Livre. 15 »

Divers : *Le Romantisme et l'Art.* Préface de M. Edouard Herriot. Avec 48 pl. h. t.; Laurens. 50 »

Biographie

Georges Guitton, S. J. : *Léon Harmel, 1829-1915;* Edit. Spès.
Tome I : *Jusqu'à l'Encyclique « Rerum Novarum ».* 15 »
Tome II : *Après l'Encyclique « Rerum Novarum ».* 20 »

Géographie

Pierre Denis : *Amérique du Sud,* 2e partie. (Pays andins, République argentine, Paraguay, Uruguay.) Avec 53 cartes et cartons dans le texte, 91 photographies h. t. et une carte h. t. en couleur. (*Géographie universelle* publiée sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome XV); Colin. 70 »

Pierre de Pressac : *Les forces historiques de la France. La tradition dans l'orientation politique des provinces;* Hachette. 15 »

Histoire

Ferdinand Bac : *Le mariage de l'Impératrice Eugénie.* (Coll. *Récits d'autrefois*); Hachette. 7 »

L. Charles Féraud : *Annales tripolitaines.* Avec une introduction et des notes par Augustin Bernard; Vuibert. » »

Geoffroy de Grandmaison : *L'expédition française d'Espagne en 1823;* Plon. 12 »

Georges Vattier : *Esquisse historique de la colonisation de la Province de Québec, 1608-1925.* Lettre-Préface de l'Honorable M. J. E. Perrault, ministre de la colonisation de la Province de Québec; Champion. » »

Littérature

Duchesse d'Abrantès : *Mémoires.* Avec une introduction de Georges Girard. Tome I : *Souvenirs historiques sur la Révolution et le Directoire, I;* Cité des Livres. » »

André Antoine : *Mes souvenirs sur le Théâtre Antoine et sur l'Odéon (première direction)*; Grasset. 12 »

Henri Béraud : *La Gerbe d'Or;* Edit. de France. 12 »

Jean-Marie Carré : *Les deux Rimbaud. L'Ardennais. L'Ethiopien.* Lettres et documents inconnus publiés et commentés; Cahiers libres. » »

Henriette Dupleix : *Le roman de Saint Eloi,* chronique rimée du XIIIe siècle; Cahiers de France. 12 »

René Fauchois : *La vie d'amour de Beethoven.* (Coll. *Leurs amours*); Flammarion, 2 vol. 18 »

Albert Flament : *Une étoile en 1830 : La Malibran.* (Coll. *Il y a cent ans*); Lafitte. 7 50

Edmond Fleg : *Pourquoi je suis juif.* (Coll. *Leurs raisons*); Edit. de France. 6 »

C.-J. Gignoux : *La vie du Baron Louis.* Avec un portrait. (Coll. *Vies des Hommes illustres,* n° 15); Nouv. Revue franç. 12 »

Guillaume de Lorris et Jean de Meun : *Le roman de la Rose.* Mis en français moderne par André Mary; Payot. 25 »

François Mauriac : *Le roman;* Cahiers de la Quinzaine. 13e Cahier de la 18e série; L'Artisan du Livre. » »

Jean Minassian : *Une sultane française, Mlle Aimée du Buc de Rivery fut-elle la mère de Mahmoud II?* Figuière. 5 »
Constantin Photiades : *La reine des Lanturelus, Marie-Thérèse Geoffrin, Marquise de la Ferté-Imbault, 1715-1791.* Avec 2 grav. h. t.; Plon. 12 »
Ch. Urbain et E. Levesque : *Les dernières années de Bossuet. Journal de Ledieu.* Avec portraits et plans. Tome I; Desclée de Brouwer et Cie. 15 »

Musique

L. Algazi : *Trois chants hébraïques traditionnels.* Paroles françaises de Ed. Fleg; Eschig. » »
E.-R. Blanchet : *64 préludes,* étude contrapuntique de technique transcendante pour piano. Préface de Paderewski; Eschig. » »
Classiques espagnols du chant. 14 airs anciens d'auteurs espagnols. 2e recueil : Sept chansons picaresques, librement harmonisées et publiées par Joaquin Nin; Eschig. 7 »
Piero Copolla : *Suite intima* pour orchestre; Eschig. 3 »
Swan Hennessy : *A la manière de...* 18 pastiches pour piano; Eschig, 3 cahiers, chacun 2 50
Sylvio Lazzari : *Mélodies;* Eschig. No 16. *L'Oubli,* poésie de Tristan Klingsor. 1 75
No 17. *Berceuse triste,* poésie de Tristan Klingsor. 1 75
No 18. *Chanson du mendiant,* poésie de Tristan Klingsor. 1 75
Joaquin Nin : *Au jardin de Lindaraja,* dialogue pour piano et violon; Eschig. 4 »
Joaquin Nin : *Chansons populaires espagnoles* pour 4 voix de femmes et piano; Eschig. 2 50
Albert Ribollet : *Thème et Variations* pour piano; Eschig. 3 »
Ricardo Rodriguez : *Seis preludios* pour piano; Eschig. 6 »
J.-M. Zoubaloff : *Politian, comte de Leicester,* musique de scène pour le drame d'Edgar Poe, traduction de Gabriel Mourey, partition pour piano et chant; Sénart. 8 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

La politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914. Documents officiels publiés par le ministère allemand des Affaires étrangères. Tome III : 1879-30 octobre 1883. Traduit par Paul Reclus; Costes. » »

Pédagogie

Jean Bonnerot : *La Sorbonne, sa vie, son rôle, son œuvre à travers les siècles.* Avec des illust.; Presses universitaires. 15 »

Philosophie

Albert Burloud : *La pensée d'après les recherches expérimentales de H.-J. Watt, de Messer et de Bühler;* Alcan. 15 »
Dr Edmond Isnard : *La sagesse du Bouddha et la science du bonheur;* Edit. de la Revue Extrême-Asie, Saigon. » »

Poésie

Armand Bernier : *Le livre fervent;* Revue mondiale. 8 »
Maurice Brilland : *Dans les pourpres du Maughreb;* Jouve. 7 »
Charles-Adolphe Cantacuzène : *Glyptiques elliptiques;* Perrin. » »
Emile Dury : *Les heures d'amour au jardin;* Jouve. 4 50
Raymond Foltz : *Quinze préludes;* Mercure du Livre. » »
Paul Gilbert : *Mithral,* chant épique, *Protée,* drame; Revue mondiale. 12 »
Gérard Heim : *Le sachet de lavande;* Revue mondiale. 12 »
Gaston Joly : *Mérette,* élégies; Jouve. 9 »
Maurice Pompidou : *Poèmes épars;* Figuière. 5 »
Marcel Renaud-Rivière : *La messe d'amour;* Messein. 6 »
Germaine Rousseaux-Deligny : *Les cendres au vent.* Bois gravés de Joseph Petiot; Figuière. 10 »
Henri Tilleul : *Couleur du temps;*

Il était donc le compatriote de Remy de Gourmont avec qui il était lié d'amitié ; il avait été avec lui élève au collège de Coutances et il disait volontiers combien en ces temps lointains d'avant-guerre (celle de 1870) Remy de Gourmont était un délicieux garçonnet au teint délicat et aux longs cheveux blonds bouclés.

Edmond Coutances avait pris une part active au mouvement littéraire de la période symboliste, soit comme poète (*Fleurs de jeunesse*, *Neigefleur*), soit comme imprimeur-éditeur, car il avait appris, en ses loisirs de fonctionnaire de ministère, le métier de typographe et il avait ouvert une maison d'édition qui s'appelait *La Maison des Poètes*, dont le cabochon dessiné par Maurice Denis portait la devise « Vers le mieux ». Comme éditeur, Edmond Girard, car il avait repris pour le commerce son patronyme, a donné plusieurs œuvres intéressantes et que recherchent les bibliophiles : *Lilith* de Remy de Gourmont, *Vieux Saxe* d'Henri Mazel, *Pour le Beau* d'Alphonse Germain, bien d'autres encore parmi lesquelles *Les Portraits du prochain siècle*, publiés en 1895 et qui firent quelque bruit à l'époque. Il avait également dirigé une revue, *Ecrits pour l'art*, qui joua son rôle pendant les années quatre-vingt-dix.

Lettré délicat et excellent confrère, Edmond Coutances ne laisse que des regrets à tous ceux qui l'ont connu. — H. M.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — *3 mars 1928.* — M. Boully, député de l'Yonne, avait posé au ministre de l'Instruction publique les questions suivantes parues à *l'Officiel* du 3 février :

1° A quelle date a été prise la décision ministérielle qui interdisait la communication du « Journal des Goncourt », déposé à la Bibliothèque Nationale ;

2° Les motifs qui auraient été invoqués à l'appui de cette décision ;

3° Si ladite décision concerne également les correspondances adressées par les écrivains de leur temps aux frères Goncourt ;

4° Si un arrêté ministériel a été pris à cette occasion, et, dans ce cas, quel en est le texte ?

M. Edouard Herriot donne à *l'Officiel* du 3 mars les réponses suivantes sous le n° 15.094 :

1° L'arrêté ministériel relatif aux documents des Goncourt déposés à la Bibliothèque Nationale est du 6 mai 1926 ;

2° Les motifs de cet arrêté étaient tirés d'une consultation écrite donnée à la date du 18 décembre 1925 par MM. les bâtonniers Fourcade et Albert Salles, et par M. Barthélémy, doyen de la Faculté de droit de Paris.

3° et 4° Cet arrêté concernait la Correspondance aussi bien que le Journal, mais il m'a paru qu'aujourd'hui les circonstances se prêtaient à la publication des lettres de Zola, publication que j'ai autorisée par décision du 16 février 1928.

4 mars. — En publiant le texte ci-dessus, l'*Intransigeant* l'accompagne de cette note :

D'où il ressort que la communication de la correspondance de Zola reste un cas exceptionnel et qu'il faudra, jusqu'à nouvel ordre, une décision ministérielle pour chaque demande de ce genre.

Nous pouvons ajouter que M. Edouard Herriot a l'intention de lire prochainement le manuscrit du « Journal des Goncourt ».

7 mars. — M. Maurice Le Blond annonce à *l'Œuvre* que les lecteurs de la Bibliothèque Nationale pourront avoir très prochainement communication des lettres adressées par Zola aux Goncourt et à ses contemporains.

9 mars. — Mais voici une nouvelle « question écrite » au ministre de l'Instruction publique. Elle émane, cette fois, de M. Henry Pontanier, député du Cantal :

15.746. Question écrite remise à la Présidence de la Chambre, le 8 mars 1928, par M. Henry Pontanier, député, demandant au ministre de l'Instruction publique :

1° Si, à la suite de l'autorisation qui vient d'être donnée à la famille d'Emile Zola, les autres correspondants des frères Goncourt ou leurs ayants-droit n'ont pas qualité pour que meilleure communication leur soit faite, dans des conditions semblables ;

2° S'il y aurait un inconvénient quelconque à publier la conclusion de MM. les bâtonniers Fourcade, Albert Salles et Barthélémy, qui ont motivé l'arrêté du 6 mai 1926.

10 mars. — Commentaires de *l'Œuvre* à la question de M. Pontanier :

La réponse arrivera d'autant plus opportunément que plusieurs « ayants-droit » vont réclamer, nous le savons, communication des lettres qui les intéressent. Après le « précédent » créé pour Zola, la demande a été formulée pour Jean Lorrain; elle le sera demain pour Flaubert et pour bien d'autres. Faudra-t-il chaque fois une décision ministérielle ? Il semble qu'une décision concernant l'ensemble de cette correspondance s'impose dès maintenant.

15 mars. — C'est chose faite :

M. Edouard Herriot vient de signer, dit l'*Œuvre*, un arrêté qui annule celui que prit, le 6 mai 1926, M. Lamoureux, alors ministre de l'Instruction publique.

16 mars. — Et le *Temps* précise :

La communication du *Journal* reste interdite, mais la *Correspondance*, c'est-à-dire l'ensemble des lettres réunies par Edmond et Jules de Goncourt pourra être librement consultée par les ayants-droit, héritiers ou exécuteurs testamentaires selon les règlements en vigueur à la Bibliothèque nationale.

Rappelons que la *Correspondance* avait été conçue par les frères Goncourt comme devant servir de notes et de références au *Journal*, et c'est dans cet esprit qu'ils avaient classé leurs lettres. — L. DX.

Il y a bien longtemps, je préparais au Muséum une thèse de doctorat ès-sciences sur les insectes, et notre fournisseur, pauvre diable de chasseur entomologique, me vendit certain jour cinq hydrophiles, magnifiques herbivores aquatiques atteignant jusqu'à six centimètres de longueur. Je les mis en un bocal rempli d'eau après avoir constaté que *tous étaient des mâles*. Après quelques jours d'accoutumance à leur prison, ils se livrèrent les uns sur les autres à toutes les acrobaties du rapprochement sexuel. Feu le grand Milne-Edwards vint à passer ; je lui fis constater ce corydonisme et il me dit en souriant : « Ces gros coléoptères sont capables de tout ». — Dr HENRY LABONNE.

§

Le Sottisier universel.

La belle fille devint pourpre comme un beau Château Yquem. — FRANCIS JAMMES, *Revue Univèrselle*, 15 février.

N'empêche que nous voilà dans une situation symétrique à celle de M. Tartuffe, lequel ne pouvait sentir les représentations picturales de certaines choses, mais avait « de l'amour pour les réalités ». — MARCEL RÉJA, *Mercure de France*, 1er mars.

New-York, 13 mars. — Une jeune Lithuanienne de 17 ans, Mlle Anna Cutruniate, vient de réaliser un bel exploit sportif avec l'intention de déjouer la surveillance des officiels américains préposés à la vérification des passeports. C'est en effet pour passer sur le sol des Etats-Unis qu'elle a risqué sa vie en traversant le Niagara à la nage.

Anna Cutruniate s'est mise à l'eau en pleine mer à peu de distance des chutes célèbres, c'est-à-dire que, si elle s'était laissée aller tant soit peu à la dérive, c'eût été pour elle la mort instantanée. — *Le Petit Marseillais*, 14 mars.

Un mot d'esprit, ainsi, prolongea la vie de la marquise de Créqui de plus de dix ans : elle ne devait mourir que la tourmente définitivement passée, sous l'Empire, le 2 février 1803, il y a eu ces jours derniers 125 ans. — *L'Avenir*, 23 février.

C'était Leipzig... Les Allemands construisaient ici une espèce de formidable temple égyptien pour commémorer la défaite de Napoléon en 1814. — LÉON PIERRE-QUINT, *Les Annales*, 15 août.

Isaac Laquedem marchait depuis 20 siècles. — PIERRE BONARDI, *Le retour à Jérusalem*, p. 7.

J'imagine certains juifs... craignant que la puanteur des ghettos ne souille leur épiderme aussi indélébilement que le sang de Duncan la clef de Macbeth. — PIERRE BONARDI, *Le retour à Jérusalem*, p. 52.

Le même musée (de Bruxelles) et un amateur français se sont battus à coups de billets autour d'un paysage avec figures de Jacob Grimmer ; l'amateur français est demeuré vainqueur, grâce à 57.000 de ces billets. — M. ZAMACOIS, *Candide*, 15 mars.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



LE MOIS LITTÉRAIRE CHEZ GRASSET

FRANÇOIS MAURIAC
Destins (*C. V. épuisé*) . . . . 12. »

FRANCIS CARCO
La Légende et la Vie d'Utrillo (*"La Vie de Bohême" n° 1*) . . 12. »

COMTE DE COMMINGES
Les Blérancourt . . . . 12. »

COMTESSE DE CLERMONT-TONNERRE
Au temps des équipages (*C. V. épuisé*) . . . . 12. »

JEAN DES BORDES
J'adore (*avec une préface de Jean* COCTEAU). . . . . . 12. »

JULIEN BENDA
Properce, ou les amants de Tibur (*"Les Heures antiques" n° 2*). 12. »

N. BRIAN-CHANINOV
L'église russe (*"La Vie chrétienne" n° 4*). . . . . . . 12. »

ANDRÉ GEORGE
L'oratoire (*"Les Grands Ordres Monastiques" n° 3*). . . . 12. »

MARC STÉPHANE
Ceux du Trimard. . . . . 12. »

CLAUDE EYLAN
L'héritière du roi Salomon . . . . 12. »

LÉON DAUDET
La ronde de nuit (sur alfa). (*"Premier Courrier des Pays-Bas"*).
Tirage limité . . . . 15. »

BULLETIN FINANCIER

Sans aucune hésitation, mais avec beaucoup de calme, notre marché reste orienté ers de plus hauts cours. L'abondance des transactions au comptant est une preuve ue l'épargne française a compris l'avantage qu'elle avait à échanger les francs stéri-s qu'elle thésaurisait contre des actions ou des obligations ; cette façon d'envisager la curité de ses capitaux sera parfaite lorsque le public sera versé dans l'art de la dis-imination. Il n'en est malheureusement pas tout à fait ainsi, et si de nombreuses leurs sont encore à des cours très en dessous de ceux auxquels elles peuvent légiti-ement prétendre, d'autres achetées sans discernement, et sur la foi de tuyaux donnés ns désintéressement, ménagent à leurs porteurs de cuisantes désillusions. De façon nérale, les titres manœuvrés par la spéculation étrangère ne devraient guère pouvoir trer que dans les portefeuilles de professionnels de la finance, une aptitude assez éciale étant nécessaire pour discerner le vrai du faux dans les communiqués quoti-ens de pas mal de sociétés.

Les rentes françaises n'offrent pas de grands changements; signalons cependant la fermeté 5 o/o 1915-16 et celui du 6 o/o 1927, qui est parvenu à ses cours les plus élevés de 1928. s Bons du Trésor enregistrent quelques points de hausse, les obligations décennales nt soutenues et, dans le groupe du Crédit National, les 5 o/o 1919 et 1920 sont au pair. ans le compartiment étranger, les Russes sont négligés, les Fonds Ottomans calmes, s emprunts Brésiliens, Chinois, Serbes assez animés.

Les actions de nos grands établissements de crédit ont atteint un niveau élevé, les néfices réalisés par le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais, la Société Générale tre autres, permettant à ces différents instituts de maintenir le chiffre des réparti-ons antérieures. Les Banques étrangères sont relativement calmes; on note cependant vance vigoureuse du Crédit foncier d'Egypte. Nos chemins de fer n'ont que de odestes variations depuis l'amélioration très nette qu'ils montrèrent la dernière quin-ine; on en peut dire autant des réseaux étrangers en général. Les charbonnages nt fermes, les valeurs de navigation peu achalandées, le groupe métallurgique beau-up plus actif.

Les mines de cuivre ont fait quelques progrès, les stannifères sont résistantes, les ines de zinc sont discutées, à l'exception cependant des zincs de Silésie qui ont été goureusement poussés. Parmi les mines de fer, il convient de signaler la brillante ue de Mokta-El-Hadid qui accentue sa hausse de plus de 500 francs. En mines rgent, Camp Bird et Mexico El Oro poursuivent leur marche en avant ; la spécula-n a également recherché Huanchaca qui a effleuré le cours de 1.000 francs. Dans le mpartiment des affaires d'électricité, la tendance générale est excessivement ferme : mandes nombreuses en Electricité et Gaz des Pyrénées, ainsi qu'en actions Energie ectrique du Littoral Méditerranéen.

Les titres internationaux du groupe pétrolifère n'ont pas sensiblement varié ; Royal tch, Shell se représentent à leurs cours précédents ; les pétroles Roumains font euve de bonnes dispositions. Les valeurs de caoutchouc sont en orientation plus orable, la reprise de la matière qui a regagné le cours de 1 sh. ayant bien impres-nné le marché.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDE, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Theatre, Beaux-Arts, Phi ophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyag bliophilie Littératures étrangères, Revue de la nzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premi de chaque mois

FRANCE ET COLONI

Un an : 70 fr. | 6 mois : 33 fr. 3 m s : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orar Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étran :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrange***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France. Marc Texier.